


LIBRERIA L. PEDONE-LAURIEL
DI
CARLO
CLAUSEN
PALERMO

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XXVII

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS



TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXVII



PARIS

MAISONNEUVE ET CH. LECLERC

25, QUAI VOLTAIRE, 25



1888

LE FOLK-LORE

DE

L'ÎLE-MAURICE



PRÉFACE

C'EST *il y a quelque cinquante ans qu'aurait dû venir à un de nos anciens la pensée d'écrire ce livre, ou du moins d'en réunir les matériaux. Sa récolte eût été abondante et facile; la nôtre est maigre en dépit de nos peines.*

Il y a cinquante ans, la population créole noire, dont seule la littérature est l'objet de cette enquête, était nombreuse et bien vivante; aujourd'hui elle est en train de disparaître, chacun le sait. Ce n'est pas, sans doute, que comme les peaux-rouges de l'Amérique, comme les aborigènes de l'Australie ou les maoris de la Nouvelle-Zélande, le contact avec la race anglo-saxonne l'ait virtuellement condamnée à mort; Dieu merci, les causes de sa disparition n'ont pas cette fatalité tragique : notre population créole noire n'est pas en passe de mourir, mais d'évoluer.

Née depuis un siècle et demi à peine, sans caractères « ethniques » assez consolidés par le temps pour offrir une force de résistance suffisante, elle se transforme rapidement, par le mélange avec les races européennes d'abord, puis, dans une proportion bien autrement grande, par la fusion avec les races indiennes si libéralement introduites à l'île Maurice par un demi-siècle de production sucrière à outrance. Le type du noir créole pur se rencontre de moins en moins sur notre sol. Nous n'avons pas à nous prononcer ici pour ou contre cette oblitération de l'espèce; mais la constater et en indiquer sommairement les causes était de notre sujet.

Il va de soi qu'en même temps que l'être physique, l'être moral se modifie de jour en jour : des besoins nouveaux ont amené d'autres habitudes de l'esprit. Le noir esclave, irresponsable, n'avait pas à se préoccuper de régler sa vie, et son imprévoyance native, cette imprévoyance naturelle à toutes les races inférieures, y trouvait son compte. La liberté lui imposa la réflexion. Il lui fallut songer au lendemain et combattre à ses risques et périls le combat de la vie. Beaucoup succombèrent : car ce n'est pas en quelques jours que la dure loi du travail fait accepter ses décrets. L'esclavage avait été pour eux l'obligation impérieuse de travailler, ils réclamèrent impérieusement de la liberté le droit de ne rien faire; et la misère, les épidémies, les maladies de toutes sortes firent dans les rangs de

ces sophistes d'épouvantables trouées. Les mieux trempés résistèrent seuls, et les mieux préparés à la lutte pour la vie. De ce peuple d'enfants l'élite seule eut la force d'arriver à l'âge viril.

Or, c'est à l'enfance de cette population qu'appartient tout entière la littérature dont nous nous occupons : il suffira de lire vingt pages de ce recueil pour en recevoir comme nous la conviction. Un nouvel ordre social a créé d'autres attitudes à ces esprits, la culture a développé en eux d'autres qualités. Et l'on ne fait plus de contes créoles. On ne raconte plus même qu'à titre d'exception, par pure condescendance pour quelque curiosité attardée, ces histoires que nous disaient avec un entrain si abondant nos bons vieux noirs du temps margoze. Seules quelques antiques nénènes, mais les dernières, consentent encore à grand'peine à en exhumer de leur mémoire quelques fragments ; et ce sont ces lambeaux que l'auteur de ce livre a patiemment recousus, après les avoir réunis plus laborieusement encore. Mais le jour est prochain où ce travail de reconstruction aurait lui-même été impossible.

Si l'on ne raconte plus d'histoires, l'on chante encore du moins : les échos de nos rues sont là pour le dire ? — Oui, certes, on chante, et beaucoup, et à pleine gorge. Mais ce sont des airs d'opéra que nous chantons, ou bien d'adorables romances venues toutes faites de là-bas, et dont nous nous bornons à plier la

mélodie aux ressources un peu courtes de nos accordéons. Quant à la chanson créole, elle est morte et bien morte; nos ségas du temps passé ont vécu : danse, paroles et musique.

Nos sirandanes ont mieux résisté : leur brièveté les sauve, c'est une concession plus tôt faite aux conservateurs des vieux us. Mais le recueil n'en grossit plus, le moule se rouille; nous avons d'autres projectiles à fondre, on ne fait plus de sirandanes.

Le lecteur le voit donc : c'est un inventaire post mortem *que ce volume; c'est, à proprement parler, à une littérature d'outre-tombe que nous lui proposons de s'intéresser quelques instants avec nous. Aux curieux européens nous promettons en dédommagement de la peine qu'ils prendront à nous lire, le plaisir d'une courte excursion dans un pays suffisamment pittoresque; à nos lecteurs mauriciens, l'attrait bien autrement pénétrant d'un pèlerinage aux lieux lointains où s'est écoulée notre enfance.*

Ce livre se divise naturellement en trois parties : contes, sirandanes et chansons ; ce sont là, en effet, les trois modes sous lesquels s'est manifesté le génie littéraire de la race dont nous inventorions les richesses.

De la chanson et des sirandanes nous n'aurons que quelques mots à dire quand nous arriverons à ces deux subdivisions de notre recueil; mais les contes doivent nous arriver plus longtemps, car c'est de

beaucoup et la plus riche et la plus intéressante des manifestations du génie créole.

L'invention de ces contes est-elle vraiment nôtre?

L'invention, à y regarder d'assez près, n'appartient en réalité à personne : la matière des contes populaires, d'un bout du monde à l'autre bout, est un patrimoine commun à toute l'humanité. Tout là-bas, dans un passé si lointain, si obscur que notre science moderne est impuissante à en pénétrer les ombres, tout là-bas, au berceau mystérieux de notre race, est la source ignorée de tous ces contes : d'abord, de vagues légendes, et plus loin encore que ces légendes, des mythes indéchiffrables. L'humanité commence son exode, elle emporte ses fables avec elle. Elle marche, et partout où s'arrête et se fixe une des familles qui deviendront des nations, avec elle s'arrêtent ses fables et ses contes; hommes et fables s'approprient à la patrie nouvelle : ils se façonnent au climat nouveau, ils se colorent des reflets de son ciel, ils se pénètrent des parfums de ses plaines, de ses vallées, de ses forêts, de ses montagnes. Puis les siècles succèdent aux siècles; les ressemblances diminuent, les divergences augmentent; et le jour vient où pour le voyageur qui passe, toutes ces versions d'une fable une à l'origine, sont devenues autant de contes étrangers entre eux, autant de productions particulières au sol même où il les rencontre. Mais la sagacité d'une analyse attentive sait reconnaître leur unité originelle. La démons-

tration en a, ce nous semble, été faite, non sans doute avec cette rigueur scientifique qui fait du problème de la veille une des vérités du lendemain ; mais combien de questions d'un bien autre intérêt pour l'humanité, doivent ainsi se contenter modestement d'une solution par à peu près ?

Notre passé, à nous autres, Mauriciens, ne remonte pas aux premiers âges du monde, il ne se perd pas dans la nuit des temps; et peut-être n'étonnerons-nous personne, pas même en France, « dans ce pays où l'on sait si mal la géographie », en affirmant qu'il y a moins de deux cents ans, l'île Maurice n'avait pas un seul conte populaire, pour la raison suffisante qu'il n'y avait pas à Maurice une seule bonne femme pour le raconter, pas un seul enfant pour l'écouter : notre île était déserte.

Après nos découvreurs, les Portugais, qui ne prirent pas pied sur notre sol, les Hollandais vinrent, avec ou sans contes. Mais ils s'en allèrent comme ils étaient venus; et voilà notre pays une fois de plus sans littérature populaire.

Enfin, en 1715, Bourbon, l'île-sœur, nous envoie nos premiers colons français. Ils débarquent, ils ouvrent leurs malles et mettent à terre les contes qui s'y étaient glissés entre leurs chemises de grosse toile écrue et leurs vêtements de conjon bleu : contes de la Basse-Bretagne, contes du pays gallot, contes normands, lorrains, provençaux; mais contes français,

rien que français. Dans la cinquantaine d'histoires que nous sommes parvenu à recueillir, nous n'en reconnaissons qu'une seule d'origine indienne, une seule aussi d'extraction malgache; cinq ou six sont probablement nées sous le ciel de Maurice; les autres, — la preuve en sera faite sans doute par mes savants correspondants de France et d'Allemagne, — tous les autres sont de provenance exclusivement française.

Mais en s'acclimatant chez nous, ces contes ont dû se modifier assez profondément pour qu'on ait parfois quelque peine à les reconnaître comme les contes mêmes de la mère-patrie. Pour faire cette constatation avec une précision suffisante, pour établir l'identité de ces contes, pour débrouiller tous les amalgames qui se sont produits, en isoler les divers éléments et les renvoyer chacun à sa place, il nous aurait fallu la possibilité de recourir à des sources d'information qui manquent totalement dans notre petit pays. Nous l'avons essayé cependant; mais sur ce point, nous le savons, les folkloristes européens auront à rectifier les erreurs, à combler les lacunes de notre travail. Notre ambition se borne à leur fournir des matériaux : nous donnons le lièvre, à eux de faire le civet.

Le caractère essentiel du conte créole mauricien, c'est la naïveté, cette fleur spontanée du génie de l'enfance. C'est donc aussi dans l'insuffisance et le manque d'étendue du génie de l'enfance que nous trouverons la raison de cette absence de cohésion, de

ce défaut de suite de bon ordre de nos « zistoires ». Les incidents se succèdent sans se lier, l'effet pas un instant ne songe à se réclamer de sa cause. Le conte s'en va, butte au moindre hoquet qu'il trouve, tombe, se relève vaille que vaille, repart en clopinant, retombe quelques pas plus loin, et souvent se casse les reins avant d'arriver. Dans notre travail d'orthopédiste, nous en avons remis quelques-uns sur leurs pieds, en ayant soin toutefois de les laisser boitiller un peu : on ne les aurait pas reconnus s'ils eussent marché droit comme tout le monde. Mais nous avons dû être sobre de ces cures, et le lecteur en retrouvera plus d'un tout à plat sur le chemin. Ce n'est pas, en effet, œuvre de conteur que nous avions à faire, mais de simple rapporteur, voire de sténographe, toutes les fois, bien entendu, que « ppâ Lindor et mmâ Télésille » consentaient à ne pas trop bredouiller.

La mémoire n'est pas la qualité maîtresse de ces deux pauvres vieux. Les contes, les histoires venues de France forment là-dedans un pêle-mêle inextricable. Veulent-ils retirer de leur grenier quelque chose qu'ils croient complet, ce qu'ils rapportent est un composé de morceaux parfois bien singulièrement disparates; à un lambeau d'un conte le souvenir infidèle a cousu sans sourciller un lambeau d'un autre, puis d'un troisième; et, par exemple, l'histoire commencée avec Peau-d'Ane se termine avec Cendrillon, dont la pantoufle devient la bague que seul le doigt de l'hé-

roïne peut réussir à chausser au fond même de la gorge du prince. Dans d'autres récits, des lacunes, des vides qui donneraient envie d'appliquer à l'espèce une définition bien connue : une suite de trous avec un peu d'histoire autour.

Peu de suite, on le voit, peu de solidité dans le tissu. Mais sur la pauvreté de l'étoffe, de vrais bonheurs de broderie.

C'est par la naïveté et la sincérité du détail que cela est parfois, est plus d'une fois charmant. Les amateurs de la vérité à outrance, franchissons le mot, du réalisme, trouveront leur compte ici. Nous pouvons leur recommander particulièrement notre Petit-Poucet *mauricien, dans « Zistoirc septe cousins av septe cousines ». Si la lutte de notre héros et de bonhomme loulou à qui aura le plus gros ventre, à qui aura la plus grosse tête, et la plus grosse queue, etc., etc., n'a pas l'heur de les satisfaire, c'est à n'y rien comprendre. Seulement, pour plus de sincérité dans le rendu, nous leur recommandons à la place du mot timide que nous avons écrit, de mettre à certains passages du tournoi, qu'ils ont trop de flair pour ne pas « subodorer », le mot cru, le mot propre, que notre typographie mauricienne eût peut-être trouvé malpropre ; ils auront alors le ragoût avec tout son fumet. Mais, en général, les choses ne sont pas de si haut goût, quoique notre cuisine soit toujours suffisamment épicée. Le sentiment du pittoresque ne nous*

fait jamais défaut : à preuve, la langue même que nous parlons, notre patois créole, qui ne vit que d'images.

Nous avons d'autres qualités encore, et quelques-unes ne sont rien moins que banales. Ainsi, nous savons faire parler nos personnages, c'est-à-dire donner à chacun le langage qui lui convient, ce qui n'est pas un mérite littéraire médiocre. Il est bien entendu que pour établir, pour poser nos caractères, nous ne faisons point de psychologie; nos types ne sont ni bien variés, ni bien curieusement étudiés; pour mieux dire nous les acceptons tels que la tradition nous les offre. Mais une fois la marionnette reçue et mise en place, le bonhomme tient debout et demeure jusqu'à la fin conséquent avec lui-même.

> *En tout avec soi-même il se montre d'accord,*
> *Et reste jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.*

Vous n'en inférez pas que ppâ Lindor sait par cœur son Art poétique : ce sont rencontres de deux beaux génies, voilà tout.

Cette teneur, cette unité dans la composition des caractères se manifestera moins bien dans le conte proprement dit que dans la fable. Lindor, en effet, s'entend assez mal à faire la figure humaine. Son héros favori, « Ptit Zean » lui-même, manque de relief; il est monotone quelque rôle qu'on lui confie ; et on lui en donne beaucoup, car c'est ce qu'en langage de théâtre on appellerait une grande première utilité.

Dans cet emploi, on le sait, la nécessité d'avoir du talent ne s'impose pas aux gens, et ils s'en souviennent.

Il en est autrement de la fable, de cette comédie dont les personnages sont des animaux. Lindor, comme animalier, est loin d'être un artiste sans valeur. Nous oserions même affirmer que s'il eût vécu là-bas au moyen âge, il aurait ajouté une branche de sa façon au grand roman du Renard, et qui certainement ne serait pas la plus mauvaise. Seulement il lui aurait donné un titre nouveau « Compère Yève »*, car c'est le lièvre qui est le vrai renard de l'Ysopet mauricien.*

Nous nous sommes souvent demandé comment le lièvre, ce timide, qui, aussi bien chez nous qu'en tout pays, est douteux, inquiet, au point qu'une ombre, un rien, tout lui donne la fièvre; comment ce mélancolique, hanté jour et nuit, sans fin ni trêve, par l'effroyable cauchemar de la casserole et de la broche; comment ce simple, dont la suprême malice consiste à avoir, dans notre île comme dans l'île de Barataria en terre ferme, la viande noire, partant indigeste; nous nous sommes souvent demandé comment ce pauvre lièvre est devenu, non seulement à Maurice, mais à la Martinique, à la Guadeloupe, et sans doute dans bien d'autres colonies encore, le type même de la ruse, et de la ruse spirituelle, gouailleuse, vantarde, notre renard enfin.

Ce choix du lièvre pour un rôle auquel ne l'avaient destiné ni la nature ni Buffon, voici la seule explication que nous ayons réussi à nous en donner.

Ouvrons notre livre sybillin, le recueil de nos sirandanes.

« Brèdes galoupé ? » demande l'une d'elles. — « Yève », répond le ou la sampéque.

Un lièvre pour le bonhomme Lindor, ce sont donc des brèdes qui courent. Or, des brèdes qui se sauvent pour éviter d'être cuisinées par Lindor, ce n'est déjà pas si bête. Lindor, cependant, s'accommoderait fort de ce plat de brèdes là, car le « bouillon » est rare chez lui. Henri IV, en pareille disconvenue, nous montre sa marmite renversée; Lindor nous peint la sienne d'un trait bien autrement pittoresque : « Mo marmite pousse gomon, » — ma marmite pousse du goëmon : c'est un cas original de végétation spontanée. Vous jugez si ces brèdes qui courent feraient son affaire. Notez en outre que ce lièvre fait pis encore dans le petit carreau de terre du bonhomme que le lièvre de France chez le jardinier de La Fontaine. Si ses dégâts se bornaient à n'y pas laisser de quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet, passe encore : la Margot de Lindor ne cueille pas au champ voisin ses plus beaux ornements, la nature l'a pourvue. Mais chaque nuit le lièvre s'en vient religieusement couper au ras de terre toutes les jeunes pousses, pousses de maïs, pousses de cannes, pousses de pistaches créoles

ou malgaches, il n'en épargne pas une. Vous le voyez, l'animosité de Lindor contre les brèdes qui courent est faite de gourmandise et de rancune. Mais Lindor n'a pas de fusil, et son vieux roquet blanc et rouge n'a guère plus de jarrets que de nez. Que faire donc ? Tendre des pièges. Or, Lindor est un assez pauvre braconnier; ses assommoirs sont mal suspendus, ses collets mal dressés; le lièvre évente sans peine cette « bande » de malice cousues de fil blanc, et Brèdes galoupé.

Maintenant, pour conclure, vous plairait-il vous mettre un instant au lieu et place de bonhomme Lindor ? Un animal, être assez fin, pour se montrer encore plus fin que vous ! être assez subtil, assez spirituel, assez rusé pour éviter toutes vos embûches ! Il y a du sortilège là-dedans, ou bien c'est l'esprit incarné, c'est la ruse en vraie personne naturelle. Et voilà pourquoi et comment nous avons fait du lièvre ce que vous savez : notre amour-propre est sauf, du moins.

Que notre explication vaille ou non, ce qu'il y a de certain, c'est que le lièvre, dans notre fable, a encore plus d'esprit que le singe lui-même, Compère Zacot, un cynique qui s'est fait plus d'une fois refuser l'accès de ce recueil. Compère Yève reste le gabeur par excellence. Mais, par exemple, quand son gab échoue et tourne contre lui, il est impossible d'être plus penaud, d'être déconfit plus à plat. C'est peut-être un

moyen pour lui de justifier sa parenté avec son grand cousin d'Europe que de se montrer

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Le personnel de notre troupe, aussi bien pour la fable que pour le conte, est loin d'être nombreux, et nous aurons bientôt fait de le passer en revue. Nous ne vous présenterons plus du reste que quelques acteurs, les plus fréquemment en scène.

La tortue. C'est, elle aussi, une bête d'esprit; mais dans le genre noble, comme les Ariste, les Chrysalde, les Cléante : c'est une personne sage et d'une haute moralité. Passe-t-elle de la fable dans le conte, elle ne perd rien de sa dignité, de sa tenue. Bien s'en faut; elle devient volontiers « sourcier »; mais un bon sorcier, un sorcier Monthyon. Ainsi dans l'histoire de « Brigand av Tranquille », où elle va jusqu'à moraliser, et en assez bons termes, il nous semble. Elle est bien dissemblable, on le voit, de la tortue du conte de la côte d'Afrique dont la sorcellerie est malfaisante.

Puis, le couroupas (colimaçon). — Celui-là est bête, franchement bête. Nous avons du reste, dans notre langue, un adage qui le stigmatise : « Lacase couroupas pour tout doumounde », la maison du colimaçon est à tout le monde. On ne dit pas si c'est quand la maison est vide ou pleine. Mais, pour les

besoins de notre cause, prenons que c'est alors que la coquille est encore occupée, et que couroupas n'est pas maître chez soi : ce qui est fort sot. Et le couroupas ne se contente pas d'être bête, il est colère. C'est à se demander si ppâ Lindor n'aurait pas observé que la bêtise et la colère n'ont rien d'incompatible entre elles. Mais prenons garde de faire le bonhomme plus sagace que nature.

Nous passons sous silence les comparses, le fretin : la baleine, l'éléphant, le rat, zozo paillenqui et autres. Mais il y a encore un premier sujet duquel nous devons dire un mot. C'est le loup, ou mieux Loulou.

Loulou est le traître de notre théâtre. C'est rarement un animal, loup ou autre, la preuve, c'est que la fable ne le connaît pas ; c'est bien plutôt notre garou, notre ogre ; si bien que pour faire taire les petits enfants qui crient, nos vieilles nénènes l'évoquent concurremment avec bonhomme Sac et bonhomme Sacouyé. En général, Loulou a figure humaine, ou peu s'en faut. A le voir passer dans la rue, en voiture surtout, car Loulou est riche, les simples, les enfants, et surtout les « zènes filles » trop pressées de trouver un mari, s'y laissent prendre le mieux du monde. Mais qu'elles se méfient, les malheureuses ! Loulou a, par derrière, une queue énorme qu'il tient soigneusement dissimulée pendant le jour sous une plaque d'or ou d'argent. Le soir, quand il quitte cette

plaque pour sa toilette de nuit, — il paraît que ça le gêne pour s'allonger sur le dos — sa queue longtemps comprimée se détend comme un ressort; et c'est terrible! Cette queue, du reste, sous l'empire d'une émotion soudaine, d'une vive passion, colère ou terreur, fait sauter sa plaque : ainsi, son bouchon, la topette qu'une main impatiente agite pour le soda and brandy. Cette queue est tout ce que nous avons inventé pour composer à bonhomme Loulou une figure formidable. Mais comme elle est le plus souvent sous enveloppe, et que, d'ailleurs, alors même qu'elle est en liberté, elle ne peut guère produire tout son effet que vue sous un certain angle, la terreur qu'inspire bonhomme Loulou nous paraît partout là-dedans un peu bien conventionnelle. Franchement, pour notre part, il ne nous fait pas peur. Mettez en outre que Loulou est lourd, comme tous ceux qui s'imposent des digestions trop laborieuses, si bien qu'on le met dedans avec une facilité humiliante pour son adversaire : « Loulou là, ène couroupas même, mo dire vous, » c'est un vrai colimaçon, vous dis-je.

Et c'est tout; vous avez maintenant notre troupe au complet.

Avant de la laisser jouer devant vous, un mot sur le caractère général de son répertoire.

Nous sommes pour l'éternelle équité. Chez nous, comme dans toutes les littératures faites par le peuple pour le peuple, la vertu triomphe, le crime est puni.

Le petit Chaperon-Rouge, mangé par le loup, est une douloureuse exception. L'esthétique du genre veut que le faible finisse par avoir raison du fort ; et de même qu'il a le bon droit de son côté, de son côté aussi est l'esprit, c'est-à-dire la ruse, car esprit et ruse ne sont qu'un pour nous, et celui-là est le plus spirituel qui sait le mieux tromper. Pour nous expliquer cette confusion, songeons au milieu, aux conditions sociales où se sont développées ces littératures populaires. Là-bas, l'oppression de toutes les féodalités, ici l'esclavage : c'est-à-dire la lutte ouverte impossible, la ruse seule laissée pour arme à l'opprimé. Il spécule donc sur les vices, sur les travers de ses oppresseurs. Le Chat-Botté, flattant la vanité de l'ogre, l'amène à se changer en souris : il saute dessus et l'avale; le lièvre entre dans le corps du roi éléphant, lui ronge le cœur, le tue, et prononce son oraison funèbre.

Peu d'émotion ; la sensibilité presque nulle : les malheurs de nos héros nous laissent assez froids. C'est que la vie, par sa cruelle homéopathie, a singulièrement émoussé la pitié dans nos cœurs. Nous avons trop à faire de nous apitoyer sur nos propres maux, pour qu'il nous reste le loisir de nous attendrir beaucoup sur les souffrances fictives de nos personnages. Quand nous pleurons, ce qui nous arrive, car nous avons les larmes faciles, les pleurs viennent des yeux, rarement de plus loin. Aussi, lorsqu'au

dénoûment de l'histoire de « Zean av Zeanne », la femme de bonhomme Loulou, sincèrement émue, versera de vraies larmes, le lecteur, il nous semble, éprouvera la vive surprise que nous avons ressentie nous-même.

Une malice enjouée et pleine d'humour, tel est le sel de tout ce recueil.

Un dernier mot pour justifier, ou tout au moins pour excuser notre version française. Ce n'est point dans cette traduction trop souvent incolore que nous supplions qu'on aille chercher la saveur de nos contes créoles. Cette transcription en langue savante n'a qu'un but et qu'une raison d'être : faciliter aux lecteurs européens l'intelligence d'un texte dont, en dépit de notre amour-propre mauricien, nous n'estimons pas la conquête assez précieuse pour qu'il n'y ait pas mauvais goût à la faire acheter aux gens au prix d'une perte de temps même minime, et d'une tension d'esprit même médiocre. Notre version française aidant, peut-être quelques lecteurs auront-ils la fantaisie d'aller voir comment le patois créole s'arrangeait pour dire, non sans grâce, ce que le français vient de si lourdement raconter. Et voilà, grâce à notre ruse adroite, notre pauvre patois victorieux dans cette lutte contre son opulent adversaire. Nous savons bien qu'en fin de compte, c'est la bonne renommée du traducteur qui fera tous les frais de l'affaire; mais le rédacteur de la partie créole béné-

ficiera des pertes de l'autre, et c'est de quoi nous consoler. Qu'il nous soit permis de dire enfin que notre traduction a été écrite au courant de la plume. Le temps ne fait rien à l'affaire. D'accord, et nous sommes bien de l'avis d'Alceste. Nous estimons néanmoins que le temps et le soin maladroitement dépensés à faire une œuvre maladroite, ne peuvent qu'aggraver le cas d'un homme, et lui interdire tout recours au bénéfice des circonstances atténuantes.

Port-Louis, île Maurice, ancienne île de France, octobre 1887.

C. BAISSAC.



PREMIÈRE PARTIE

CONTES ET LÉGENDES



I

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

AU BORD DU BASSIN DU ROI



IL y a bien bien longtemps, il y avait au pays de Maurice un roi qui avait un grand bassin. C'est là qu'il prenait son bain tous les matins comme son médecin le lui avait ordonné. Un jour il arrive au bord du bassin ; l'eau est sale : impossible de se baigner. Le roi appelle le gardien et le gronde. Le lendemain, l'eau est sale. Le troisième jour, l'eau est sale. Le roi prend le gardien par le cou, le secoue et lui dit :

— Et toi, enfant de chien ! tu veux que j'attrape la gale dans cette eau-là ? Si demain le bassin n'est pas propre, tu verras quelle pile !



I

ZISTOIRE IÈVE AV TOURTIE

DANS BORD BASSIN LÉROI



LONGTEMPS longtemps dans payi Maurice, ti éna éne léroi qui ti gagne éné grand bassin. Làdans même li té baingne so lécorps tous lé bomatins, à cause docteir ti commande li. Avlà éne zour li arrive dans bord bassin; dileau sale, napas capave baigné. Léroi appelle gardien, bourre li. Lendimain, dileau sale. Troisième zour, dileau sale. Léroi pèse gardien dans licou, li sacouyé, li dire li :

— Eh ! toi, to vlé mo trape lagale dans ça dileau là ? Quand dimain bassin napas prope, to va guété sipas mo ronflé toi !

Le gardien a peur. Le soir venu, il prend son fusil, il se cache dans les feuilles de songe au bord du bassin ; la nuit était noire, pas de lune. Au coup de canon, il entend qu'on vient : tac, tac, tac : c'était un lièvre. Avant que le gardien ait le temps de lever son fusil, le lièvre vient droit à lui et lui dit :

— Bonjour, bonjour, gardien ! Comme je suis heureux de vous voir ! il y a longtemps que je cherchais à vous rencontrer, parce que j'ai quelque chose d'excellent à vous donner. Goûtez-moi ce miel que mes parents m'ont envoyé des Trois Ilots ! vous me direz si vous avez jamais vu du miel comme ça.

Le gardien prend la calebasse et avale une gorgée :

— Oui, certes ! c'est exquis !

Le gardien reste attaché à la calebasse, et la vide. Mais je ne sais trop quelle espèce d'herbe le lièvre avait mêlée au miel : le gardien n'a que le temps de s'allonger au bord du bassin, le sommeil le prend, il ronfle. Le lièvre se déshabille en riant, et pique une tête dans l'eau.

Ce lièvre était plein de malice. Quand il en a assez, il sort du bassin, casse un long bâton, remue la vase, fait du bassin une vraie tasse de chocolat, et s'en va.

Au point du jour, le roi arrive. Il n'a besoin

Gardien peir. Asoir li prend fisil, li cacié dans feilles sonzes bord bassin; lanouite noir noir, napas laline. Lheire canon tiré, li tende doumoumde vini; li couté: tac, tac, tac; ça ti éne iève! Avant gardien gagne létemps lève fisil, iève vine drette av li, li dire li :

— Bonzour, bonzour, gardien! Comment mo content trouve vous! longtemps ça même mo rôdé, à cause mo iéna bon bon quiqueçose pour donne vous. Goûte ça dimiel mo famiie fine envôye moi Trois Zilots! vous va dire moi sipas zamais vous ti trouve dimiel comment ça.

Gardien prend calebasse, li avale éne gorzée :

— Si fait va! li goût même.

Gardien tacé sembe calebasse là, li vide li. Mais mo sipas qui zespèce féyaze iève fine mété dans dimiel là : gardien nèque létemps allonze so lécorps dans bord bassin; sôméye pèse li, li ronflé. Ième rié, li tire so linze, li pique dans bassin.

Iève là malice; lhére li assez, li sourti dans bassin, li casse ène longue bâton, li brouille la boue, li faire éne dileau çocolat dans bassin là; li allé.

Grand bômatin léroi vini. Li nèque guette so

que d'un coup d'œil à son bassin. Quelle colère! Le gardien dormait encore au bord de l'eau. Le roi prend le bâton même dont le lièvre s'était servi pour troubler l'eau, et tombe sur le gardien. Sous cette grêle de coups, le gardien tarde peu à s'éveiller. Une fois debout, il prend ses jambes à son cou, détale, et se sauve dans le bois d'où il n'est jamais ressorti.

Le roi fit sonner la trompette : « On demande un gardien pour un bassin, huit piastres par mois, une demi-balle de riz et les vivres du magasin. Mais si le gardien laisse quelqu'un troubler l'eau du bassin, on lui tranchera la tête. » Les animaux entendant cette menace ont tous peur, personne ne demande la place : le coq a peur, le chien a peur, l'oie a peur.

Trois jours se passent. Le lièvre se baigne et trouble l'eau. Le roi ne sait quoi faire : son corps commence à démanger ferme; voilà sept jours qu'il n'a pu prendre son bain.

Le quatrième jour, l'officier du roi vient lui dire qu'il y a là quelqu'un qui demande la place de gardien du bassin : « Fais entrer. » C'était une tortue de rien du tout. Le roi la regarde, il a bien envie de se fâcher :

— C'est toi qui pourras empêcher les gens de salir mon eau ?

— Oui, mon roi; c'est moi.

dileau : napas appelle en colère ça ! Gardien encore dourmi dans bord bassin ; léroi touque ça bâton là même qui iève té brouille dileau, li tombe làhaut gardien, beirré, ronflé, manman ! Gardien napas longtemps pour lévé ; lézailes av li ! li vanné même, li sauve dans bois, zamais li fine tourne encore.

Léroi faire sonne trompette : « Bisoin éne gardien pour veille éne bassin : houite piasses par mois, dimi balle douriz, vivres magasin. Mais quand gardien là laisse doumounde brouille dileau dans bassin, va coupe so licou. » Zanimaux tende ça crié là, zaute tout peir, personne napas dimande pour prend place : coq peir, licien peir, lazoie peir.

Trois zours passé. Iève baigné, brouille dileau ; léroi napas coné qui li va faire, so lécorps commence gratté même dipis septe zours qui li napas capave baingné.

Quatrième zour, zofficier léroi vine dire li qui iéna éne doumounde qui dimande gardien bassin. Léroi dire : faire rentré ! Ça ti éne faye tourtie. Léroi guette li, li comence en colère :

— Toi ça qui va fouti empèce doumounde sale mo dileau ?

— Oui, mo roi ! moi-même ça !

— Tu sais les conditions : si l'eau est trouble, je te coupe le cou.

— Oui, mon roi, je sais les conditions, et comme la viande de tortue est bonne à manger, vous pourrez faire de moi un cari. Mais je ne crois pas que vous ayez chance de me goûter cette fois-ci : mieux vaut dire à votre cuisinier de plumer une mère poule.

— Bon, ma commère, nous verrons demain matin. Entre en place ce soir.

La tortue sort. Elle va chez une amie et fait bien enduire de goudron toute son écaille. Au coucher du soleil elle arrive au bord du bassin. Elle se tapit dans le sentier où doit passer le lièvre, et elle attend.

Tac, tac, tac, le lièvre vient. Le lièvre voit cet objet noirâtre au milieu du chemin, il s'arrête et regarde. La tortue a rentré sa tête sous son écaille : rien ne bouge. Tac, tac, tac, le lièvre approche avec précaution : rien ne bouge. Il reste là un bon moment, immobile ; la tortue ne remue pas plus qu'une pierre. Le lièvre médite. Il tourne autour, regarde : rien ne bouge. Cette fois les battements de son cœur se calment. Il n'a plus peur et dit :

— C'est bien une roche, donc ! j'en suis sûr maintenant. Hé vous autres ! c'est un brave homme que ce roi-là. Voici un petit banc qu'il

— To conne condition : quand dileau brouillé, mo va saute to licou !

— Oui, mo roi ! mo conne condition ; et coment la viande tourtie bon pour manzé, vous va capabe faire cari avmoi. Mais mo crois pas qui vous pour goûte moi ça voyaze là ! vaut mié vous dire vous cousinier plime éne manman poule.

— Bon, mo commère ! dimain bomatin nous va guété. Rente dans to louvraze àsoir.

Tourtie allé. Li alle lacase so camrade ; li faire li frotte so lacoque partout partout av goudron. Lheire soleye coucé, li arrive bord bassin, li pelote dans ptit cimin à cote iève pour passé, li aspéré.

Tac, tac, tac, iève vini. Iève trouve ça quiqueçose noir noir là dans milié cimin, li arrêté, li guété. Latête tourtie fine ramasse en bas lacoque : narien bouzé. Tac, tac, tac, iève approce doucement doucement, narien bouzé. Iève maziné ; li vire viré, li guété, li guété : narien bouzé. Bon moment li reste tranquille, tranquille ; tourtie coment roce même. Ça coup là, lékeir iève arrête batté, li naplis gagne peir, li dire :

— Roce même ça, donc ! mo conné astheire ! Eh vous zaute ! léroi là éne bon doumounde oui ! bien sîr ça éne ptit banc qui li fine comande so

a, j'en suis sûr, ordonné à son domestique de mettre au bord du bassin, afin que j'aie de quoi m'asseoir quand il me faudra tirer ma culotte pour me baigner dans son eau.

Le lièvre rit et s'assied sur la roche. Voilà la roche qui remue un peu. Le lièvre, la sentant bouger :

— Ah ! dit-il, voilà bien comme les domestiques travaillent à Maurice ! ils ont oublié de caler mon fauteuil.

Et il veut descendre pour mettre une cale à son petit banc : impossible ! il est collé par le goudron. La tortue sort la tête de son écaille :

— Qu'en penses-tu, compère ? Pour moi, je pense que cette fois-ci tu es bien pris.

Le lièvre a le nez cassé. Mais il faut bien essayer de sauver sa vie :

— Hé toi, commère ! hé toi, dit-il, tu veux rire, n'est-ce pas ? J'entends la plaisanterie, tu le vois, et je te parle avec douceur. Lâche-moi, te dis-je, lâche-moi ; ne me mets pas en colère.

La tortue s'était mise en marche pour le porter chez le roi. Elle se contente de lui dire :

— A ton aise ! parle, si ça doit te soulager.

—Une fois ! deux fois ! tu ne veux pas me lâcher ?

Bâm ! le lièvre lui donne un coup d'une de

domestique amène dans bord bassin pour mo capabe assisé, lhere mo bisoin tire quilotte pour alle baingne mo lécorps dans son dileau !

Ième rié ; li assise làhaut roce. Coment dire roce là bouze bouze morceau. Ième senti ça, li nèque dire :

— Comme ça même domestiques travaille dans paye Maurice ! zaute fine blié cale mo fauteil.

Ene coup là li vlé dicendé pour cale son ptit banc : napas môyen bouzé, li fine tace av goudron. Tourtie sourti so latête en bas lacoque :

— Qui to croire, compère ? Moi, mo croire qui ça voyaze là to maillé même !

Ième sec. Mais li bisoin sayé pour çappe so lavie ; li dire tourtie :

— Hé toi ! hé toi, commère ! to voulé badine av moi, hein ? Avlà mo cause doucement : largue moi, largue moi, mo dire toi ! napas faire mo colère lévé !

Tourtie tè comence marcé pour amène li lacase léroi ; li nèque dire li :

— Quand to content : causé pour soulaze to lécorps.

— Ene fois ! dé fois ! to napas voulé largue moi ?

Bam ! ième flanque li éne coup lapatte derrière :

ses pattes de derrière : voilà la patte collée. Bâm ! et l'autre patte se colle aussi. La tortue ne s'en préoccupe pas ; elle marche et suit son chemin. Le lièvre lui dit :

— Eh toi ! j'ai plus de force dans mes pattes de devant, oui ! Écoute-moi : lâche-moi de bon cœur.

La tortue marche et ne répond pas. Boum ! un coup de la patte gauche. Boum ! un coup de la patte droite. Collée ! collée ! Voilà le lièvre les quatre pattes attachées comme un cochon que les chinois portent au bazar. Mais le pauvre malheureux doit encore essayer de s'en tirer. Il dit à la tortue d'un ton menaçant :

— Écoute bien : je parle pour la dernière fois. Toute ma force est dans ma tête, ma tête est un marteau de fer. Si je t'en donne un coup, je t'écrase comme une papaye mûre. Lâche-moi, te dis-je, lâche-moi !

La tortue marche et ne répond pas.

Le lièvre lève la tête aussi haut qu'il peut, rassemble toutes ses forces et frappe. Boum ! la tête est collée.

Les voilà arrivés chez le roi. La tortue rit, le lièvre pleure.

Quand le roi voit le lièvre ainsi collé sur la

lapatte côlé ! Bam ! laute lapatte oussi taeé. Tourtie napas oquipe ça, li marcé, li sive so cimin. Iève dire li :

— Et toi ! mo plis fort dans mo lapatte divant, oui ! Coute moi ! largue moi bon keir !

Tourtie marcé, napas réponde. Boum ! éne coup lapatte gauce. Boum ! éne coup lapatte droite : collé ! collé ! Iève so quate lapattes amarre coment éne coçon qui camilas amène dans bazar. Mais pauve malhéré là bisoin saye encore. Li faire vantard av tourtie, li dire li :

— Acoute bien : mo cause éne dernière fois. Tout mo laforce dans mo latête, ène marteau fer ça ! Quand mo tape éne coup lhaut toi, mo crase toi coment éne papaye mir. Largue moi, mo dire toi, largue moi !

Tourtie marcé, napas réponde narien. Iève lève lève la tête, ramasse tout so la force, tape éne coup, Bôm ! latête côlé.

Avla zaute fine arrive lacase léroi : tourtie rié, iève ploré.

Quand léroi trouve ça iève là colle collé

tortue, malgré sa colère il est forcé de rire. La tortue lui dit :

— Le voici, mon roi. Ce n'est pas de la tortue que vous aurez à votre dîner, mais du lièvre. Cuit au vin, ça n'est pas mauvais.

Le roi tire son sabre, fait voler la tête du lièvre et l'envoie à la cuisine. Puis il appelle son domestique :

— Hé toi ! je vais au bain. Viens me frotter dans l'eau. J'ai le corps sale, oui !

C'est peut-être le plus répandu de nos contes créoles, le plus incontestablement populaire : nous en avons recueilli jusqu'à sept versions différentes. C'est là une preuve de fait, preuve concluante, que le conte créole est une matière éminemment plastique que chacun est libre de reprendre pour la repétrir à sa guise. Là où la propriété littéraire est ignorée, tout sujet appartient à tous ; serait-il trop ambitieux de rappeler la littérature du haut moyen-âge tout entier ?

Pour le conte qui nous occupe, on le retrouverait probablement dans toutes nos colonies des Indes occidentales, et quelques-uns de nos lecteurs peuvent en avoir lu une version



làhaut tourtie, quamême li en colère li blizé rié. Tourtie dire li :

— Avlà li là, mon roi ! Napas tourtie qui vous pour manze dans vous diné, mais iève qui vous va manzé ; quand couit li av divin li bien bon.

Léroi tire so sabe, li saute la tête iève, li envôye lacousine. Après ça li appelle so domestique :

— Et toi ! Mo alle baingné. Vine frotte moi dans dileau : mo lécorps sale, oui !

---

martiniquoise dans un roman de Bentzon, *Yette*, paru il y a quelques années.

Le dénouement de notre histoire change singulièrement d'une de nos versions à l'autre. Le plus souvent le lièvre meurt de male mort, ici par le sabre, là par le fusil ; mais parfois il trouve encore moyen de s'en tirer, et c'est la tête de la tortue qu'abat le sabre du roi.

Nous avons adopté entre les rédactions qui donnent tort au lièvre, celle dont la physionomie nous paraît plus particulièrement nôtre : le roi dont le bain est la préoccupation incessante nous semble une conception éminemment mauricienne de la royauté.





II

HISTOIRE DES COLOPHANES

Il y avait une fois un grand roi qui habitait une belle maison. Son parc était planté d'arbres de toute espèce; il avait beaucoup d'argent, il avait de grands troupeaux de bêtes; une seule chose lui manquait: son bassin était sec, il n'y avait pas une goutte d'eau dedans.

Un jour, le roi songeait à ce qu'il pourrait bien faire pour avoir de l'eau. Soudain, il appelle le cheval et lui dit: « Tu vas aller chez grand'-mère l'araignée, tu lui demanderas ce qu'il faut que je fasse pour faire couler l'eau. Et ne fais qu'une course, oui! j'attends! » Le cheval dit: « Bon, mon roi! » et il part au grand galop.

Arrivé chez l'araignée il lui dit: « Bonjour, bonjour, mère araignée, le roi vous demande ce qu'il faut qu'il fasse pour faire couler l'eau. »



II

ZISTOIRE COLOPHANE

Ti éna éne fois éne grand léroi qui ti reste dans éne grand grand lacase. So lacour té rempli dibois tout qualité. Li ti énan bon morceau larzent, li ti énan éne bande zanimaux; mais ti éna nèque éne domaze : so bassin té sec, napas ti éna éne goutte dileau.

Ene zour, léroi mazine maziné qui li a capabe faire pour gagne dileau. Ene coup là li appelle çouval li dire li coume çà : « To va alle lacase grandmanman Zergnée, to va dimande li qui mo bisoin faire pour faire dileau coulé. To nèque pique éne lacourse, oui! mo aspère toi ici. » Çouval dire : « Bon, mo roi ! » li allé, li largué.

Arrive lacase zergnée li dire li : « Bonzour, bonzour, manman zergnée; léroi dimande vous qui li bisoin faire pour faire dileau coulé ? »

L'araignée se dresse sur ses pattes; elle regarde bien le cheval et lui dit : « Dis au roi de couper les colophanes, l'eau coulera. »

Le cheval repart au lancé. Mais en chemin son pied heurte un chicot de tambalacoque. Le pied en est tout blessé, et le cheval ne peut s'empêcher d'injurier le tambalacoque. Il arrive chez le roi.

Le roi lui demande ce qu'a dit l'araignée. Le cheval, qui ne songeait qu'au tambalacoque, répond : « L'araignée vous dit de couper les tambalacoques, et l'eau coulera. »

Le roi est content. Il fait couper tous les tambalacoques de son habitation, l'eau ne coule pas. Le roi est en colère ; il fait saisir le cheval et lui coupe la tête. Puis il fait appeler la vache.

La vache arrive ; le roi la renvoie chez l'araignée. L'araignée lui répète : « Que l'on coupe les colophanes ! »

A son retour, la vache a faim. Elle cherche de l'herbe à manger : point d'herbe, elle est réduite à brouter des feuilles tendres de bois noir. Mais ce feuillage est amer à sa bouche. Quand elle arrive chez le roi et qu'il lui demande ce qu'a dit l'araignée, comme elle a la bouche encore pleine de bois noir, elle répond : « L'araignée dit de couper les bois noirs. »

Le roi est content. Il fait abattre tous les bois

Zergnée dresse lhaut so lapatte; li guette guette çouval, li dire li : « Cause léroi coupe colophane : dileau va coulé. »

Çouval allé, li galoupé. Mais dans cimin so lipied cogne éc éne cicot tamanicoque. So lipied gagne dimal même, li blizé zoure tamanicoque là, li arrive lacase léroi.

Léroi dimande li qui zergnée fine causé. Çouval qui ti nèque mazine tamanicoque dire léroi coume ça : « Zergnée dire vous coupe tamanicoque, dileau pour coulé. »

Léroi content; li coupe tout pieds tamanicoque dans so bitation : dileau napas coulé. Léroi en colère; li faire pèse çouval, li saute so latête. Lheire là li faire appelle vace.

Vace vini, léroi envôye li encore lacase grand-manman zergnée. Zergnée dire li encore : « Coupe colophane. »

Coment vace tourné, li gagne faim. Li rôde l'herbe pour manzé; lherbe napas; li blizé manze so feilles banoir tende. Mais feillaze là amer dans so labouce. Lheire li arrive lacase léroi, léroi dimande li qui zergnée fine causé; dans labouce vace nèque banoir même, li dire léroi : « Zergnée cause coupe banoirs. »

Léroi content; li faire coupe tout banoirs,

noirs, l'eau ne coule pas, le bassin reste sec. Le roi se remet en colère; il fait prendre la vache; il la fait tuer.

Compère le lièvre vient faire son vantard auprès du roi et lui dit : « Mais, mon roi, pourquoi donner vos commissions à des gens bêtes comme ça ! Vous m'avez là, et vous êtes en peine de trouver quelqu'un ! — Eh bien ! vas-y, compère. »

Le lièvre détale. Il arrive chez l'araignée, l'araignée lui dit : « Mais coupez donc les colophanes ! »

Tandis que le lièvre revient chez le roi, il rencontre un chasseur. Le lièvre voit le fusil, houn ! Il s'élance dans un champ de cannes, il s'enfonce sous les feuilles tombées, il y reste trois jours. Quand la nuit est tout à fait noire, il sort et arrive chez le roi. Mais il a beau se gratter la tête, il ne peut plus se rappeler le mot de colophane, il dit au roi : « Coupez les badamiers. »

Les badamiers sont par terre, l'eau ne coule pas. Le roi coupe la tête au lièvre et l'envoie à la cuisine, la moitié en rôti, l'autre moitié en civet.

Mais le roi est tout triste : son bassin reste sec. La tortue vient trouver le roi et lui demande à aller faire sa commission à l'araignée. Malgré son chagrin, le roi ne peut s'empêcher de rire : « Eh toi, commère, mais quand est-ce que tu seras de

dileau napas coulé, bassin sec. So colère léroi lève encore; li faire tchiombo vace, li faire touye li.

Avlà papa iève vine faire vantard av léroi, li dire li : « Mais, mon roi, qui faire vous donne vous commissions doumondes bête coume ça ! mo là même et vous en peine trouve quiquène ! — Ah ben, allé, compère. »

Iève largué; li arrive lacase zergnée, zergnée dire li : « Mais coupe colophane, donc ! »

Comment iève tourne lacase léroi, li zoinde éne çasseir. Iève trouve fisil, houn ! li bourre dans carreau cannes, li caciette en bas lapaille, li reste trois zours. Lheire lanouite noir noir li sourti, li arrive lacase léroi. Mais li beau gratte gratte la tête li naplis capave souvini son nom colophane, li dire léroi : « Coupe badamiers ! »

Badamiers en bas, dileau napas coulé. Léroi saute latête iève; li envôye li lacousine, la moquié rôti, larestant couit av divin.

Mais léroi çagrin; son bassin sec. Tourtie approce à côte léroi, li dimande li pour alle faire so commission av zergnée. Quand même léroi çagrin, li blizé rié : « Et toi, commère, mais quand ça qui to pour tourné? — Mo va tourné

retour? — Je serai de retour quand je serai de retour, mon roi ; mais, quand je serai de retour, vous aurez votre réponse. » Le roi la laisse aller.

La tortue marche, marche sans se presser, mais elle va tout droit sans jamais s'arrêter en chemin. Elle arrive chez l'araignée, et lui demande comment le roi aura de l'eau dans son bassin. L'araignée cette fois se met en colère : « Mais, à la fin, vous m'ennuyez avec votre bassin ! S'il n'y a pas d'eau, mettez-y du calou, que m'importe ! » La tortue lui parle avec douceur, l'amadoue, et l'araignée lui dit : « Coupez les colophanes. »

La tortue repart. Au bout de trois mois environ, le roi la voit venir de loin ; il dit à sa femme : « Est-ce que vous aimez la viande de tortue, vous? je crois que nous en mangerons à notre dîner », et il appelle son cuisinier pour qu'il n'y ait pas de temps perdu.

Le cuisinier arrive et la tortue aussi. Le roi lui demande : « Eh bien? — Eh bien ! coupez les colophanes, mon roi ; l'eau viendra dans le bassin. » Le roi croit que c'est encore là une mauvaise plaisanterie ; il se fâche et dit à la tortue : « Je vais les faire couper ; mais si l'eau ne vient pas dans mon bassin, c'est la tortue qui viendra dans ma marmite ! »

Le charpentier du roi coupe tous les colo-

quand mo va tourné, mon roi; mais quand mo va tourné vous va gagne vous [réponse. » Léroi laisse li allé.

Tourtie marcé, marcé, tranquille, tranquille, mais touzours li drète dans son cimin, zamais badiné. Li arrive lacase zergnée, li dimande li qui magnière léroi va gagne dileau dans so bassin. Zergnée ça vôyaze là en colère : « Mais zaute embête moi donc av zaute bassin! quand dileau napas, mette calou, qui mo embrasse! » Tourtie cause doucement doucement av zergnée, li enguèse enguèse li, zergnée dire li : « Coupe colophanes. »

Tourtie tourné. Si pas trois mois passé léroi trouve li vini dans loin. Li dire av so madame : « Vous content laviande tourtie, vous ? mo croire qui nous pour en manzé pour dîner. » Léroi appelle cousinier pour napas perdi létemps.

Cousinier vini, tourtie vini. Léroi dimande av tourtie : « Ah ben? — Ah ben! coupe colophane, mon roi; dileau pour vine dans bassin. » Léroi croire qui ça encore éne mauvais bagout; li en colère, li dire av tourtie : « Mo faire coupé, mais quand dileau napas vine dans mo bassin, tourtie qui va vine dans mo marmite. »

Cerpentier léroi coupe tout colophanes. Qui

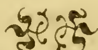
phanes. Que croyez-vous? Partout à l'entour du bassin voilà la terre qui se met à ruisseler. Miracle! le bassin est plein.

Le roi est si content qu'il dit au cuisinier: « Tue les dindes, les oies, les pintades, tue les pigeons! je donne un grand dîner pour baptiser ce bassin-là. Et ce ne sera pas un baptême de rat, bien sûr! »

On mange, on boit. Mais n'allez pas vous figurer qu'on boit de l'eau du bassin? Prenez-vous le roi pour une bête? Cette eau-là c'est pour le bain: on boit du vin et de la liqueur.

Je ne demande rien qu'un petit verre: on me donne un coup de pied, je tombe ici.

Ce conte appartient à ce qu'on pourrait appeler le cycle du lièvre. Dans une de nos versions, l'histoire a pour suite: « Iève av Tourtie dans bord bassin léroi. » Nous avons séparé les deux



vous croire? Tout partout à côte bassin avlà laterre qui plore plore dileau. Miraque! bassin plein!

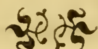
Léroi si tant content qui li dire cousinier: « Touye dindes, touye lazoies, touye pintades, touye pizons! mo donne grand grand dîner à soir pour nous baptise bassin. Et, napas éne baptème lérat, oui! »

Zaute manzé, zaute boire. Mais sipas vous maziné qui zaute boire dileau bassin? Léroi bête, li! dileau là pour baingné: zaute boire divin av laliqueir.

Mo dimande nèque éne ptit verre: zaut flanque moi éne coupdepied, mo tombe ici.

---

contes, dont la parenté demeure, mais dont la filiation ne peut se justifier.





III

HISTOIRE DU LIÈVRE

DE L'ÉLÉPHANT ET DE LA BALEINE

Un jour compère le lièvre se promenait. Il arrive au bord de la mer, et tandis qu'il contemple la grande eau, il voit passer la baleine. Tout lièvre qu'il est, il ne peut s'empêcher de s'étonner de la trouver si grosse : « Maman! quel animal énorme! » Il crie à la baleine : « Hé! hé vous! approchez un peu : j'ai deux mots à vous dire. »

La baleine s'approche du bord, le lièvre lui dit :

— Certes, vous êtes grosse! Mais ce n'est pas la taille qui fait la force, ce sont les nerfs qui font la force. Je suis tout petit, n'est-ce pas? Eh bien, voulez-vous parier que je suis plus fort que vous?

La baleine le regarde et se met à rire. Le lièvre lui dit :



III

ZISTOIRE IÈVE

LÉLÉPHANT AV BALEINE



Éne zour papa Iève ti après proméné. Li arrive bord lamer. Comment li après guette guette ça grand dileau là, li trouve Baleine passé. Iève même blizé toné à force li gros : « Manman ! napas appelle éne papa zanimaux ça ! » Li crïe av Baleine : « Eh vous ! eh vous ! approce morceau : mo énan dé mots pour cause av vous. »

Baleine approce à terre ; Iève dire li :

— Bien sîr vous gros ; mais napas so grosseir éne doumounde qui faire so laforce, so lénerfs qui faire so laforce. Moi qui tout pitit là, vous voulé parié qui mo plis fort qui vous ?

Baleine guette li, li rié. Iève dire li :

— Écoutez. Je vais aller chercher une grosse corde. Vous en attacherez un bout à votre queue, j'attacherai l'autre autour de mes reins. Chacun tirera de son côté. Gageons que je vous mettrai à sec sur le rivage !

— Allez chercher votre corde, mon petit ; nous verrons.

Le lièvre quitte la baleine. Il va dans la forêt trouver l'éléphant et lui dit :

— Tête énorme, toute petite queue ! Jamais les gens taillés de la sorte ne sauraient être vraiment forts. Je suis tout petit, mais si nous luttions ensemble, parions que j'aurais le dessus et te forcerais à lâcher prise ?

L'éléphant regarde le lièvre et se met à rire. Le lièvre lui dit :

— Écoute. Je vais aller chercher une grosse corde. Tu en attacheras un bout autour de tes reins, moi l'autre autour des miens. Chacun tirera de son côté. Parions que je t'entraînerai comme un petit poisson au bout d'une ligne !

— Va chercher ta corde, mon camarade ; nous verrons.

Le lièvre va chercher une corde énorme. Il en donne un bout à la baleine et lui dit : « Attachez bien serré. Quand je vous crierai me voilà prêt, tirez ! Nous tirerons tous deux en même temps. »

— Couté. Mo alle çace éne gros gros lacorde. Vous amarre éne boute dans vous laquée, mo amarre éne boute dans mo léreins. Çaquéne hisse son côté. Parié mo amène vous dans séc.

— Alle çace vous lacorde, mo pitit, nous va guété.

Iève quitte baleine. Li alle dans bois, li zoinde l'éléphant, li dire li :

— Gros gros latête, ptit ptit laquée : zamais zense taillé ça magnière là capav éna grand laforce. Mo tout pitit; mais quand mo bitte av toi, parié mo casse toi, mo blize toi largué.

L'éléphant guette Iève, li rié. Iève dire li :

— Couté. Mo alle çace éne gros lacorde. To amarre éne boute dans to léreins, mo amarre éne boute dans mo léreins. Çaquéne hisse son côté. Parié mo amène toi coment ptit posson dans boute laligne.

— Alle çace to lacorde, mo camerade, nous va guété.

Iève alle çace éne manman lacorde. Li donne éne boute av baleine, li dire li : « Amarre bien séré. Lheire mo va crïe vous : Avlà mo fine paré, hissé! nous dé nous va hisse ensembe. »

La baleine attache la corde autour de sa queue, et attend.

Le lièvre porte l'autre bout de la corde à l'éléphant et lui dit : « Attache bien serré. Tout à l'heure je te crierai que je suis prêt, alors chacun de nous tirera de son côté. »

L'éléphant attache la corde autour de ses reins et attend.

Le lièvre va se blottir dans les broussailles. Il crie soudain : « J'y suis, tirez ! » La baleine tire de son côté, l'éléphant tire du sien. La corde se raidit comme une corde de boyau sur un violon. Ils y mettent tout ce qu'ils ont de force ; aucun des deux ne peut ébranler l'autre, ils tirent ! ils tirent ! Plack !!! la corde casse. L'éléphant manque des quatre pieds et roule ; la baleine va donner dans le corail et se blesse. Le lièvre arrive à l'éléphant : « Aïo, mon camarade ! tu as eu du mal, peut-être ! Mais pourquoi aussi vouloir jouer avec plus fort que toi ! » L'éléphant ne trouve pas un mot à répondre. Le lièvre arrive à la baleine au bord de la mer, il voit l'eau rougie par le sang de la baleine, et lui crie : « Je regrette que vous soyez blessée ; vous vous êtes fait du mal, et j'en ai du chagrin, mais pourquoi aussi vous enorgueillir de ce que vous êtes grosse comme un navire ! c'est bête, l'orgueil ! » La baleine reste muette, qu'aurait-elle répondu ?

Baleine amarre lacorde dans so laquée, li aspéré.

Iéve amène laute boute lacorde av léléphant, li dire li : « Amarre séré même. Talheire mo va crïe toi mo paré ; lheire là çaquéne va hisse son coté. »

Léléphant amarre lacorde dans so léreins, li aspéré.

Iève alle pelote dans brousses. Li crïe éne coup : « Mo paré, hissé ! » Baleine hisse son côté, léléphant hisse son côté. Lacorde là vine raide coment éne lacorde bôyau làhaut viélon. Zaute mété même, personne napas capabe amène so camerade ; hissé, hissé, hissé. Plack !!! Lacorde péte éne coup ! Léléphant manque so quate lipieds, li roulé ; Baleine pique dans corail, li blessé. Iève arrive av léléphant : « Aio, mo camerade ! quiquefois to fine gagne dimal ! Mais qui faire oussi to saye zoué av doumounde qui plis fort qui toi ! » Léléphant reste séc, qui li a dire ? Iève arrive av baleine dans bord lamer, li trouve dileau rouze av disang, li crïe baleine : « Domaze vous fine blessé, mo çagrin qui vous fine gagne dimal ; mais qui faire oussi vous vantard à cause vous gros gros coment éne navire ! vantard napas bon ! » Baleine gaga, qui li capabe réponde !

C'est ainsi que l'éléphant et la baleine furent obligés de croire que le lièvre est plus fort qu'eux.

C'est une des fables où triomphe le lièvre, le lièvre-renard



Ça magnière là qui Léléphant av Baleine blizé croire qui Ièvc plis fort qui zaute.

---

tel que notre préface l'a présenté au lecteur. Sa ruse, ici du moins, reste plus spirituelle que méchante.





IV

HISTOIRE

DE PETIT-JEAN QUEUE-DE-BŒUF

Il y avait une fois un petit garçon qui se nommait Petit-Jean.

Un jour qu'il était allé jouer, il trouva en jouant une sauterelle. Il dit à son père :

— Papa, papa, voyez cette sauterelle que j'ai trouvée pendant que je jouais.

Son père prend la sauterelle et lui donne une flèche.

Petit-Jean s'en va. Il rencontre sa mère et lui dit :

— Maman, maman ! regarde la flèche que j'ai eue avec papa, papa qui a pris ma sauterelle, une sauterelle que j'ai trouvée pendant que je jouais.



IV

ZISTOIRE

PTIT ZEAN LAQUÉE BEIF



I éna éne fois éne ptit garçon qui té apelle ptit Zean.

Ene zour, cônient li alle badiné, dans so badinaze li gagne éne sauterelle. Li dire so papa :

— Papa, papa, guette éne sauterelle qui mo fine gagné dans mo badinaze.

So papa prend sauterelle, donne li éne flèce.

Ptit Zean allé ; li zoinde so manman, li dire li :

— Manman, manman, guette flèce mo fine gagne av papa, papa qui fine prend mo sauterelle, sauterelle mo fine gagne dans mo badinaze.

Sa mère prend la flèche et lui donne un coco.

Petit-Jean s'en va. Il arrive au bord de la rivière et rencontre une négresse qui buvait dans le creux de sa main. Il lui dit :

— Négresse, négresse! Que tu es bête de boire dans ta main ! Voilà un coco; casse-le et mange. Tu auras la noix pour puiser de l'eau.

La négresse prend le coco, le casse et le mange. Petit-Jean se met à pleurer et dit à la négresse :

— Négresse, négresse! je ne sais pas ça! Rends-moi mon coco, le coco que j'ai eu avec maman, maman qui a pris ma flèche, la flèche que j'ai eue avec papa, papa qui a pris ma sauterelle, une sauterelle que j'ai trouvée pendant que je jouais.

La négresse lui donne une poignée de lentilles.

Petit-Jean s'en va. Il arrive sur le grand chemin, il rencontre un pigeon qui mangeait de petites roches par terre, il lui dit :

— Pigeon, pigeon! que tu es bête de manger de petites roches sur le grand chemin! Voilà des lentilles, mange.

Il sème les lentilles devant le pigeon, le pigeon mange. Petit-Jean se met à pleurer et dit au pigeon :

— Pigeon! pigeon! je ne sais pas ça! Rends-moi mes lentilles, les lentilles que j'ai eues avec la négresse, la négresse qui a pris mon coco, le

So manman prend flèce, li donne li éne coco.

Ptit Zean allé; li arrive bord larivière, li zoinde éne ningresse qui après boire dileau dans lamain, li dire li :

— Ningresse, ningresse, côment to bête boire dileau dans lamain ! Alà éne coco; cassé, manzé : to va gagne so lacoque pour prend dileau.

Ningresse prend coco, cassé, manzé. Ptit Zean comence ploré, li dire ningresse :

— Ningresse, ningresse, mo napas cône ça ! Rende mo coco, coco mo fine gagne av manman, manman qui fine prend mo flèce, flèce mo fine gagne av papa, papa qui fine prend sauterelle, sauterelle mo fine gagne dans mo badinaze.

Ningresse donne li éne pognée lentii.

Ptit Zean allé; li arrive grand cimin, li zoinde éne pizon qui après manze ptit roces là haut laterre, li dire li :

— Pizon, pizon, coment to bête manze ptits roces dans grand cimin ! Avlà lentii, ramassé, manzé.

Li fane lentii divant pizon, pizon manzé. Ptit Zean comence ploré, li dire pizon :

— Pizon, pizon, mo napas cône çà ! Rende mo lentii, lentii mo fine gagne av ningresse, ningresse qui fine prend mo coco, coco mo fine

coco que j'ai eu avec maman, maman qui a pris ma flèche, la flèche que j'ai eue avec papa, papa qui a pris ma sauterelle, une sauterelle que j'ai trouvée pendant que je jouais.

Le pigeon lui donne une plume.

Petit-Jean s'en va. Il arrive près de l'école et rencontre un écolier en train d'écrire sur son papier avec un petit morceau de bois ; il lui dit :

— Écolier, écolier ! comme tu es bête d'écrire sur ton papier avec un petit morceau de bois ! Voilà une plume, taille-la, fais ton devoir.

L'écolier prend la plume, la taille et fait son devoir. Petit-Jean se met à pleurer et dit à l'écolier :

— Écolier, écolier ! je ne sais pas ça ! Rends-moi ma plume, la plume que j'ai eue avec le pigeon, le pigeon qui a pris mes lentilles, les lentilles que j'ai eues avec la négresse, la négresse qui a pris mon coco, le coco que j'ai eu avec maman, maman qui a pris ma flèche, la flèche que j'ai eue avec papa, papa qui a pris ma sauterelle, une sauterelle que j'ai trouvée pendant que je jouais.

L'écolier lui donne un vieux cahier.

Petit-Jean s'en va. Il arrive devant une forge et voit le forgeron qui allumait son feu avec de la paille mouillée ; il lui dit :

— Forgeron, forgeron ! comme tu es bête

gagne av manman, manman qui fine prend mo flèce, flèce mo fine gagne av papa, papa qui fine prend mo sauterelle, sauterelle mo fine gagne dans mo badinaze.

Pizon donne li éne plime.

Ptit Zean allé; li arrive a cote lécole, li zoinde éne zécolier qui après écrire dans papier av éne ptit morceau dibois, li dire li :

— Zécolier, zécolier, coment to bête écrire dans papier sembe éne ptit morceau dibois! Avlà éne plime, taille li, faire to louvraze.

Zécolier prend plime, taille li, faire so louvraze. Ptit Zean comence ploré, li dire zécolier :

— Zécolier, zécolier, mo napas cône ça! Rende mo plime, plime mo fine gagne av pizon, pizon qui fine prend mo lentii, lentii mo fine gagne av ningresse, ningresse qui fine prend mo coco, coco mo fine gagne av manman, manman qui fine prend mo flèce, flèce mo fine gagne av papa, papa qui fine prend mo sauterelle, sauterelle mo fine gagne dans mo badinaze.

Zécolier donne li éne vié cahier.

Ptit Zean allé; li arrive divant éne laforze, li trouve forzeron qui après allime so difé av lapaille mouillé, li dire li :

— Forzeron, forzeron, coment to bête allime

d'allumer ton feu avec de la paille mouillée! Voilà du papier sec, prends-le, allume ton feu.

Le forgeron prend le papier et allume son feu. Petit-Jean se met à pleurer et dit au forgeron :

— Forgeron, forgeron! je ne sais pas ça! Rends-moi mon papier, le papier que j'ai eu avec l'écolier, l'écolier qui a pris ma plume, la plume que j'ai eue avec le pigeon, le pigeon qui a pris mes lentilles, les lentilles que j'ai eues avec la négresse, la négresse qui a pris mon coco, le coco que j'ai eu avec maman, maman qui a pris ma flèche, la flèche que j'ai eue avec papa, papa qui a pris ma sauterelle, une sauterelle que j'ai trouvée pendant que je jouais.

Le forgeron lui donne une queue de bœuf.

Petit-Jean s'en va. Il arrive au bord de la mer; il enterre la queue de bœuf dans le sable et en laisse un petit bout dehors. Il court à la maison du roi, se met à pleurer et lui dit :

— Mon roi, mon roi, donne-moi cinquante hommes pour que j'aille retirer mon bœuf qui s'est enterré dans le sable, mais qui a encore le bout de la queue dehors.

Le roi lui donne les cinquante hommes. Ils arrivent au bord de la mer et tirent sur la queue de bœuf, la queue de bœuf sort.

Petit-Jean retourne chez le roi, il se met à pleurer et dit :

to difé av lapaille mouillé ! Avlà papier sec, prend li, allime to difé.

Forzeron prend papier, allime so difé. Ptit Zean comence ploré, li dire forzeron :

— Forzeron, forzeron, mo napas côue ça. Rende mo papier, papier mo fine gagne av zécolier, zécolier qui fine prend mo plime, plime mo fine gagne av pizon, pizon qui fine prend mo lentii, lentii mo fine gagne av ningresse, ningresse qui fine prend mon coco, coco mo fine gagne av manman, manman qui fine prend mo flèce, flèce mo fine gagne av papa, papa qui fine prend mo sauterelle, sauterelle mo fine gagne dans mo badinaze.

Forzeron donne li éne laquée beif.

Ptit Zean allé ; li arrive bôrd lamer. Li entére laquée beif dans lasabe, li quitte éne ptit boute dohors. Li couri lacase léroi, li cômence ploré, li dire léroi :

— Léroi, léroi, donne moi cinquante doumoundes pour mo alle tire mo beif qui fine enterre dans lasabe so boute laquée dohors.

Léroi donne li cinquante doumoundes. Zaute arrive bord lamer, zaute hisse laquée beif, laquée beif sourti.

Ptit Zean tourne lacase léroi, li comence ploré, li dire léroi :

— Mon roi, mon roi ! ces gens-là ont cassé la queue de mon bœuf; mon bœuf est allé au fin fond du sable, mon bœuf est perdu !

Ce roi-là avait bon cœur : il fait présent d'une vache à Petit-Jean.

Ce jour-là, ce fut la dernière fois qu'au pays de Maurice je vis une sauterelle se changer en vache.

Notre portefeuille contient quatre contes coulés dans ce moule, et deux ou trois versions de chacun d'eux. Nous savons de plus qu'il existe plusieurs autres *zistoires* de la même facture.

C'est donc une forme dont nous devons tenir compte. Lindor n'a cependant pas inventé le procédé ; les scies d'atelier sont plus vieilles encore que lui :

Quand les poules vont aux champs,
La première va par devant,
La seconde suit la première,



— Léroi, léroi, zense là fine casse laquée mo beif, mo beif fine alle dans fond lasabe, mo beif perdi.

Léroi là té gagne bon keir : li faire ptit Zean cadeau éne vace.

Ça zour-là, dernier fois qui dans paye Maurice mo fine voir éne sauterelle qui fine vine éne vace !

---

et tout le poulailler défile ; plus il est nombreux, plus la chose est spirituelle.

Nous avons choisi pour spécimen du groupe : « Ptit Zean laquée beif, » dont le dénoûment du moins a quelque originalité, bien que ce dénoûment lui-même soit non une invention, mais une adaptation du conteur noir.





V

HISTOIRE DU BONHOMME FRANCŒUR



Il y avait un bonhomme qui s'appelait le bonhomme Francœur.

Le bonhomme Francœur avait une vache, mais une vache si maigre, si maigre, qu'un jour elle en mourut. Francœur l'écorche, tire sa peau et la met à sécher.

Quand la peau est sèche, le bonhomme la prend, la met sur sa tête et va la vendre. Francœur entre dans toutes les maisons, dans toutes les boutiques, mais personne ne veut acheter sa peau.

Le bonhomme Francœur, en marchant toujours, arrive dans une forêt. Il est las, il s'assied au pied d'un arbre.

Au milieu de son repos, il entend placata! placata! C'était une bande de quarante voleurs qui



V

ZISTOIRE BONHOMME FLANQUÈRE



Ti éna éne bonhomme appéle bonhomme Flanquère.

Bonhomme Flanquère ti éna éne vace. A force vace là maigue, éne zour vace là mort. Bonhomme Flanquère corce li, tire so lapeau, méte sec.

Lhére lapeau fine sec, bonhomme prend lapeau là, méte li làhaut so latéte, alle vende li. Bonhomme rente lacase doumounde, rente tous laboutiques; personne napas voulé acéte lapeau là.

Coment bonhomme Flanquère marcé, marcé, li arrive dans grandbois. Lazambe lassé à force pile cimin, li assise embas éne pied zarbe.

Dans son posé là, avlà li tende placata, placata; té éne bande quarante voleirs qui té vine

arrivaient à cheval. Le bonhomme a peur qu'ils ne l'aperçoivent, et monte dans l'arbre avec sa peau de vache.

Les voleurs arrivent, arrêtent leurs chevaux et s'asseoient au pied de l'arbre même où Francœur est monté.

Ils tirent tous de leur poche l'argent qu'ils ont volé, et le mettent en tas pour faire le partage.

Quand le bonhomme voit ce monceau d'or et d'argent, il en a des éblouissements. Ses mains tremblent, la peau de vache s'échappe. La peau était sèche : badabam, bam! la peau tombe au milieu des voleurs. Les voleurs ne savent pas ce que c'est; ils lâchent l'argent, sautent sur leurs chevaux et piquent des deux. Francœur descend, fait main basse sur l'argent et l'emporte chez lui.

Francœur achète une belle voiture et deux chevaux. Il va au bazar, achète un sou de légumes et donne un louis. Le marchand lui donne le reste de sa pièce, il refuse de le prendre.

Le domestique du roi, qui a vu la chose, retourne chez son maître et lui dit :

— Je viens de rencontrer le bonhomme Francœur au bazar ; il a acheté pour un sou de légumes et a donné un louis. Quand le marchand lui a rendu sa monnaie, il n'a pas voulu la reprendre.

làhaut çouvals. Bonhomme peir zaute trouve li : li monte dans pied zarbe av so lapeau vace.

Voleirs vini, arréte çouvals, assise ziste enbas pied à cote bonhomme Flanquère té monté.

Zaute tous tire dans poce larzent zaute fine volor ; zaute méte en tas pour faire lapartaze.

Coment bonhomme Flanquère trouve ça bande larzent là, son lizié manimani. So lamain tremblé, li largue lapeau vace. Lapeau sec : badabam, bam ! lapeau tombe dans milié voleirs. Voleirs napas coné qui çiça ; zaute largue larzent, saute lahaut çouval, piqué. Flanquère dicendé, pèse larzent, améne dans so lacase.

Flanquère acéte éne belbel calèce av dé çouvals. Li alle bazar, li acéte éne cace léguimes, li donne cinque piasses. Lhére rende li lamonaie, li napas oulé prend.

Domestique léroi trouve ça, li tourne lacase so maite, li dire léroi :

— Mo trouve bonhomme Flanquère bazar ; li acéte éne cace léguimes, li donne cinque piasses ; coment marçand rende li so restant lamonaie, li napas vlé prend.

Le roi est étonné.

— Allez me chercher le bonhomme Francœur ; amenez-le-moi.

Francœur vient, le roi lui demande :

— Mais où donc as-tu trouvé tout cet argent-là ?

Francœur lui dit :

— J'avais une vache, ma vache est morte. Je l'ai écorchée et j'ai mis sa peau à sécher. Quand la peau a été bien sèche, je l'ai vendue. Voilà comme j'ai eu beaucoup d'argent.

Voilà le roi jaloux. Il se dit : « Mais moi qui ai d'immenses troupeaux de bœufs, si je les fais tuer pour vendre les peaux, j'aurai certainement plus d'argent que Francœur. »

Le roi fait tuer tous ses bœufs, on les écorche, on met les peaux à sécher. Puis il fait charger les peaux sur une charrette et les envoie vendre. Personne n'en veut. La charrette roule, roule tant et tant que les peaux pourrissent et qu'on est obligé de les jeter tant elles puent.

Le roi en colère court chez Francœur. Lorsque Francœur voit de loin le roi qui arrive, il met vite une marmite de soupe sur un grand feu. Quand la marmite bout bien fort, il la tire du feu et la pose au milieu du grand chemin. La

Léroi tonné :

— Alle çace moi bonhomme Flanquère, amène li ici.

Lhére Flanquère fine vini, léroi dimande li comme ça :

— Mais, acote to fine gagne tout ça larzent là, donc ?

Flanquère dire li :

— Mo té gagne éne vace ; vace là fine mort ; mo corce li, mo méte so lapeau sec ; lhére lapeau là bien sec, mo vende li : ça même mo fine gagne bonbon morceau larzent.

Léroi blizé bavé. Li maziné : « Mais moi qui gagne grandgrand troupeau beifs, quand mo touye zaute pour vende zaute lapeau, mo va gagne plis boucoup larzent qui Flanquère. »

Léroi faire touye tout so beifs, li faire tire tout lapeau, li mette lapeau sec, li çarze lapeau sec lahaut çarette, li envôye vendé. Personne napas voulé aceté. Çarette roulé, çarette roulé, lapeau pourri, blizé zété à force li pie.

Léroi en colère, couri lacase Flanquère.

Coment Flanquère trouve léroi vini dans loin-loin, li mette vitement éne marmite lasoupe la-haut grand difé. Lhére marmite bien bouï, li tire li lahaut difé, li mette li dans miliè grand cimin.

marmite bout. Francœur saisit son fouet et assomme la marmite. La marmite bout.

Le roi arrive. Il regarde et dit à Francœur :

— Mais, que fais-tu donc là ?

— Mon roi, je fais bouillir ma soupe.

— C'est là ta manière de faire bouillir la soupe ?

— Mais oui, mon roi. Pourquoi faire du bois ? Voyez vous-même, de vos yeux, si l'eau ne saute pas dans la marmite ?

Dès que le roi est de retour chez lui, il appelle son cuisinier.

— Apporte ta marmite ; mets dedans tout ce qu'il faut pour la soupe.

Le cuisinier revient.

— Maintenant, pose la marmite au milieu du chemin ; prends ton fouet, assomme la marmite, et la soupe bouillira.

Le cuisinier assomme la marmite ; la marmite ne bout pas.

— Mais plus fort donc ! Tape plus dur ! Assomme-la !

Le cuisinier se dresse de toute sa hauteur ; le fouet ronfle, la marmite culbute et toute la soupe froide avec.

Le roi est furieux. Il envoie quatre gardes de la police empoigner Francœur. Les gardes le

Marmite bouï. Flanquère pèse so fouète, assomme marmite. Marmite bouï.

Léroi vini, li guété, li guété; li dire Flanquère :

— Mais qui to après faire là, donc ?

Flanquère dire li :

— Mo roi, mo après bouï mo lasoupe.

— Ça même to magnière bouï to lasoupe ?

— Ça même, mo roi ! Guéte dans vous liziés sipas dileau là napas saute sauté dans marmite ?

Lhére léroi fine tourne dans so lacase, li appéle so cousinier :

— Amène marmite et mette lâdans tout quiqçose qui bisoin pour lasoupe.

Cousinier vini.

— Açthère, pose marmite dans milié cimin, pèse fouéte, assomme marmite : la soupe va bouï.

Cousinier assomme marmite ; marmite napas bouï.

— Mais plis fort, donc ! Ronflé ! ronflé même !

Cousinier lévé, fouéte ronflé, marmite çaviré : tout lasoupe dans laterre.

Léroi en colère. Li envôye quate gardes police tchiombô Flanquère. Gardes pèse Flanquère,

prennent, le fourrent dans un sac de goni et l'emportent.

Le sac était un peu bien lourd. En passant devant une boutique les gardes se sentent fatigués. Tous ces porte-bâton de la reine sont mous comme tripes, c'est connu. Soudain le plus veule des quatre dit à ses camarades :

— Eh vous ! il faut boire un coup : ce sac-là est d'un lourd !

Ils posent le sac au bord du chemin et entrent à la boutique.

Le bonhomme Francœur, dans son sac, écoute, écoute. Il entend venir quelqu'un : c'était un berger qui conduisait trois cents moutons. Quand le berger est proche, Francœur, dans son sac, commence à se lamenter.

— Ah ! mon Dieu ! que vais-je faire ? Qui viendra à mon secours ? Le roi veut que j'épouse sa fille ; il m'a fait arrêter et mettre dans ce sac. Mais je suis vieux et la princesse est jeune. C'est quand l'eau bout qu'on y met les brèdes, et il y a beau temps que mon eau n'est plus chaude ! Qui me viendra en aide ? Qui prendra ma place ?

Le berger l'entend, il lui dit :

— Eh vous, bonhomme ! Si vous voulez, je prendrai votre place.

— Grand merci, mon noir ! le bon Dieu vous bénira ! Dénouez le sac.

bourre li dans éne sac gouni, enméné.

Sac là té lourde, oui! Coment zaute passe divant éne laboutique, gardes lassé. Zense lapolice là, zense latripe, mo dire vous! Ene coup là ça qui plis faye cien dire av camerades : « Hé zautes! anons casse éne coup : sac là li lourde, oui! » Zaute pose sac dans bord cimin, zaute rente laboutique; çaquéne pour paye so tournée.

Bonhomme Flanquère dans sac couté, couté. Avlà li tende doumoune vini : té éne gardien moutons sembe trois cents moutons. Coment gardien là fine arrive proce, Flanquère commence plaigné dans sac : « Ah! Bondié! qui mo va faire? qui va soulaze moi? Léroi voulé mo marié so fille, tchiombô moi, mette moi dans ça sac là. Mais moi éne vié doumounde, so fille léroi zène zène. Quand dileau bouï qui mette brèdes; longtemps mo dileau fine frais! Qui va soulaze moi? Qui va prend mo place! »

Gardien moutons tende ça, li dire Flanquère :

— Eh vous, bonhomme, quand vous content mo va prend vous place.

— Grand merci, monoir! Bondié va soulaze vous. Largue sac.

Le sac est ouvert, Francœur sort. Il met le berger à sa place, il attache le sac, fait de bons nœuds, prend le troupeau de moutons, et s'en va.

Les gardes sortent de la boutique et reprennent le sac.

— Eh vous ! Vraiment, on dirait que ce sac est moins lourd.

— C'est notre coup de sec qui nous a donné plus de force !

Ils arrivent à la maison du roi, et le roi dit :

— Attachez une grosse pierre à ce sac et jetez-le dans le bassin.

Deux ou trois jours s'écoulent. Voilà Francœur qui passe devant le palais du roi avec ses trois cents moutons. Le domestique du roi l'aperçoit ; il court, et dit au roi :

— Mon roi, mon roi ! voilà le bonhomme Francœur qui passe ! Regardez-le avec son troupeau de moutons !

Le roi fait arrêter Francœur ; il lui demande où il a eu tant de moutons.

— Dans le bassin, mon roi. Grand merci à vous de m'avoir fait jeter dedans. Quand j'aurai vendu les trois cents que voici, je retournerai en chercher d'autres.

Le roi dit :

— Tout de bon ! Eh bien, mettez-moi dans un sac, jetez-moi dans le bassin !

Sac largué, Flanquère sourti. Li mette gardien moutons dans so place, li amarre sac, li prend troupeau moutons, li allé.

Avlà gardes police sourti laboutique, zaute léve sac.

— Et vous! coment dire sac là moins lourde, oui!

— Name cannes av nous, ça méme qui donne nous lafôrce.

Lhére zaute fine arrive lacase léroi, léroi dire :

— Amarre éne gros roce av ça sac là, zette dans bassin.

Sipas dé trois zours passé. Avlà Flanquére passe divant laporte léroi sembe so trois cents moutons. Domestique léroi trouve li, li galpé, li dire léroi :

— Mon roi, mon roi! alà bonhomme Flanquère passé! Guette li av so bande moutons!

Léroi faire arréte Flanquère; li dimande li acote li fine gagne tout ça moutons là.

— Dans bassin, mon roi! Grand merci vous fine zette moi làdans; lhére mo va fini vende ça trois cents là, mo va alle çace lautes.

Léroi dire :

— Tout de bon! Eh ben, mette moi dans sac, zette moi dans bassin!

On met le roi dans un sac de goni, on le jette dans le bassin. L'eau s'ouvre, fait de grands ronds, le sac coule.

Francœur au bord du bassin se met à danser un séga et il chante :

« Moutons ne sont pas cabots,
Mon roi !
Moutons ne sont pas cabots. »

Et Francœur retourne chez lui en riant.

L'invention est toute française, mais l'exécution bien créole. Force détails absolument nôtres : ce sont bien des constables de notre pays que les gardes qui transportent Francœur dans le sac,



Mette léroi dans sac, zette li dans bassin. Dileau ouvert, faire grand lérond, sac coulé.

Flanquère dans bord bassin pique éne séga, li çanté :

« Moutons napas cabots,
Mon roi !
Moutons napas cabots. »

Flanquère tourne so lacase; li rié.

---

et le séga final au bord du bassin ne se danse, ou plutôt ne se dansait ainsi, qu'à Maurice.





VI

HISTOIRE D'UN OISEAU

QUI PONDAIT DES ŒUFS D'OR



Il y avait une fois un chasseur qui chassait les oiseaux.

Un jour il prit un oiseau qui avait le plumage doré. Chaque matin cet oiseau-là pondait un œuf, et le chasseur vendait cet œuf au cuisinier du roi. Lorsque le cuisinier cassa le premier œuf pour le cuire, il trouva dedans une boule d'or. Le cuisinier, qui était fin, n'en dit jamais rien à sa maîtresse : « Suis-je une bête, moi ! » Tous les matins il gardait la boule d'or pour lui.

Un jour la reine a besoin d'un œuf pour faire



VI

ZISTOIRE ÉNE ZOZO

QUI TI PONDE DIZEF LOR



Ti éna éne fois éne çasseir qui alle laçasse zozos.

Ene zour li fine maille éne zozo qui té éna plimes doré. Tous lé bomatin ça zozo là ponde éne dizef. Çasseir là vende ça dizef là cousinier léroi. Lhére cousinier casse dizef là pour couit li, li trouve éne boule lor dans dizef. Cousinier malinbougue : zamais li dire ça sembe so maitresse. « Sipas mo béte, moi ! » Tous lé bomatin li garde ça boule lor là pour li.

Ène zour Madame léroi bisoin éne dizef pour

un gâteau. Elle va à la cuisine, le cuisinier n'est pas là. Elle prend un œuf dans le panier et le casse. Me croirez-vous? Une boule d'or roule à terre. La reine se baisse, ramasse la boule, la soupèse dans sa main... le cuisinier rentre.

— Eh vous, mon garçon, où avez-vous eu cet œuf-là?

— Cet œuf-là? C'est un œuf que j'ai acheté d'une bonne femme qui se nomme bonne femme Laurette, et dont le mari est chasseur d'oiseaux.

La reine ne dit rien et s'en va.

La reine avait un fils. Un jour que le jeune prince se promenait, il passe devant la case de bonne femme Laurette et entre. Il aperçoit l'oiseau, il le regarde, le regarde : l'oiseau était joli comme jamais oiseau n'a été joli.

— Eh vous, bonne femme, vendez-moi donc cet oiseau.

— Non, mon prince, mon oiseau n'est pas à vendre.

Le prince prend l'oiseau, joue avec, le tourne, le retourne. Il lève par hasard une de ses ailes; il y voit des caractères écrits; le prince lit :

« Celui qui mangera ma tête aura un sac d'argent tous les matins; celui qui mangera mon cœur aura un sac d'or tous les soirs. »

faire gâteau. Li alle la cousine; cousinier napas là. Li prend éne dizef dans pagnier; li cassé; qui ous croire? Boule lor roule enbas. Madame léroi baissé, ramasse boule, sipèse, sipèse li dans so lamain... Cousinier rentré.

— Eh vous, mon garçon, acote vous té gagne dizef là?

— Ça, éne dizef mo fine aceté sembe éne bonnefemme appéle bonnefemme Laurette, qui so mari çasseir zozos.

Madame léroi napas dire narien, li allé.

Lareine là té gagne éne garçon. Avlà éne zour, coment garçon là aprés promené, li passe divant lacase bonnefemme Laurette, li rentré. Li trouve zozo là, li guette guette li : zozo là zoli coment zamais zozo té zoli.

— Eh vous, bonnefemme; mais vende moi vous zozo, donc!

— Napas ça, Msié! Zozo là napas pour vendé!

Garçon léroi badine badine av zozo, vire vire li; éne coup là li lève so lézaile; iéna quiqçose écrire en bas lézaile, garçon lire :

« Ça qui manze mo latéte va gagne éne sac larzent tous lé bomatins; ça qui manze mo lékeir va gagne éne sac lor tous lé asoirs. »

Le prince ne dit rien, il laisse l'oiseau, retourne chez sa mère et lui raconte tout.

Ils réfléchissent tous les deux.

Bonne femme Laurette avait une fille. La reine dit à son fils :

— Sais-tu ce qu'il faut faire? Il faut que tu épouses la fille de la bonne femme Laurette, et l'oiseau t'appartiendra.

Le prince court chez Laurette et lui dit :

— Eh vous, bonne femme, je suis amoureux de votre fille : je veux l'épouser ; donnez-la-moi. Qu'en dites-vous?

— Fi, fi! Monsieur! ça n'est pas bien de se moquer des gens! Vous êtes prince, ma fille est une humble fille; comment voulez-vous que je croie que votre mère voudra pour bru une fille en robe de goni?

— Mais, bonne femme, c'est maman elle-même qui m'a envoyé vous demander votre fille en mariage!

La bonne femme rit et secouant la tête :

— Eh vous, Monsieur, vous aimez à plaisanter, oui!

Le prince retourne chez sa mère et lui dit que la bonne femme Laurette se figure qu'on veut se moquer d'elle, qu'il faut qu'ils y aillent tous deux ensemble.

Garçon napas dire narien; li quitte zozo, li tourne lacase so manman, li raconte li tout çaça.

Zaute dé maziné.

Bonnefemme Laurette té gagne éne ptitfille. Lareine dire so garçon :

— To coné qui nous bisoin faire? To va marié sembe ptit fille bonnefemme Laurette : to va gagne so zozo.

Garçon léroi couri lacase Laurette, li dire li coume ça :

— Eh vous, bonne femme! Mo bien content vous mamzelle, mo vlé marié av li, donne moi li ; qui vous dire ?

— Houn ! houn ! Msié ! napas baingne av doumoune. Vous éne fils léroi, mo pitit éne faille faille zéne fille : coment vous voulé mo croire qui vous manman va content éne belle-fille larobe gouni ?

— Mais, bonne femme, manman méme qui fine envoye moi dimande vous pour marié sembe vous pitit !

Bonnefemme rié, li sacouye latéte :

— Eh vous, Msié ! vous enfoutant, oui !

Garçon léroi tourne lacase so manman, li dire li qui bonnefemme Laurette croire qui li cause bagoût ; zaute dé bisoin alle ensembe.

La reine saisit son châle, prend son chapeau, met ses bottines, et ils retournent chez Laurette. La reine demande à la bonne femme la main de sa fille pour son garçon; la bonne femme est toute joyeuse et remercie le bon Dieu.

Alors le prince prenant la parole :

— Mais j'y mets une condition : « Le jour de notre mariage, on tuera l'oiseau aux plumes dorées, et l'on mettra à part son cœur et sa tête pour que je les mange. »

Le jour du mariage arrivé, le prince donne l'oiseau au cuisinier et lui dit : « Mets de côté la tête et le cœur; fais-les-moi cuire, mais sans massala, je ne l'aime pas. »

Il faut que vous sachiez que la bonne femme Laurette avait deux garçons, et ces deux garçons-là savaient lire parce qu'ils étaient allés à l'école du Gouvernement. Eux aussi ils avaient lu sous les ailes de l'oiseau. Ils étaient à l'affût auprès de la cuisine. Le cuisinier sort. Ils entrent, volent dans la marmite le cœur et la tête de l'oiseau, et ils se sauvent.

Lorsque le cuisinier met l'oiseau sur la table, le cœur n'y est pas, la tête non plus.

Voilà le prince, vous dis-je, dans une colère terrible. Il cherche les fils de bonne femme Laurette pour les tuer.

Mais les deux voleurs, dans leur fuite, entrent

Lareine pèse so çale, mette çapeau, passe bottines dans so lipieds ; zaute tourne lacase Laurette. Lareine dimande bonnefemme lamain so mamzelle pour so garçon ; bonnefemme content, li dire grand merci Bondié.

Alà garçon léroi causé :

— Mais mo faire éne condition : « Zour nous pour marié, va touye zozo plimes doré, et so lékeir av so latéte va mette éne coté pour mo manzé. »

Zour mariaze vini. Garçon léroi donne zozo cousinier, dire li : « Mette éne coté so latéte av so lékeir, couit zaute, mais napas bisoin mette massala : mo napas content. »

Faut vous coné qui bonnefemme Laurette té gagne dé garçons ; et ça garçons-là té cone lire à cause zaute té alle lécole Gouvernement. Zaute aussi té lire enbas lézailes zozo. Zaute veille veillé dans coin lacousine ; cousinier sourti, zaute rentré, zaute volor lékeir av latéte zozo dans marmite, zaute vanné.

Lhére cousinier apporte zozo lahaut latabe, lékeir napas, latéte napas.

Avlà garçon léroi, mo dire vous, fine rentre dans éne mauvais encolère. Li rôde pitis bonnefemme Laurette pour touye zaute.

Mais ça dé pitits là, coment zaute sauvé, zaute

dans la maison d'un loup. Le loup saute dessus, et les mange.

Le conte est-il tout entier d'invention créole ? Du moins certains détails sont de notre crû ; la reine, par exemple, n'a guère pu régner qu'à la Villebague ou aux Trois-Ilôts.

Le conte s'arrête plutôt qu'il ne finit ; c'est un de ceux — et



rente lacase éne louloup. Louloup là tchiombô zaute, manze zaute.

---

ils sont nombreux — que nous avons laissés à plat sur le chemin où le conteur les a oubliés sans prendre la peine de se baisser pour les relever.





VII

HISTOIRE D'UN MALIN DRÔLE



Il y avait une fois une vieille bonne femme qui avait un fils, mais le pauvre garçon était la bêtise même.

Un jour sa mère l'envoie acheter une hache au bazar. En revenant, il joue tout le long du chemin avec la hache : il frappe, il coupe. Il va rentrer dans la maison quand il voit le petit mouton de sa mère en train de brouter l'herbe dans la cour. Il crie : « Maman, maman ! regardez quelle fameuse hache je vous ai achetée ! » et il abat d'un seul coup la tête du mouton. Sa mère se fâche, lui dit des injures, et lui demande pourquoi il n'a pas mis la hache dans une charrette de paille ; ce malheur-là ne serait pas arrivé. Voilà cette grosse bête qui pleure, qui pleure et qui demande pardon à sa mère.



VII

ZISTOIRE ÉNE MALINBOUGUE



Ti éna éne fois éne vié bonnefemme qui ti gagne éne garçon, mais pauvre bougue là té bête bête même. Ene zour so manman envôye li acète ène lahace bazar. Lhére li tourné li nèque zoué zoué av ça lahace là, cogné, coupé. Cóment li pour rente lacase, ptit mouton so manman té après manze lherbe dans lacour ; li crié : « Manman, manman, guété qui famé lahace mo fine acète pour vous ! » et li saute latête mouton ène coup même. So manman pèse ène colère, zoure li, dire li qui faire li napas té mette lahace là dans ène çarette lapaille ; malheir napas té va arrivé. Alà ça grand bébète là ploré, ploré, li dimande pardon so manman.

Une autre fois, la bonne femme l'envoie acheter des aiguilles et lui dit : « Tu te rappelles l'histoire de la hache ! ne va pas me perdre mes aiguilles, au moins ! » Il part et revient. La bonne femme lui demande : « Eh bien ! mes aiguilles ? — N'ayez pas peur, maman, elles ne sont pas perdues ; en revenant, j'ai rencontré la charrette de M. Jean, je les ai éparpillées dans la paille. » La bonne femme crie après lui : « Pourquoi ne les as-tu pas piquées dans ton chapeau ! Voilà mon argent encore perdu. »

Un autre jour, sa mère l'envoie acheter du beurre et lui dit : « Tu te souviens des aiguilles ! ne va pas encore me perdre mon beurre. » Il va, achète le beurre et le met dans son chapeau. Le soleil piquait ; il fait fondre le beurre, le beurre coule sur sa figure, sur ses habits, il rentre à la maison sale comme un cochon. Sa mère lève les bras au ciel : « Pourquoi le bon Dieu t'a-t-il mis sur la terre ! Imbécile, va ! »

Un mois environ se passe. Sa mère lui donne deux poulets à aller vendre. Il ne sait pas acheter, peut-être saura-t-il vendre : « Mais ne va pas donner ces poulets pour le premier prix qu'on t'offrira, attends le second. — Bien sûr, maman, que j'attendrai le second prix ; me prenez-vous pour une bête ? » Il s'en va. Il rencontre un cuisinier, le cuisinier lui demande combien ses pou-

Ene laute fois bonnefemme envôye li acète zaigouïes, li dire li : « To souvini zaffaire lahace, napas bisoin perdi ça zégouïes là, oui ! » Li allé, li tourné. Bonnefemme dimande li : « Eh ben ! acote zégouïes ? — Napas peir, manman, zaute napas perdi : lhère mo tourné mo té zoinde çarette Msié Zean, mo fine fane zaute dans lapaille. » Bonnefemme guèle ave li : « Qui faire to napas té pique zaute dans to çapeau ! avlà mo larzent perdi encore. »

Ene laute zour manman envôye li acète dibeirre, li dire li : « To souvini zaffaire zégouïes, napas perdi dibeirre là encore. » Li allé, li acète dibeirre, li mette dibeirre dans so çapeau. Soléye piqué, fonde dibeirre ; dibeirre coule làhaut so figuire, làhaut so linze, li rente lacase sale cômment ène coçon. So manman nèque lève lamains en lair : « Qui faire Bondié té mette toi lahaut la terre ! bourrique va ! »

Alà quiquefois ène mois passé. So manman donne li dé volailles pour alle vendé : aceté li napas côné, quiquefois vendé li va coné : « Mais napas bizoin donne ça volailles là prémier prix qui zense va offert toi, attende sécond prix. — Bien sir, manman, mo va attende sécond prix ; vous croire mo bête ? » Li allé. Li zoinde ène cousinier, cousinier dimande li combien so

lets. « Faites votre prix vous-même. » Le cuisinier prend les poulets, les tâte, les soupèse : « Sept livres dix sous, si vous voulez. — C'est là votre premier prix, quel est votre second ? » Le cuisinier veut se moquer de lui et lui dit six livres cinq sous. « Prenez-les pour six livres cinq sous : je ne vends jamais que sur le second prix. » Il revient à la maison et raconte à sa mère. La bonne femme est furieuse ; elle veut le battre, il est obligé de se sauver.

Cette fois-là, la bonne femme lui donne à aller vendre un mouton : « Mais, pour mon mouton, ne fais pas comme pour mes poulets ! Écoute bien ce que je vais te dire. Les gens te feront un prix : laisse-les monter, monter jusqu'à ce que ça ne soit plus possible. Alors seulement tu donneras le mouton. Tu as entendu, n'oublie pas ce que je t'ai dit. » Il s'en va. Il rencontre un boucher ; le boucher lui offre huit roupies. « Impossible ça ; il faut que vous montiez. » Le fils du boucher, qui connaissait le pauvre diable, tire son père par la manche et lui dit : « Papa, ne vous en mêlez pas, laissez-moi, je sais comment faire l'affaire avec lui. » Il y avait près d'eux une échelle dressée contre un mur, le fils du boucher monte ; sur le premier barreau de l'échelle, il crie « sept roupies » ; il monte, il crie « six roupies » ; il monte, il crie « cinq roupies » ;

poules. « Faire vous prix vous même. » Cousinier prend volailles, tâte tâté : « Sept lives dix sous, quand vous content. — Ça vous prémier prix, qui vous sécond ? » Cousinier voulé baigne ave li, li dire li six lives cinq sous. « Prends six lives cinq sous : touzours sécond prix qui mo vendé. » Li tourne lacase li raconte ça so manman. Bonnefemme firié, voulé batte li, li blizé lofé.

Ça fois là bonnefemme donne li éne mouton pour alle vendé : « Mais pour mo mouton là napas faire coment to té faire pour mo volailles ; coute bien ça qui mo causé. Zense va faire toi ène prix, laisse zaute monté, monté zisqu'à naplis capabe ; lhère là to va donne mouton. To fine tendé, napas blyié ça qui mo fine dire toi. » Li allé. Li zoinde ène boucer ; boucer offert li houite roupies. « Napas moyen ça, faut vous monté. » Garçon ça boucer là qui té conne ça pauve bougue là, tire lamance so papa, dire li : « Papa, napas mèle làdans, laisse moi, mo coné coment faire zaffaire ave li. » Té iéna éne zécelle appiye dans miraille à côte zaute ; garçon boucer monté ; prémier barreau lécelle là li crïe : « Sept roupies » ; li monté, li crïe : « Six roupies » ; li monté, li crie : « Cinq roupies » ; lhère li làhaut même, napas barreau encore, li crïe : « Dé roupies, et

une fois qu'il est tout à fait en haut, sur le dernier échelon, il crie : « deux roupies ! et tu vois que je ne puis monter davantage. — Eh bien ! puisqu'il n'y a plus moyen de monter davantage, qu'y faire ? Prends le mouton, donne les deux roupies. » Il retourne à la maison, donne à sa mère les deux roupies et lui raconte toute l'affaire. La bonne femme saisit un manche à balai, tombe sur lui et lui prend mesure. Le pauvre diable ramasse un coup sur la tête et devient fou.

Depuis ce jour-là, je ne l'ai jamais revu au bazar.

C'est une copie presque servile du français. Nous ne donnons



mo naplis capabe monté, to trouvé ! — Eh ben ! naplis capabe monté, qui à faire ? Prend mouton, donne dé roupies. » Li tourne lacase, li donne manman so dé roupies, li raconte li tout zaffaire. Bonnefemme pèse ène lamance balié, tombe làhaut li, misire li ; pauve bougue là souque ène coup dans latête, li vine fou.

Dipis ça zour là zamais mo té trouve li encore vine bazar.

---

le conte qu'à titre de renseignement sur la façon dont Lindor comprend la traduction littérale.





VIII

HISTOIRE DE JEAN ET DE JEANNE



Il y avait une fois un bonhomme loup et sa bonne femme. Ils avaient une petite fille appelée Jeanne, et dans leur maison il y avait un petit garçon appelé Jean, un enfant abandonné que la bonne femme du loup avait ramassé sur le grand chemin.

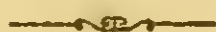
Souvent le bonhomme loup disait à sa femme : « Comme j'ai envie de manger Jean ! » Mais la bonne femme ne voulait pas, parce que Jean était leur domestique, qu'il était toujours à son ouvrage, travaillait proprement et ne répondait jamais. Petite Jeanne aussi aimait beaucoup Jean, parce que Jean était bien bon pour elle, jouait avec elle, l'amusait et faisait tout ce qu'elle voulait.

Un jour bonhomme loup mène Jean au bord de la forêt et lui dit :



VIII

ZISTOIRE ZEAN AV ZEANNE



Ti éna éne fois éne bonhomme loulou av so bonnefemme. Zaute té gagne éne ptit fille appelle Zeanne, et dans zaute lacase ti éna éne ptit garçon appelle Zean, éne marmaille qui bonnefemme loulou té ramasse làhaut grand cimin.

Souvent bonhomme loulou dire av so bonnefemme : « Côment mo envie manze Zean ! » Mais zamais bonnefemme voulé, à cause Zean qui zaute domestique, touzours dans so louvraze, touzours travaille prope, zamais répondeir. Ptit Zeanne oussi té bien content Zean, à cause Zean bien bon pour li, zoué av li, amise li, faire tout ça qui li content.

Ene zour bonhomme loulou amène Zean dans bord grand bois, li dire li :

— Voilà des arbres, voilà une hache, une scie et un rabot ; fais-moi un navire qui aille partout dans les roches. Il est huit heures ; je reviendrai à dix heures. Si le navire n'est pas fini, je te mangerai !

Petit Jean prend les outils ; il coupe le bois, le taille, le met en place, essaye : ça ne va pas. Que faire ? Il prend les outils, les jette loin de lui, tombe sur l'herbe et pleure.

Vers neuf heures et demie arrive Jeanne qui porte à Jean son déjeûner. Elle le voit qui pleure et lui demande :

— Mais, Jean, qu'as-tu donc à pleurer ? qu'est-ce qui te fait pleurer ? pourquoi as-tu du chagrin ?

Et tirant son mouchoir de sa poche, elle essuie les yeux de Jean. Jean lui répond :

— Voyez vous-même, Mamzelle. Votre père m'a donné à faire un navire qui aille partout dans les roches. Quand il reviendra à dix heures, si le navire n'est pas fini, il me tuera, il me mangera.

Jeanne se met à rire et dit à Jean :

— Et c'est là ce qui te fait pleurer ?

Voilà Jeanne qui prononce quelques paroles à voix basse, et le navire est fini. Jeanne s'en va.

Au coup de dix heures, bonhomme loup revient ; il regarde le navire et dit :

— Avlà zarbes, avlà éne lahace, avlà éne lascie, avlà éne rabot, arranze moi éne navire qui marce partout dans roces. Li houit héres; dix héres mo tourné. Quand navire là napas fini, mo manze toi!

Ptit Zean prend zoutils, coupe dibois, taillé, mette en place, essaye arranzé : li napas bien. Qui li va faire? Li pèse zoutils, li zette làbas, li tombe dans lherbe, li ploré.

Neif héres dimi comme ça, avlà Zeanne vini pour amène Zean so manzé. Li trouve Zean après ploré, li dire li comme ça:

— Mais, Zean, qui to éna? qui faire to ploré? qui to bisoin çagrin?

Li tire mouçoir dans poce, li souye liziès Zean.

Zean réponde li :

— Guetté, Mamzelle. Ous papa fine donne moi pour faire éne navire qui alle partout dans roces. Lhére li tourne dix heires, quand navire napas fini, li va touye moi, li va manze moi.

Zeanne rié. Li dire Zean :

— Ça même qui to ploré?

Avlà Zeanne cause doucement doucement : navire fini. Zeanne allé.

Dix heires sonné. Bonhomme loulou tourné, li guette navire là, li dire :

— Si fait, Jean ! tu es brave comme moi-même.

Le lendemain, bonhomme loup conduit Jean au bord de la rivière. Il lui donne un panier percé et lui dit :

— Plonge dans cette eau, et tire-moi deux pirogues de poisson. Il est huit heures, à dix heures je reviendrai. Si mes deux pirogues de poisson ne sont pas là, je te mangerai.

Jean plonge. Il lève son panier, le panier est vide. Que faire ? Il jette le panier, s'assied au bord de l'eau et pleure.

A neuf heures et demie environ, Jeanne arrive pour apporter à Jean son déjeûner. Comme elle voit Jean pleurer, elle lui dit :

— Mais, Jean, pourquoi pleurer encore donc ? Mais qu'as-tu ?

— Voyez, Mamzelle. Votre père m'a donné ce panier percé pour prendre deux pirogues de poisson. Quand il reviendra, à dix heures, si son poisson n'est pas là, il me tuera, il me mangera !

Pour toute réponse, Jeanne prend le panier et plonge ; d'un seul coup, elle retire de l'eau deux pirogues de poisson.

Jean mange de bon appétit, et Jeanne s'en va.

Dix heures sonnent, le bonhomme loup arrive. Il voit ce grand tas de poisson et dit :

— Si fait, Zean ! to brave coment mo même.

Lendimain, bonhomme loulou amène Zean bord larivière. Li donne li éne pagnier napas éna fond, li dire li :

— Plonze dans dileau là, tire moi dé pirogues posson. Li houit héres ; dix heires mo tourné. Quand mo dé pirogues posson napas là, mo va manze toi.

Zean plonzé. Li lève pagnier, pagnier vide. Qui a faire ! Li zette pagnier làbas, li assise dans bord dileau, li ploré.

Approçant neif heires dimi, avlà Zeanne vini pour amène Zean so manzé. Coment li trouve Zean après ploré li dire li :

— Mais, Zean, qui faire plore encore, donc ! Mais qui to éna?

— Guété, Mamzelle ! Vous papa fine donne moi ça pagnier napas éna fond là pour mo tire dé pirogues posson. Lheire li tourne dix heires, quand so dé pirogues posson napas là, li va touye moi, li va manze moi !

Zeanne nèque prend pagnier, li plonzé, éne coup même li tire dé pirogues posson.

Zean manze bon keir ; Zeanne allé.

Dix heires sonné, bonhomme loulou vini. Li trouve tout ca bande posson là, li dire :

— Si fait, Jean ! tu es brave comme moi-même.

Le lendemain, bonhomme loup conduit Jean sur le sommet d'une grande montagne. Il donne à Jean une pioche de plomb avec une gratte de plomb et lui dit :

— Voici une bonne pioche, voici une bonne gratte. Pioche toute cette montagne et plante-la en maïs. Il est huit heures. Quand je reviendrai, à dix heures, si toute la montagne n'est pas labourée, si tout le maïs n'est pas poussé, je te mangerai.

Petit Jean prend la pioche ; il donne un coup, la pioche ploie ; il prend la gratte, il gratte un coup, la gratte se redresse. Rien à faire. Il jette la pioche et la gratte, s'assied sur une roche et se met à pleurer.

Jeanne arrive avec son déjeûner.

— Eh toi, Jean ! tu pleures encore, tu pleures toujours ! Mais qu'est-ce que ça veut dire, donc ?

— Voyez vous-même, Mamzelle ! Votre père m'a donné cette méchante pioche avec cette mauvaise gratte ; il m'a ordonné de fouiller toute la montagne et de planter du maïs. A son retour, si la montagne n'est pas plantée d'un bout à l'autre, si le maïs n'est pas mûr, il me tuera, il me mangera.

Jeanne prend la pioche et en donne un coup ;

— Si fait, Zean! to brave côment mo même.

Lendimain, bonhomme loulou amène Zean làhaut éne grand lamontagne. Li donne Zean éne pioce diplomb sembe éne gratte diplomb, li dire li :

— Avlà éne bon pioce, avlà éne bon gratte. Fouille tout ça la lamontagne là, plante maïe. Li houit heires, açthére; lhére mo tourne dix heires, quand tout lamontagne napas fine fouillé, quand tout maïe napas fine poussé, mo pour manze toi !

Ptit Zean prend pioce, li tape éne coup : pioce plôyé ; li prend gratte, li gratte éne coup : gratte dressé. Narien pour faire ! Li zette pioce av gratte; li assise lhaut éne roce, li ploré.

Zeanne arrive apporte manzé :

— Eh toi, Zean ! encore ploré, touzours ploré. Mais qui çaça, donc ?

— Guété vous même, Mamzelle ! Vous papa donne moi ça faille pioce là sembe ça faille gratte là ; li comande moi fouille tout lamontagne, plante maïe. Lheire li tourné, quand lamontagne napas fine plante boute en boute, quand maïe napas fine mîr, li pour touye moi, li pour manze moi !

Zeanne prend pioce, pioce éne coup; prend

elle prend la gratte et gratte un coup : voilà la montagne labourée toute ; le maïs lève, le maïs pousse, le maïs est mûr.

Quand bonhomme loup revient, il voit ça et dit :

— Si fait, Jean, si fait va ! tu es brave comme moi-même.

Le lendemain, bonhomme loup réveille Jean au point du jour ; il le conduit dans la cour et lui dit :

— Aujourd'hui, c'est ici même que nous travaillerons : il y a un petit ouvrage pour nous deux. Voici une grosse pierre, voilà un œuf de cane. Pose l'œuf par terre, jette la pierre dessus. Mais prends garde de casser mon œuf ! Si l'œuf se casse, je te tue, je te mange !

Pauvre Jean ! comment s'en tirer ? Il met l'œuf par terre, il prend la pierre et la jette, l'œuf s'écrase. Le loup, vous dis-je, pousse un hurlement ; il saisit Jean, le charge sur son dos, le porte au fond de la cour, ouvre une petite case, le jette dedans et ferme la porte à clef.

En revenant à la maison, le loup rencontre Jeanne à moitié chemin et lui dit :

— Va vite à la cuisine, remplis la chaudière, fais bouillir l'eau : j'en ai besoin pour ébouillanter Jean.

Jeanne court à la cuisine ; elle ramasse trois

gratte, gratte éne coup : avlà lamontagne fine fouillé boute en boute, maïe levé, maïe poussé, maïe mîr.

Lhére bonhomme loulou tourné, li guette ça, li causé :

— Si fait, Zean, si fait va ! to brave coment mo même.

Lendimain, bonhomme loulou lève Zean grandgrand bômatin, li amène li dans lacour, li dire li :

— Azourdi, ici même qui nous pour travaille, éna éne ptit louvraze pour nous dé. Avlà éne gros roce, avlà éne dizef canard. Pose dizef en bas, zette roce lahaut li ; mais prend gare to casse mo dizef ! quand dizef cassé, mo touye toi, mo manze toi !

Pauvre Zean ! qui magnière li capabe çappé. Li pose dizef enbas, li prend roce, li zété : dizef crasé. Loulou, mo dire vous, largue éne guélé, li tchiômbo Zean, li çarze li lhaut so lédos, li çarrié li dans fond lacour, ouvert éne ptit lacase, zette li lâdans, fréme laclé.

Coment loulou tourne grand lacase, li zoinde Zeanne dans milié cimin, li dire li :

— Alle vitement lacousine, rempli çaudière, faire bouï dileau, mo bizoin pour bouillante Zean.

Zeanne couri lacousine, li ramasse trois ptit

petites pierres. Elle dit à la première de ces petites pierres :

— Quand papa va crier pour me demander si le feu est allumé, tu lui répondras : « Oui, papa, le voilà qui flambe. »

Jeanne jette la première pierre dans la chaudière. Elle prend la seconde et lui dit :

— Quand papa va crier pour me demander si son eau commence à bouillir, tu lui répondras : « Oui, papa ! elle commence à chanter. »

Jeanne jette la seconde pierre dans la chaudière. Elle prend la dernière et lui dit :

— Quand papa va crier pour me demander si son eau est prête, tu lui répondras : « Oui, bonhomme ! viens la chercher. »

Jeanne jette la dernière pierre dans la chaudière. Puis, elle va au fond de la cour devant la porte de la petite case où Jean est en prison ; elle prononce à voix basse deux ou trois mots, et la porte s'ouvre. Jeanne prends Jean par la main ; ce n'est pas le moment de causer : ils se sauvent.

Voilà bonhomme loup qui ouvre la fenêtre de sa chambre du côté de la cuisine et qui crie :

— Eh toi, Jeanne ! ce feu est-il allumé ?

La première petite pierre répond : « Oui, papa ! le voilà qui flambe. »

Le loup s'assied. Au bout d'un instant, il retourne à la fenêtre et crie :

roces. Li dire prémier ptit roce là :

— Lhére papa va crié pour dimande moi sipas difé fine allimé, to va réponde li : « Oui, papa, li flambé même. »

Zeanne zette prémier ptit roce dans çaudière. Li prend sécond ptit roce, li dire li :

— Lhére papa va crié pour dimande moi sipas dileau coumence bouï, to a réponde li : « Oui, papa, li coumence çanté ! »

Zeanne zette sécond ptit roce dans çaudière. Li prend dernier ptit roce, li dire li :

— Lhére papa va crié pour dimande moi sipas so dileau fine paré, to va réponde li : « Oui, bonhomme, vine prend li ! »

Zeanne zette dernier ptit roce dans çaudière. Lhére là li alle dans fond lacour divant laporte ptit lacase àcôte Zean té en prison ; li cause dé trois mots doucement doucement : laporte ouvert. Zeanne prend lamain Zean, napas létemps pour causé, zaute lôfé.

Avlà bonhomme loulou ouvert la fenète so laçambe, li crïe lacousine :

— Eh toi, Zeanne ! difé là fine allimé ?

Prémier ptit roce réponde : « Oui, papa, li flambé même ! »

Loulou assisé. Ptit moment li tourne lafenête, li crïe lacousine :

— Eh toi, Jeanne ! cette eau-là commence-t-elle à bouillir ?

La seconde pierre répond : « Oui, papa ! elle commence à chanter. »

Pour la troisième fois, le loup retourne à la fenêtre et crie avec colère :

— Mais toi, Jeanne ! cette eau-là n'est pas encore prête ?

La dernière pierre répond : « Oui, bonhomme ! viens la chercher. »

Le loup fait un bond et s'élance dans la cuisine : pas de feu, la chaudière est vide. Il court au fond de la cour et arrive à la petite case : la porte est grande ouverte, Jean s'est sauvé.

Le loup écume de rage. Il rentre dans sa chambre, tire ses pantoufles, met ses bottes, saute sur le chemin et détale.

Voilà Jeanne qui tourne la tête. Elle voit venir bonhomme loup et dit à Jean : « Voilà papa ! »

Le cœur de Jean saute, il dit à Jeanne :

— Ah mon Dieu, Mamzelle ! que voulez-vous que je fasse ?

— Il ne faut pas avoir peur ! Tu vas te changer en bassin et moi en canard : laisse-le venir.

Voilà Jean qui devient bassin, Jeanne devient canard.

Le loup arrive ; il aperçoit un canard et lui demande :

— Eh toi, Zeanne! dileau là li cômence bouï?

Ségond ptit roce réponde : « Oui, papa! coumence çanté. »

Troizième fois loulou tourne lafenête, li crïe en colère :

— Mais toi, Zeanne! dileau làpas encore paré?

Dernier ptit roce réponde : « Oui, bonhomme, vine prend li! »

Loulou saute lescalier, fonce lacousine : difé napas; çaudière vide! Li couri dans fond lacour, li arrive ptit lacase : laporte ouvert en grand, Zean fine balié.

Loulou kimé. Li rente so laçambe, li quitte pantouffe, mette botte, saute lhaute cimin, bourré même.

Avlà Zeanne vire latête, li voir bonhomme loulou vini, li dire av Zean : « Alà papa! »

Lékeir Zean sauté, li dire av Zeanne : « Ah Bondié, mamzelle, qui vous voulé mo va faire? »

— Napas bisoin peir! to va vine éne bassin, mo va vine éne canard : laisse li vini.

Avlà Zean vine éne bassin, Zeanne vine éne canard.

Loulou arrivé, li trouve éne canard, li demande li :

— Eh toi, canard! N'as-tu pas vu Jean et Jeanne passer par ici?

Le canard répond : « Couin! couin! » Bonhomme loup renouvelle sa question; le canard répond toujours : « Couin! couin! » Le loup est obligé d'y renoncer. Il monte au sommet d'un grand arbre, regarde, regarde au loin : personne sur le chemin! Que faire? Tout déconcerté il redescend, retourne chez lui et raconte tout à sa bonne femme :

— Je n'ai rencontré qu'un canard; mais à toutes mes questions, il n'avait qu'une réponse : « Couin! couin! couin! couin! » Il n'y a pas d'animal aussi bête que le canard!

La bonne femme se met à rire :

— Si fait va! Je connais un animal plus bête que le canard! Le loup est plus bête que le canard! Comment! tu n'as pas deviné que c'était eux-mêmes, ça! C'était eux-mêmes, te dis-je! Jeanne s'est moquée de toi; c'était elle le canard; va les attraper.

Le loup est furieux. Il retourne sur le grand chemin à la course.

Jeanne tourne la tête; elle voit venir le loup et dit à Jean :

— Voilà papa qui revient. Mais tu n'as pas besoin d'avoir peur : laisse-moi faire. Tu seras une charrette et un âne, je serai le charretier.

— Eh toi, canard! to napas fine trouve Zean av Zeanne passe par ici?

Canard réponde : « Couin! couin! » Bonhomme loulou dimande encore; canard nèque réponde : « Couin! couin! » Loulou blizé arrète causé. Li monte làhaut éne grandgrand pied dibois, li guété, li guété, li guété : personne dans cimin! Qui li a faire? Labcc sauté! Li dicendé, li tourne lacase, li raconte tout ça son bonnefemme :

— Mo té zoinde nèque éne canard; mais tout ça qui mo dimande li li nèque réponde : « Couin! couin! couin! couin! » Napas énan zanimaux bête coument canard!

Bonnefemme rié :

— Si fait va, mo cone zanimaux plis bête qui canard : loulou plis bête qui canard! Côment! to napas fine maziné qui zaute même ça? Zaute même ça, mo dire toi! Zeanne fine baingne av toi; li même canard; alle tchiombô zaute.

Colère loulou lévé. Li tourne grand cimin, li taillé.

Avlà Zeanne vire latête, li trouve loulou vini, li dire Zean :

— Avlà papa vine encore! Mais to pas bisoin peir, laisse moi arranze zaffaire. To a vine éne çarette av bourique, mo a vine çarretier.

Le loup arrive. Il voit une charrette traînée par un âne, l'âne refuse dans une montée. Il demande au charretier :

— Eh .vous, charretier! Vous n'avez pas vu Jean et Jeanne passer sur le chemin ?

Le charretier ne s'occupe que de sa charrette ; il pousse à la roue et crie à son âne : « Haïe, toi ! haïe, toi ! »

Le loup répète sa question, le charretier crie : « Haïe, toi ! haïe, toi ! — Vous n'avez pas vu Jean et Jeanne ? — Haïe, toi ! haïe, toi ! »

Bonhomme loup y renonce. Il monte au haut de la côte et regarde : personne sur le chemin que le charretier et sa charrette. Le loup est contraint de retourner chez lui, et raconte tout à sa bonne-femme. Sa bonne femme lui dit :

— C'est trop fort d'être bête comme toi ! c'est encore eux, ça ! Mieux vaut que j'y aille moi-même ! jamais tu ne les rattraperais !

La bonne femme part.

Jeanne tourne la tête ; elle voit venir la bonne femme et dit à Jean :

— Jean, mon pauvre Jean ! cette fois c'est maman qui vient, nous sommes pris ; maman est plus fine que moi ! Mais je vais toujours essayer, le hasard nous fera peut-être échapper.

Et voilà Jean et Jeanne qui se changent en deux fleurs.

Loulou arrivé. Li trouve éne çarette bourique qui fine cale dans montée, li dimande çaretier :

— Eh vous, çaretier ! vous napas fine trouve Zean av Zeanne passe làhaut çimin ?

Çaretier nèque occipe so çarette, li pousse dans laroue, li crïe so bourrique : « Haië toi ! haië toi ! »

Loulou dimande encore, çaretier crié : « Haië toi ! haië toi ? — Vous napas fine trouve Zean av Zeanne ? — Haië toi ! haië toi ! »

Bonhomme loulou lassé causé. Li arrive en haut lamontée, li guété, li guété : personne lhaut cimin, nèque çarretier av so çarette. Loulou blizé tourne lacase. Li raconte ça av so bonnefemme, bonnefemme dire li :

— Trop fort bête coment toi ! Zaute même ça. Vaut mié mo alle mo même, zamais to pour gagne zaute.

Bonnefemme allé.

Zeanne vire latête, li trouve bonnefemme vini, li dire Zean :

— Zean, mo pauve Zean ! ça fois là manman qui vini, nous maillé même, manman plis malin qui moi ! Mais laisse moi tout de même sayé : éne coup de manqué quiquefois nous va çappé.

Avlà Zean av Zeanne fine vine dé pieds bouquets.

La bonne femme arrive et voit les fleurs ; elle les regarde et leur dit :

— Eh vous, les enfants ! est-ce que vous vous figurez que deux marmailles comme vous vont jouer au sorcier avec moi ! Levez-vous ! je l'ordonne.

Jean et Jeanne obéissent. Ils se tiennent debout devant la bonne femme, et ils pleurent. La bonne femme les regarde, elle ne dit rien, elle songe. Si elle les ramène au bonhomme loup, le bonhomme les mangera. Mais Jeanne est sa fille ; Jean est un enfant qu'elle a entre ses mains depuis sa naissance ! Son cœur se serre. Non, c'est impossible ! ses yeux se mouillent. Soudain elle prend Jeanne entre ses bras, la presse sur son cœur et l'embrasse ; puis, la poussant vers Jean, elle leur dit :

— Allez, enfants ! allez-vous-en, partez, partez !

Jean et Jeanne s'en vont.

La bonne femme, immobile, les suit des yeux et les regarde jusqu'à ce qu'ils aient disparu dans le lointain.

Alors elle s'essuie les yeux et reprend le chemin de sa maison.

Sur sa route, elle rencontre deux gros chiens ;

Bonnefemme arrivé, li trouve pieds bouquets là, li guété, li dire av zaute :

— Eh vous, zenfants ! Sipas vous croire marmaille coment vous qui va faire sourcier av moi ? Lévé, mo causé !

Zean av Zeanne lévé, zaute diboute divant bonnefemme là, zaute ploré. Bonnefemme guette zaute, guette zaute longtemps : li maziné. Quand li amène zaute av bonhomme loulou, bonhomme va manze zaute. Mais Zeanne son pitit ! Zean éne zenfant li fine gagne dans so lamain dipis li sourti dans vente so manman ! Lékeir bonnefemme bourlé. Napas môyen, ça ! so liziés mouillé. Ene coup là li prend Zeanne dans so lébras, li embrasse embrasse li, li pousse li av Zean, li dire zaute :

— Allé, zenfants ! allé ! allé même, mo dire vous !

Zean av Zeanne allé.

Bonnefemme dibouté ; li guette zaute allé, li guette zaute alléz isquà li napas plis capav trouve zaute dans loin.

Lhére là, bonnefemme souye liziés, li tourne lacase.

Dans cimin li zoinde dé gros licien ; li

elle les tue, leur ouvre le ventre et en tire le foie. Quand elle arrive chez elle, elle donne les deux foies à son bonhomme loup et lui dit :

— Voilà leurs foies, mange. Pour moi, je suis épuisée de fatigue; j'entre au lit, j'ai besoin de dormir.

Le loup mange, et, quand il a fini, il ne se sent pas le ventre plein. Il dit avec humeur :

— Mais pourquoi donc ne m'avoir pas apporté leurs deux corps?

La bonne femme se fâche :

— Ah ça ! me croyez-vous un cheval pour transporter deux gros corps comme ça ! Eh vous, bonhomme ! assez grogner, n'est-ce pas ? Laissez dormir les gens : j'ai sommeil !

Le cadre n'est pas de nous, non plus que bien des détails : on connaît dans toutes les provinces maritimes de la France le navire qui va aussi bien sur la terre que sur l'eau ; la montagne labourée, ensemencée et donnant sa récolte dans une heure, n'est pas non plus de notre invention ; pas davantage les cailloux parlants que Jeanne jette dans la chaudière. Mais le conte est



touye zaute, li ouvert zaute vente, li tire léfoie. Lhére li arrive lacase, li donne léfoie av son bonhomme loulou, li dire li :

— Avlà zaute léfoie, manzé. Moi mo lassé même ; mo rente dans lilit, mo bisoin dourmi.

Lhère loulou fine manzé, vente napas plein. Li comence grogne grogné.

— Mais qui faire to napas ti amène zaute dé lécorps, donc !

Bonnefemme en colère :

— Sipas vous croire mo éne çouval pour çarrié dé gros lécorps coument ça ! Eh ous, bonhomme assez grogné, oui ! Laisse doumounde dourmi : soméye av moi !

---

devenu nôtre par la fusion parfaite de ces éléments étrangers avec nos créations personnelles.

Nous avons signalé dans notre préface l'émotion si peu habituelle du dénoûment. Le lecteur rencontrera dans Namcouticouti une mère moins débordante de tendresse maternelle.





IX

HISTOIRE DE NAMCOUTICOUTI

Il y avait une fois une femme qui était sur le point d'accoucher. Un jour elle dit à son mari : « J'ai envie de boire de l'eau sans grenouilles ; va m'en chercher ! »

Le mari part. Il arrive au bord d'une rivière et dit : « Est-ce qu'il y a des grenouilles là-dedans ? » Les grenouilles répondent : « Coa, coa. » Il va à une autre rivière : « Est-ce qu'il a des grenouilles là-dedans ? — Coa, coa. » Il marche, il marche. Il arrive auprès d'une belle rivière et crie : « Est-ce qu'il y a des grenouilles là-dedans ? » Pas de réponse. Il goûte l'eau : maman ! ça ne s'appelle pas de la bonne eau, ça ! c'est doux comme sucre. Il remplit son arrosoir et retourne chez lui.

La femme n'eut pas plus tôt bu un peu de cette eau-là qu'elle dit à son mari : « Où as-tu pris cette eau-là, mon coco ? Comme c'est bon ! dis-



IX

ZISTOIRE NAMCOUTICOUTI

Ti éna éne fois éne femme qui té près pour gagne pitit. Ene zour li dire so mari : « Mo envie boire dileau qui napas gournouille, alle çacé. »

Mari allé. Li arrive dans bord éne larivière, li dire : « Ena gournouille làdans ? » Gournouille réponde : « Coa, coa. » Li alle à côte éne laute larivière : « Ena gournouille làdans ? — Coa, coa. » Li marcé, li marcé, li arrive côte éne belle larivière, li crié : « Ena gournouille làdans ? » Li napas tende narien. Li goûte dileau là ; manman ! napas pelle bon dileau ça ! li doux côment disic. Li rempli so larrosoir, li tourne lacase.

Sitôt femme fine boire morceau dileau là li dire so mari : « Cote to fine gagne ça dileau là, mon coco ? côment li gout ! dire moi cote to fine

moi où tu l'as trouvée ? — Ce n'est pas la peine de retourner en chercher ; c'est au loup, cette eau-là ! » La femme lui dit : « Qu'y faire ? Je suis forcée d'y aller, cette eau-là me plaît trop. »

Et la voilà qui s'en va. Elle arrive au bord de la rivière boit, boit, boit jusqu'à tomber. Le loup arrive, la voit, vient à elle et lui dit : « Pourquoi as-tu volé mon eau ? Maintenant je vais te manger ! — Non, Monsieur le loup ! ne me mangez pas ! C'est une envie que j'ai eue, car je suis enceinte. Non, Monsieur le loup ! ne me mangez pas ! — Alors, quand ton enfant aura quatre ans, il faut que tu me le donnes ! » La pauvre femme a si grand peur qu'elle dit oui. Le loup la laisse partir.

Aussitôt qu'elle fut de retour chez elle, la femme accoucha. C'était un joli petit garçon, mais malin, vous dis-je, malin ! Inutile d'en parler !

Lorsque le petit garçon eut quatre ans, le loup vient chez la mère et lui dit : « Eh bien, commère, me voici ! Je viens chercher l'enfant, où est-il ? — Il est à jouer dans la plaine, Monsieur le loup ; allez le chercher, je suis sûr que vous le trouverez. »

Quand Namcouticouti voit venir le loup, il dit à ses camarades : « Eh vous, les enfants ! écoutez-moi. Si le loup vous demande où est Namcouti-

gagne li. — Napas lapeine to tourne çace ça dileau là, passequi dileau Louloup, ça. » So femme dire li : « Qui a fére ! mo blizé âlle touzours, mo trop content ça dileau là. »

Avlà li allé, li arrive bord larivière, li boire, li boire zisqu'à li tombé. Loulou vini, li voir li, li vine av li, li dire li : « Qui faire to fine volor mon dileau ? Açthére mo pour manze toi. — Non, Missié Louloup, napas manze moi ; mo ti gagne éne lenvie à cause mo près pour gagne pitit ; napas manze moi, Msié Louloup ! — Alors, quand to pitit là va fine gagne quatre ans faut to donne li moi. » Pauv femme là si tant gagne peir qui li dire oui. Laisse li allé.

Sitôt li arrive dans son lacase femme là gagne son pitit, éne zoli ptit garçon, mo dire vous ; mais malin, malin, napas lapeine causé !

Quand ptit garçon là té fine gagne quate bananées, Louloup vine lacase so manman, li dire li : « Ah ben, commère, avlà moi ! mo vine çace pitit : à cote li ? — Li après badine dans laplaine, Msié Louloup ; alle guette li, mo sîr vous a trouve li. »

Côment Namcouticouti voir Louloup vini, li dire so camrades comme ça : « Eh zautes, zenfants, coute moi bien : Si Louloup dimande zaute à côte

couti, vous répondrez tous : C'est moi qui suis Namcouticouti ! » Le loup arrive et leur dit : « Mes enfants, dites-moi où est Namcouticouti ! » Tous les enfants crient : « C'est moi qui suis Namcouticouti, père loup ! c'est moi qui suis Namcouticouti ! » Le loup déconcerté retourne chez la mère de Namcouticouti et lui dit : « Eh vous ! croyez-vous vous moquer de moi ? Où est Namcouticouti ? — Mais, mon Dieu ! Monsieur le loup, je vous ai dit qu'il était dans la plaine, Monsieur le loup ! — Dans la plaine, il y a une troupe d'enfants ; je leur ai demandé qui était celui qui se nommait Namcouticouti, et ils m'ont tous répondu : « Moi, Monsieur le loup ! moi, Monsieur le loup ! moi, Monsieur le loup ! — Je suis sûre que c'est lui-même qui a inventé cette malice-là ; il est malin comme pas un. Mais écoutez-moi bien, Monsieur le loup : demain je lui donnerai son déjeûner dans le grenier ; vous vous cacherez dans un coin, vous l'attendrez, et je suis sûre que vous le prendrez. Mais voilà mon mari qui vient ; sauvez-vous de peur qu'il ne vous fasse du mal. » Le loup détale.

Le lendemain, de grand matin, le loup se cache dans le grenier. Vers six heures, la maman de Namcouticouti l'envoie chercher de l'eau à la rivière. Au bord de la rivière, Namcouticouti rencontre une vieille vieille bonne femme qui lui dit : « Donne-

Namcouticouti, zaute tout va réponde : moi qui Namcouticouti. » Alà Louloup vini, li dire : « Mo zenfant, dire moi côte Namcouticouti. » Tout zenfants crié : « Moi qui Namcouticouti, papa Louloup ! moi qui Namcouticouti. » Louloup tourdi ; li tourne lacase manman Namcouticouti, li dire li : « Eh vous ; vous croire ous pour baingne av moi ! où li Namcouticouti ? — Mais Bondié, Msié Louloup, mo fine dire vous li dans la plaine, Msié Louloup. — Dans laplaine éne bande zenfants ; mo dimande zaute qui cenne là qui appelle Namcouticouti, zaute tout réponde : « Moi, Msié « Louloup ! Moi Msié Louloup ! » — Mo sîr li même qui té mazine ça malice là, li malin côment si pas. Mais coute moi bien, Msié Louloup : dimain mo va donne li so dizné dans grénier ; vous a caciette dans éne coin, vous a veille li, mo sîr vous a gagne li. Mais alà mo mari vini ; sauvé prendgare vous gagne dimal. » Louloup nèque lofé.

Lendimain grand bomatin Louloup caciette dans grénier. Sipas six héres, manman Namcouticouti envôye li çace dileau larivière. A côte larivière là Namcouticouti zoinde éne viévié bonnefemme qui dire li : « Donne moi morceau dileau pour mo

moi un peu d'eau à boire, mon enfant. » Namcouticouti répond : « Bien sûr oui, bonne femme, je vous donnerai de l'eau, parce que vous êtes vieille et que je suis jeune. » Et Namcoucoutiti donne à boire à la vieille. Quand elle a bu, la bonne femme lui dit : « Puisque tu es un bon enfant, je ne veux pas que le loup te mange. Prends ma baguette de fée, elle te fera prendre la forme que tu voudras. »

Namcouticouti retourne à la maison ; sa mère lui dit : « Aujourd'hui tu iras déjeûner au grenier. — Bon, maman, comme vous vous voudrez ! Mettez mon assiette au grenier, j'irai manger là haut. »

Le loup veille, veille. Sur les onze heures environ, il voit une petite souris près de l'assiette, la souris prend un grain de riz. « Eh toi ! ne mange pas ce manger-là ; c'est le riz de Namcouticouti, ça. » Mais la souris va, vient, tourne, et grain à grain, elle finit l'assiettée de riz. Il était tard : quatre heures allaient sonner. Le loup commence à se fâcher. Il descend et crie à la femme : « Et vous ! vous m'avez encore menti ! Namcouticouti n'est pas venu dans le grenier, je n'ai vu qu'un petit rat. — Mais comment êtes-vous bête comme ça donc, Monsieur le loup ! C'était Namcouticouti lui-même, ce rat-là ! Mais écoutez-moi bien. Demain je lui mettrai un bonnet rouge :

boire, mo pitit. » Namcouticouti dire li : « Bien sîr oui, bonnefemme, mo va donne vous dileau, à cause vous vié et qui mo zéne. » Namcouticouti donne bonnefemme là dileau pour li boire. Lhére li fini boire bonnefemme là dire li : « Passequi to éne bon zenfant, mo napas oulé Louloup manze toi ; prend mo baguette sorcier, to va vine ça qui to voulé. »

Namcouticouti tourne lacase so manman, so manman dire li : « Zourdi to pour alle manze to dizné dans grénier. — Bon, manman, côment vous content ça ; mette mo lassiette dans grénier, mo va alle manze làhaut. »

Louloup veillé, veillé. Sipas onze héres comme ça, li voir éne ptit souris àcote lassiette manzé, souris là prend éne grain douriz. « Eh toi ! napas manze ça manzé là ; douriz Namcouticouti ça. » Mais souris là allé vini, allé vini, et par éné grain éne grain li fini ça lassiette douriz là. Fine tard, talhére quatre héres ; Louloup comence en colère, li dicende enbas, li crié av bonnefemme : « Et vous ! vous té cause menti encore av moi, Namcouticouti napas té vine dans grénier, mo té trouve nèque éne ptit lérat. — Mais côma ous béte comme ça donc, Msié Louloup ! Namcouticouti li même qui té vine ça lérat là. Mais coute moi bien : Dimain mo va mette éne bonnet rouze av

vous le trouverez dans la plaine, vous l'emporterez. » Mais pendant qu'ils causaient ainsi, il y avait un petit rat sous la chaise. Il écoutait, écoutait, puis il partit.

Le lendemain, de bon matin, la mère de Namcouticouti lui met un bonnet rouge. Namcouticouti arrive dans la plaine ; il coupe le bonnet par morceaux et il en donne un à tous ses camarades. Le loup arrive, il regarde, il voit tous les enfants avec du rouge sur la tête. Il est fou de colère. Il retourne chez la mère de Namcouticouti et lui crie : « Je vais vous manger, et tout à l'heure, vous êtes trop menteuse ! Vous n'avez pas d'enfant qui se nomme Namcouticouti ; vous vous êtes moquée de moi : je vais vous manger ! » La femme a peur et dit au loup : « Ne me mangez pas, Monsieur le loup ! C'est Namcouticouti qui vous a fait tous ces tours-là. Il est malin, mais je serai plus fine que lui ; écoutez-moi bien : demain je lui couperai les cheveux tout ras ; il couche toujours dans le lit de son père ; le soir je ferai semblant de fermer la porte, mais je ne ferai que la pousser ; vous entrerez dans l'obscurité, vous tâterez sa tête, vous le prendrez. » Le loup s'en va.

Le lendemain, pendant que la mère de Namcouticouti coupait ses cheveux, Namcouticouti se mit à réfléchir : « Mais pourquoi fait-elle donc de ma tête une brosse de coco ? » Il interroge sa baguette

li ; vous va trouve li dans la plaine, vous va prend li. » Mais coment zaute dé après causé là, ptit lérat té enbas çaise ; li couté, li couté, li allé.

Lendimé bomatin manman Namcouticouti donne li éne bonnet rouze. Namcouticouti arrive laplaine, li coupecoupe bonnet là, li donne tout so camrades éne morceau. Louloup vini, li guetté, li trouve tout zenfants morceau rouzerouze làhaut latête. Li vine fou si tant li encolère. Li tourne lacase manman Namcouticouti, li crié li : « Talhére là même mo pour manze vous, vous trôp mentor, vous napas éna zenfant qui appelle Namcouticouti, vous té enguéze moi ; mo pour manze vous ! » Bonnefemme peir, li dire Louloup : « Napas manze moi, Msié Louloup ! Namcouticouti qui té faire vous tout ça bande malices là ; li malin, mais mo va plis malin qui li ; coute moi bien : Dimain mo va coupe so civé courtecourte ; touzours li dourmi dans lilit son papa ; à soir mo va faire semblant fréme laporte, mais mo va néque pousse li ; vous va rentré dans noirnoir, vous a tâte so latête, vous a touque li. » Louloup allé.

Lendimain, côma manman Namcouticouti coupe-coupe son civés courtecourte, Namcouticouti mazmé : « Mais qui fére li fére mo latête éne brôsse coco, donc ? » Li dimande so baguette sor-

enchantée, la baguette répond. Namcouticouti va et vient dans la maison, il met la main sur les ciseaux de sa mère et les cache dans sa poche. Le soir, quand son père s'est endormi, Namcouticouti prend les ciseaux, coupe doucement les cheveux de son père et les jette sous le lit. Il avait eu bien juste le temps de finir quand il entend le loup entrer. Il se couche au bord du lit du côté de la muraille et fait semblant de ronfler fort comme une grande personne. Le loup vient, il tâte la tête du père de Namcouticouti, il l'emporte, le fait rôtir et le mange.

Le lendemain matin la mère de Namcouticouti l'aperçoit et s'étonne. « Mâtin ! se dit-elle, ce petit-là est malin même, oui ! il a encore trouvé le moyen de mettre dedans ce loup-là. » Mais en balayant la chambre, elle balaye les cheveux de son mari ; un soupçon lui vient, elle demande à Namcouticouti : « Namcouticouti, où est ton père ? » Namcouticouti détale et crie à sa mère : « Demande au loup. »

La femme entre en fureur, elle veut tuer Namcouticouti. Il file à toutes jambes, sa mère le poursuit. Il arrive au bord d'une grande rivière. « Comment vais-je faire, se dit-il, pour passer toute cette eau-là ? » Il voit sa mère qui arrive, et pense à sa baguette : le voilà qui se change en caillou. Sa mère vient et crie tout en colère :

cier, so baguette dire li. Namcouticouti virevire dans lacase, li pèse ciseaux so manman, li caciette dans son poce. A soir, cômant son papa après dourmi, Namcouticouti prend ciseaux, li coupe civés son papa doucement doucement, li zette enbas lilit. Li té nèque gagne létemps fini, li tende Louloup rentré; li vire so lécorps dans bord lilit côte lamiraille, li faire semblant ronfle fort cômant éne grand doumounne. Louloup vini; li tâte tâte latête papa Namcouticouti, li senti civés courte, li tchiombô li, li amène li, li faire rôti, li manzé.

Lendimain bomatin manman Namcouticouti voir li, li toné, li dire : « Mâtin! ptit là li malin même oui! li fine trouve encore éne magnère embête Louloup là! » Mais cômentli après balié so laçambe, li balié civés son mari, li gagne éne ladoutance, li dimande Namcouticouti : « Namcouticouti, à côte ton papa? » Namcouticouti nèque lofé, li crïe so manman : « Dimande Louloup. »

Femme là enrazé, li voulé touye Namcouuticouti. Namcouticouti vanné même, so manman derrière li. Li arrive dans bord éne larivière : « Cômentmo va faire, li dire, pour passe ça grand dileau là! » Li trouve so manman vini, li pense son bambou sorcier, li nèque vine éne roce. So manman vini; dans soencolère li crïe :

« Où es-tu? où es-tu? » Elle voit soudain les feuilles de songe remuer sur l'autre bord de la rivière, et croit que c'est Namcouticouti. Elle se baisse, ramasse le caillou et le jette dans les songes de l'autre côté de la rivière. Namcouticouti reprend sa forme humaine. Il rit et dit à sa mère : « Grand merci, maman, c'est vous-même qui m'avez sauvé la vie. »

Puis il s'en va et disparaît.

Depuis ce jour, jamais plus je ne l'ai revu.

C'est un des plus répandus de nos contes; nous en avons quatre rédactions sous des titres différents. Ce n'est pourtant, à y regarder de près, qu'une adaptation, mais des mieux réussies; assimilation serait mieux dit.

Ce qui nous appartient bien en propre, semble-t-il, c'est l'amour filial et l'amour maternel de ce fils et de cette mère.



« A côte toi? à côte toi? » Avlà li voir feilles sonze bouzé laute côté larivière, li croire Namcouticouti, li baissé, li ramasse roce là, li zette li dans pieds sonze laute côté larivière, Namcouticouti vine doumounde encore. Li rié, li dire so manman : « Grand merci, manman ; vous même qui fine sauve mo lavie. »

Après ça li allé, li allé même.

Dipis létemps là zamais mo té trouve li encore.

D'autres littératures voudraient voir là deux monstres; nous savons nous garder de prendre les choses au tragique : la mère veut à toute force que Loulou mange son fils, le fils s'en tire en faisant manger monsieur son père, et cette substitution lui inspire une douce gaîté : on est spirituel.





X

L'ÉLÉPHANT ET LE LIÈVRE

EN SOCIÉTÉ



Un jour l'éléphant dit au lièvre :

— Prenons un coin de terre, nous ferons un jardin.

Le lièvre accepte et dit à l'éléphant :

— Seulement, compère, faisons une convention : celui dont la pioche se démanchera l'emmanchera sur la tête de son associé.

Le lièvre fait exprès de mal emmancher sa pioche qui se démanche à chaque instant. Et le lièvre de crier à l'éléphant :

— Compère, ma pioche s'est démanchée : apportez-moi votre tête que je l'emmanche !

L'éléphant prêtait sa tête, et le lièvre emmanchait sa pioche.



X

ZISTOIRE LÉLÉPHANT AVEC YÈVE

DÉ COMPÈRES

ÉNE zour l'éléphant dire av Yève :

— Anons prend impé laterre, nous va faire zardin.

Yève content; li dire l'éléphant :

— Mais, compère, nous va faire éne condition : ça qui so pioce démancé, li va emmance li làhaut latête so camrade.

Yève emmance so pioce lace par esprès; à tout moment so pioce nèque démancé. Et yève nèque crie av l'éléphant :

— Compère, mo pioce fine démancé : amène vous latête pour mo emmance mo pioce!

Léléphant amène latête, yève emmance pioce.

8

Voilà qu'une fois la pioche de l'éléphant se démanche à son tour, et l'éléphant crie au lièvre :

— Compère, ma pioche est démanchée; apporte-moi ta tête que je l'emmanche.

Le lièvre sent son cœur s'en aller. Il dit à l'éléphant :

— Quoi ! vous n'avez pas pitié de moi, mon camarade ! Une petite tête comme la mienne ! du premier coup vous la casserez !

L'éléphant commence à se fâcher :

— Je ne sais pas tout ça moi, compère. Nous avons fait une convention : quand votre pioche s'est démanchée, je vous ai donné ma tête ; maintenant c'est ma pioche qui se démanche ; vous devez me donner votre tête pour l'emmancher.

Le lièvre ne veut pas porter sa tête, l'éléphant veut le battre ; une grosse dispute s'élève, le lièvre se sauve. L'association est rompue, le lièvre et l'éléphant cessent de travailler en commun.

Voilà qu'un jour l'éléphant donne un bal. Il invite tous les animaux excepté le lièvre. C'est la tortue qui sera le ménétrier, et son violon est une calebasse.

Quand le lièvre apprend que c'est la tortue qui doit faire danser, il lui dit :

— Commère, mettez-moi dans votre calebasse

Avlà, éne coup, pioce léléphant oussi fine démancé. Léléphant crie av yève :

— Compère, mo pioce fine dimancé : amène vous latête pour mo emmance mo pioce !

Lékeir yève alle loin. Li dire av léléphant :

— Vous napas çagrin moi, mo camrade ? Ene ptit ptit latête coument ça ! prémier coup vou a casse li.

Léléphant comence en colère :

— Mo napas cône ça, moi, compère. Nous fine faire condition : lhère ous pioce ti dimancé, mo fine done vous mo latête. Açthère mo pioce qui dimancé : vous bisoin done moi vous latête pour mo emmance li.

Yève napas voulé amène latête ; léléphant voulé batte yève ; zaute lève éne grand dispite : yève sauvé. Zassociés fine casse cordon : yève av léléphant fine quitte travaille ensembe.

Avlà éne zour léléphant faire éne bal. Li engaze tout zanimaux, xepté yève. Tourtie qui pour zoué lamisique ; so viélon éne calebasse.

Quand yève coné qui tourtie qui pour alle misicien dans bal, li dire tourtie :

— Comère, mette-moi dans vous calebasse,

et je jouerai pour vous. Mais chaque fois qu'on vous donnera à boire, chaque fois qu'on vous donnera à manger, vous en mettrez un peu pour moi dans la calebasse.

Le bal commence. Le lièvre joue, la tortue lui donne à boire. Voilà le lièvre saoul tant il a bu, et il se met à chanter tout ce qui lui passe par la tête.

L'éléphant écoute, écoute. Il reconnaît que c'est le lièvre qui est dans la calebasse. Il se fâche et demande à la tortue pourquoi elle a apporté le lièvre dans sa calebasse. Il veut battre la tortue, la calebasse tombe, la calebasse se casse, et le lièvre se sauve.

Nous avons de ce conte plusieurs rédactions avec variantes, preuve de sa popularité. Il est de ceux qui n'aboutissent pas, et



mo va zoué vous part. Mais çaque fois qui a donne vous boire, çaque fois qui a donne vous manzé, vous va mette morceau dans calebasse pour moi.

Bal coumencé. Yève zoué lamisique. Tourtie donne li boire. Avlà yève soû à force boire; li comence cante bonavini.

Léléphant couté, couté : li coné qui yève qui dans calebasse. Li en colère, li dimande tourtie quifaire li fine amène yève dans so calebasse. Li voulé batte tourtie; calebasse tombé, calebasse cassé : yève sauvé.

---

la pauvreté de l'invention nous est un garant de l'authenticité de son origine créole.





XI

HISTOIRE DE PEAU-D'ÂNE



Il y avait une fois un roi qui avait une fille charmante. Ce roi-là était veuf. Le roi dit un jour à sa fille : « Marions-nous. »

Sa fille lui répondit : « Ah ! mon père ! c'est impossible, cela ! tu es mon père, je ne veux pas me marier avec toi. »

Son père lui dit : « Écoute : si tu y consens, je te donnerai tout ce que tu désireras. Demande-moi tout ce que tu voudras, et je te le donnerai. »

Sa fille persista dans son refus ; mais il la supplia tant qu'elle fut contrainte de dire oui.

Alors le roi envoya partout des messagers pour avoir ce qu'il voulait donner à sa fille, car il lui avait promis de lui faire cadeau de trois robes : une couleur du soleil, une couleur de la lune,



XI

ZISTOIRE PEAU-D'ÂNE



Ti éna éne fois éne léroi qui ti éna éne zoli mamzelle. So femme ça léroi là té fine mort. Ene zour léroi là dire so mamzelle : « Anons marié. »

So mamzelle dire li : « Ah ! papa ! napas capabe, ça ! to mo papa, mo napas vlé marié av toi. »

So papa dire li : « Couté : si to vlé, mo va donne toi tout ça qui to a content ; dimande moi tout ça qui to a voulé, mo a donne toi. »

So mamzelle napas vlé ; mais à force li sippliie li, mamzelle blizé dire oui.

Alors léroi envoye çace dans tout paye pour gagne ça qui li ti vlé donne so mamzelle, acause li té fine dire li pour donne li trois robes, éne couleir soléye, éne couleir laline, eine couleir zé-

l'autre couleur des étoiles. Mais quand il lui eut donné les trois robes, la princesse refusa de dire oui, parce qu'elle avait une marraine qui était fée et qui l'en empêchait.

Enfin le jour du mariage arriva. De grand matin, la princesse s'éveilla. Elle s'attacha à la tête un paliacat et dit à son père : « Je suis toute chiffonnée, je ne me sens pas bien ; mieux vaut remettre ça à un autre jour. »

Quand il se fut passé deux ou trois jours : « Eh bien ! lui dit son père, marions-nous. » Elle lui dit alors : « Donnez-moi la peau de votre âne », car le roi avait un âne qui faisait de l'or, et c'est pourquoi le roi était si riche. Mais le roi lui dit : « Non, non, c'est impossible ! pour ça, jamais ! » Alors la princesse lui dit : « Si tu ne me donnes pas la peau de ton âne, je refuse de me marier. »

Le roi tint bon deux jours. Mais il souffrait tant qu'il fut obligé de retourner à la chambre de sa fille, et il lui dit : « Eh bien ! qu'y faire ? je te donnerai donc la peau de mon pauvre âne ; mais écoute bien : demain même nous serions mariés ! » Et il sortit en jetant la porte sur soi.

Le lendemain de grand matin, au chant du coq, la princesse se leva et courut chez sa marraine, qui habitait non loin du palais. Sa marraine lui dit : « Prends ta malle, mets toutes tes

toiles. Mais lhére li ti fine donne li so trois robes, so mamzelle napas vlé dire oui, acause li ti éna so marraine qui ti sorcier et qui tous lézours empesse li dire oui.

Enfin zour mariaze vini. Grand matin, fille léroi lévé, amarre so latéte same pariaca, li dire so papa : « Mo caya caya, mo napas senti mo lécorps bienbien ; vaut mié laisse ça pour éne laute zour. »

Dé trois zours passé, so papa dire li : « Ah ben ! anons marié. »

So fille dire : « Donne-moi lapeau vou bourrique », passequi léroi té éna éne bourrique qui ti caca lor ; ça méme léroi là té si tant rice. Mais léroi dire : « Non ! napas capab ! zamais ça ! » Alors mamzelle dire : « Si to napas donne-moi la péau to bourrique, mo napas vlé marié. »

Léroi reste dé trois zours ; mais so léquer trop bourlé, li blizé tourne laçambe so mamzelle, li dire li : « Et ben, qui a fére ! mo va donne toi lapeau mon pauve bourrique ; mais coute bien : faut dimain méme nous marié ! » Li sourti, li tape lapôrte.

Lendimain, grand bômatin, coq çanté, la fille lévé, li couri lacase so marraine qui té reste proce lacase léroi. So marraine dire li : « Prend to lamalle, métte tout to linze làdans, apres ça

sauvé hardes dedans; puis sauve-toi, je te rejoindrai au coin de la rue. »

Le roi ne se doutait de rien et dormait profondément. La princesse rejoignit sa marraine. Elles marchèrent tant qu'elles arrivèrent bien loin, dans un autre pays. La marraine de la princesse lui avait fait une robe avec la peau de l'âne; puis elle la conduisit au palais du roi de ce pays-là.

Quand elle fut entrée dans le palais, la jeune fille dit au roi : « Bonjour, monsieur. N'avez-vous pas besoin de quelqu'un pour garder les oies ? — Mais tu es trop sale, » répondit le roi. « Non, monsieur, ne croyez pas ça, je ferai bien votre ouvrage. » Elle sut si bien entortiller le roi qu'il finit par la prendre à son service. Il lui donna une méchante chambre au fond de la cour. Deux ou trois mois se passèrent, et l'on n'avait aucun reproche à lui faire.

Un jour la femme du roi passant par le fond de la cour l'aperçut et lui dit : « Comment te nommes-tu ? — Je me nomme Peau d'âne. — Eh bien, écoute. Demain, j'ai beaucoup de monde à dîner à la maison ; le cuisinier a trop à faire ; il lui faut un peu d'aide : tu me feras un gâteau. Tu as entendu ? » Et la reine s'en alla.

Le soir du même jour, le fils de la reine, en se promenant, aperçut une lumière par la fente de la porte d'une vieille masure. Il mit un œil au trou

méme ; mo a zouinde toi dans coin larie. »

Léroi napas conne narien, li après bien dourmi. La fille zoinde so marraine ; zaute marcé, zaute marcé, zaute alle loin méme, zaute arrive éne laute péye. So marraine ça fille là fine faire li éne robe av lapeau bourrique là; après, li améne li lacase léroi ça péye là.

Côma li rente lacase léroi là, la fille dire ensembe léroi : « Bonzour, Missié, ous napas bizoin dimoune pour garde lazoies ? » Léroi dire : « Mais to trôp sale. » Li dire : « Non, msié ; napas croire ça, mo a fére bien vous louvraze. » Afôrce li embéte embéte léroi là, léroi fini par prend li pour travail ; li donne li éne faille laçambe dans fond lacour. Dé trois mois passé ; touzours li fére bien so louvraze.

Ene zour femme ça léroi là côma li passé dans fond lacour, li trouve li, li dire li : « Côma to apélé ? — Mo apelle Peau d'âne. — Ah ben, coûté : dimain éne bande doumoune pour vine dine lacase ; cousinier trôp louvraze, bisoin donne li morceau lamain : to a fére moi éne gâteau. To tendé ! » Lareine allé.

Ça zour là méme à soir, so garçon lareine coment li ti après promené, li trouve éne clairté dans fente laporte éne vié lacase ; li métte lizié

de la serrure. Maman! vous dis-je, il faillit se trouver mal tant était jolie la jeune fille qu'il aperçut. C'était la chambre de Peau d'âne. Il secoue la porte; Peau d'âne est tout interdite de le voir; il entre. Les voilà qui causent, qui causent, qui causent. Quand il fut l'heure d'aller se coucher, le prince lui dit : « N'ayez pas peur, ne dites rien à maman. Maman vous a dit de faire un gâteau; en le faisant, jetez dedans cette bague qui est à mon doigt. Je ferai semblant de m'étrangler. Alors les choses se gâteront; maman sera forcée d'envoyer chercher un médecin, et nous verrons. »

Peau d'âne fait le gâteau; elle jette la bague dedans, et le gâteau cuit.

Le soir arrive. Tout le monde mange. Le prince a bien remarqué à quel endroit du gâteau se trouve la bague. Quand on en est au gâteau, il coupe juste le morceau où est la bague; il le met dans sa bouche, et soudain jette un grand cri comme s'il s'étranglait. Tout le monde se lève; on bouscule la table, la lampe s'éteint, les verres se brisent, c'est un tapage indescriptible. Et tous de demander au prince : « Mais, qu'est-ce que tu as? — Mais, qu'est-ce que vous avez? » Il montre sa gorge. Sa mère lui dit : « Ouvre la gorge! » Il ouvre la bouche; la reine voit une bague au fond de sa gorge. Elle essaye de la retirer : ah!

dans trou sérire... Manman! mo dire vous, li manque gagne éne faiblesse tellement li voir éne zoli mamzelle. Ça té lacase Peau d'âne. Li sacouye laporte; Peau d'âne toné voir li; li entré. Zaute causé, causé, causé é é. Lhére pour alle dourmi garçon là dire li: « Napas peir; napas dire manman narien. Manman fine dire ous fére éne gâteau: l'hére ous a fére gâteau-là, zette ça bague qui dans mo lédoit làdans; mo a fére semblant tranglé; lhére la zaffaire a vine sale, manman va bisoin envôye çasse docteir, mais nous a guetté. »

Peau d'âne fére gâteau; li zette bague làdans; gâteau couit.

A soir vini. Tout dimonde manzé. Garçon là ti fine bien guetté à cote bague dans gâteau. Lhére li pour manzé, li coupe zisse morceau àcote éna bague; li mette dans labouce, éne coup là li largue éne guélé côma dire li fine tanguélé. Tout doumoune lévé, sacouye latabe: lalampe teingné, verres cassé; éne tapaze dans lacase là, mo dire vous! Zaute tout dimande garçon: « Mais qui to gagné? — Mais qui vous gagné? » Li monte so lagôrze. So manman dire li: « Ouvert lagôrze. » Li ouvert labouce; so manman voir éne bague dans son lagôrze; li saye tiré: aouah! napas fouti; li appelle tout mamzelles qui ti là pour

ouah ! impossible ! Elle appelle toutes les demoiselles qui sont là pour retirer la bague : pas moyen. Peau d'âne, qui assiste à toute la scène, se dit en elle-même : tout à l'heure, nous verrons bien ! Voilà le roi qui prend peur. Si son fils allait mourir ! Il sent son cœur le quitter. Il envoie un de ses soldats sonner de la trompette par toutes les rues. Et le soldat criait que si une jeune fille réussissait à tirer la bague de la gorge du prince, c'est elle que le prince épouserait.

C'est une procession, un défilé de jeunes filles qui fourrent et refourrent le doigt dans la bouche du prince; peine perdue, la bague est attachée au fond de la gorge. La reine commence à pleurer. Le prince essaye de parler et dit tout bas à sa mère : « Ah ! maman, comme je souffre ! Mais laisse Peau d'âne essayer ; peut-être elle réussira. » Peau d'âne essaye. Que croyez-vous ? La bague est juste à son doigt ! le doigt entre, et voilà la bague dehors. La reine ne sait quoi dire et reste interdite. Le prince tâte sa gorge et s'écrie : « Oui ! oui ! voilà ce qui s'appelle être soulagé ! Certainement, c'est Peau d'âne que j'épouserai ! » La reine se fâche et s'emporte ; mais son fils lui dit : « Eh vous ! maman ! je dois tenir la promesse de papa ; papa, vous le savez, n'est pas un roi à dire blanc puis noir ! »

Tandis qu'ils se querellaient ainsi pour savoir

tiré : napas capabe. Peau d'âne guette tout ça là, li dire dans so léquér : ta lhére nou a guetté. Avlà léroi peir ; pengare so pitit pour mòrt ! so léquer alle loin. Li envoye éne son soldats sonne trompette dans tout laries. Soldat là crié qui si éne mamzelle capave tire bague dans lagôze garçon léroi, ensembe li méme garçon va marié.

Mamzelles vini, mamzelles vini, mamzelles vini, fourrefourre lédoigt ; napas môyen, bague là tâcé dans lagôrze. Manman comence ploré. Lhére là garçon là saye éne ptit causé, li dire so manman : « Aïoh ! maman, côman mo souffert ! Mais lésse Peau d'âne sayé, quiquefois li a capave. » Peau d'âne sayé. Qui ous croire ? Bague zisse dans so lédoit : heun !! bague dohors. So manman garçon léroi napas côné qui li a dire, li réste séc. Garçon tâtetâte son lagôrze, li dire : « Ça, oui, qui apélle soulazé ! bien sîr mo va marié ensembe Peau d'âne ! » Lareine en colère ; li fére tapaze, mais garçon dire li : « Eh ous ! manman, mo bisoin fére ça qui papa fine causé : papa napas éne léroi dé labouce, vous côné ! »

Cômene zaute après laguerre pour côné si pas li

si le prince épouserait ou n'épouserait pas, la marraine de Peau d'âne entre dans la salle à manger. Elle touche de sa baguette le haut de la tête de Peau d'âne, et voilà Peau d'âne une jolie princesse avec une robe couleur du soleil. La reine en danse de joie.

On fit une noce magnifique. Tout le pays fut invité. On mangea, on but, on dansa toute la nuit. J'entre pour demander un petit verre de liqueur : on lâche les chiens après moi, et je me sauve ici.

« Si Peau d'âne m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême. »
Oui, mais Peau d'âne mâtinée de Cendrillon ?

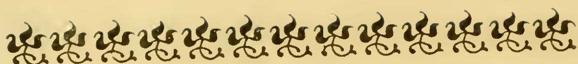


va marié, sipas li napas marié, avlà marraine Peau d'âne rentré. Li néque tape éne coup so baguétte làhaut latéte Peau d'âne : éne coup là Peau d'âne vine zoli, ensame éne robe couleir soléye. Lareine dansé tellement li content.

Zaute donne éne mariaze papa !! Tout doumoune ça paye là vini, manzé, boire, dansé tout lanouite. Mo alle dimande zaute éne pti vérre laliqueur ; zaute métte liciens av moi ; mo bisoin sauvé.

Le lecteur verra dans ce conte, mieux que dans tout autre peut-être, quels singuliers amalgames peuvent se produire dans la mémoire créole.



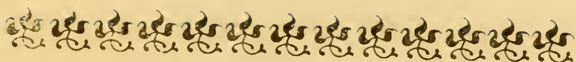


XII

HISTOIRE DE SABOUR

Il y avait une fois, dans le pays de l'Inde, un riche marchand qui avait trois filles. Un jour que le marchand était sur le point de partir pour aller chercher des marchandises dans un autre pays, il envoie une femme qui était à son service demander à ses trois filles quels cadeaux elles veulent qu'il leur rapporte à son retour. La fille aînée répond qu'elle veut un collier de diamant; la seconde demande une robe de velours bleu; quant à la troisième, comme elle lisait quand la servante vint lui faire la commission de son père, elle dit à la femme : « Sabour. » La femme croit que c'est là le cadeau qu'elle a envie de se voir rapporter par son père, elle s'en va, et transmet au marchand les trois réponses. Le marchand est pressé, il part.

Quand le marchand eut terminé toutes ses



XII

ZISTOIRE SABOUR

Ti éna éne fois dans paye dans l'Inde éne rice marçand qui té gagne trois filles. Ene zour, coment ça marçand là bisoin parti pour alle çace marçandises éne laute paye, li envoye éne bibi qui té so domestique dimande so trois mamzelles qui cadeau zaute voulé li amène pour zaute lhère li va tourné. Prémier fille dire li vlé éne colier diamant; sécond fille dimande éne robe vélours blei; troisième fille, quand bibi là vine faire comission so papa, té après lire, li dire bibi : « Sabour. » Bibi croire ça même cadeau li envie so papa amène pour li, li allé, li rende tout lé trois laréponses ave marçand. Marçand pressé, li parti.

Quand marçand fine fini tout so zaffaires dans

affaires dans le pays où il était allé, il songea à s'en retourner. Il achète un collier de diamants pour sa fille aînée, une robe de velours bleu pour la seconde, mais pour la troisième il n'achète rien, ne sachant pas ce qu'elle désire. Tous ses ballots sont ficelés, le marchand monte sur son éléphant et lui dit : « Allons, partons ! » mais l'éléphant ne bouge pas. C'était la manière de faire de cet éléphant : quand son maître avait oublié quelque chose, il refusait de marcher que son maître ne se fût rappelé ce qu'il avait oublié. Le marchand s'interroge, cherche ; à moins que ce ne soit le cadeau de sa troisième fille, il ne manque rien ! « Peut-être, se dit-il, que dans ce pays-ci il y a quelque chose du nom de Sabour ; il faut que je m'informe. » Il interroge une bonne femme qui passe ; la vieille lui répond : « Oui, je sais ; le fils du roi se nomme Sabour. » Le marchand est interloqué : comment pourra-t-il rapporter ce cadeau-là à sa fille ! Mais que faire ? l'éléphant refuse de marcher : il faut bien essayer.

Le marchand se rend au palais du roi ; il porte des présents magnifiques au prince Sabour, et demande à lui parler. Quand il est seul avec le prince, il lui raconte son fait. Sabour se met à rire de l'idée qu'il pourrait servir de cadeau à la fille du marchand, et lui demande en plaisantant si sa fille est vraiment jolie. Le marchand tire de sa

ça paye li fine allé là, li pense pour tourné; li acète collier diamant pour so grand fille, li acète robe vélours blei pour son sécond fille, mais pour so troisième fille là li napas acète narien, li napas côné qui li envie. Tout paquets fini amarré, marçand monte làhaut so léléphant, li dire li : « Allons allé ! » mais léléphant napas bouzé. Ça même so manière ça léléphant là : quand so maîte fine bliye quiqueçose, zamais li voulé marcé zisqu'à so maîte souvini ça qui li té blié. Marçand maziné, maziné; quand napas cadeau so fille, narien manqué; li dire : « Quiquefois dans paye ici iéna éne quiqueçose qui appelle Sabour, faut mo côné. » Li dimande éne bonnefemme qui passé, bonnefemme dire li : « Si fait mo côné; son fils léroi qui appelle Sabour. » Marçand tourdi : côment li a capave amène ça cadeau là so ptit fille ! Mais qui a faire? léléphant napas vlé marcé, li blizé sayé.

Marçand alle lacase léroi, li amène bellebelle cadeau pour prince Sabour, li dimande pour cause ave li. Lhère li tout seil dans laçambe ave prince Sabour, li raconte li tout ça là ; Sabour rié côment li pour servi cadeau ptit fille ça marçand là, et li dimande en badinant sembe marçand là sipas so mamzelle là bien zoli. Marçand tire por-

poche le portrait de sa fille et le tend à Sabour. Sabour est stupéfait : jamais il n'a rien vu d'aussi charmant ; le voilà amoureux, il est pris. Mais, sans rien laisser voir, il va prendre un éventail dans son armoire et dit au marchand : « Puisque vous avez eu l'honnêteté de me faire de beaux présents, je veux en retour donner quelque chose à votre fille. Ayez la complaisance de lui remettre cet éventail, je suis sûr qu'il lui fera plaisir. Mais remettez-le-lui de la main à la main, et recommandez-lui bien d'attendre pour l'ouvrir qu'elle soit toute seule dans sa chambre. » Le marchand remercie le prince et sort du palais. Il remonte sur son éléphant, et cette fois l'éléphant se met en marche.

De retour dans sa maison, le marchand donne à l'aînée de ses filles son collier de diamant ; à la seconde, la robe de velours bleu ; il donne à la dernière l'éventail dans sa boîte et lui dit comment elle ne doit l'ouvrir que quand elle sera seule dans sa chambre. Le marchand s'en va. Lorsque la jeune fille est seule, elle ferme la porte de sa chambre, tire l'éventail de sa boîte et l'ouvre ; c'était un éventail magique : le prince Sabour paraît. Il se jette aux genoux de la jeune fille, il prend sa main, l'embrasse et lui dit : « Je suis venu pour vous épouser. » La jeune fille est tout heureuse, car le prince Sabour était joli

trait son fille dans son poce, li donne Sabour, Sabour reste sec : zamais li té voir éne zène fille zoli côment ça, li tombe amouré, li maillé même. Mais li napas faire semblant narien ; li tire éne léventail dans so lormoire, li dire marçand : « A cause vous té gagne l'honnêté faire moi bellebelle cadeau, moi oussi mo voulé donne quiqueçose vous mamzelle ; gagne complaisance rémette ça léventail là dans so lamain même, mo sîr li va content ; mais dire li pour li ouvert léventail là, faut li tout seil dans so laçambe. » Marçand dire merci, li sourti lacase léroi, li monte làhaut so léléphant ; ça fois là léléphant allé même.

Lhére li fine arrive so lacase, marçand donne so grand fille so colier diamant, li donne so sécond fille so robe vélours blei, li donne so ptit fille léventail dans boîte, et li dire li doite ouvert léventail là quand personne ave li dans so laçambe. Marçand allé. Lhère ptit fille tout seil, li frème laporte so laçambe, li tire léventail dans boîte, li ouvert li : léventail là té sorcier, avlà prince Sabour paraîte. Li tombe à zounoux divant zène fille, li prend so lamain, li embrassé, li dire li : « Mo fine vini pour marié ave vous. » Zène fille bien content à cause prince Sabour zoli garçon ; mais li éne zène fille bien élevé, li dire : « Di-

garçon ; mais elle était bien élevée, elle répondit : « Demandez à papa. » Le père arrive, et voilà le mariage décidé.

Mais les deux aînées sont jalouses de voir que leur cadette devienne la femme d'un fils de roi, alors qu'elles n'ont pas encore trouvé de mari, bien qu'elles soient plus âgées toutes les deux. Elles imaginent une méchanceté. Elles lui disent : « Petite sœur, nous sommes bien heureuses ! Tu sais que c'est nous seules qui devons faire ta chambre ; ce sont toujours les sœurs de la mariée qui disposent le lit le jour du mariage. N'aie pas peur ; le lit sera fait de telle manière que tu seras contente. » En faisant le lit, ces deux pestes sèment du verre pilé à l'endroit où doit se coucher Sabour. La cérémonie achevée, Sabour rentre dans sa chambre, se déshabille et se met au lit. Tout son corps est coupé par le verre pilé, son sang ruisselle. Il essaye de se lever, la force lui manque. Alors il dit à sa femme de lui apporter au plus vite son éventail. Il ferme l'éventail d'un coup, la femme regarde dans le lit, le lit est vide, Sabour n'est plus là.

La jeune femme pleure, gémit et attend son mari. Mais le mari ne revient pas. Six ou sept mois se passent. Un jour que la jeune femme lisait le journal, elle y voit écrite la nouvelle que le prince Sabour est bien malade dans son pays,

mande papa. » Papa vini, mariaze arranzé.

Mais grand seirs zaloux àcause zaute ptit seir pour marié ave éne fils léroi, quand zaute dé qui plis vié zaute napas encore fine trouve mari. Zaute mazine éne méçanceté. Zaute dire li : « Ptit seir, nous bien content ! to côné qui nous même qui doite faire to laçambe ; touzours seirs lamariée qui arranze so lilit zour mariaze ; napas peir, nous napas va manque narien ; lilit là va aranze éne magnère qui to va content. » Coment zaute arranze lilit, ça dé lagale là fane fane plein bouteilles cassé dans place àcote prince Sabour pour dourmi. Mariaze fini, Sabour rente dans laçambe (tire so linze), li monte dans lilit ; avlà tout so lécorps coupé coupé ave ça verre cassé là ; disang coule tout partout. Li saye lévé, li napas laforce. Alorse li dire so femme amène vitement so léventail av` li. Li fréme léventail éne coup. Femme guéte dans lilit, lilit vide, Sabour fine allé.

Zène femme là ploré, ploré ; li aspère so mari ; mais mari napas tourné. Six, septe mois passé. Ene zour côment zène femme là après lire lagazette, li trouve nouvelle qui prince Sabour bien malade dans so paye, docteirs napas capave guéri

les médecins ne peuvent le guérir ; son père a tant de chagrin qu'il s'engage à donner la moitié de son royaume à celui qui guérira son fils. La jeune femme cache la gazette, et ne dit rien à son père ni à ses sœurs.

Le soir, quand tout le monde dort dans la maison, elle s'habille comme un prêtre lascar, s'applique sur la figure une fausse barbe, ouvre tout doucement la porte, et se sauve pour aller rejoindre le prince Sabour dans son pays. Mais il est bien loin, ce pays ! il faudra endurer bien des misères pour y arriver. Elle marche, elle marche pendant près de trois mois. La ville n'est pas loin maintenant, dans deux jours le voyage sera terminé.

Comme la nuit venait, la jeune femme se sentit lasse. Elle s'arrêta pour dormir au pied d'un grand arbre. Au moment où elle s'endormait, voilà qu'elle entend deux oiseaux causer dans les branches. Elle écoute ; un des oiseaux disait à son compagnon : « Je viens de la ville, le prince Sabour est au plus mal. Il mourra, bien sûr, car les médecins ne savent pas quel traitement lui faire, et la médecine n'est pas difficile à trouver : si l'on frottait son corps avec un peu de la fiente que nous jetons au pied de l'arbre sur lequel nous dormons, il guérirait vite, cet onguent lui ferait rendre tout le verre pilé qui a pénétré dans

li ; so papa si tant çagrin qui li engazé pour donne la moitié so paye doumounde qui va faire so garçon çava bien. Zène femme caciette lagazette là, li napas dire narien so papa ave so seirs.

Asoir, lheire tout doumounde après dourmi dans lacase, li habille coment éne prête lascar, li colle éne labarbe mardi gras dans so figuire, li ouvert laporte doucement doucement, li sauvé pour alle zoinde prince Sabour dans so paye. Mais paye là loin même, va gagne lamisère pour arrivé. Li marcé, li marcé, li marcé approçant trois mois. Açthère laville napas loin, dans dé zours voyaze pour fini. Coment lanouite vini, zène femme fatigué ; li arrête pour dourmi enbas ène grand pied zarbe. Someye comence vine ave li, avlà li tende dé zozos apres causé dans brançaze, li couté ; éne zozo dire ave so camrade : « Mo vine auport ; prince Sabour bien bien malade même, bien sîr li pour mort à cause docteirs napas coné qui médecine bisoin faire ave li ; et médecine là napas difficile pour trouvé : quand frotte so lécorps ave morceau nous fimié qui nous zette enbas pied zarbe à côte nous dourmi, li pour guéri vitement même, fimié là va faire li rende tout ça verre bouteye qui fine rente dans so lécorps. » Zène femme content li fine tende ça, li dourmi. Lendimain grand bomatin zozo allé ; li

son corps. » La jeune femme est heureuse de ce qu'elle a entendu, et s'endort. Le lendemain, au point du jour, les oiseaux s'envolent. Elle remplit un petit pot de leur guano de la nuit, et s'en va.

Lorsque la jeune femme arrive à la ville, le deuil est partout ; on pleure dans les rues : le prince Sabour a passé une mauvaise nuit, les médecins s'attendent à le voir mourir d'un instant à l'autre, il n'y a plus d'espoir. La jeune fille court au palais du roi ; elle dit à la sentinelle qui est à la porte d'aller en toute hâte prévenir le roi qu'il y a là un prêtre lascar portant une médecine qui va guérir le prince Sabour. Le roi accourt et lui dit : « Si tu sauves mon enfant, tout ce que tu me demanderas je te le donnerai ; mais, s'il meurt, je te couperai le cou. » La jeune femme lui répond : « Ce sont bien là mes conditions ; mais il n'y a pas de temps à perdre, allons ! »

Quand ils entrèrent dans la chambre de Sabour et que la jeune femme aperçut son pauvre mari étendu sur son lit comme un cadavre, elle fut obligée de s'asseoir pour ne pas tomber. Mais rappelant à elle son courage, elle s'approche du lit, tire son onguent de sa poche et en frictionne tout le corps de Sabour. Que croyez-vous ? Voilà tout le verre pilé qui sort du corps de Sabour, et Sabour est guéri.

Le roi saute sur le prêtre lascar, il l'embrasse

ramasse plein fimié frais zaute fine faire pendant la nouite, li mette dans éne ptit pot, li allé.

Quand zène femme arrive en ville, li trouve tout dimounde çagrin, plore ploré dans laries : prince Sabour fine passe éne mauvaise lanouite, docteirs croire talhère li pour mort, naplis éna çava ave li. Zène fille couri lacase léroi ; li dire garde qui dans la porte dégazé même, alle dire léroi éna ène prête lascar qui amène ène médecine qui va guéri prince Sabour. Léroi vini, li dire li : « Quand to guéri mo zenfant, tout ça qui to dimande moi, mo va donné ; mais quand li mort, mo coupe to licou. » Zène femme nèque dire li : « Napas létemps pour perdi, anons ! »

Coment zaute rente laçambe Sabour et zène femme là trouve so pauve mari allonze làhaut lilit côment ène doumounde mort, li blizé assisé pour napas tombé ; mais li amarre so léqueir, li approce à côte lilit, li tire so lapommade dans so poce, li frotte frotte tout lécorps Sabour ave ça fimié zozo là. Qui vous croire ? Avla tout verres bouteye sourti dans lécorps Sabour, Sabour guéri.

Léroi saute làhaut prête lascar là, li embrasse

en pleurant et lui dit : « Demande-moi tout ce qu'il te plaira ! demande ! tu l'auras ! » Le prêtre lascar lui dit : « Je vais voir si vous êtes homme de parole : j'ai une fille, je veux que le prince Sabour l'épouse. — Oui, certes, répond le roi, Sabour épousera ta fille, va la chercher. » Là-dessus, Sabour se met debout : « Ça, mon père, jamais ! jamais ! donnez au lascar tout ce qu'il voudra, mais que j'épouse sa fille, jamais ! jamais ! » Le vieux roi est interdit et ne sait quoi dire. Puis il se fâche et injurie Sabour. Le prêtre lascar fait semblant d'être furieux et dit à Sabour : « Si j'avais pu prévoir l'affront que vous deviez faire à ma fille, je vous aurais laissé mourir comme un chien ! Mais, parlez ! dites vos raisons ! Pourquoi refusez-vous d'épouser ma fille ? Ma fille est plus jolie que vous ! » Le roi se joint à lui ; tous deux le pressent : « Parlez ! parlez ! » Sabour prend la main de son père et lui dit : « Mon père, il faut me pardonner ! je ne puis me marier, puisque je suis marié déjà, et j'aime tant ma femme que je préférerais mourir que de la quitter pour en épouser une autre ! » Le roi lève ses deux mains au ciel, Sabour tombe assis sur le bord de son lit. Voilà le prêtre lascar qui enlève le turban de sa tête et la fausse barbe de sa figure et qui dit à demi-voix : « Sabour ! Sabour, regarde-moi ! » Sabour relève la tête, le regarde,

li, li ploré : « Dimande moi ça qui to content! dimandé, mo donné! » Prête lascar dire li : « Mo pour trouvé si vous napas éne doumounde dé lalangues : mo gagne éne ptit fille, mo voulé qui prince Sabour marié ave li. » Léroi dire : « Bien sîr oui, Sabour va marié sembe vous mamzelle : alle çace li ! » Sabour éne coup lève làhaut so lipieds : « Ça, papa, zamais ! zamais ! donne lascar là tout ça qui li va content, mais pour mo marié ave so fille, zamais, zamais ! » Bonhomme léroi tourdi, li gaga. Avlà so colère lévé, li zoure Sabour. Prête lascar oussi faire semblant li en colère, li dire Sabour : « Si mo té va coné qui vous té pour faire zaffront là mo fille, mo té va laisse vous mort côment éne licien. Mais causé ! dire vous raisons ! qui faire vous napas voulé marié ave mo fille ? mo fille plis zoli qui vous ! » Lèroi zoinde ave li, zaute dé nèque dire Sabour : « Causé ! causé ! » Sabour prend lamain so papa, li dire li : « Papa, faut vous donne moi mo grâce : mo napas capave marié passe qui mo fine marié dézà, et mo femme là mo si tant content li qui mo vaut mié mort qui quitte li pour prend éne laute madame ! » Bonhomme léroi lève so dé lamains en lair, Sabour tombe assisé dans bord son lilit. Avlà prête lascar tire éne coup capra qui làhaut so latête, li arrace labarbe dans so figure, li dire doucement, doucement : « Sabour, Sabour,

se frotte les yeux et s'écrie : « Est-ce toi, ma femme? Est-ce toi? » Il ouvre ses bras, ils se tiennent embrassés et ils pleurent.

Le vieux roi est si joyeux qu'il donne un dîner, vous dis-je, mais un maître dîner, comme jamais on ne donna dîner depuis que les rois donnent des dîners. Au dessert, je veux mettre dans ma poche une tranche de gâteau pour mes enfants; on m'empoigne, on me traîne dans la cour, on m'allonge un coup de pied, mon ami!! je tombe ici.

L'histoire nous vient de l'Inde. Aussi y a-t-il là-dedans plus de poésie, plus de tendresse émue qu'on est exposé à en rencontrer dans la plupart des morceaux de ce recueil. Mais le conte s'est dûment fait naturaliser Mauricien, et nous sommes fondé à le reconnaître comme un de nos contes populaires, puisqu'il nous



guette moi ! » Sabour lève so latête, li guette li, li frotte so liziés, li crié : « Toi ça, mo femme ! toi ça ! » li ouvert so lébras, zaute dé embrassé, ploré.

Bonhomme léroi si tant content qui li donne éne diné, mo dire vous ! mais éne papa dîné cô- ment zamais té donne diné dipis lérois donne diné. Lhère dessert vini, mo vlé mette morceau gâteau dans mo poce pour mo zenfants ; zaute pèse moi, zaute hisse moi dans lacour zaute flanque moi éne coup de pied, manami !! mo tombe ici.

---

en est parvenu trois versions de diverse provenance. Entre ces versions, du reste, les différences sont trop légères pour qu'il y ait intérêt à les donner ici, et le dénoûment est partout le même.





XIII

HISTOIRE DE PETIT JEAN

Il y avait une demoiselle qui n'avait jamais voulu se marier. Il y avait un monsieur qui portait une plaque d'or au bas des reins pour cacher sa queue. Un jour il vint voir la demoiselle dans un superbe carrosse. La mère de la jeune fille lui demanda : « Qu'en dis-tu? ma fille. — Eh bien! c'est avec lui seul que je veux me marier. » On fit les noces et les mariés partirent.

Petit Jean voulut suivre sa sœur; sa sœur lui dit : « Pourquoi veux-tu me suivre? Est-ce un galeux comme toi qui montera dans ma voiture? » Le nouveau marié, qui était un loup, dit à sa femme : « Laissez donc venir Petit Jean. »

Quand on fut arrivé à la maison du loup, on fit à dîner pour Madame; Monsieur alla dehors rejoindre ses amis.



XIII

ZISTOIRE PTIT ZEAN

Ti éna éne Mamzelle qui té zamais vlé marié. Ti éna éne Msié qui té gagne éne plaque lor en bas lérein pour cacié so laquée. Li vine voir ça mamzelle là dans éne belbel carrosse. Maman ça fille là dire assame li : « Qui to dire, ma fille ? — Eh ben ! av li même mo vlé marié. » Zaute faire mariaze ; zaute allé.

Ptit Zean voulé sivré so seir ; so seir dire li : « Qui faire to vlé sivré moi ? éne galé côment toi qui va vine dans mo calèce ! » So beau-frère là qui té loulou dire : « Laisse ptit Zean vini, donc ! »

Arrivé dans lacase loulou, faire manzé pour Madame ; Msié alle dohors sambe so camrades.

Tous les soirs les amis venaient et disaient : « Mangeons ta femme! mangeons ta femme! — Laissez-la engraisser! laissez-la engraisser! » Petit Jean entendait tout leur tapage; la gale l'empêchait de dormir et il passait les nuits à se gratter.

Un jour il dit à sa sœur : « Mais, ma sœur, avec qui vous êtes-vous mariée là? Avec un loup qui vous mangera! » La femme répondit : « Eh toi! comment oses-tu parler ainsi? » Alors Petit Jean lui dit : « Laisse-moi attacher une ficelle au bout de ton pied. Quand les loups danseront, je tirerai dessus, et tu écouteras. »

Le soir, les loups viennent danser. Petit Jean tire sur la ficelle. Madame s'assied et elle entend : « Mangeons-la! mangeons-la! — Laissez-la engraisser! laissez-la engraisser! » Madame eut grand peur.

Le lendemain elle dit : « Ah! mon frère! comment ferai-je pour retourner chez maman? » Petit Jean lui répondit : « Tu m'as appelé galeux! moi, je m'en vais chez nous; pour toi, débrouille-toi. — Ah! mon frère! ne me laisse pas ici! emmène-moi à la maison! »

Voilà Petit Jean qui fait un panier. Le panier fini, il dit à son beau-frère : « Amusons-nous! faisons un petit jeu. Mets dans le panier toutes sortes de bonnes choses : de bon manger, de bon poulet, de bon pain, de bon boire, de bon vin,

Tout lésoirs so camrades vini; zaute dire : « Anons manze Madame! Anons manze Madame! — Laisse li vine gros! laisse li vine gros! » Ptit Zean tende tapaze; li napas dourmi, li néque gratte lagale tout lanouite.

Ene zour li dire av so seir : « Mais, mo seir, av qui ous fine marié! av loulou qui pour manze vous. » So seir dire li : « Eh toi! côment to capabe cause come ça! » Alorse Ptit Zean dire : « Laisse-moi amarre éne ptit lacorde dans ton boute lipied; quand loulou va dansé, mo va hisse ptit lacorde, lhére là to va tendé. »

A soir loulous vine dansé. Ptit Zean hisse lacorde. Madame sisé, li tendé : « Anons manze li! anons manze li! — Laisse li vine gras! laisse li vine gras! » Madame peir.

Lendimain li dire : « Ah! mon frère! côment mo va faire pour tourne lacase maman? » Ptit Zean réponde li : « To té dire moi éne galé! moi mo alle lacase, arranze toi. — Ah! mon frère! napas quitte moi ici, améne moi lacase! »

Alà Ptit Zean faire éne panier. Lhére panier là fine faire, li dire av son beau-frère : « Anons amizé! amons faire éne ptit badinaze! Mette dans panier là tout sorte bon quiqueçoses : bon manzé, bon volaille, bon dipain, bon boire, bon divin,

de bonne liqueur, avec des couverts, de l'or, de l'argent, tout ce qu'il y a dans la maison. » Le loup aimait à rire : il remplit le panier. Petit Jean dit au loup : « Entre dans le panier avec ma sœur. » Le loup entre et Petit Jean se met à chanter : « Monte, panier! Va chez maman! Va chez papa! » Le panier monte. Rendu en l'air le loup a peur et crie : « Petit Jean! j'ai le vertige! fais descendre le panier! » Petit Jean, qui était resté en bas tenait le bout d'une corde attachée au panier. Il tire dessus et le panier descend. Puis il dit : « A mon tour d'aller me promener. » Il entre dans le panier près de sa sœur, donne au loup à tenir le bout de la corde et chante : « Monte panier! monte panier! va chez maman! va chez papa! » Le panier monte. Arrivé là-haut, Petit Jean coupe la corde. Alors le loup de crier : « Descends! descends! donne-moi ma femme! » Mais Petit Jean s'en va.

Le loup les poursuit. Il court, il est furieux : sa queue sort. Il était tout près de chez sa belle-mère quand il s'en aperçoit; il a honte, et retourne chez lui pour mettre sa queue en ordre sous sa plaque d'or.

Petit Jean est arrivé et raconte toute l'histoire. Le père de la jeune femme leur dit : « Venez, mes enfants; quand il arrivera tout à l'heure, je l'arrangerai! »

bon laliqueir, sembe couverts, lor, larzent, tout ça qui éna dans lacase. » Loulou content rié, li mété. Ptit Zean dire loulou : « Rente dans panier là vous av mo seir. » Loulou rentré. Lhére là Ptit Zean çanté : « Monté, pagnier ! monté, pagnier ! Allé manman ! allé papa ! » Panier monté. Loulou fine arrive en lair ; loulou peir, li dire : « Ptit Zean, mo latête tourdi : faire dicende panier ! » Ptit Zean té fine reste en bas, li ti tine éne lacorde amarré av ça panier là. Ptit Zean hisse lacorde, panier dicendé. Lhére là Ptit Zean dire : « Mon tour alle promené. » Ptit Zean rente dans panier av so seir, li donne boute lacorde dans lamain loulou, li canté : « Monté, pagnier ! monté pagnier ! allé manman ! allé papa ! » Panier monté. Arrive en haut Ptit Zean coupe lacorde. Lhére là loulou crié : « Dicendé, dicendé ! donne mo madame ! » Ptit Zean allé même.

Loulou sivré ; li galpé, li en colère so laquée sourti. Quand li fine arrive proce lacase so bellemère, li trouve ça, li honté, li tourne so lacase pour arranze laquée en bas plaque lor.

Ptit Zean rentré ; li raconte tout zistoire. Papa ça fille là dire : « Vine ici, mes zenfants ; quand li va vini tàlhére, mo va arranze li ! »

On dispose une petite case en paille. Le loup arrive et demande : « Mais, est-ce que Petit Jean n'est pas venu ici avec ma femme ? » Le père répond : « Mais non ! pas encore ; du reste, vous pouvez les attendre un peu. Entrez dans cette case : il y a une petite chambre pour vous. Faites comme vous voudrez. » Le loup est fatigué. Il entre, se jette sur le lit, s'endort et ronfle. Alors on met le feu à la case. La tête du loup fait « banme ! »

Le loup mort, ils prennent tout ce qu'il y avait dans le panier.



Zaute arranze éne ptit lacase en paille. Loulou arrivé, li dire : « Mais Ptit Zean pas fine vine ici av mo femme? » Papa dire li : « Non, pas encore ; mais vous capav aspère zaute morceau ; rente dans lacase, alà éne ptit laçambe pour vous, faire ça qui ous content. » Loulou fatigué ; li rentré, li monte làhaut lilit, li dourmi, li ronflé. Lhére là zaute mette difé dans lacase, latête loulou faire banme !

Loulou mort, zaute gagne tout ça qui té dans panier.

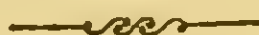




XIV

HISTOIRE DU LOUP

QUI VOULAIT BRULER SA FEMME



Il y avait une fois une demoiselle qui devait se marier avec un monsieur très riche. Le frère de la jeune fille était un garçon malingre, laid comme un pou ; il louchait, il avait la gale, il avait les jambes torses, il avait sur le dos une bosse énorme; mais c'était un malin chien, vous dis-je, une fine lame. Au moment où l'on part pour l'église, il tire sa sœur par sa robe et lui dit : « Ma sœur, n'épouse pas cet homme-là : c'est un sorcier. » La jeune fille lui répond tout en colère : « Eh toi, galeux ! veux-tu bien lâcher ma robe ! » On part, le mariage se fait.

Le frère suivit la sœur chez son mari ; mais on ne veut pas lui donner une chambre dans la mai-



XIV

ZISTOIRE LOULOU

QUI TÉ VOULÉ BOURLE SO FEMME



Ti éna éne fois ene mamzelle qui té pour marié av éne missié rice rice même.

So frère ça mamzelle là té éne faye garçon, vilain coment si pas, caye louce, plein lagale, lazambe torte, gros gros bosse dans lédos, mais malinbougue, mo dire vous, couteau même. Côment zaute pour alle léglise, li hisse hisse robe so seir, li dire li : « Mo seir, napas marié ça doumoune là, éne sourcier ça ! » Mamzelle en colère, li dire li : « Et toi, lagale, to vlé largue mon robe ! » Zaute allé, zaute marié.

Ça garçon là sivré son seir lacase son mari ; mais zaute napas voulé donne li éne laçambe dans

son de peur de la gale, et on le fait coucher à la cuisine.

Quelque temps après, un jour que son mari changeait de linge, la jeune femme le regarde et demeure interdite : son mari avait une longue longue queue velue comme la queue d'une maque malgache. Elle lui demande ce que c'est : « Rien du tout, dit le mari, c'est un présent de ma marraine. » La femme a peur. Le soir, quand ils sont couchés, le mari sort du lit, ouvre la porte sans faire de bruit, et va dans la cour.

Le lendemain matin, la femme va causer à la cuisine avec son frère, et son frère lui dit : « Ton mari est un sorcier, toutes les nuits il fait le sabbat avec ses amis. Ce soir, si tu veux, je t'attacherai au bout du pied un long fil ; quand ils commenceront leurs pratiques je tirerai sur le fil et tu verras. »

Au coup de minuit, la femme sent qu'on tire le fil ; elle se lève et regarde par le trou de la serrure. Au milieu de la cour il y avait un grand feu. Son mari et huit autres loups, ses amis, étaient assis autour. Voilà un des loups qui tire du feu un charbon ardent, et le met à part ; un second loup prend un autre charbon et le met avec le premier, et tous les loups font la même chose. Quand tous les charbons forment un tas, un des loups dit au mari : « Il faut brûler

grand case, pengare lagale, zaute mette li dourmi lacousine.

Morceau létemps passé. Ene zour, côment so mari après çanzé, zéne femme là guette li, li saisi : so mari té iéna éne longue longue laquée (couvert poil) côment éne laquée maque malgace. Li dimande li qui çaça, mari dire li : « Narien ; mo marraine qui té donne moi ça. » Femme là peir. A soir, côment zaute après dourmi dans lilit, mari levé, ouvert laporte doucement, doucement, li sourti dans lacour.

Lendimain bomatin li alle cause lacousine av son frère, son frère dire li : « To mari éne sourcier, tout lanouite li faire diabre av so camrades. A soir, quand to voulé, mo va amarre éne longue difil dans ton boute lipied ; lhère zaute va commence faire zaute sourcier mo va hisse difil là, to va trouve zaute. » Coment minouite sonne dans pendile, femme senti difil tire tire son lédoigt lipied ; li lévé, li guette dans trou serrire. Dans milié lacour ti éna éne grand difé ; son mari same so camrades, houite loulous, té assisé à cote ça difé là. Avlà éne loulou tire éne çarbon dans difé, li mette av çarbon son camrade ; zaute tout faire comme ça. Lhére tout ça carbons là en tas, éne loulou dire mari ça femme là : « Faut bourle to femme ! » Ségond loulou dire : « Faut bourle to femme ! » Tous loulous crié : « Faut bourle to

ta femme! » Et tous les loups de crier : « Il faut brûler ta femme! il faut brûler ta femme! » La malheureuse, derrière la porte, est sur le point de s'évanouir, tant elle a peur. Le mari répond aux autres loups : « Attendez! dans trois jours. »

Le lendemain de grand matin au chant du coq, la femme va à la cuisine. Elle raconte à son frère ce qu'elle a vu et lui dit en pleurant : « Mon frère, mon bon petit frère, sauve-moi! » Son frère répond : « Écoute : il faut que nous retournions chez nous. Dis à ton mari que papa et maman doivent donner un grand bal demain soir, et qu'il faut que nous y allions; tu ajouteras que lui et tous ses amis sont invités également. Le loup est tout joyeux. Il dit à sa femme d'aller devant avec son frère, que lui et ses amis arriveront au coucher du soleil.

Une fois rendue chez sa mère, la jeune femme fond en larmes et raconte à son père et à sa mère quelle espèce de mari elle a épousé. Son père la console et lui dit : « Laisse-les venir! ils verront comment je les arrangerai! »

Le loup arrive avec ses amis. Le bal commence, et tous dansent tant et tant qu'ils n'en peuvent plus. Quand l'heure arrive d'aller se coucher, la femme du loup lui dit : « Je vais prendre la moitié du lit de ma petite sœur. Papa a fait préparer un pavillon pour vous et vos amis; on a

femme! faut bourle to femme! » Malhéreise là derrière laporte manque vine faibe, si tant li gagne peir. So mari dire zaute : « Aspéré : dans trois zours! »

Lendimain grand bomatin coq çanté, femme alle lacousine, li raconte son frère ça qui li fine trouvé, li ploré, li dire : « Mon frère, mon bon ptit frère, sauve mon lavie! » Son frère dire li : « Acouté : faut nous tourne nous lacase; dire to mari comme ça qui papa av manman pour donne grand grand bal dimain asoir, et qui nous bisoin allé; dire li qui li oussi li doite vini sembe tout son camrades. » Loulou content, li dire so femme alle divant av son frère, li same camrades zaute va vini soleil coucé.

Lhère zaute fine arrive lacase manman, pauve femme là ploré, li raconte son papa av so maman qui zespèce mari li fine gagné. Papa console li, dire li : « Laisse zaute vini, zaute va trouvé qui magnière mo pour arranze zaute. »

Loulou sembe so camrades vini. Bal commencé; zaute tout dansé, dansé zisqu'à lassé. Lhère pour alle dourmi, femme loulou dire li : « Mo pour alle dourmi lilit mo ptit seir, papa fine arranze éne pavion pour vous same vous camrades; fine mette moustiquaires dans lilits,

mis des moustiquaires aux lits de peur des moustiques, on a mis de l'huile de pétrole de peur des punaises; allez dormir, demain matin je vous porterai à tous votre café. »

Tous les loups vont se coucher; le sommeil cloue leurs paupières. Le pavillon était partout enduit d'huile de pétrole, et sous chaque lit il y avait des paquets de poudre. Quand les loups sont dedans, on cloue sur eux portes et fenêtres, et on met le feu au vétiver du toit. Soudain on entend : boum! boudoum! boum! boumm! c'était le loup qui sautait avec ses amis. Et la femme de dire : « Jamais paquets de pétards ne m'ont autant amusée à tirer. »

Les nos XIII et XIV sont deux versions de la même histoire. Nous les donnons toutes les deux rapprochées à dessein, pour



pengare moustiques; fine mette dilhouile pétrole, pengare pinaises; alle dourmi; dimain bomatin mo va amène zaute zaute café. »

Tout loulous alle dourmi; someye av zaute, zaute lisiés colé. Pavion là té frotté tout partout sembe dilhouile pétrole, enbas tout lilits té mette paqués lapoude. Loulous làdans, zaute couloute laporte av lafenète par en dohors, zaute mette difé dans vitiver faitaze. Ene coup là zaute tendé boum! boudoum! boum! boumm : té loulou qui té saute en lair av son camrade. Femme là dire : « Zamais mo té amisé comme ça quand mo té tire paquets pétards. »

---

que le lecteur voie à l'œuvre le conteur créole recréant le conte qu'il ne peut retrouver intégralement dans sa mémoire.





XV

HISTOIRE DE L'ŒUF, DU BALAI

ET DE LA SAGAÏE



Il y avait une fois une jeune fille qui était jolie, jolie, absolument jolie. Tous voulaient l'épouser, elle n'avait qu'à choisir; mais tous les prétendants, elle les repoussait, qu'ils fussent beaux garçons, riches ou éloquents. Non, disait-elle. Son père la grondait, sa mère aussi ; mais elle répétait non, non et non, c'était un parti pris. La jeune fille avait en tête une idée : « Je ne me marierai, se disait-elle, qu'avec un roi qui aura une plaque d'or par derrière et qui viendra demander ma main dans une voiture magnifique doublée de satin bleu et parsemée de clous de diamant. »

Un jour, la jeune fille entend un bruit dans la cour ; elle regarde par la fenêtre, que voit-elle ?



XV

ZISTOIRE DIZEIF, BALIÉ

AV SAGAÏE



Ti éna éne fois éne zène fille qui té zoli, zoli, zoli même. Tout missiers té voulé marié ave li, li té gagne nèque lapeine çosiré; mais tout zènezens qui vini, quamême zoli, quamême rice, quamême lorateir, li poussé, li dire non. Son papa gronde li, so manman gronde li, mais touzours li dire non, non, non; li bitté même. Ça zène fille là ti éna so lidée. Li té mazine dans so léquer : « Zamais mo pour marié nèque avec éne léroi qui va gagne éne plaque lor par derrière, et qui va vine dimande mo lamain dans éne belle belle calèce doublé satin blé sambe plein coulous diamant làdans. »

Ene zour zène fille là tende tapaze dans lacour, li guette par lafenête, qui li trouvé ? Éne belle ca-

Une belle voiture de satin bleu et parsemée de clous de diamant. Un jeune homme descend de la voiture : il avait une plaque d'or par derrière ! Il entre sous la varangue et dit au père et à la mère de la jeune fille : « Je suis roi, je viens épouser votre fille, demandez-lui si elle y consent. » Cette fois la jeune fille répond : « Oui, papa, j'y consens. » On va à l'église, on se marie. La noce finie, les nouveaux mariés montent en voiture. Fouette cocher ! et l'on part ; mais cette voiture-là n'a pas besoin de fanaux : les clous de diamant donnent autant de lumière que douze lampes à pétrole de chez M. Maurel.

La jeune femme se trouve bien heureuse dans sa nouvelle maison : de belles robes, de grandes chambres, une table excellente. Tous les matins on lui apporte une grande tasse de café au lait dans son lit. Elle n'avait qu'un regret, celui de voir souvent son mari la laisser seule deux, trois et quatre jours, sous le prétexte d'aller chasser le cerf ou le cochon marron.

Un matin qu'elle était seule dans son lit à boire son café, voilà qu'une petite souris saute sur le lit. Elle veut la chasser, mais la souris regarde le café et reste. La jeune femme la chasse de nouveau ; la petite souris lui dit : « Ne me chassez pas, j'ai faim ; donnez-moi une cuillerée de votre café, le bon Dieu vous le rendra. » La

lèce doublé satin blé sambe plein coulous diamant làdans. Ene zène homme sourti dans calèce, li té gagne éne plaque lor par derrière! li ente enbas lavarangue, li dire papa av manman ça fille là : « Mo éne léroi, mo vini pour marié av vous fille, dimande li sipas li content. » Ça coup là zène fille dire : « Si fait, papa, mo content. » Zaute alle léglise, zaute marié. Mariaze fini, zaute monte dans calèce; pique çouval, zaute allé; mais calèce là pas bisoin fanal, coulous diamant donne lalimière cônent douze lalampes dilhouile pétrole Msié Maurel.

Zéne fille là bien content dans so nouveau lacase : belle belle robes, grand laçambe, bon nouritire. Tout lébomatin amène li éne grand tasse café au lait dans so lilit; mais domaze souvent so mari quitte li tout sél pendant dé, trois, quate zours, li dire li alle laçasse cerfe ou bien laçasse coçon marron.

Ene zour bomatin, coment li té tout sél dans lilit après boire café, alà éne ptit souris saute làhaut lilit. Li vlé pousse li, mais ptit souris guette café au lait là, li resté. Zéne femme là pousse li encore; ptit souris dire li : « Napas pousse moi, mo faim; donne moi éne couyère vous café, Bondié va soulaze vous. » Zène femme

jeune femme avait bon cœur : elle donne à la souris une cuillerée de café et de pain.

Huit jours se passent ; le mari ne revient pas et chaque matin la souris vient chercher son pain et son café. Le matin du neuvième jour, pendant qu'elles mangeaient toutes les deux, le facteur apporte une lettre. C'était une lettre du mari pour dire qu'il revenait le soir, de faire cuire un bon dîner, de tirer du vin de la cave : il ramenait beaucoup d'amis à dîner. La femme toute joyeuse dit à la souris : « Il faut que je me lève pour aller donner des ordres. » La souris lui dit : « Je t'aime parce que tu as bon cœur et que tu m'as donné du café. Eh bien ! écoute-moi attentivement. Ce soir, à minuit, sors de ton lit et regarde par le trou de la serrure ; demain nous causerons. » Et la souris s'en va.

Dans l'après-midi, le mari arrive avec ses amis. On boit, on mange, on chante, on rit, on plaisante. Le mari dit à sa femme : « Il se fait tard, j'ai peur que tu ne sois fatiguée, va te coucher, nous devons rester à nous amuser entre amis. » La femme rentre dans sa chambre ; mais quand minuit sonne à la pendule, elle se lève et regarde par le trou de la serrure. La lune était claire, le mari et ses camarades dansaient au milieu de la cour. Ils avaient tous quitté leurs vêtements, leurs corps étaient couverts de longs

là bonquér, li donne souris éne couyère café av dipain.

Houite zours passé; mari napas tourné, et bomatin touzours souris vine rode son dipain av café. Bomatin là coment zaute après manzé, facteir amène lette; té éne lette mari qui té dire li pour tourne àsoir, couit bon manzé, tire divin dans lacave, li pour amène éne bande camrades diné. Femme content, li dire souris: « Mo bisoin lévé pour alle donne zordes. » Souris dire li: « Mo content toi à cause to bon quér et to té donne moi café; ah ben coute bien ça qui mo té donne moi café; ah ben coute bien ça qui mo causé: àsoir, minouite, sourti dans lilit et guette dans trou sérire, dimain bomatin nous va causé. » Souris allé.

Lhére tantôt, mari av so camrades arrivé, boire, manzé, çanté, rié, faire farces. Mari dire so femme: « Li comence tard, pengare to fatigué alle dourmi, nous pour reste badine badiné. » Femme rente dans so laçambe; mais coment minouite sonne dans pendile, li lévé, li guette dans trou sérire. Laline clair; mari av camrades dansé dans milié lacour; zaute tout fine quitte zaute linze: longue longue poils làhaut lécorps; zaute fine tire zaute plaques lor par derrière, zaute tout laquée en lair coment laquée çatte qu

poils ; ils avaient ôté leurs plaques d'or par derrière, et tous avaient la queue dressée comme la queue d'un chat qui se frotte contre le pied d'une table. C'était une bande de loups ! La malheureuse femme est obligée de s'appuyer contre la porte pour ne pas tomber. Mais elle se force au courage, elle regarde, elle écoute. Voilà qu'un loup commence à chanter : « Mangeons ta femme ! mangeons ta femme ! » Le mari qui est au milieu de la ronde saute et chante : « Pas encore ! pas encore ! laissez-la engraisser ! laissez-la engraisser ! » La femme a trop grand peur, le cœur lui faut. Elle se remet au lit et réfléchit. Et elle entendait toujours la voix de son mari qui chantait : « Laissez-la engraisser ! laissez-la engraisser ! » Elle tâtait ses jambes, elle tâtait ses bras et avait honte qu'on osât dire que son corps était maigre.

Le lendemain matin la souris ne vint pas, et la pauvre femme ne savait quoi faire. A l'heure du déjeuner, son mari l'appela ; elle ne voulut pas aller manger de peur de devenir grasse et elle lui dit qu'elle était malade, qu'elle avait la migraine. Le mari gronda ; mais il la laissa faire et se rendit à la salle à manger d'où il lui envoya un régime de bananes afin qu'elle eût à manger quand son mal de tête serait passé. Seule dans sa chambre, la femme pleurait, se lamentait : « Hélas, ma mère !

frotte lécorps dans lipied latabe! Té éne banne loulous! Malhérése femme là blizé appiye dans laporte pour napas tombé. Mais li tchombo so léquér, li guété, li couté. Ala éne loulou comence çanté : « Anons manze to femme! anons manze to femme! » Zaute faire laronde, zaute tout çanté : « Anons manze to femme! anons manze to femme! » Mari dans milié laronde saute saute enlair, çanté : « Napas encore! napas encore! laisse li vine gras! laisse li vine gras! » Femme peir, so léquér alle loin! Li tourne dans son lilit, li maziné. Li tende lavoix so mari qui après çanté : « Laisse li vine gras! laisse li vine gras! » Li tâte so lazambes, li tâte so lébras; li honté quifaire doumounde capave dire son lécorps maigue.

Lendimain bomatin souris napas vini; pauve femme là napas coné qui li va faire. Lhére dizné mari appelle li pour manzé; li pas vlé, pengare li vine gras, li dire li malade, lamigraine ave li. Loulou grogné; mais li quitte li, li alle lasalle manzé, li envôye li éne rézime bananes pour manzé quand so malade latête va fine passé. Femme tout sél dans so laçambe ploré, ploré : « Ayo, maman! âcôte vous? Qui faire mo té quitte vous lacase? àcôte vous, mo manman!

où êtes-vous ? Pourquoi ai-je quitté votre maison ! Où êtes-vous, ma mère ? Ces gens-là veulent me manger ; qui me sauvera la vie ? Petite souris, petite souris ! ayez pitié de moi, petite souris ! ne me laissez pas tuer, petite souris ! »

Tandis qu'elle pleurait ainsi, la nuit arrive. Le mari et ses amis recommencent à danser dans la cour ; la peur fait claquer les dents de la malheureuse. Soudain il lui semble qu'on lui chatouille le pied : « C'est moi, ta petite souris, n'aie pas peur. Ferme les volets de bois, de peur que de la cour on ne voie ce que nous allons faire. » La femme se lève et ferme les volets. Lorsqu'elle se retourne, la chambre est tout éclairée et la petite souris s'est changée en une belle dame avec une robe couleur d'étoiles et c'était sa robe qui répandait toute cette clarté. La belle dame lui dit : « Le moment est venu de te sauver : écoute-moi bien. Voici un balai, un œuf et une sagaïe ; fuis chez ta mère, tous les loups se mettront à ta poursuite. Quand tu les verras sur le point de t'attraper, jette l'œuf derrière ton dos, mais sans détourner la tête, cours toujours. Les loups seront forcés de s'arrêter un bon moment ; mais ils arriveront de nouveau derrière toi, jette le balai. Pour la troisième fois jette la sagaïe et tu arriveras enfin à la maison de ta mère. Tu as entendu ; n'oublie rien. Allons ! pars. »

Zense là voulé manze moi; qui va sauve mo lavie? Ptit souris, ptit souris! pitié moi, ptit souris! napas laisse zaute touye moi, ptit souris! »

Cônent li après ploré là, lanouite vini; mari sambe camrades commence encore zaute dansé dans lacour; lédents malhérése là claqué à force li peir. Ene coup là li senti côma dire çatouille çatouille so lipied : « Moi ça, ton ptit souris : napas bisoin peir; fréme lafenète dibois pengare zense dans lacour trouve ça qui nous pour faire. » Femme lévé, fréme lafenète dibois. Coment li tourné, alà éne grand clairté dans laçambe, et ptit souris là fine vine éne belle madame avc éne robe couleir zétoiles; ça robe là qui té donnc lalimière. Madame dire li : « Létemps pour to sauvé àçthére là; coute moi bien. Avlà éne balié, éne dizeif av éne sagaye; galoupe lacase to manman; tout loulou va sivré toi; lhére to va voir zaute pour tchombô toi, zette ça dizeif là derriere to lédos, mais to napas bisoin tourne latête, taillé même; loulous va blizé arrête bon morceau létemps; mais zaute va arrive encore derrière toi, zette balié; troisième fois, zette sagaye : ça fois là to va arrive lacase to manman. To fine tendé; napas bliie narien : allé! »
Femme là dire li merci, li ouvert laporte douce-

La femme la remercie, ouvre doucement la porte et s'enfuit.

Quand elle s'est sauvée, la fée prend sur une chaise une chemise et un peignoir, elle prend le régime de bananes que le loup avait envoyé à sa femme, habille le régime de bananes comme une personne, le couche dans le lit, tire la couverture dessus et s'en va.

Le loup entre dans l'obscurité et vient doucement au lit pour voir si sa femme est devenue grasse et est bonne à manger. Sa main rencontre le régime de bananes, il pèse, il appuie ; les bananes sont mûres et s'écrasent à la grande surprise du loup. Il se demande ce que ça veut dire : il tâte encore, les bananes sont mûres et s'écrasent. Le loup porte la main à son nez, sa main sent la banane ! Il s'écrie : « Eh toi, ma femme ! réveille-toi donc, mais réveille-toi donc ! » Rien ne bouge, la femme ne répond pas. Le loup saute au bas du lit, tire sa boîte d'allumettes de sa poche, en frotte une, allume la bougie. Maman ! quand il voit comment sa femme s'est moquée de lui, il fait un bond, pousse un hurlement et appelle tous ses amis. Ils sont furieux, franchissent la porte et se mettent à poursuivre de toute leur vitesse la femme qu'ils veulent tuer, faire cuire et manger.

La femme, qui courait sur le chemin de la

ment, doucement, li sauvé. Lafée là coment femme là fine sauvé, prend éne cimise av éne peinoir qui té làhaut éne çaise, li prend rézime bananes qui loulou té envôye av so femme pour li manzé, li habille rézime bananes là coment ene doumounde, li mette li dourmi dans lilit, li tire couvertire làhaut li, li allé. Loulou entré dans noir noir, li approce doucement àcôte lilit, li voulé tâte so femme, sipas li fine vine gras et li bon pour manzé. Li senti rézime bananes là, li croire so femme, li pèse pésé : banane mir, banane crasé. Loulou toné, li napas coné qui çaça ; li tâte encore : banane mir, banane crasé. Loulou senti so lamain, so lamain lodeir banane. Li sacouye rézime bananes, li crié : « Eh toi, mo femme, lévé donc, mais lévé donc ! » Narien bouzé, femme napas réponde. Loulou saute enbas lilit, li tire boite zallimettes dańs son poce, li frôté, li allime labouzie. Manman ! lhére li fine trouvé coment so femme fine baingne av li, li saute en lair, largue éne guélé, appelle tout son camrades. Zaute tout firié, saute laporte, vanné même pour attrape femme là, touye li, couit li, manze li.

Avlà femme côment li après couri dans cimin

maison de sa mère, entend derrière elle les loups qui arrivent au galop. Elle tourne la tête : ils viennent comme le vent, tout à l'heure ils l'attraperont. Alors elle se souvient des paroles de la fée, elle prend l'œuf et le jette derrière son dos. L'œuf se casse et devient une mer : les loups sont sur l'autre rivage. Que vont-ils faire ? Un loup s'écrie : « Il faut que nous buvions toute cette eau-là, puis nous la rejoindrons, nous la tuerons, nous la mangerons ! » Tous se mettent à boire, à boire, tant et tant que voilà la mer à sec et ils passent. Mais voyez la malice de la fée, c'était un œuf gâté et voilà cette eau qui se met à gargouiller dans le ventre des loups ; ils ont la colique et sont forcés de s'arrêter à chaque instant. Mais rien n'y fait, ils se frottent le ventre et reprennent leur galop.

La femme les entend arriver de nouveau. Mais au moment où ils vont la saisir, elle prend le balai et le jette derrière son dos. Le balai tombe, c'était un balai de fataque, toute la fataque s'éparpille et se change en forêt. Mais ce n'est pas une forêt de fataque, c'est une forêt de grands arbres, bois de natte, bois d'ébène, bois d'olive, bois puant, bois de fer, tacamaca, benjoin, colophane ; et les arbres sont serrés et rapprochés comme les tiges de fataque dans la plaine. Les loups rencontrent la forêt, que vont-ils faire ? Un loup

lacase so maman, li tende loulous galpé derrière li ; li guété : loulous bourré même, zaute coment divent, talhère même va tchombo li. Alorse li souvini ça qui lafée là fine dire li ; li prend dizeif, li zette derrière so lédos. Dizeif cassé, vine éne lamer ; loulous laute côté. Qui zaute va faire ? Ene loulou dire : « Faut nous boire ça lamer là ; après, nous va zoinde li, nous va touye li, nous va manze li. » Avlà tout loulous boire, boire, boire. Zaute sitant boire qui lamer baissé ; li vine séc, zaute passé. Mais guette malice ça lafée là : té éne dizeif gâté, dileau là comence gargouille gargouillé dans vente loulous ; colique av zaute, tout moment zaute bisoin arrête arrêté. Narien ! Zoute frotte vente, zaute galpé.

Femme tende zaute vine encore ; mais coment zaute pour tchombô, li prend balié, li zette derrière so lédos. Balié tombé, té éne balié fataque ; tout fataque là fané et pousse éne laforêt ; mais napas éne laforêt fataque, éne laforêt grand zarbes, bois de natte, bois débène, bois dolive, bois piant, boisdfer, tacamaca, benzoin, colophane et zarbes là serré, natté coment fataque même dans laplaine. Loulous trouve ça laforêt là ; qui zaute va faire ? Ene loulou dire : « Faut nous coupe tout ça zarbes là ; après nous va

s'écrie : « Il faut que nous abattions tous ces arbres, puis nous passerons, nous l'atteindrons, nous la mangerons ! » Voilà tous les loups qui taillent, qui coupent, qui cognent. Les arbres tombent, tombent, la plaine est devant eux, ils passent.

Pour la troisième fois la femme entend les loups arriver par derrière. La maison de sa mère n'est pas loin, si les loups peuvent être retardés un instant, elle arrivera, elle sera sauvée. Mais derrière elle les loups viennent comme un coup de vent. Quand elle voit qu'ils vont la saisir, elle prend la sagaïe et la jette derrière son dos. La sagaïe en tombant s'ouvre comme la queue d'un dindon qui fait la roue ; cette seule sagaïe s'est changée en mille sagaïes et le chemin des loups est barré. Les loups s'élancent, les sagaïes les piquent ; les loups poussent, les sagaïes leur entrent dans le corps. Les voilà tous enfilés comme des saucisses dans la boutique d'un charcutier chinois.

La femme arrive chez sa mère et lui raconte par quelles épreuves cruelles elle a passé. La bonne femme est si heureuse qu'elle s'écrie : « Jamais, jamais plus je ne tuerai une souris ; qu'elles mangent toutes mes pommes d'amour si bon leur semble ! »

Le soir on donne un grand dîner. Comme tout

passé, nous va zoinde li, nous va manze li. » Avlà tout loulous taillé, coupé, cogné; zarbes tombé, zarbes tombé; laplaine divant zaute, zaute passé.

Troisième fois femme tende loulous arrive derrière li. Lacase maman napas loin; quand loulous capabe tarde morceau, li va arrivé, li va sauvé. Mais loulous derrière li coment coup de vent. Coment li trouvé zaute pour tchombo li, li prend sagaïe, li zette derrière son lédos. Sagaye en tombant ouvert coment laquée dinde qui faire laroue; éne sagaye là fine vine mille sagayes, cimin loulous barré. Loulous foncé, sagayes pique zaute; loulous forcé, sagayes ente dans zaute lécorps: zaute tout enfilé coment saucisses dans la boutique camela vende laviande coçon.

Femme là arrive lacase so manman, li raconte li tout ça bande lamisère qui li fine passé. Bonnefemme si tant content qui li dire: « Zamais mo pour touye éne souris encore! laisse zaute manze tout mo pommedamour quand zaute content! »

Asoir donne grand diné; tout doumounde

le monde est invité, je me figure qu'on m'a oublié : je veux m'asseoir à table, on tire la chaise de derrière moi, je tombe et roule ici.

Le canevas n'est pas de nous, mais les broderies. Le conte est



invité ; mo croire zaute fine blie moi ; mo vlé sise à tabe, zaute tire çaise derrière moi, mo tombé, mo roule ici.

---

répandu : nous en avons trois versions s'écartant peu l'une de l'autre.





XVI

HISTOIRE DES QUATRE CLOCHES



Il y avait une fois un jeune homme qui avait épousé une jeune fille. Comme il devait aller travailler dans un champ de cannes assez éloigné de sa case, il donna à sa femme quatre cloches : une cloche de cuivre, une cloche d'argent, une cloche d'or et une cloche de diamant. Puis il lui dit : « Écoute-moi bien. Quand tu voudras me voir revenir à la maison pour me dire quelque chose, tu sonneras la cloche de cuivre ; quand tu seras pressée, sonne la cloche d'argent ; si tu as vraiment besoin de moi sonne la cloche d'or ; mais pour cette cloche en diamant, ne la sonne jamais que si quelque danger terrible te menace. »

La jeune femme, qui aimait bien son mari lui répondit : « C'est bon ! je ferai ce que tu voudras. » Là-dessus ils s'embrassent bien fort, et le mari s'en va à son travail.



XVI

ZISTOIRE QUATE LACLOCES

Ti éna éne fois éne zéne homme qui ti marié sembe éne zéne fille. Côment li té pour travaille dans éne carreau cannes morceau loin so lacase, li donne so femme quate lacloces : éne lacloce couivre, éne lacloce larzent, éne lacloce lor, éne lacloce diamant. Acthére là li dire li : « Coute bien : quand to va vlé mo tourne lacase pour dire moi quiqueçose, sonne lacloce couive ; quand to va pressé, sonne lacloce larzent ; quand to va bisoin méme mo rentré, sonne lacloce lor ; mais ça lacloce diamant là, to tendé, zamais zamais sonné, néque lhère grand grand malhor av toi. » Ça zéne femme là qui ti bien content son mari dire : « Bon ! mo va fére ça qui to voulé. » Lhére là zaute dé bien embrassé, apres ça mari alle dans so louvraze.

Quand la jeune femme se trouva toute seule à la maison sans avoir rien à faire, elle alla, elle vint, se jeta sur son lit, se releva, bref, le temps lui parut bien long et elle s'ennuya fort. Que faire ? Elle sonna donc la cloche de cuivre. Son mari accourut et lui dit : « Mais, qu'y a-t-il donc ? » — « Rien, je m'ennuyais toute seule. » Le mari secoua la tête : « Mon enfant, ce n'est pas bien de déranger les gens de leur ouvrage ! » Comme le soleil était encore à moitié de sa course, le mari retourna aux champs.

Le lendemain, la femme se remit à sonner la cloche de cuivre. Personne ne vint. Elle sonne la cloche d'argent. Le mari entend la cloche d'argent et arrive en courant de peur que sa femme n'ait quelque chose de pressé à lui dire. « Me voilà ! que me veux-tu ? » — « Rien, je m'ennuyais toute seule. » — « Tu plaisantes, je crois ! laisse donc travailler le monde ! » et il retourne à son ouvrage.

Le troisième jour, la cloche de cuivre sonne : rien. La cloche d'argent : rien encore. La cloche d'or sonne... le mari entend la cloche d'or ; il laisse là son travail, il arrive en courant à toutes jambes, il craint que sa femme ne soit malade : « Qu'as-tu ? Parle, qu'as-tu donc ? » — « Rien, je m'ennuyais toute seule. » Le mari n'ajoute pas

Lhére zéne femme là tout sél dans lacase, narien pour fère, li viré, li vireviré, li zette so lécorps, létemps longue av li, li ennouyé méme. Qui li a fère ? Ene coup là li sonne lacloce couive ; son mari vini, li dire li : « Mais qui éna donc ? » — « Narien, mo té ennouyé tout sel. » Mari sacouye latète : « Et toi, pitit, napas bon déranze doumoune dans solouvraze. » Soléye encore dans mitan, mari tourne dans carreau.

Lendimain, femme là sonne encore lacloce couive. Narien vini ; li sonne lacloce larzent. Mari tende lacloce larzent là, li couri méme, quiquefois so femme gagne quiqueçose pressé pour dire li. « Avlà moi, qui to bisoin ? » — « Narien ; mo té ennouyé tout sél. » — « To fère farce, hein ? Laisse dimounde travaille. » Li tourne dans louvraze.

Troisième zour, lacloce couive sonné : narien vini ; lacloce larzent sonné, narien ; lacloce lor sonné... mari tende lacloce lor, li quitte louvraze, li taillé méme : pendgare so femme malade. « Qui to éna, causé, qui to éna ? — « Narien ; mo té ennouyé tout sél. » Mari, mo dire vous,

un mot, il reprend son chapeau, tourne le dos et s'en va.

Le quatrième jour : dingue, dingue, la cloche de cuivre sonne : rien. Dangue, dangue, la cloche d'argent sonne : rien ne bouge. Dongue, dongue, dongue : c'est la cloche d'or : rien ne vient. Dongue, dongue, dongue... rien ne vient. Bzinne ! bzinne ! bzinne ! la cloche de diamant ! Le mari fait un bond : « Il y a un malheur à la maison ! Il court, il vole, il s'élance dans la maison : N'aie pas peur, me voici ! n'aie pas peur, ma femme ! » La femme en riant : « Mais qu'as-tu donc ? es-tu fou ? crois-tu que le feu est à la maison ? Il n'y a rien, c'est moi qui m'ennuyais toute seule. » Le mari sent sa bouche amère. Quelle colère, vous dis-je ! Il la saisit par les deux mains, et la secouant : « Malheureuse ! malheureuse ! tu t'es jeté un mauvais sort à toi-même ! un grand malheur va fondre sur toi, tu verras ! » Il tombe sur une chaise, et la tête entre ses mains, il réfléchit.

Deux ou trois mois se passèrent.

Un jour, la femme était assise sur une natte dans sa chambre et mangeait des varangues. Elle tourne soudain la tête et aperçoit un animal énorme, debout sur le pas de la porte. Elle a peur et sonne la cloche de cuivre. L'animal entre et monte sur la natte. La femme sonne la cloche

napas dire narien ; li pèse so çapeau, li tourne lédos, li allé.

Quatrième zour, dingue, dingue, lacloce couive sonné : narien. Dangue, dangue, lacloce larzent sonné, narien bouzé. Dongue, dongue, dongue, lacloce lor narien vini. Dongue, dongue, dongue... narien vini. Bzinne ! bzinne ! bzinne ! lacloce diamant ! Mari saute en lair : « Malhor dans lacase ! » Li vanné, li bourré méme, li arrive lacase, li foncé : « Napas peir, avlà moi, mo femme ! napas peir, avlà moi ! » Femme néque rié : « Mais qui to éna donc ? Côma dire to fou ; qui to croire ? Difé dans lacase ? Narien ici ; moi-même qui té ennouyé tout sél. » So mari labouce amer ; manman ! napas pèle en colère ça. Li tchiombô li dans so dé lamains, li sacouye li : « Malhérèse, malhérèse ! to fine mette mofine làhaut toi ; grand grand malhor pour arrivé, to a guété ! » Li tombe làhaut caisse, latéte dans so lamains ; li maziné !

Sipas dé mois, sipas trois mois passé.

Ene zour, ça femme là té assisé làhaut so natte dans so laçambe, après manze varangues. Avlà éne coup li tourne latéte, li voir éne grand zanimaux diboute dans laporte. Li peir, li sonne lacloce couive. Zanimaux là entré, li monte làhaut natte ; femme sonne lacloce larzent. Ça

d'argent. C'était un loup. Il s'assied à côté de la malheureuse et la regarde. La femme sonne la cloche d'or. Le loup la regarde avec des yeux terribles, se jette sur elle et lui crie : « Je veux te manger ! » La pauvre femme, folle de terreur, se sauve à l'autre bout de la chambre et sonne la cloche de diamant. Le loup la poursuit ; ils tournent autour de la table en renversant les chaises ; mais la femme a beau sonner, personne ne vient. Le loup l'attrape et l'avale.

Le soir, sa journée finie, le mari revient à la maison. Il entre, il voit tout ce désordre : les chaises par terre, la table renversée, toutes les cloches avec leurs cordes cassées. Il se doute qu'il est arrivé un malheur. Il appelle sa femme, l'appelle encore ; la femme ne répond point. Il va dans la cour, il cherche, il crie... rien ! Alors il s'assied sur une grosse roche et pleure : « Ma femme est perdue ! ma femme est perdue ! »

Cette nuit-là, tandis qu'il dormait, il entend comme un rat gratter le vétiver de son toit. Il écoute : c'était en dehors, sur le faîte de la case. Il sort, il regarde ; mais l'obscurité était profonde, il ne voit rien. Il se demandait ce que ce pouvait être, quand il entend une voix qui lui dit : « C'est moi, ça. » — « Qui, toi ? » — « Moi, ton ami Paille-en-queue. » Il y avait environ trois ans, un jour qu'il cherchait des goyaves dans la mon-

té éne loulou ; li assise à côte ça malhéreise là, li guette li ; femme sonne lacloce lor. Loulou tire liziés av li, li fonce làhaut li, crié li : « Mo vlé manze toi ! » Pauve femme là fou ; li sauve laute boute laçambe, li sonne lacloce diamant. Loulou sivré li ; zaute virevire autour latabe, zaute çavire çaises ; femme là li beau sonné, personne napas vini : loulou tchiombô li, avale li.

Lhére àsoir, quand fine lève louvraze, mari tourne dans so lacase. Li entré, li voir tout ça désorde là, çaises çaviré, latabe çaviré, tout lacloces lacorde cassé, li gagne éne doutance sipas malheir fine arrivé ; li appelle so femme, li appelé, li apélé, femme napas répondé. Li sourti dans lacour, li rôdé li crié.., narien ! Li assise làhaut éne gros roce, li ploré : « Mo femme fine perdi ! mo femme fine perdi ! »

Ça lanouite là, cîment li après dourmi, li tende côma dire éne lérat gratte gratte vitiver dans faitaze ; li couté : ça té par en déhors, làhaut lacase. Li sourti, li guété ; mais té dans lamarée noire, li napas trouve narien. Cîment li après maziné là, li tende éne lavoix qui causé : « Moi, çà. » — « Qui, toi ? » — « To camrade zozo payenqui. » Té éna sipas dé trois bananées qui ça garçon là, éne zour coment li té après rôde

tagne, il avait empêché un singe de manger les œufs du Paille-en-queue au bord d'un précipice. « C'est moi, je sais où est ta femme. Si tu veux la retrouver, suis-moi, il n'y a pas de temps à perdre. » — « Mais comment pourrai-je te suivre au milieu de cette obscurité ? » — « Je volerai à ras de terre, mon corps est tout blanc, mes ailes sont toutes blanches. Mais viens vite ; ce n'est pas le moment de causer ! »

L'oiseau vole et l'homme le suit. Ils vont, ils vont et arrivent au bord d'un immense fossé. C'était ce fossé même qui servait de frontière entre le pays des loups et le pays des hommes. Le paille-en-queue cesse de voler, se pose sur un pied de bois-de-natte et dit à son compagnon : « C'est ici ! il nous faut attendre un moment. Tout à l'heure les loups vont tous passer au fond de ce fossé-là : tu verras celui qui a volé ta femme. »

La mari s'assied, il se tait et regarde. Il était là depuis un bon moment : tâ, tâ, tâ, tâ, tâ, c'est un loup qui vient. « Est-ce toi qui as pris ma femme ? » — « Houn, whoun ! » — « Ce n'est pas lui, dit le paille-en-queue, laisse-le passer. » Arrive un autre loup. « Ce n'est pas lui, laisse-le passer. » Et les loups passent, passent, passent. Soudain le paille-en-queue s'écrie : « Le voilà ! c'est lui, regarde son ventre ! » C'était un gros

gouyaves dans lamontagne, té empéce éne zaco manze dizéifs ça payenqui là dans rempart. « Moi ça ; mo côné acote to femme ; quand to voulé trouve li, sivré moi, napas létemps pour perdi. » — « Mais côment mo va capabe sivré toi dans noirnoir ? » — « Mo pour vole enbas enbas ; mo lécorps tout blanc, mo lézailes tout blanc ; vine éne fois, napas létemps pour causé açthère. »

Zozo envolé, garçon sivrè li. Zaute allé, zaute allè, zaute arrive dans bord éne grand grand fossé. Ça fossé là même qui té servi balizaze pour péye loulous av péye doumoune. Payenqui arrête volé, li pose làhaut éne pied boidenatte, li dire garçon là : « Ici même ! nous bisoin aspère morceau : talhére tout loulous pour passe dans fond ça fossé là, to a trouve çenne qui fine volor to femme. »

Mari assisé, reste tranquille, guété, guété. Bon moment li là : tâ, tâ, tâ, tâ, tâ, éne loulou vini. « Toi qui fine prend mo femme ? » — « Houn, whoun ! » Payenqui dire : « Napas li, ça ; laisse li passé. » Ene laute loulou vini : « Napas li ; laisse li passé. » Loulous passé, loulous passé, loulous passé. Avlà éne coup payenqui crié : « Avlà li là, li même ça, guéte son vente. » Té éne gros loulou noir, liziés côment difé, vente

loup noir ; des yeux de feu, un ventre de barrique. L'homme se jette sur lui, le paille-en-queue saute sur sa tête : on le bat, on le pique, on l'assomme. Le loup qui a peur qu'on ne le tue, fait un effort et rend la femme.. Le mari est heureux. Tandis qu'il embrasse sa femme, le loup leur dit : « Désormais le diamant ne se rencontrera plus semé au hasard à la surface de la terre. Pour l'avoir il faudra creuser des mines profondes. »

C'est depuis ce temps que le diamant est devenu rare. Et pour n'en avoir qu'un tout petit morceau, les femmes doivent donner beaucoup d'or et beaucoup d'argent.

Bien pauvre d'invention, s'il y a même invention, car le loup qui rend intacte la femme avalée, on l'a rencontré et en Lorraine, au pays gallot et ailleurs encore sans doute. Mais quelques détails sont de notre façon, et la moralité qu'au dénoue-



côment barrique. Garçon là lève av li, peyenqui saute làhaut so latête, batté, piqué, pilé; loulou peir zaute touye li, li faire éne zeffort, li rende ça femme là. Mari content! Côment li après embrasse so femme, loulou dire zaute: « Açthère là diamant naplis pour trouve bonavini làhaut laterre; pour gagné, va blizé fouille fond fond même. »

Dipis ça létemps là diamant fine vine rare, et pour gagne nèque ptit ptit morceau même, madames blizé donne boucoup boucoup lor av larzent.

---

ment le conteur met bien à l'improviste dans la bouche du loup nous semble une trouvaille dont nul ne songera à lui contester la propriété.

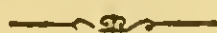




XVII

HISTOIRE DES SEPT COUSINS

ET DES SEPT COUSINES



Il y avait une fois un loup qui aimait à manger les petits enfants. Dans ce pays-là il y avait sept garçons qui avaient sept cousines, et chacun en aimait une.

Un jour le loup rencontre celle des petites filles qui aimait le plus jeune des garçons ; elle cueillait des graines de brèdes dangole sur un mur qui fermait une cour sur la rue. Il lui dit :

— Mon enfant, que faites-vous là toute seule dans la rue ? Vous n'avez pas peur des chiens ? Vous n'avez pas peur des loups ?

— Non, Monsieur. Je cueille des graines de dangole pour mes grandes sœurs ; elles m'ont dit qu'elles avaient besoin d'encre rouge pour écrire en rouge dans leurs cahiers.



XVII

ZISTOIRE SEPTE COUSINS

AV SEPTE COUSINES



Ti éna éne fois éne loulou qui té content manze petit zenfants. Dans ça paye là ti éna septe garçons qui ti éna septe cousines, et chaquène ti content éne.

Alà éne zour ça loulou là trouve ptit fille qui ti content plis pitit garçon, après rode lagrains brède gandaule làhaut éne miraille lentouraze dans larie. Li dire li :

— Mo zenfant, qui vous après faire tout seil dans la rie ? Vous napas peir liciens, vous napas peir loulous ?

Ptit fille là dire li :

— Non, missié ; mo après casse lagrains gandaule pour mo grand seirs : zaute dire moi zaute éna bisoin pour zaute faire lenque rouze pour crire en rouze dans cahier.

Le loup lui dit :

— C'est chez moi qu'il y a beaucoup de dangoles, beaucoup de raquettes, beaucoup de mûres, tout ce qu'il faut pour faire de bonne encre rouge ! Viens à la maison avec tes sœurs ; vous en prendrez autant que vous voudrez.

Le loup s'en va. La petite fille dit la chose à ses sœurs.

Les enfants ignorent la peur ; ils ne connaissent pas le danger. Le lendemain elles veulent aller toutes chez le loup. Le plus jeune garçon, qui s'appelait Petit Poucet, entend cela et leur dit :

— Eh vous ! prenez garde que cet homme-là ne soit un loup, oui ! n'y allez pas, les enfants !

— C'est toi qui es un enfant, un capon, un singe !

Elles le renvoient et partent.

Le lendemain, Petit Poucet retourne chez ses cousines : la maison était vide. Il appelle ; personne ne répond. Il cherche ; peut-être s'amusent-elles à jouer à cache-cache avec lui : il ne trouve rien ! Alors il se met à pleurer et s'écrie :

— Je savais bien que c'était la maison d'un loup ! Et le loup les mangera si je ne trouve pas le moyen de l'en empêcher.

Il retourne chez lui en courant, raconte la chose à ses frères, et les voilà comme des abeilles que l'on enfume : « Que faire, Petit Poucet ?

Avlà loulou dire li :

— Dans mo lacase qui éna plein gandaule, plein raquette, plein mirte, tout ça là qui bisoin pour faire bon lenque rouze ! vine çacé av to seirs, zaute a prend tant qui zaute contént.

Loulou allé ; ptit fille dire ça av so seirs.

Zenfants zamais gagne peir, zaute napas conne danzer. Lendimain, zaute tout voulé alle lacase loulou. Plis pitit garçon, qui ti appéle Ptit Poucet, tende ça, li dire zaute :

— Eh vous ! pengare ça doumounne là éne loulou, oui ! napas allé, zenfants !

— Toi même qui éne zenfant, éne capon, éne zacot !

Zaute pousse li, zaute allé.

Lendimain grand bomatin, Ptit Poucet tourne lacase so cousines : lacase vide. Li appélé, personne napas réponde. Li rôde rôdé pengare zaute zoué couc av li, li napas trouve narien ! Li comence ploré, li dire :

— Mo té côné ça éne lacase loulou ! Loulou là pour manze zaute quand mo napas trouve éne magnière empéce li !

Li galpé so lacase, li raconte ça so frères ; zaute coment mouces dimiel dans lafimée : « Qui nous va faire, Ptit Poucet ? Qui nous va faire,

Que faire, Petit Poucet ? » Petit Poucet s'assied par terre et réfléchit. Soudain il se lève et leur dit :

— N'ayez pas peur ! nous irons chez le loup, nous le tuerons, et nous reprendrons nos sept cousines.

Cependant les sept petites filles étaient arrivées à la maison du loup : une maison magnifique ; un jardin superbe avec toute espèce d'arbres, toutes sortes de fleurs. Elles se promènent, elles cueillent tout ce qui leur plaît. Quand l'heure s'avance et que leurs jupes sont pleines, elles veulent partir : la porte est fermée. Elles frappent, elles crient, elles appellent : personne. La peur les prend, elles se mettent à pleurer. Soudain toute la maison s'allume en grand ; une bande de loups sortent, les saisissent, les emportent dans la maison et les enferment dans le godon.

Pendant ce temps, Petit Poucet avait couru à la boutique. Il achète du poisson salé et du riz, en fait un paquet, retourne à la maison et dit à ses frères :

— Allons, vous autres, partons ! il n'y a pas de temps à perdre.

Ils marchent, ils marchent, et les voilà qui rencontrent une charrette que traînait un petit âne. Petit Poucet dit à ses frères :

Ptit Poucet ? » Ptit Poucet assise par terre ; li maziné. Ene coup là li lévé, li dire zaute :

— Napas bisoin peir ; nous va alle lacase ça loulou là, nous va touye li, nous a prend nous septe cousines !

Létemps là, ça septe ptit filles là té fine arive lacase loulou : bel bel lacase, bel bel zardin, tout qualité zarbes, tout qualité fleirs ! Zaute proméné, zaute casse tout ça qui zaute content. Lheire tard, zaute zipes fine plein, zaute voulé allé : laporte frémé ! Zaute batte laporte, zaute crié, zaute apélé : personne vini. Zaute comence gagne peir, zaute comence ploré : avlà éne coup tout lacase allime en grand, éne bande loulous sourti, tchiombo zaute, amène zaute dans lacase, fréme zaute dans godon.

Létemps là Ptit Poucet té fine galoupe laboutique ; li acète posson salé av douriz, li faire éne paquét, li tourne lacase, li dire av so frères :

— Anons allé, vous zaute ! napas létemps pour perdi.

Zaute marcé, zaute marcé ; avlà zaute zoinde éne çarette av éne ptit bourique. Ptit Poucet dire zaute :

— Si nous avions cette charrette-là, nous ne nous fatiguerions pas.

La charrette appartenait à un méchant petit malabar qui vendait du sable. Ils le bousculent, jettent le sable et montent dans la charrette.

L'âne marche, marche, marche, et les voilà tous qui ont faim ; mais, seul, Petit Poucet a une bonne provision de riz et de poisson salé. Il leur dit :

— Je vais vous donner à tous de quoi manger ; mais j'y mets une condition. C'est moi qui sera le chef ; et tout ce que je vous ordonnerai de faire, vous le ferez.

Tous disent oui, et Petit Poucet leur donne à manger.

Les voilà qui rencontrent un cocotier planté au bord de la route. Petit Poucet arrête l'âne, et leur dit :

— J'ai besoin de ce cocotier. Qu'on le coupe et le mette dans la charrette.

Ils se mettent à murmurer : « Pourquoi faire ? — c'est un gros ouvrage, ça ! — c'est dur à couper, un cocotier ! » Petit Poucet leur dit :

— Je n'entends pas tout ça ! Où est mon riz ? où est mon poisson ? J'ai dit de couper et de mettre dans la charrette.

Ils ont le bec cloué. Force leur est de descen-

— Quand nous gagne çarette là nous napas pour lassé.

Çarette là té pour éne faye faye malbar marçand lasabe ; zaute pousse li, zaute zette lasabe, zaute monte dans çarette.

Bourique marcé, marcé, marcé. Avla zaute tout gagne faim ; mais nèque Ptit Poucet tout seil qui gagne bon morceau douriz av pôsson salé. Li dire zaute :

— Mo va donne zaute tout manzé, mais mo faire éne condition : moi même qui va céf ; tout ça qui mo comande zaute faire, zaute va faire.

Zaute tout dire oui ; Ptit Poucet donne zaute manzé.

Avlà zaute zoinde éne pied coco dans bord cimin. Ptit Poucet arrête bourique, li dire zaute :

— Mo bisoin ça pied coco là ; coupe li, mette dans çarette.

Zaute comence cipoté : « Qui faire? — Grand grand louvraze ça ! — coco là li raide pour coupé, oui ! » Ptit Poucet dire zaute :

— Mo napas conne ça ! A cote mo douriz ? à cote mon pôsson ? Mo dire zaute coupé, mette lhaut çarette !

Zaute tout labec sauté. Zaute bisoin dicendé,

dre ; ils abattent le cocotier et le chargent sur la charrette avec les cocos.

Ils vont, ils vont. Les voilà qui rencontrent un cuisinier en train de cuire un jambon dans une grande marmite devant la porte de sa cuisine. Petit Poucet arrête l'âne et leur dit :

— J'ai besoin de cette marmite. Allez me la prendre, mettez-la dans la charrette.

Ils se mettent encore à regimber : « pourquoi une marmite ? — Le cuisinier ne voudra jamais nous la donner ; — nous n'avons rien à faire cuire ! » Petit Poucet se contente de leur répondre :

— Où est mon riz ? Où est mon poisson ? Qu'on aille me chercher cette marmite !

Force leur est de descendre. Ils entrent en arrangement avec le cuisinier, prennent la marmite et la mettent dans la charrette.

Ils vont, ils vont ; la maison du loup n'est pas loin maintenant. Les voilà qui rencontrent un vieux blanc qui avait un fusil à la main et portait une pompe sur le dos. Petit Poucet arrête encore son âne, et dit à ses frères :

— Voilà les derniers objets dont j'aie besoin : ce fusil et cette pompe. Allez les prendre et mettez-les dans la charrette.

Pour cette fois, ils refusent tout net : ils ont peur que le vieux blanc ne leur lâche un coup

coupe pied coco, çarze làhaut çarette av son cocos.

Zaute allé, zaute allé ; avlà zaute zoinde éne cousinier qui après couit zambon dans éne grand marmite divant laporte so lacousine. Ptit Poucet arête bourique, li dire zaute :

— Mo bisoin ça maman marmite là ; alle prend li, mette dans çarette.

Zaute comence encore napas vlé : « Qui faire marmite ? — Zamais cousinier pour donne li ? — Napas narien pour couit. » Ptit Poucet nèque réponde :

— Où li mon douriz ? où li mon pôsson ! Alle çasse marmite là !

Zaute blizé dicendé, arranze zaffaire av cousinier, prend marmite, mette li dans çarette.

Zaute allé, zaute allé ; lacase loulou napas loin asthère. Alà zaute zoinde éne vié blanc qui ti marce av éne fisil dans so lamain, sembe éne lapompe làhaut so lédos. Ptit Poucet arrête encore bourique, li dire av so frères :

— Ça même dernier quiqueçoses mo bisoin : ça fisil là sembe ça lapompe là. Alle prend ; mette dans çarette.

Ça voyaze là zaute napas voulé même : pengare vié blanc là pette zaute éne coupdefisil.

de fusil. Petit Poucet se fâche ; il tire son couteau et leur crie :

— Apportez vos ventres, que je reprenne mon riz et mon poisson salé.

Du coup ils sautent tous à bas de la charrette, ils courent au vieux blanc, le cajôlent et l'entortillent sans doute, prennent le fusil avec la pompe, les mettent dans la charrette, et l'on repart.

A force de marcher, les voilà rendus à la maison du loup. C'est l'âne qui est content ! la charrette était lourde avec tout ce chargement-là.

La porte cochère était fermée. Petit Poucet passe entre les barreaux, ouvre la porte toute grande, fait entrer la charrette. La maison est ouverte, Petit Poucet entre seul et laisse ses frères dans la charrette. Les loups étaient réunis au salon ; ils dansaient et chantaient. Petit Poucet écoute, ils chantaient en chœur : « Demain elles seront grasses, nous les mangerons. » Il laisse les loups faire leur tapage et se met à visiter toute la maison. En cherchant partout il arrive près du godon ; il entend qu'on pleure là-dedans. La clef était sur la porte, il ouvre d'un coup : c'était bien là ! Les sept cousines sautent sur lui, l'embrassent, lui serrent le cou. Petit Poucet les repousse et leur dit :

— Restez tranquilles donc ! ce n'est pas l'heure de s'embrasser à présent ! il faut vous

Ptit Poucet en colère : li tire son couteau, li criё zaute :

— Amène ventes : mo tire mo douriz av mo pôsson salé !

Zaute tout nèque saute enbas çarette ; zaute couri av ça vié blanc là, quiquefois zaute embéte embéte li, zaute prend fisil av lapompe, zaute mette dans çarette, zaute allé.

Aforce marce marcé avlà zaute fine arrive lacase loulou. Bourique content, oui ! çarette là li lourde av tout ça quiqueçôses qui lâdans là.

Laporte larie fermé : Ptit Poucet passe dans barreaux, ouvert laporte en grand, faire rente so çarette. Lacase ouvert, Ptit Poucet tout seil rentré, li quitte so frères dohors dans çarette. Tout loulous ti dans salon : zaute après dansé, après canté ; Ptit Poucet couté, zaute tout çanté : « Dimain zaute va gras, nous va manze zaute ! dimain zaute va gras, nous va manze zaute ! » Li laisse loulous faire zaute vacarme, li rôde rôde partout partout dans tout lacase. Coment li arrive à cote godon, li tende doumounde après ploré lâdans. Laclé ti lâhaut laporte ; li ouvert éne coup : ça même, ça ! so septe cousines saute lâhaut li, embrasse li, serre so licou. Ptit Poucet pousse pousse zaute, li dire zaute :

— Resse tranquille, donc ! napas létemps pour

tenir prêtes à vous sauver quand tout à l'heure je vous appellerai.

Il retourne dans la cour, prend ses frères, les amène sans bruit dans le godon auprès de leurs cousines et leur dit :

— Pas de bruit : écoutez bien ! Tout à l'heure je tirerai un coup de fusil ; aussitôt que vous entendrez ce coup de fusil, jetez tous ensemble un grand cri ; frappez, heurtez, battez la porte, faites tout le vacarme possible ! Voilà mes ordres, c'est de cette manière que je vous sauverai la vie.

Petit Poucet retourne dans la cour ; il prend la bride de l'âne et le fait monter sous la varangue avec la charrette ; de là il pénètre dans le vestibule et s'arrête devant la porte du salon. Le loup l'aperçoit et dit à ses amis :

— En voilà un de plus à manger !

Mais Petit Poucet n'a pas peur. Il tient son fusil à la main et dit au loup :

— N'essaie pas de bouger, la maison est pleine de mes soldats. Mais je veux régler mon affaire avec toi ! ce sont tes amis eux-mêmes qui jugeront ; c'est eux qui décideront lequel est le plus fameux de toi ou de moi.

Le loup et tous les autres loups répondent d'une seule voix : « Oui, oui ! nous allons voir ! »

Petit Poucet dit au loup :

— Je te laisse commencer.

embrassé açthère. Zaute bisoin paré pour sauvé : talhère mo va apéle zaute.

Li tourne dans lacour, li prend so frères, li amène zaute doucement doucement dans godon av so cousines, li dire zaute :

— Napas faire tapaze, coute bien. Talhère mo pour tire éne coupdefisil ; sitôt vous tende coupdefisil là, zaute tout ensembe largue éne guélé ; tapé, cogné, batte laporte, faire tapaze ; ça même qui mo comande vous, ça magnière là qui mo pour sauve vous lavie.

Ptit Poucet tourne dans lacour ; li prend labride bourique, li faire li monte enbas lavarangue av çarette, li fonce dans vestibile, li barre laporte salon. Loulou trouve li, li dire av so camrades :

— Avlà encore éne laute pour nous manzé !

Mais Ptit Poucet napas gagne peir. Li tine fisil dans so lamain, li dire loulou :

— Napas saye bouzé : tout lacase plein av mo soldars. Mais mo vlé règue zaffaire av toi ; to camrades même qui va zize nous, zaute même qui pour dicidé qui plis famé, sipas toi, sipas moi.

Loulou sembe tout loulous nèque dire : « Oui ! oui ! anons guété ! »

Ptit Poucet dire loulou :

— Mo laisse toi-même comencé.

Le loup commence. Il dit au Petit Poucet :

— Allons voir qui a le plus gros ventre. Voilà le mien.

Et il montre son ventre. Ce n'était pas un ventre, mais une barrique.

Petit Poucet renverse la charrette. Il se met debout dedans, sa tête seule dépasse et il dit :

— Regardez le mien !

Tous les loups sont forcés de crier : « Le ventre de Petit Poucet est plus gros ! le ventre de Petit Poucet est plus gros ! »

Le loup est en colère. Il dit :

— Eh bien ! voyons qui a la plus grosse tête.

Le loup tire son chapeau et montre sa tête : un giraumon !

Petit Poucet saisit la marmite à jambon et la met sur sa tête. Tous les loups sont forcés de crier : « Celle de Petit Poucet est plus grosse ! Celle de Petit Poucet est plus grosse ! »

Le loup reste interloqué. Il dit :

— Allons voir qui a les plus gros tétés.

Il ouvre d'un coup sa chemise, les seins du loup étaient comme deux gargoulettes.

Petit Poucet prend deux cocos ; il les fourre sur son estomac sous sa chemise « Les tétés de Petit Poucet sont plus gros ! les tétés de Petit Poucet sont plus gros ! »

Loulou comencé. Li dire Ptit Poucet :

— Anons guété qui gagne plis gros vente. Avlà pour moi.

Li monte so vente : napas éne vente, ça : éne barique !

Ptit Poucet nèque renverse çarette ; li diboute dans çarette, so latête tout seil dépassé ; li dire :

— Guéte ça qui pour moi !

Tout loulous bisoin crié : « Vente Ptit Poucet plis gros ! vente Ptit Poucet plis gros ! »

Loulou en colère. Li dire :

— Ah ben ! anons guété qui gagne plis gros latête.

Loulou tire çapeau, li monte so latête : éne ziraumon !

Ptit Poucet pèse marmite zambon, li méte li lhaut so la tête ; tout loulous blizé crié : « Pour Ptit Poucet plis gros ! pour Ptit Poucet plis gros ! »

Loulou vine bête. Li dire :

— Anons guété qui gagne plis gros tétés.

Li ouvert éne coup so cimise : so tétés loulou dé gargoulettes !

Ptit Poucet prend dé cocos ; li mette en bas so cimise lhaut so lostomac : — « Tétés Ptit Poucet plis gros ! tétés Ptit Poucet plis gros ! »

Le loup est furieux. Cette fois il dit :

— Eh bien ! voyons qui criera le plus fort.

Il pousse un hurlement : les vitres de la maison tremblent.

Petit Poucet ne cherche pas midi à quatorze heures. Il bat son âne. L'âne fronce son nez, allonge ses dents : « hihan ! hihan ! hihan ! » Tous les loups rient. « Bien sûr, bien sûr que c'est Petit Poucet qui peut gueuler le plus fort ! »

Mais le loup, lui, ne rit pas. Il déboutonne ses trowsers et dit :

— Cette fois-ci nous allons voir qui peut rendre le plus d'eau.

Et il se vide. Il remplit tout ce qu'il y a de vases, de gamelles, de cuvettes, de seaux.

Que fait Petit Poucet ? Il arrange sa pompe et le voilà qui pompe, qui pompe, qui pompe. La maison commence à se remplir d'eau. Ce sont les loups eux-mêmes qui sont obligés de l'arrêter de peur d'être noyés. Et le loup, tout mouillé qu'il est, se sent la bouche sèche.

Petit Poucet dit au loup :

— Eh toi ! je ne te donne plus que deux coups. Si tu les perds encore, ton affaire est jugée !

Le loup commence à avoir peur, il n'a plus de salive. Mais il faut bien continuer la lutte, et il dit :

Loulou firié. Ça coup là li dire :

— Ah ben ! anons guété qui va criē plis fort.

Loulou largue éne guélé : vites lacase tremblé !

Ptit Poucet napas rôde divant derrière ; li batte so bourique. Bourique fronce nénez, allonze lédents : « hihan ! hihan ! hihan ! » Tout loulous rié : — « Bien sir, bien sir qui Ptit Poucet qui capave guéle plis fort ! »

Mais loulou napas rié, li. Li déboutône quilotte, li dire :

— Ça vôyaze là nous pour guété qui capabe rende plis beaucoup dileau.

Loulou vidé même : li rempli tout vases, tout gamelles, tout quivettes, tout séaux.

Qui Ptit Poucet faire ? Li arranze so lapompe, li pompé, pompé, pompééé : lacase comence plein av dileau. Tout loulous même que blizé arrête li pour zaute napas nôyé ! Quamême loulou mouillé, li bisoin reste sec.

Ptit Poucet dire loulou :

— Eh toi ! encore dé coups tout seil ! Quand ça de coups là moi qui casse toi encore, to zaffaire zizé même.

Loulou comence peir ; li crace coton. Mais li bisoin saye encore, li dire :

— Parions que ma queue est plus longue que la tienne.

Le loup tire sa queue. Le queue du loup était longue et grosse comme un brancard de charrette.

Mais Petit Poucet n'est pas en peine. Il s'attache le cocotier par derrière et leur dit : « Mesurez nos deux queues, mesurez juste ! » Mais à quoi bon mesurer, un cocotier est plus long qu'un brancard de charrette.

Petit Poucet dit au loup :

— Eh toi ! fils de ta mère ! voici ton dernier coup. Je t'avertis cette fois encore : penses-y bien.

Cette fois le loup a tout à fait peur. Dans sa frayeur il sent son ventre gargouiller comme t'il était plein de grenouilles. Il dit à Petit Poucet :

— Eh bien ! allons voir who can blow the biggest wind.

Et il se donne un coup sur le ventre. Maman ! quelle odeur et quel bruit ! La charrette recule de deux tours de roues : l'âne même a honte.

Petit Poucet fait un bond. Il est furieux et dit au loup :

— Comment, malappris ! comment, malpropre ! comment, mal élevé ! C'est là une chose

— Mo parié qui mo laquée plis longue qui ça qui pour toi.

Loulou tire solaquée : laquée là longue longue et gros gros coment éne brancard çarette !

Mais Ptit Poucet napas en peine. Li amarre ça pied coco là av li par derrière ; li dire zaute : « Misire nous dé laquées ; misire zisse ! » Napas lapeine pour misiré, pied coco plis longue qui brancard çarette.

Ptit Poucet dire av loulou :

— Eh toi, pitit to manman ! ça to denier coup, oui ; mo prévini toi encore éne fois : mazine bien !

Ça coup là, loulou peir même, mo dire vous. Dans so lafrayeir là, li senti so vente comence brouille brouille av dileau ; comâ dire gournouies plein làdans. Li dire Ptit Poucet :

— Ah ben ! anons guété qui capave casse éne pété plis fort !

Loulou tape so vente éne coup. Manman ! napas pèle éne lodéir mazizi av éne tapaze, ça ! Çarête quilé : li roule dè tours laroues ; bourique même honte.

Ptit Poucet saute en lair à force li en colère. Li dire loulou :

— Coment, coçon ! coment malprôpe ! coment, mal élevé !

à faire devant un homme comme moi ? Grossier personnage !

Petit Poucet saisit son fusil, vise le loup, pèse la gachette. Boum ! voilà le loup par terre, il tourne de l'œil et meurt.

En entendant le coup de fusil, les frères de Petit Poucet et ses cousines commencent un affreux vacarme ; ils donnent des coups aux cloisons, font battre les portes, renversent les meubles, poussent des cris. Les loups croient que ce sont les soldats, sautent par les fenêtres et se sauvent à toutes jambes.

Voilà donc Petit Poucet resté maître de la maison du loup avec tout ce qu'il y avait dedans, meubles, assiettes, argenterie, piano dans le salon, bon vin dans la cave, bon linge dans les armoires, tout ce qu'il faut. Il prend pour lui la chambre du loup et donne à chacun de ses frères une chambre avec un cabinet.

Tous se marièrent le même jour. Une noce superbe. Tout le monde fut invité : le vieux blanc qui avait prêté à Petit Poucet la pompe et le fusil, le cuisinier qui avait donné la marmite à jambon, et jusqu'au méchant petit malabar marchand de sable qui avait laissé prendre sa charrette et son âne.

Je veux, moi aussi, entrer à la cuisine pour attraper un morceau. On me donne un coup de

Çà, éne quiqueçose pour faire divant éne doumoune coment moi, côçon !

Ptit Poucet pèse son fisil, li vise loulou, li pèse gacette : boum ! loulou en bas, li vire cayes, li môrt même.

Coment zaute entende coudefisil là, frères Ptit Poucet av so cousines comence éne vacarme, tapé, batte laportes, çavire meibes, guélé ; loulous tende ça, zaute croire soldars ; zaute tout saute lafenête, piqué, balié, bouré même.

Avlà Ptit Poucet fine reste maître lacase loulou av tout ça qui làdans, meibes, zassiettes, couverts, piano dans salon, bon divin dans lacave, bon linze dans larmoires, tout ça qui bisoin. Li prend laçambe loulou pour li ; li donne so frères çaquéne so laçambe av éne cabinet.

Zaute tout marié même zour. Napas appelle éne grand diner, ça ! Tout doumonnde fine invité : vié blanc qui ti prête Ptit Poucet son fisil av so lapompe, cousinier qui ti donne marmite zambon, zousqu'à ça faye malbar marçand lasabe qui ti laisse prend so çarette av so bourique.

Moi aussi mo voulé rente lacousine pour gagne morceau manzé : zaute flanque moi éne coupde-

pied qui m'envoie ici vous raconter cette histoire.

Ici tout est nôtre : *Lindor fecit.* Aucun autre conte n'a une saveur de terroir plus prononcée. Seulement le lecteur devra pardonner au vieux conteur un peu de crudité en constatant qu'on peut être noir et Gaulois. S'il nous fallait, dans notre recueil, désigner entre tous un conte qui suffît à donner une



pied, zaute faire moi tombe ici pour raconte vous ça zistoire là.

---

idée du génie créole, c'est bien certainement celui-ci que nous choisirions. Le tournoi du héros et de Loulou est dans toutes ses phases une invention qu'on aurait mauvaise grâce à venir nous contester.





XVIII

HISTOIRE DE MARIE-JOSÉ (JOSEPH)

Il y avait une fois un bonhomme si vieux, si vieux, que personne ne pouvait savoir quel âge il avait.

Un jour que Marie-José était allé pêcher des tectecs au bas de la rivière, il rencontre le vieux bonhomme qui pêchait des bigorneaux. Marie-José lui dit : « Bonjour, grand-papa, comment vous portez-vous ? » Le bonhomme le regarde bien et lui dit : « Parions, mon camarade, que tu ne peux pas me dire quel est mon âge ? »

— Je ne sais pas ; mais vous avez l'air bien vieux.

— Tu vois ces bigorneaux, ces crabes, ces anguilles ? Si dans deux jours tu ne peux me dire mon âge, je ferai de toi une anguille, un crabe ou un bigorneau !

Marie-José a peur ; il veut entortiller le bon-



XVIII

ZISTOIRE MARIE ZOZÉ

Ti éna éne fois éne viévié bonhomme, personne napas ti côné qui lâze li ti gagné. Ene zour Marie Zozé alle lapéce tectec enbas larivière, li trouve ça vié bonhomme là après lapéce bigorneau. Marie Zozé dire li : « Bonzour, grandpapa, côman vous ça va ? » Bonhomme là guette li bien, après ça li dire li : « Parié, mo camrade, to napas capabe dire moi qui lâze mo éna ? »

— Mo napas côné ; mais vous gagne lair bien vié.

— To guétte ça bigorneaux là, ça carabes là, ça anguïes là ? Si dans dé zours to napas dire moi qui lâze qui mo éna, mo envôye toi av zaute.

Marie Zozé gagne peir ; li oulé embéte ça

homme, il commence à l'amadouer avec de belles paroles. Mais le vieux était un malin ; il lui dit bonjour et s'en va.

Voilà Marie-José assez triste. Il revient chez lui et ne peut manger. Sa femme lui demande pourquoi il ne mange pas, ce qu'il a. Marie-José ne répond rien et baisse la tête. Sa femme le cajole tant et tant qu'il lui dit : « Eh bien, tu sauras que j'ai rencontré un vieux vieux bonhomme qui pêchait des bigorneaux au bas de la rivière. Il m'a dit que si dans deux jours je ne pouvais pas lui dire son âge, il me tuerait. » Sa femme lui dit : « N'aie pas de chagrin ! mange ! je te dirai comment t'y prendre pour savoir l'âge de ce bonhomme-là. »

Lorsque Marie-José eut fini de manger, sa femme lui dit : « Demain, tu iras m'acheter un sac de duvet, deux longs bambous et une jarre de gros sirop. » Le lendemain, de bon matin, Marie-José va au bazar et achète ce que sa femme lui a demandé. Quand il est de retour, sa femme lui fait tirer tous ses habits, enduit tout son corps de sirop et le roule dans le duvet. Puis elle prend les deux bambous et lui en fait une queue : Marie-José ressemble à un tigre un jour de ghoûn. Alors sa femme lui dit : « A midi juste, ce vieux bonhomme-là se couche pour faire un somme sur une roche au bord de la rivière ; approche-toi

bonhomme là, li comence cause bagout; mais vié bonhomme là ti malin, li dire bonzour, li allé.

Alà Marie Zozé çagrin; li arrive dans so lacase, li napas capabe manzé. So femme dimande li qui fére li napas manzé, qui li gagné; Marie Zozé napas réponde narien, li baisse so latéte. So femme embéte embéte li, alà li dire so femme : « To napas côné mo ti trouve éne vié bonhomme qui té après lapèce bigorneaux enbas larivière; li ti dire moi si dans dé zours mo napas dire li qui lâze li éna, li pour touye moi. » So femme dire li : « Napas bisoin çagrin ; manzé ; mo va dire toi couma to a fére pour cône lâze ça vié bonhomme là. »

Alà quand Marie Zozé té fini manzé, so femme dire li : « Dimain, alle aceté éne sac ptit plimes, dé longue bambous, ec éne lazarre sirop lamélasse. » Lendimain bomatin Marie Zozé alle bazar, li aceté tout ça qui so femme ti dire li. Arrive dans so lacase so femme tire tout so linze làhaut so lécorps, vide sirop lamélasse av li, roule li dans sac ptit plimes; li prend ça dé bambous là, li mette éne laquée av li : alà Marie Zozé fine vine couma éne tigue zour gounn. Açthère là so femme dire li : « Ziste midi, ça vié bonhomme là dourmi làhaut éne roce bôrd larivière; alle doucement; saute éne coup làhaut li. » Marie Zozé

doucement et saute sur lui. » Marie-José est si content, vous dis-je, qu'il embrasse sa femme.

Arrivé au bord de la rivière, il trouve le vieux bonhomme endormi. Son cœur bat, il s'élance sur le vieillard. Le bonhomme se réveille en sursaut ; il ouvre de grands yeux pour mieux voir Marie-José, et s'écrie : « Voilà mille ans que j'existe, mais jamais je n'avais vu un homme avec des plumes et une queue ! » Marie-José part à la course, rentre chez lui, prend sa femme à pleins bras, l'embrasse encore et lui dit : « Merci, merci, ma femme ! tu m'as sauvé la vie, Dieu te bénira ! » Les voilà tous les deux bien heureux.

Le lendemain, Marie-José s'habille ; il va à la rivière ; le vieux bonhomme l'attendait et lui dit :

— Bonjour, mon garçon ! Eh bien ! tu sais mon âge ?

— Bonjour, grand-papa ! Vous allez bien ? Mais, vous ne vous êtes donc jamais taillé la barbe ?

Mais le vieux saute sur Marie-José.

— De belles paroles sauvent leur homme, mais pas avec moi, mon petit ! Quel est mon âge ? Réponds, j'écoute.

— Vous avez mille ans, grand-papa.

Le vieux est abasourdi et reste muet. Puis :

si tant content, mo dire vous, qui li embrasse so femme.

Arrive enbas larivière, li trouve ça vié bonhomme là après dourmi. So léquér sauté; li fonce éne coup làhaut vié bonhomme là. Bonhomme là lève en sautant; li voir Marie Zozé; li carquille so lizié, li dire : « Mo éna mille bananées, mais zamais mo té voir éne doumounde sembe plimes av laquée! » Marie Zozé néque sauvé méme, galpé, arrive lacase, tchombô so femme, embrasse li encore : « Grand merci, mo femme, toi-méme qui fine sauve mo lavie : Bondié va soulaze toi. » Avlà zaute dé bien content.

Lendimin Marie Zozé çanzé, li alle larivière, li trouve ça vié bonhomme là qui ti après aspère li :

— Bonzour, mon garçon; ah ben! to côné qui lâze qui mo éna?

— Bonzour, grand papa; vous çava bien? Mais zamais vous té taille vou labarbe donc?

Mais vié bonhomme là saute l'haut Marie Zozé :

— Bon bagout çappe lavie, mais napas éc moi, mon garçon. Qui lâze mo éna? Causé, mo tendé.

— Mille bananées, grand papa.

« Mais comment donc as-tu fait pour savoir mon âge? »

Marie-José lui raconte ce que sa femme lui a fait faire.

Le soir le vieux bonhomme donna un grand dîner dans la case de Marie-José...

« Eh vous, enfants! il est temps d'aller se coucher, oui! Prenez garde qu'il ne vous pousse des cornes! »

Elle nous vient de notre voisine, l'île de la Réunion. Mais



Vié bonhomme là gaga, li reste séc : « Mais coumâ to ti fére pour cône mo lâze donc ? »

Marie Zozé raconte li ça qui so femme té dire li fére.

Asoir vié bonhomme là donne éne grand diner lacase Marie Zozé.

« Eh ous, zenfants, létemps pour dourmi, oui ! pendgare cornes poussé. »

---

certains détails sont mauriciens.





XIX

HISTOIRE DE LA BONNE FEMME

ET DES VOLEURS



Une fois, sept voleurs allèrent dévaliser la case d'une bonne femme. La vieille, en les entendant venir, ouvrit sa porte et se sauva. Rendue à quelque distance, elle monta sur un grand arbre et se dit : « Quand les voleurs passeront, je verrai où ils iront. »

Les voleurs entrent dans la maison, prennent tout ce qui s'y trouve, argent, linge, meubles, font des paquets de tout leur butin et ressortent. Ils prennent le chemin même qu'avait pris la bonne femme, et arrivent auprès de l'arbre. Un d'eux dit à ses compagnons : « Arrêtons-nous ici, et partageons notre prise. »

Un voleur monte sur l'arbre en sentinelle, pour voir si personne ne vient.



XIX

ZISTOIRE BONNEFEMME

AV VOLEIRS



Ti éna éne fois septe voleirs qui ti alle coquin lacase éne bonnefemme. Bonnefemme là tende voleirs vini, ouvert so laporte, li sauvé, li alle éne bonne distance, li monte lahaut éne grand pié zarbe, li dire : « Quand voleirs passé, mo va trouvé acote zaute allé. »

Voleirs ente dans lacase, volor tout ça qui éna, larzent, linze, tout quiqçose. Zaute sourti av paquets. Avlà zaute passe dans méme cimin acote bonnefemme ti passé, zaute arrive acote ça pié là. Ene dire av so camrades : « Anons arrété, nous va partazer ça qui nous fine coquin. »

Ene monte làhaut pié pour veillé pengare doumoune vini. Coment li monté, bonnefemme là

Quand elle le voit monter, la vieille a peur et croit qu'il vient la tuer. Le voleur l'aperçoit et lui demande ce qu'elle fait là. La bonne femme répond et la conversation s'engage. « Mais, lui dit la bonne femme, vous avez la langue trop longue, donc! vous parlez trop fort! — Mais non! répond le voleur; je n'ai pas la langue trop longue. Ma langue n'est pas plus longue que la vôtre! — Eh bien, mesurons pour voir! dit la bonne femme. » Et les voilà qui mettent leurs langues l'une contre l'autre pour mesurer. D'un coup de dents, la vieille coupe la langue du voleur. Le voleur dans sa souffrance lâche la branche, dégringole et tombe sur un paquet de hardes auprès de ses compagnons. Ils lui crient : « Mais qu'as-tu donc? mais qu'as-tu donc? Parle! » Impossible. Il ne peut que lever la main en montrant le haut de l'arbre : « Houhah! houhahouah! » La frayeur les prend, et les voilà qui se sauvent à toutes jambes laissant là les nippes, les paquets et tout ce qu'ils ont pris.

Quand ils sont loin, la bonne femme descend, reprend toutes ses affaires et retourne dans sa case en riant.

C'est le plus court de nos contes, et ce n'est pas le moins bête. Lindor dut être quelque peu fier le jour où il inventa ces

peir, li croire li vine touye li. Voleir trouve bonnefemme, li dimande li qui li fére là. Bonnefemme cause av li; touldé cause causé. Bonnefemme dire li : « Mais vous éna lalangue trôp longue, don! vous cause trôp fort! » Voleir dire li : « Mais non, mo napas lalangue trôp longue; mo lalangue napas plis longue qui pour vous. » Bonnefemme dire li : « Anons misiré. » Avlà touldé mette lalangue ensame pour misiré. Bonnefemme morde éne coup, li coupe lalangue ça voleir là. Voleir, ladouleir av li, largue brance, çaviré, tombe lahaut paquet linze acote son camrades. Zaute dire li : « Mais qui to gagné donc! mais qui to gagné, donc! Causé! » Napas fouti! Li néque léve lamain enlair lahaut pié : « Houhah! houhahouah!! » Zaute tout lafrayeir av zaute, pique éne taillé, mo dire vous, quitte linze, quitte paquets, tout ça qui zaute fine volor.

Quand zaute loin, bonnefemme dicendé, prend tout so zeffêts; li tourne dans so lacase; li rié!

---

deux langues qui se mesurent; bien peu auraient pu faire cette heureuse trouvaille.



XX

HISTOIRE DE TRANQUILLE

ET DE BRIGAND



Il y avait une fois un roi qui avait eu un fils. Mais au moment où il vint au monde, comme sa figure était une figure de brigand, son père le nomma Brigand.

Deux ou trois années après, la reine accoucha d'un autre garçon. Mais comme la figure de ce second enfant était la douceur même, son père l'appela Tranquille.

A mesure que les deux enfants grandissaient, celui qui se nommait Brigand devenait un vrai brigand, le père et la mère ne savaient qu'en faire. Mais Tranquille était doux comme miel; tout ce qu'on lui disait il l'écoutait, tout ce qu'on lui ordonnait il le faisait. Malheureusement il était un peu bête et nonchalent.

Leur père aimait beaucoup la chasse. Un jour,



XX

ZISTOIRE TRANQUILLE

AV BRIGAND



Ti éna éné fois éne léroi qui fine gagne éne petit garçon. Mais lheire pitit là sourti dans vente so maman, coment so figuire brigand même, so papa appelle li Brigand.

Dé trois bananées passé, lareine accouce éne laute garçon. Mais coment figuire ça sécond pitit là té douce douce même, so papa appelle li Tranquille.

A misire ça dé zenfants là vine grand, ça qui appelle brigand brigand même : papa av maman napas coné qui zaute va faire av li. Mais Tranquille éne ptit dimiel : tout ça qui dire li, li coûté ; tout ça qui comande li faire, li faire. Domaze li inpé bête bête et gnangnan.

Zaute papa té bien content laçasse. Ene zour

au moment de partir pour s'en aller chasser dans un autre pays, il fit appeler Brigand et Tranquille et leur dit :

— Écoutez, mes enfants, vous voilà maintenant en âge de commencer à travailler ; je pars pour un autre pays, et je veux vous donner à chacun son ouvrage. Toi, Brigand, puisque tu es l'aîné, c'est toi qui dirigeras l'habitation. Fais bien travailler les hommes ; le nettoyage, le nettoyage avant tout : à mon retour, je ne veux pas trouver une herbe, pas un brin de paille. Pour toi, Tranquille, qui es le plus jeune, je te confie tous les travaux d'intérieur. Tu sais que ta mère ne tardera pas à accoucher et que la jument aussi va mettre bas. Veille bien à ce que la chambre n'ait pas de courant d'air, que le lit soit bon ; fais tuer une poule, qu'on lui donne du bouillon ; la litière doit être toujours fraîche, et que le palefrenier lui fasse boire de l'eau de son un peu tiède. Vous avez entendu. Allez !

Le roi partit.

Le lendemain, de grand matin, Brigand se rendit à l'habitation. Il fait appeler tous les hommes et leur dit :

— Holà, vous autres ! vous savez que c'est moi le maître, à présent. Quand je donnerai un ordre, attention !

— Il entre dans un carreau de magnoc ; il voit

coment li pour alle laçasse dans éne laute paye, li faire appelle Brigand av Tranquille, li dire zaute :

— Couté, mo zenfants ! zaute assez grand açthére pour comence travaille ; mo pour alle éne laute paye, mo vlé donne çaquéne so louvraze. Toi, Brigand, coment to plis vié, toi même qui va oquipe bitation. Faire bien travaille doumounde ; nétoyé, nétoyé même : lhére mo tourné, mo napas vlé trouve éne lherbe, éne lapaille ! Toi, Tranquille, coment to plis zeine, mo mette dans to lamain tout zaffaires lacase. To coné to maman napas tardé pour accoucé, et ziment oussi pour gagne pitit. Veille bien qui laçambe napas courant d'air, qui lilit bien bon ; faire touye poule, donne li bouillon ; lalitière bisoin toujours frais et faire palfrémier çauffe dileau disson en pé çaud pour donne li boire. Zaute tendé ? Allé !

Léroi parti.

Lendimain grand bomatin Brigand alle bitation. Li faire appelle tout doumounde, li dire zaute :

— Eh zaute ! zaute côné qui moi-même qui maîte acthére. Quand mo donne lorde faire quiqçoce, attention !

Li rente dans éne carreau magnioc, li trouve

par terre des feuilles de magnoc tombées, il appelle le commandeur :

— Eh, vous ! c'est comme ça qu'on travaille ? Je ne veux pas voir une feuille par terre ; faites balayer !

— Mais, Monsieur, jamais votre père ne s'est préoccupé de ça ? Il fait tirer l'herbe, mais à quoi bon balayer les feuilles ? C'est le magnoc lui-même qui jette ces feuilles-là ; qu'on les tire, il en tombera d'autres.

— J'ai parlé ! je ne veux pas une feuille par terre ! Puisque c'est le magnoc qui jette des feuilles, arrachez le magnoc ! arrachez ! arrachez tout ! Je veux avoir mon carreau propre !

Le commandeur veut répliquer. Brigand tombe dessus et l'assomme. Il fallut arracher le magnoc et tout balayer pour laisser la terre propre.

Brigand retourne dans la cour. Il entre au poulailler et voit du maïs répandu par terre. Il demande au gardien ce que c'est que cette saleté-là ? Le gardien lui répond que c'est le reste du maïs qu'il a jeté aux volailles. Brigand fait balayer. Il voit de la paille sous les poules qui couvent, il s'emporte contre le gardien :

— C'est comme ça que ton ouvrage est propre ! Si je trouve encore un brin de paille ici, je te casse la gueule ! Tire-moi cette paille, jette-la, balaye !

Le gardien a peur. Il tire toute la paille de

feilles magnioc fine tombé, li appelle comandeir :

— Eh vous! comme ça qui travaille! Mo napas vlé éne feille làhaut laterre, faire balié.

— Mais Msié, zamais vous papa té oquipe ça! Li faire tire lherbe, mais quifaire balié feilles? Magnioc même qui donne feilles : lhére tiré, laute tombé.

— Mo fine causé! mon napas vlé éne feille làhaut laterre! Quand magnioc qui donne feilles, race magnioc! racé, racé même! mo vlé mo carreau prope!

Comandeir saye cause encore : Brigand tombe làhaut li, assomme li. Bisoin arrace magnioc, balié tout, laisse laterre prope.

Brigand tourne dans lacour, li rente dans poulailler. Li trouve maië fane par terre ; li dimande gardien qui ça saleté là? Gardien dire li fine fane maië pour poule manzé ; ça, larestant. Brigand faire balié. Li trouve lapaille enbas poules qui après couvé ; li en colère av gardien :

— Comme ça to louvraze prope! Quand mo trouve encore éne boute lapaille ici, mo casse to la guéle! Tire lapaille, zété, balié!

Gardien peir : li tire tout lapaille enbas poules.

dessous les poules. Les œufs couvés refroidissent et se gâtent ; un œuf éclate. Brigand sent cette puanteur, il est furieux :

— Mais qu'est-ce que cette infection là, donc ?

Le gardien lui dit que c'est un œuf gâté qui a éclaté : il fait tirer les œufs ; on les jette, on balaye. Voilà le poulailler propre.

Voilà comme Brigand entend qu'on travaille ; c'est son système. Dans toute cette immense habitation, plus une seule plantation ; plus une racine de magnoc, plus une liane de patate, plus une touffe de cannes, plus un plan de maïs : on a tout arraché, tout balayé. Partout la terre est propre, d'une propreté irréprochable.

Pour Tranquille, lui, il ne quitte pas la maison. Sa mère accouche d'une petite fille ; la jument donne une pouliche. Tranquille fait tout ce qu'il faut faire. Brigand rentre dans la maison. Il voit tout ce que fait Tranquille ; il se fâche et lui dit :

— Eh toi, Tranquille ! c'est ça ta façon de travailler ! c'est comme ça que tu exécutes les ordres de papa ! Bon à rien, va !

Il appelle tous les domestiques. Il fait enlever sa mère du lit, on l'apporte à l'écurie, on la met sur la litière. On tire la jument de l'écurie, on la conduit dans la chambre, on la couche dans le lit. Brigand force sa mère à boire de l'eau de son bouillante ; il fait entonner le bouillon de poule à

Dizefs couvé vine frés, zaute gâté, éne cassé. Lhére Brigand senti ça lodeir senti pi là, so en colère lévé même :

— Mais qui ça linféction là, don !

Gardien dire li éne dizef gâté fine claté, li faire tire tout dizefs, zété, balié. Lacase poules prope même, mo dire vous.

Ça même so magnière Brigand travaille. Dans tout ça manman bitation là na plis iéna éne plantaze : na plis éna éné pied magnioc, naplis éna éne pied batate, naplis éna éne pied canne, naplis éna éne pied mayë, tout fine arracé, tout fine balié. Partout laterre prope même, mo dire vous !

Tranquille, li, touzours reste dans lacour. Avlà so maman accouce éné ptit fille ; ziment donne éne ptit ziment. Tranquille faire tout ça qui bisoin. Brigand arrive dans lacour. Li trouve tout ça qui Tranquille après faire ; li en colère av li, li dire li :

— Eh toi, Tranquille ! comme ça même to travaille ! comme ça même to courte zordes papa ! Bon à rien, va !

Li appelle tout domestiques : li faire tire so maman dans lilit, amène léquirie, mette làhaut litière ; tire ziment dans léquirie, amène dans laçambe, mette lhaut lilit. Li force so maman boire dileau disson bouillante ; li faire bourre

la jument. Le second ou le troisième jour après, la mère était morte et la jument aussi.

Tranquille ne faisait que pleurer; mais comment aurait-il résisté, il avait trop peur de Brigand. Il attendit la nuit, et quand il fit tout à fait noir et que tout le monde fut endormi, il ouvrit bien doucement la porte et se sauva.

Il n'y avait pas de lune cette nuit-là. Tranquille marcha, marcha longtemps; mais comme il faisait bien noir, il se trompa de chemin et se perdit. Il arriva dans une forêt. En regardant partout, il aperçoit une petite lumière au milieu des arbres : c'était la hutte d'une vieille grand'-mère qui, autrefois, avait gardé les oies chez le roi. Tranquille frappe à la porte ; la vieille ouvre et lui demande ce qu'il veut. Tranquille lui raconte toute l'histoire : « Entrez, lui dit la bonne femme, entrez, monsieur Tranquille. Je vous connais bien, allez ! Quand j'étais jeune, il y a longtemps, j'ai travaillé chez votre père et votre mère. Entrez; tout ce qu'il y a dans ma pauvre case est à vous, et de bon cœur. »

La bonne femme lui donne deux ou trois patates grillées, et Tranquille mange. Puis la vieille prend une natte, l'étale dans un coin de la chambre, et Tranquille se couche.

Le dimanche se passe, le lundi arrive. De grand matin Brigand n'entend pas la cloche

bouillon poule av ziment. Sipas dè zours, sipas trois zours, maman mort, ziment mort.

Tranquille nèque ploré, ploré ; mais qui li a faire ? Li trop per Brigand. Li aspère lanouite ; quand faire sicour sicour même et tout doumounde dourmi, li ouvert laporte lacase doucement, li sauvé.

Té dans marée noire. Tranquille marcé, marcé ; mais laline napas, li trompe cimin, li perdi. Avlà li arrive dans grand bois. Coment li guette guetté, li trouve éne ptit laclairté dans milié zarbes : té la case éne vié vié grand maman qui, longtemps, té gardien lazois lacase léroi. Tranquille batte laporte ; bonnefemme ouvert, dimande li qui li voulé. Tranquille raconte li tout zistoire. Bonnefemme dire li :

— Rentré, Msié Tranquille. Mo cone vous bien, oui ! lhére mo té zeine, longtemps mo té travaille av vous papa sembe vous maman. Tout quiqçose dans mo ptit lacase pour vous, bon keir.

Bonnefemme donne li dé trois batates grillé : Tranquille manzé ; bonnefemme prend natte, allonze li dans coin laçambe, Tranquille dourmi.

Dimance passé, lindi vini. Grand bomatin Brigand napas tende sonne lacloce pour appelle

appeler les gens au travail. Il saute à bas de son lit, il saisit son bâton, et va lui-même sonner. Personne ne vient. Brigand est furieux. Il brandit son bâton et va dans le camp. Toutes les portes sont ouvertes, tout le monde est parti, plus un meuble dans les cases. Brigand a fait tant de misères aux gens qu'ils se sont tous sauvés. Voilà Brigand tout seul. Personne pour lui puiser son eau ; personne pour piler son riz, personne pour éplucher ses brèdes, personne pour cuire ses aliments. Que pouvait-il faire ? Il fut, lui aussi, obligé de s'en aller.

Il marche, marche, et arrive dans la forêt. La nuit était tout à fait noire quand il aperçut une lumière : c'était la cabane de la vieille grand'mère où s'était réfugié Tranquille. Brigand pousse la porte et entre : qu'on juge du saisissement de Tranquille et de la vieille ! Brigand leur dit :

— J'ai faim, je suis las : qu'on me donne à manger, qu'on me donne un lit.

La bonne femme qui avait grand peur, parce qu'elle connaissait Brigand depuis longtemps, lui donna un peu de magnoc et lui dit : « Voilà tout ce que j'ai à vous donner, Monsieur ! je suis une pauvre vieille femme. »

Brigand mangea.

— Je vous ai dit que j'étais fatigué : où est mon lit ?

doumounde dans louvraze. Li saute enbas lilit, li pèse baton, li mème alle sonné. Personne vini : Brigand enrazé. Li sacouye son bâton, li alle dans camp. Tout laportes lacases ouvert : partout fine lève paquet ; tout lacases vide. A force Brigand fine faire zaute lamisère, tout zense bitation fine sauvé : Brigand tout seil. Personne pour tire so dileau, personne pour pile so douriz, personne pour plice so brèdes, personne pour couit so manzé. Qui li a faire ? li oussi blizé allé.

Brigand marcé, marcé ; avlà li arrive dans bois. Coment lanouite vine noir même, li trouve éne laclairté : té lacase vié grandmaman acôte Tranquille ti été Brigand pousse laporte, li rentré. Bonnefemme av Tranquille saisi ! Brigand dire zaute :

— Mo faim, mo lassé : donne moi manzé ; donne moi éne lilit.

Bonnefemme peir à cause li té conne Brigand dipis longtemps. Li donne li morceau magnoc, li dire li :

— Ça même mo éna pour donne vous, Msié ! mo éne pauve vié doumounde.

Brigand manzé :

— Mo fine dire vous mo lassé : à cote lilit ?

— Ah! monsieur! je suis trop pauvre pour qu'il y ait un lit dans ma case : voyez vous-même. Si vous le voulez je vais étendre une natte pour vous; mais j'ai bien peur que les puces ne vous empêchent de dormir; vous êtes jeune, vous avez la peau tendre, elles me quitteront pour aller sur vous.

— Assez bavarder! ma natte!

Brigand se couche. Les puces commencent. Elles lui sucent le sang : c'est, sur tout son corps, comme une poussière de feu. Il se lève, il se secoue et se recouche. Les puces reviennent et se jettent sur lui par nuées. Cette fois, Brigand écume de rage. Il saisit un tison sous la cendre, il souffle, ranime la flamme et plonge le brandon allumé dans la paille de la cabane. La pauvre petite case, toute de fataque et de vétiver, flambe en grand d'un seul coup, et la pauvre vieille femme se sauve en pleurant dans la forêt. Tranquille la suit.

Brigand se remet en route. Il arrive dans un autre pays dont le gouverneur cherchait des soldats pour faire la guerre. Brigand s'engage pour trente piastres par mois. Il part pour la guerre, et, comme il n'a peur de rien, il tape si fort qu'on le fait bientôt officier. Mais comment dire la vie qu'il faisait à ses soldats! Coups de poing, coups de pied, coups de bâton : il les assommait sans rime ni raison. Tout le monde le détestait.

— Ah ! Msié ! mo trop pauve gagne lilit dans mo lacase : guété vous-même. Quand vous content, mo tale éne natte pour vous ; mais pengare vous napas capabe dourmi av pices : vous zeine, vous lapeau tende, zaute va quitte moi pour monte av vous.

— Assez causé ! donne natte.

Brigand allonzé : pices av li, manze so disang, bourle li coment éne laflamme difé. Lidibouté, li sacouye so lécorps, li allonze encore, pices tourné, tombe comment lapli battant làhaut li. Ça coup-là Brigand Kimé même ! Li pèse ène tison enbas lacende, li soufflé, li faire laflamme lévé, li bourre difé dans lapaille lacase. Pauve ptit lscase là té tout en fataque av vitiver ; éne coup même li flambe en grand. Bonnefemme ploré, sauve dans bois av Tranquille.

Brigand marcé, marcé ; li arrive dans éne laute paye à côte Gouverneir té rôde soldars pour laguerre. Brigand engazé, trente piasses par mois. Li alle laguerre. Coment li peir narien, li nèque tapé, tapé même, vitement li vine zofficier. Mais napas appelle éne bande lamisères li faire so soldars ! coupdepoings, coupdepieds, coupdebâtons, li ronflé zaute bonavini. Tout doumounde haï li.

Un jour que Brigand essayait un fusil neuf, le fusil éclate entre ses mains ; la poudre lui saute à la figure et lui brûle les yeux. Tous les soldats le laissent là et décampent. Il lave ses yeux, il les bassine, peine perdue ! ils sont bien bouchés. Un seul œil distingue encore un peu, mais rien que les gros objets ou les objets brillants.

Brigand est seul, au milieu d'un autre pays qu'il ne connaît pas. Il se coupe un bâton et marche en tâtonnant. Sa misère n'a pas de nom.

A force de marcher, il arrive encore dans un autre pays. Un jour qu'il allait tâtant son chemin, il rencontre un homme. C'était Tranquille. Tranquille le regarde, le regarde encore. Le soupçon lui est venu que ce pauvre estropié pourrait bien être son frère Brigand. Il le fait parler : c'est la voix de Brigand, la voix de son frère !

Tranquille avait le cœur bon. Il embrasse Brigand en pleurant et lui dit :

— Mon frère, Dieu a eu pitié de toi. C'est moi Tranquille, moi: ton jeune frère ! Je suis sûr que la misère t'a corrigé à cette heure. Viens chez moi ! je te donnerai tout ce dont tu as besoin ; tu ne manqueras plus de rien désormais.

Il faut que vous sachiez que Tranquille avait épousé la fille d'un roi. Sa maison était riche, vraiment riche ; une maison, pour tout dire, où l'on mangeait du pigeon.

Ene zour, coment Brigand après saye éne fisil liclate dans so lamain, lapoude saute dans so figuire, bouce so liziés. Tout soldars quitte li là même, vanné. Li lave so liziés, lavé, lavé : ah ouah ! liziés boucé même. Nèque éne côté qui capave trouve morceau morceau quiqçose qui gros gros ou bien clair clair.

Brigand tout seil, dans milié éne laute paye li napas coné, Li casse éne bâton, li blizé marce en tâtant ; li misère, mais misère zousqu'à napas bon !

A force marcé, marcé, li fine arrive encore éne laute paye. Ene zour, coment li après tâte tâte so cimin, li zoinde éne doumounde. Doumounde là té Tranquille Tranquille guette li, guette li ! li gagne ladoutance qui ça faille malhéré là so frère Brigand même ça. Li faire li causé : lavoix Brigand même ! lavoix so frère !

Tranquille bon keir. Li embrasse Brigand, li plore av li, li dire li comme ça :

— Mon frère, Bondié fine soulaze toi ! Moi même Tranquille ; moi même ton ptit frère ! Mo sîr to lamisère fine faire toi vine bon astheire : vine lacase ; mo va donne toi tout ça qui to bisoin ; to napas pour manque narien asthére.

Faut vous coné qui Tranquille té fine marié av éne fille léroi. So lacase rice même, éne lacase manze pizon, mo dire vous !

Tranquille conduit Brigand à sa femme et lui dit :

— Ma femme, voici mon frère, mon frère aîné qui est tombé dans la misère parce qu'il a perdu les yeux. Notre devoir est de le prendre chez nous, de le vêtir, de le nourrir, de le soigner. Comme je sais que tu m'aimes, je sais que tu l'aimeras : je le remets entre tes mains.

Tranquille et sa femme étaient pleins de bonté pour Brigand. Ils lui donnèrent des habits, des souliers, un chapeau, tout ce dont il avait besoin, tout ce dont il avait envie. Brigand n'avait rien à faire qu'à boire, à manger, à dormir. Mais à mesure qu'il engraissait et que sa force revenait, il s'ennuyait davantage dans la maison. Et sa folie revint. Il était si méchant, il en fit tant et tant que la reine, ne pouvant plus y tenir, fut réduite à dire à son mari :

— Ton frère est un trop méchant homme ; il est plus méchant qu'une bête méchante ; je ne veux plus de lui chez moi : chasse-le.

Tranquille lui répondit avec douceur :

— Ne te fâche pas, ma femme ! patientons encore un peu, te dis-je. C'est sa lubie qui est revenue ; peut-être va-t-elle repartir tout à l'heure ! Il redeviendra bon, te dis-je !

Ah bien oui ! il n'y avait plus moyen d'y tenir avec Brigand : plus il allait, plus il devenait mé-

Tranquille amène Brigand av so madame, li dire li :

— Mo femme, avlà mo frère ; mo grand frère qui fine vine misère à cause li fine perdi liziés ; nous bision prend li dans nous lacase, habille li, nourri li, soigne li. Coment mo coné qui vous content moi, mo coné qui vous va content li : mo donne li vous dans vous lamain.

Tranquiile av so madame bon même pour Brigand : donne li linze, donne li souliers, donne li çapeau, tout ça qui li bisoin, tout ça qui li envie. Brigand narien pour faire, nèque manzé, boire, dourmi. Mais à misire qui li vine gras, qui so laforce tourne av li, li ennouye ennouyé dans lacase : so gandia comence lève encore. Li si tant mauvais, li faire si tant brigandazes qui lareine blizé lassé av li ! Li dire av so mari :

— To frère éne trop mauvais doumounde, mauvais coment éne zanimaux ! mo na plis voulé garde li dans mo lacase, pousse li !

Tranquille cause cause doucement ov so madame :

— Napas en colère, mo femme ! laisse nous aspère encore morceau, mo dire toi ! so fouca là qui fine lévé ! quiquefois talheire là même li pour tombé ! Li va vine encore bon, mo dire toi.

Ah ouah ! na plis capave tini av Brigand : tant plis li allé, tant plis li mauvais ; li coment éne

chant ; un vrai chien enragé. La reine, cette fois, ne voulut rien entendre ; elle appela ses gens et le fit jeter dehors.

Tranquille en eut le cœur déchiré. « Pauvre malheureux aveugle ! si je le laisse seul il mourra de misère, bien sûr ! non, non ! j'aime mieux le suivre. » Il rejoint Brigand sur la grande route, et tous deux s'en vont ensemble.

La nuit les surprit en chemin. Les voilà qui arrivent devant une grande belle maison tout illuminée. Ils entrent. C'était la maison d'un roi. Le roi reconnaît à leur figure que ce ne sont pas les premiers venus. Il les accueille avec des paroles pleines de politesse ; il les fait dîner, leur fait donner de bons cigares et servir de la liqueur. Puis il ordonne au domestique de les conduire dans une chambre où on leur a préparé deux lits. Tranquille, tout heureux, dit bonsoir au roi, merci de vos bontés, et ils se retirent.

C'était une chambre magnifique. Rien n'y manquait : de bons lits, de bons matelats, de bons oreillers, de bonnes couvertures. Mais point de planches pour cloisons ; comme lambris rien qu'une grande glace qui descendait jusqu'au parquet.

Ils commençaient à s'endormir quand les rats se mettent à gratter derrière la cloison près du lit de Brigand. Il frappe pour les chasser ; ils s'en

licien enrazé même. Ça fois là lareine napas vlé coute narien, appelle domestiques, faire zette li dohors.

Lékeir Tranquille bourlé. « Ene pauve malhéré qui napas trouve clair ! quand mo laisse li tout seil, bien sîr li va mort misère ! vaut mié mo sivré li. » Avlà li zoinde Brigand lhaut grand cimin ; zaute dé alle ensembe.

Coment zaute marcé là, zaute gagne à soir dans cimin. Avlà zaute arrive divant éne belle grand lacase qui allimé partout partout. Zaute rentré. Ça ti lacase éne léroi. Léroi là guette figuire Tranquille av Brigand ; li côné qui ça napas doumounde bonavini ; li cause politesses av zaute, li faire zaute diné, fime bon ciroutes, boire laliquier. Après ça li dire domestique amène zaute dans laçambe à côte fine arranze dé lilits pour zaute dourmi. Tranquille content ; li dire bonsoir léroi, grand merci vous bonté ; zaute allé.

Ti éne belle belle laçambe même av tout ça qui bisoin làdans, grand lilits, bon matelas, bon couvertires. Mais so cloisons laçambe là napas dibois napas plances : dipis en haut, dipis en bas toute loison nèque éne grand grand laglace même.

Avlà, coment zaute coumence dourmi, lérats gratte gratté dans cloison à côte lilit Brigand. Brigand tape tapé, pour pousse zaute ; zaute allé.

vont. Brigand se retourne dans son lit et va se rendormir quand les rats reviennent. Ils sautent, ils courent, ils dansent, on dirait qu'il y a bal chez eux. Brigand saute hors du lit; pas moyen de dormir, il est en fureur. Il cherche de quoi frapper les rats, et trouve un bout de fer d'environ deux pieds. Il le saisit et tombe sur les rats qui sont dans la cloison; il brise la glace en mille morceaux. Tranquille lui crie :

— Ah! mon Dieu, mon frère! qu'as-tu fait là! Quand demain matin le roi verra tous ces dégâts, il sera furieux contre nous, et nous fera tuer. Mieux vaut nous sauver.

Il prend Brigand par la main, descend l'escalier et ouvre la porte sans faire de bruit. Les voilà dans la cour. Tranquille cherche une issue, il fait le tour de la cour, mais partout de hautes murailles couronnées de pointes de fer. Que vont-ils faire?

Tandis qu'ils étaient là, cherchant toujours une issue, ils rencontrent une tortue. La tortue leur demande ce qu'ils font à tourner ainsi dans la cour, la nuit, au lieu d'être à dormir dans leur lit. Tranquille lui raconte ce qui vient de se passer. La tortue l'écoute et leur dit :

— N'ayez point peur, mes enfants! Suivez-moi, et vous verrez.

— Cette tortue-là était fée. Ils arrivent au fond

Brigand vire so lécorps làhaut lilit, li coumence dourmi encore, lérats tourné. Zaute sauté, zaute galpé, zaute dansé, mo croire quiquefois zaute après donne bal : napas môyen dourmi av zaute. Brigand diboute éne coup ! so colère fine lévé. Li rôde quiqueçose pour batte lérats ; li trouve éné boute fer dé pieds longuère aproçant, li pèse li, li tombe làhaut lérats dans cloison, li brise tout ça laglace là en mille morceaux. Tranquille criё avec Brigand :

— Ah Bondié, mo frère ! qui to fine faire ! Quand dimain bomatin léroi trouve tout çà dégàt-là, li va en colère av nous, li va touye nous ! Vaut mié nous allé.

Li prend lamain Brigand, li dicende lescalier, li ouvert doucement doucement laporte ; avlà zaute dans lacour. Tranquille vire viré ; mais partout lacour barré av grand grand lamiraille, et enhaut lamiraille, fer pointe ! Qui zaute va faire ?

Avlà coment zaute après rôdé là, zaute zoinde éne tourtie, Tourtie dimande zaute quifaire zaute vire viré coume ça àsoir dans lacour au lié dourmi dans lilit, Tranquille raconte li tout ça qui fine passé là. Tourtie coute ça, li dire zaute :

— Napas bisoin peir, zenfants ! sivré moi, zaute va guété.

Tourtie là ti éne grand sourcier. Avlà zaute

de la cour tout contre la muraille; la tortue touche le mur avec sa tête, le mur s'ouvre, et ils sortent.

La tortue leur dit alors :

— Venez avec moi. Je vous conduirai par un chemin où personne ne pourra vous poursuivre, car, à mesure que nous avancerons, il se fermera derrière nous.

Ils marchent, et derrière eux poussent de grands arbres. Partout les lianes les enveloppent et font un réseau impénétrable : plus de chemin.

De grand matin, au chant du coq, ils arrivèrent au milieu d'une grande plaine. Alors la tortue leur dit :

— Mes enfants, allez ramasser deux paquets de bois sec. J'ai froid, je suis lasse, il faut que j'allume un petit feu pour me réchauffer et faire un petit somme.

Tranquille va chercher le bois, Brigand s'assied.

Quand le bois est venu, la tortue frotte deux petites branches sèches l'une contre l'autre et allume le feu. Elle s'allonge au bord du feu et s'endort.

Cependant Brigand a faim. Il se dit à part lui : « C'est excellent à manger, la viande de tortue ! » Il prend une roche énorme, s'approche doucement de la tortue endormie, lève la roche, la

arrive dans fond lacour à côté lamiraille ; tourtie nèque touce lamiraille av so latête : lamiraille là fende en dé, zaute sourti.

Asthère là tourtie dire zaute :

— Vine av moi ; mo va monte zaute éne cimin à côte personne napas va capabe sivré nous, à cause li va boucé derrière nous lédos à misire nous avancé.

Zaute marcé, zaute marcé ; derrière zaute avlà grand grand zarbes poussé, amarre partout av laliane, natte même : naplis cimin.

Grand bômatin coq çanté, zaute fine arrive dans milié laplaine. Tourtie dire zaute :

— Mo zenfants ! alle ramasse dé paquets dibois sec. Mo fré, mo lassé : mo bisoin allime éne ptit difé pour çauffe mo lécorps et dourmi éne ptit moment.

Tranquille alle rôde dibois, Brigand assisé.

Lheire dibois améné, tourtie frotte frotte dé ptits morceaux ensembe, allime difé ; li allonze so lécorps dans bord difé, li dourmi.

Avlà Brigand gagne faim. Li maziné, laviande tourtie bon pour manzé, oui ! Li pèse éne maman roce, li vine doucement doucement av ourtie qui dourmi là, li lève roce en lair, lit

jette de toute sa force sur la tortue et la tue! Tranquille n'a pas le temps d'arrêter sa main et lui crie :

— Ah! mon frère! une tortue qui vient de nous sauver la vie!

Brigand lui répond avec un mauvais rire :

— Pour qui me prends-tu? Je mourrais de faim auprès d'un morceau! Suis-je un imbécile?

Il prend la tortue, la retourne, la met sur le feu, la fait cuire dans sa coque et la mange.

Tranquille pleurait, et, le cœur déchiré, il se disait : « Non, non! C'est trop fort d'être méchant comme ce Brigand! »

Le soleil commençait à être haut. Ils se remettent en route. Mais, qu'est-ce donc que ce chemin-là! partout des épines, des trous, de grosses roches qui roulent sous leurs pieds. Brigand, dont la vue est mauvaise, ne fait que tomber à tout moment. Il faut qu'il prenne la main de Tranquille. Le chemin devient plus mauvais encore : à chaque pas ils courent le risque de se casser le cou. C'est sans doute un sort que l'âme de la tortue leur a jeté.

Voilà que Tranquille pose le pied sur une roche, la roche tourne, Tranquille et Brigand tombent. La pente était rapide : ils roulent, roulent et tombent dans un grand trou très profond. Ils essayent d'en sortir : impossible ; partout les

fouette li làhaut tourtie, li touye li ! Tranquille napas létemps arrête so lamain ; li criё li :

— Ah mon frère ! éne tourtie qui fine sauve nous lavie !

Brigand nèque rié éne mauvais rié, li dire li :

— Qui to croire ? mo va mort faim lhére mo gagne éne bon quiqueçose pour manzé? sipas mo bête, moi !

Li prend tourtie là, li vire so làhaut enbas, li mette li dans difé, li couit li dans so lacoque, li manze li.

Tranquille ploré. So lékeir enbas roce : « trop fort mauvais linstinct coment ça Brigand là ! »

Avlà soleye comence làhaut, zaute dibouté, zaute allé. Mais qui ça zespèce cimin là, donc ! partout nèque piquants, tourous, gros gros roce roule enbas lipieds. Brigand, cômènt li napas trouve bien clair, li nèque tombe tombe à tout moment. Li blizé donne lamain Tranquille. Cimin vine plis mauvais encore, çaque pas zaute avancé, zaute manque casse cou même. Mo croire quiquefois ça éne mofine qui name tourtie là fine mette av zaute.

Avlà éne coup Tranquille pose so lipied lhaut éne roce, roce viré, Tranquille av Brigand tombé. Terrin ti en décendant : zaute roulé, roulé même, zaute tombe dans éne grand tourou qui té fond fond même. Zaute saye sourti ; napas

parois sont à pic. Que faire? Ils s'asseyent par terre, et Tranquille qui ne fait que penser à la tortue, pleure amèrement.

Au milieu de ses larmes il entend comme un grand bruit d'ailes au-dessus de sa tête. Il regarde : c'était un grand oiseau. L'oiseau vole en rond, les cercles se rapprochent et il vient se poser sur une pointe de rocher à mi-hauteur du précipice.

L'oiseau les regarde longtemps, et voyant que Tranquille pleure et pleure toujours, il lui demande :

— Mais qu'as-tu donc à pleurer ainsi ?

— Voyez vous-même, Monsieur l'oiseau. Mon frère et moi nous avons roulé au fond de ce précipice, comment ferons-nous pour en sortir ? Pas de chemin ! nous sommes condamnés à mourir de faim ici.

L'oiseau lui dit :

— N'aie plus peur, ne pleure plus : je vous rapporterai là haut. Mais écoutez moi bien. Je vais descendre, et tandis que je volerai tout près de vous, chacun de vous saisira une de mes ailes. Tenez bon. Alors je m'élèverai d'un seul coup. Mais il faut l'un et l'autre que vous gardiez vos yeux fermés ; si vous venez à les ouvrir, même un instant, je vous secoue, je vous jette sur les roches et je vous casse la tête. Vous avez bien entendu, prenez garde de l'oublier !

môyen, partout rempart à pic. Qui a faire? Zaute assisé ; Tranquille nèque pense ça tourtie là : so léquier bourlé, li ploré.

Coment li après ploré là, ti tende coma dire lézailes éne zozo qui batte batté. Li guetté : té éne gros zozo même. Zozo vole en rond, vole en rond, li dicende ein pé, li pose éne coup lhaut éne pointe roce dans milié rempart. Zozo là guette guette zaute bon morceau létemps ; li trouve Tranquille ploré, ploré même, li dimande li :

— Mais quifaire vous ploré, don ?

— Guette vous même, Msié zozo ! Mo frère av moi nous fine roule dans fond ça grand tourou là. Coment nous va capave sourti ? cimin napas : nous va blizé mort faim ici même !

Zozo dire Tranquille :

— Napas bisoin peir, napas bisoin ploré ; mo va amène zaute làhaut : coute bien ça qui mo causé. Avlà mo dicende enbas. Coment mo va vole vole à côte zaute, çaquéne va tchiombô éne côté mo lézailes, souqué même. Ça moment là mo pour lève en lair éne coup ; mais zaute dé bisoin pour fréme bien zaute liziés ; quand zaute ouvert néque ptit moment même, mo sacouye zaute, zette zaute làhaut roces, casse zaute latête. Zaute fine bien tendé, pengare blié !

L'oiseau plonge en volant jusqu'au fond du précipice. Tandis qu'il bat des ailes tout auprès de leurs têtes, Tranquille saisit une de ses ailes et Brigand l'autre ; l'oiseau leur crie : « fermez les yeux », et remonte tout droit comme un caillou lancé par une fronde.

Tandis qu'ils sont là-haut, tout en l'air, Brigand entr'ouvre les yeux. L'oiseau avait à chaque aile une belle plume d'or qui brillait au soleil. Brigand aperçoit la plume; il change tout doucement la position de ses mains pour pouvoir saisir la plume et l'arracher d'un seul coup au moment où l'oiseau les aura déposés à terre. L'oiseau a senti bouger sa main, il devine pourquoi, il secoue vivement ses ailes. Les mains de Brigand et de Tranquille glissent. Ils tombent du haut du ciel en faisant plusieurs tours sur eux-mêmes et meurent en se brisant sur les roches. D'en haut l'oiseau les regarde étendus sur la terre. Rien ne bouge. Il se dirige vers le soleil couchant et disparaît.

Le lendemain matin, voilà qu'auprès des deux cadavres l'herbe se met à remuer doucement. L'herbe s'agite encore, et une tête paraît : c'était la tête d'une tortue. La tortue s'approche de Brigand ; elle le regarde un bon moment, et elle se met à rire comme une tortue peut rire. Elle quitte le corps de Brigand et vient à Tranquille ;

Avlà Zozo plonze éne coup éne volant zisqu'à dans fond tourou. Coment li batte batte lézailes à côte zaute latête, Tranquille tchiombô éne côté lézailes, Brigand pèse laute côté ; zozo crie zaute éne coup, fréme léziés, et pique en lair tout dréte cômeut ène roce lance av la côrde.

Cômeut zaute en lair en lair là, Brigand ouvert liziés morceau morceau. Dans lézailes ça zozo là ti éna éne belle belle plime lor qui té manimani dans soléye. Brigand trouve ça plime là ; li çanze doucement doucement place so lamain pour capave tchiombô plime là et arrace li éne coup, lhére zozo va fine pose zaute enbas. Zozo senti lamain bouzé, li éna éne doutance... éne coup là li sacouye lézailes : lamains Tranquille av Brigand glissé, zaute néque çavire dipis làhaut roces, mort même. Zozo guéte zaute par terre : narien bouzé. Li pique côté soleye coucé, li allé.

Lendimain bomatin, avlà éne coup lherbe comence bouze bouzé à côte ça dé lécorps là. Lherbe bouze encore ; éne latête sourti, ti latête éne tourtie. Tourtie approce av Brigand, li guette guette li : avlà tourtie là rié, so magnière éne tourtie capave rié. Li quitte lécorps Brigand, li arrive av Tranquille, li arrête rié, li guette li.

elle cesse de rire, elle le regarde. Elle reste longtemps plongée dans ses réflexions, et soudain elle s'en va. Elle cueille trois feuilles à trois herbes différentes, prend les trois feuilles dans sa bouche, et revient auprès de Tranquille.

Tranquille était couché sur le dos et semblait dormir la bouche ouverte. La tortue met les trois feuilles dans sa bouche, et voilà qu'à l'instant même Tranquille ouvre les yeux, étend les bras, s'étire et s'assied.

— Eh bien! mon garçon, lui dit la tortue, est-ce assez dormi, ou bien si nous avons encore sommeil?

Tranquille passe sa main sur sa figure et regarde. Il voit le corps de Brigand étendu mort auprès de lui, et le souvenir lui revient. Il voit son frère qui est là, couché sans vie, et le voilà qui se met à pleurer. Cette fois la tortue lui dit :

— Eh toi, Tranquille! eh toi, mon garçon, entends-moi bien. La bonté, c'est bonté; mais la bonté jusqu'à la bêtise, c'est bêtise. C'est moi qui ai ouvert la muraille pour vous sauver la vie, et Brigand m'a tuée et mangée. Mais moi, qui sais ressusciter les morts, je suis revenue dans mon écaille, et me voilà vivante encore, et je vivrai deux ou trois mille ans encore. C'est moi qui vous ai fait tomber dans le précipice; c'est moi qui ai envoyé mon oiseau aux plumes dorées,

Longtemps longtemps li maziné. Ene coup là li allé ; li casse trois feilles dans trois pieds lherbe, li amène feilles là dans so labouce, li tourne encore av Tranquille.

Tranquille té coucé làhaut lédos, coment doumounde qui dourmi labouce ouvert. Avlà tourtie mette ça trois feilles là dans labouce Tranquille : Tranquille éne coup même ouvert so liziées, tire tire so lébras, li assisé. Tourtie cause av li :

— Ah ben, mon garçon ! esqui to fine assez dourmi, ou bien soméye encore av toi ?

Tranquille passe so lamain làhaut so figuire, li guété, li trouve lécorps Brigand qui mort làhaut laterre à côte li : éne coup là li souvini. Coment li guette guette son frère qui mort là, avlà li comence ploré. Ça coup là tourtie dire li :

— Eh toi, Tranquille ! eh toi, mon garçon ! coute bien mon causé : Bon, li bon ; mais bon zousqu'à bête napas bon ! Moi même qui té ouvert lamiraille pour sauve vous lavie ; et Brigand ti touye moi ti manze moi. Mais moi qui conne lève doumounde mort, mo fine tourne encore dans mo lacoque et mo encore vivant, et mo va vivant sipas dé mille bananées encore. Moi même qui ti zette zaute dans tourou ; moi-même qui ti envoye mo zozo plimes doré, à cause mo té côné

parce que je savais que Brigand ouvrirait les yeux et se briserait la tête, moi, enfin, qui viens de te rendre la vie. Va, mon noir ! retourne chez toi auprès de ta femme ; Brigand jamais plus ne viendra troubler la paix de votre maison. Va, te dis-je ; mais rappelle-toi bien mes paroles :

« La bonté, c'est bonté; mais la bonté jusqu'à la bêtise, c'est bêtise. »

Tranquille s'en alla et arriva chez lui. Sa femme fut dans la joie et ses domestiques aussi. Tous les plus grands rois vinrent le voir.

Tranquille donna un dîner magnifique et invita tous ses amis. Mais par malheur on ne voulut pas me laisser entrer pour regarder.

C'est sans doute encore une adaptation, mais parfaite : tout le début du conte surtout a un goût de terroir des plus prononcés.

On remarquera à titre de curiosité que c'est bien ici un conte moral. Lindor, qui a ouï dire que l'excès en tout est un défaut, entend démontrer qu'à la bonté elle-même il faut des limites :



qui Brigand pour ouvert liziés et pour casse so latête ; moi-même qui faique rende toi to lavie. Allé asthére, mon noir ! tourne dans to lacase av to femme ; zamais Brigand pour faire zaute encore lamisère. Allé, mo dire toi ; mais souvini bien mo parole :

« Bon, li bon ; mais bon zousqu'à bête napas bon. »

Avla Tranquille allé, li arrive so lacase. So madame content, so domestiques content, tout grand grand lérois vine voir li.

Tranquille donne éne grand grand grand diné ; li engaze tout so camrades... Mais domaze zaute napas té voulé laisse moi rentré pour guété.

« Bon li bon, mais bon zousqu'à bête napas bon. » Et nous voilà mis en garde par le philosophe à peau noire contre une tendance absolument funeste. Grâce à lui nous saurons y résister désormais. Nous réagirons, n'ayez pas peur : le moraliste a cause gagnée.





XXI

LE SINGE ET LA TORTUE

Il y avait une fois un singe et une tortue. La tortue avait onze enfants. Le singe était un vagabond.

La tortue va travailler ; et, son ouvrage fini, elle reçoit son salaire et va acheter une balle de riz.

En revenant chez elle, elle s'arrête au bord du chemin, met sa balle de riz par terre et va chercher du bois sec.

A son retour elle trouve le singe assis sur sa balle de riz, le singe lui dit :

— Eh vous, commère, voyez, j'ai trouvé une balle de riz.

— Ce riz-là n'est pas à vous, compère! ce riz-là est du riz que j'ai acheté pour mes enfants. Je l'ai laissé au bord du chemin parce que j'allais chercher du bois sec ; mais ce riz est à moi : rendez-le-moi.



XXI

ZISTOIRE ZACOT AV TOURTIE



Ti éna éne fois éne Tourtie av éne Zacot. Tourtie là ti éna onze pitits. Zacot là té éne vacabond.

Tourtie alle travaye. So louvraze fini, li prend so lamonaie ; li acète éne balle douriz.

Lhére li tourne so lacase, li arréte dans bord cimin, li mette balle douriz enbas, li alle rôde dibois sec.

Coment li tourné, li trouve Zacot assise làhaut so balle douriz ; Zacot dire li :

— Eh vous ! mo comère ; guetté : mo fine ramasse éne balle douriz.

— Douriz là napas pour vous, compère ; douriz là douriz qui mo fine aceté pour mo zenfants ; mo té quitte li dans bord cimin coment mo rôde dibois sec. Douriz là mon douriz : rende moi li.

Le singe ne veut rien entendre et dit :

— Ce qui est bon à ramasser est bon à garder : je ne rends pas.

La tortue est désolée ; mais que pouvait-elle faire ? Elle dit au singe :

— Eh bien ! compère, vendez-m'en une livre, les enfants n'ont rien à manger à la maison.

— Impossible, commère ! mon riz n'est pas à vendre : allez chez le chinois.

— Bon, compère ! un jour nous verrons !

Un jour, le singe était assis sur une branche d'arbre et sa queue traînait par terre. La tortue passe, elle voit cette queue, la saisit et crie :

— Me voilà qui viens de trouver une queue de singe ! Ce qui est bon à ramasser est bon à garder ! Je ne rends pas.

— Eh vous, commère ! vous plaisantez, n'est-ce pas ? C'est ma queue, ça !

— Le riz sur le chemin est à celui qui ramasse le riz ; la queue sur le chemin est à celui qui ramasse la queue.

Le singe se fâche. Il tire sur sa queue, la tortue ne lâche pas et suit la queue. Le singe tire, la tortue suit : et le singe apporte le tout au tribunal.

Le juge était sur son siège, le singe lui dit :

— Mon juge ! condamnez la tortue à me rendre ma queue.

Zacot napas vlé coute narien ; li dire :

— Ça qui bon ramassé, bon gardé ! Mo napas rende encôre.

Tourtie çagrin ; mais qui li capabe faire ? Li dire Zacot :

— Ah-bin ! compère, vende moi éne live : zenfants lacase napas gagne narien pour manzé.

— Napas môyen, commère ! mon douriz napas pour vendé ; alle laboutique camila.

— Bon, compère ! Ene zour nous va guété.

Alà, éne zour, Zacot fine assise làhaut éne brance : so laquée traine par terre. Tourtie passé ; li trouve laquée là, li tchiombô li, li crié :

— Avlà mo fine trouve éne laquée zacot ! Ça qui bon ramassé, bon gardé ! Mo napas rende encôre.

— Eh vous, commère ! vous badinez, vous ! Mo laquée ça !

— Douriz làhaut cimin, pour doumoune qui ramasse douriz là ; laquée làhaut cimin, pour doumoune qui ramasse laquée là.

Zacot en colère. Li tire so laquée ; tourtie napas largué, li sivré laquée. Zacot tiré, tourtie sivré : Zacot amène tout çaça dans tribinal.

Zize té làhaut siéze. Zacot dire li :

— Mo zize ! condamne Tourtie rende moi mo laquée.

La tortue dit au juge :

— Mon juge, condamnez le singe à me rendre mon riz.

Le juge les fait parler. Quand il connaît toute l'affaire, il dit au singe :

— Où est le riz ?

Le singe se met à rire, et se frappant sur le ventre :

— Là dedans, mon juge !

Le juge appelle un garde et lui ordonne d'apporter un billot. Le billot est apporté. Le juge donne l'ordre au garde de placer la queue du singe sur le billot, puis le garde la coupe en deux.

Le juge ensuite rend son jugement :

— Ce qui est bon à ramasser est bon à garder. Le singe a ramassé une balle de riz sur le chemin, la balle de riz lui appartient ; la tortue a ramassé un bout de queue sur le chemin, le bout de queue est à elle. Mais si le singe veut acheter ce bout de queue pour le coller à son autre moitié de queue, je condamne la tortue à vendre au singe ce bout de queue pour une balle de riz Balam.

Maintenant j'ai dit. Allez !

C'est une fable bien créole, et de nos meilleures. Le singe, la tortue et — disons-le sans fausse modestie — le magistrat,

Tourtie dire zize :

— Mo zize ! condamne Zacot rende moi mo douriz.

Zize faire zaute causé. Lhére li fine cone tout zistoire, li dire Zacot :

— Acote douriz ?

Zacot rié. Li nèque tape so vente :

— Lȧdans, mo zize !

Zize appelle garde ; li dire garde amène billot. Garde amène billot. Zize faire garde pose laquée Zacot làhaut billot, coupe en dé.

Après ça, zize causé :

— Ça qui bon pour ramassé, bon pour gardé. Zacot fine ramasse éne balle douriz làhaut cimin, balle douriz pour Zacot ; Tourtie fine ramasse éne boute laquèe làhaut cimin, boute laquée pour Tourtie. Mais quand Zacot voulé acéte ça boute laquée là pour côle ensembe so laute morceau laquée, mo condamne Tourtie vende toute laquée av Zacot pour éne balle douriz. Balam. Açthère là mo fine causé : allé !

« district magistrate », sont bien tous les trois des Mauriciens de Maurice.



XXII

LE SINGE ET L'HIRONDELLE

Une fois le compère Singe et la commère Hirondelle s'associèrent pour ouvrir une petite boutique d'épicier. Mais il leur fallait aller chercher des marchandises dans un autre pays. Que faire ? A force de chercher, le singe trouva. Il va au bazar, il achète un gros concombre. Il le coupe en deux, il en mange la moitié ; l'autre moitié, il la creuse, il la vide, il en fait une pirogue et la met à la mer.

Les voilà embarqués : les ailes de l'hirondelle serviront de voile et la queue du singe de pagaye. On part.

Au milieu du chemin le singe a faim. Il coupe avec ses dents un morceau de la pirogue et le mange. L'hirondelle lui dit : « Eh toi, compère,



XXII

ZACOT AV ZIRONDELLE

ÉNE fois compère Zacot av commère Zirondelle fine faire zassociés pour lève éne ptit laboutique cinois. Nais zaute bisoin alle çace marçandises éne laute paye. Qui zaute va faire ? Aforce mazine maziné Zacot fine trouve éne magnière. Li alle bazar, li acète éne gros cocombe. Li coupe en dé, li manze éne lamoquié ; l'aute lamoquié li fouillé, li tire so tripes, li faire éne pirogue, li mette dans lamer.

Avlà touldé rente dans pirogue. Zirondelle prend so lézailes pour servi lavoile, Zacot prend so laquée pour servi pagaye. Zaûte allé.

Dans milié cimin Zacot faim. Li coupe éne morceau pirogue av so lédents, li manzé. Zirondelle dire li : « Eh toi, compère ! to faire farce,

tu plaisantes, hein ? Prends garde que la pirogue ne coule. Oui ! pour moi qui ai des ailes, je pourrai m'envoler, mais toi tu couleras au fond, sais-tu ! » Le singe ne fait qu'en rire : « N'aie donc pas peur, commère ! la pirogue avait comme une bosse à l'arrière, je l'ai redressée. »

Ils vont, ils vont ; le singe a faim. Il mord de nouveau dans la pirogue, le concombre se met à donner de la bande ; le singe mord de l'autre côté pour rétablir l'aplomb, le concombre coule, le singe coule, l'hirondelle s'envole.

Tandis que le singe bat l'eau de ses bras pour essayer de nager, passe mère carangue. Le singe l'appelle : « Eh vous, la mère, si vous me mettez au rivage, je vous donnerai un sac d'argent et le gouverneur vous donnera une petite médaille avec un ruban pour votre peine d'avoir retiré quelqu'un de l'eau. Dites ! ça vous va-t-il ? » La carangue est un peu bête ; elle prend le singe sur son dos et le porte à terre.

Lorsque le singe a bien secoué son eau, il dit à la carangue : « Merci, commère ; mon compliment ! vous nagez bien. Mais attendez un instant, je vais chercher votre sac d'argent ; l'affaire de la médaille se règlera plus tard. » La carangue bave de convoitise ; elle reste tout près du bord et le singe court à sa case.

Le singe revient, rapportant un très grand sac ;

hein ! pengare pirogue coulé, oui ! moi qui énan lézailes mo va capabe envolé, mais to pour coule au fond, to coné ! » Zacot nèque rié : « Napas peir donc, commère ! pirogue là té gagne coment dire éne bosse par derrière ; mo fine dresse li. »

Zaute allé, zaute allé ; zacot faim. Li morde encore dans pirogue, cocombe commence donne labande zacot morde laute coté pour arranze so balance, cocombe coulé, zacot coulé, zirondelle envolé.

Coment zacot après batte batte lébras pour saye nazé, maman carangue passé. Zacot appelle li : « Eh vous, maman ; quand vous mette moi à terre, mo va donne vous éne sac larzent et gouverneir pour donne vous éne ptit médaille av riban pour vous lapeine qui vous fine tire éne doumounde dans dileau, causé ! vous vlé ? » Carangue bête bête ; li prend zacot làhaut son lédos, li amène à terre.

Lheire zacot fine sacouye son dileau, li dire carangue : « Merci, commère ; vous cone nazé, oui ! Mais aspère morceau ; mo alle çace vous sac larzent ; zaffaire médaille va règue plis tard ! » Carangue bavé ; li reste dans bord dileau, zacot couri so lacase.

Zacot tourné, li amène éne grand grand sac ;

au fond de ce sac il a mis quelques gros sous et beaucoup de cailloux plats. Il secoue le sac pour faire sonner les sous contre les cailloux ; puis, entrant un peu dans l'eau, il ouvre le sac et dit à la carangue : « Venez compter. » La carangue entre dans le sac, le singe le referme vivement, le porte à terre, prend un bâton et tue la carangue. Et il se tient le ventre de rire : « Aïo, ma mère ! c'est bête, un poisson ! aïo ! de l'argent et une médaille ! aïo ! laissez-moi rire ! »

Puis le singe charge la carangue sur son dos, et il va par la plaine en criant : « Carangue ! belle carangue pour cari ! belle carangue fraîche pour cari ! » Il passe devant la case d'une vieille bonne femme qui était debout sur le seuil de sa porte. « Vous n'avez pas besoin d'une carangue pour le cari ? — J'en aurais bien besoin, mais je n'ai pas d'argent pour en faire. Écoutez, si vous avez du bon riz, de bon massala, de bon piment, nous pouvons faire affaire. Je fournirai le poisson, vous fournirez le reste ; vous ferez le cari et nous le mangerons ensemble. »

La bonne femme accepte et met le cari au feu ; le singe s'assied et attend.

Lorsque le cari commence à cuire, son odeur se répand dans toute la case ; le singe ouvre ses narines, l'eau lui vient à la bouche, il dit à la bonne femme : « Mangeons maintenant ; le voilà

dans so fond ça sac là li fine mette trois quate caces sembe éne bande roces plate. Li sacouye sac pour roces là avec caces là sonne ensembe; li rente morceau dans dileau, li ouvert labouce sac, li dire carangue : « Vine compté. » Carangue rente dans sac, zacot fréme sac éne coup, lévé, amène à terre, prend bâton, touye carangue. Li blizé tine so vente à fôce rié : « Aïo, mo maman! coment pôsson bête ! aïo ! larzent av médaille ! aïo ! laisse moi rié ! »

Avlà zacot astheire çarze carangue làhaut so lédos, li marce dans laplaine, li crié : « Bel bel carangue pour faire cari, bel bel carangue frais pour faire cari ! » Li passe divant lacase éne vié bonnefemme qui ti après dibouté dans so laporte. « Vous napas bisoin carangue pour faire cari ? — Mo bisoin même; mais larzent napas, qui a faire ! — Coûté ! quand vous énan bon douriz, bon massala, bon piment, nous capabe arranze zaffaire. Mo pour fourni posson, vous pour fourni tout laute quiqueçose; vous faire cari, nous manze ensembe. »

Bonnefemme content; li couit cari; zacot assisé, li aspéré.

Lheire cari là commence couit, so lodeir fane dans tout lacase; zacot ouvert nénez, li bavé, li dire bonnefemme : « Anons manzé astheire, li assez couit, mo senti li dans mon nénez. —

assez cuit, mon nez me le dit. — Non, monsieur le singe, il lui faut encore un coup de feu ; attendez un petit moment, mon garçon est allé ramasser un paquet de bois sec, voici l'heure où il rentre, nous mangerons ensemble. »

Quand le singe apprend qu'ils seront trois à partager le cari, le cœur lui brûle : impossible, cela ! Il sort, va dans la cour et monte au haut d'un grand tamarinier. Il fait semblant de regarder au loin dans la plaine et soudain s'écrie : « Aïo ! mais ils vont le tuer ! bonne femme, bonne femme ! c'est votre garçon, c'est lui ! mais courez donc ! on l'assomme à coups de bâton ; aïo ! courez, courez ! ils vont le tuer ! » La bonne femme là-dessus s'élance dehors et part à la course.

Le singe descend du tamarinier et rentre dans la cuisine. Un instant lui suffit pour balayer le riz et le cari. Mais voyez la méchanceté et la malice ! Cette horreur de singe fait des malpropretés dans les marmites, remet les marmites sur le feu et retourne dans le tamarinier.

La bonne femme a rejoint son fils à l'autre bout de la plaine ; il est seul et rapporte tranquillement son fagot sur sa tête. La bonne femme devine sans peine que le singe s'est moqué d'elle ; elle se hâte de revenir avec son fils.

La bonne femme rentre dans la cuisine. Les

Napas ça, msié zacot, li bisoin encore morceau difé ; aspére ptit ptit moment ; mon garçon fine alle ramasse éne paquet dibois, talheire même so lheire tourné ; nous trois pour dine ensembe. »

Lheire zacot coné so cari pour partaze en trois, so lékeir bourlé ; napas môyen, ça ! Li sourti dans lacour, li monte lhaut éne grand pied tambarin, li faire semblant guette loin loin dans laplaine, li crïe éne coup : « Aïo ! mais zaute pour touye li ! bonnefemme ! bonnefemme ! vous pitit, ça ! mais galoupé donc ! zaute ronflé li coups de bâton ! aïo ! galoupé, galoupé ! zaute pour touye li ! » Bonnefemme tende ça, li sourti éne coup, li vanné.

Zacot dicende dans pied tambarin, li rente lacousine. Ene ptit moment même li balié tout douriz av tout cari. Mais guette so mauvais malice, ça lhorreir zacot-là ! li faire so malprôpetés dans marmites, li mette marmites encore lhaut difé, li tourne dans pied tambarin.

Bonnefemme fine arrive dans boute laplaine, li zoinde son garçon ; personne av li, son paquet dibois tranquille làhaut so latête. Bonnefemme blizé coné qui ça zacot là fine baingne av li ; zaute dé son garçon zaute tourne vitement lacase.

Bonnefemme rente lacousine, marmite touzours

marmites sont toujours sur le feu. Elle sent une mauvaise odeur : « Mais cette carangue-là n'était pas gâtée ! » Elle retire une marmite, la découvre : « Ah bon Dieu seigneur ! ma marmite s'est changée en pot de chambre ! »

Ils sont furieux et cherchent le singe pour le tuer. Sur le tamarinier, le singe rit de bon cœur. Le garçon l'entend rire, lève les yeux et lui crie de descendre. Le singe rit plus fort : « Il vaut mieux que ce soit vous qui montiez, nous jouerons à cache-cache dans les branches. »

Mais la bonne femme aussi a de la malice. Elle fait bouillir une grande marmite de brai, prend un pinceau et enduit de brai tout le tronc dù tamarinier du haut en bas. Puis, ils allument un grand feu au pied de le l'arbre ; quand le feu flambe, ils y jettent du bois vert et de la paille mouillée.

Voilà le singe là-haut qui ne peut plus résister à cette chaleur et à cette fumée qui lui brûle les yeux. Il se laisse glisser d'un coup pour descendre, il arrive au brai : ses mains, ses pieds, son ventre restent collés à l'arbre. La bonne femme saisit son pilon à piler le riz, elle ne lui en donne qu'un seul coup, boun ! elle lui casse les reins.

Ils le décollent, ils l'écorchent, ils en font une bonne daube.

dans difé. Li senti éne mauvais l'odeir : « Mais carangue là napas ti gâté ! » Li tire éne marmite, li découvert li : « Ah bondié seigneir ! mo marmite fine tourne pôdeçambe ! »

Zaute firié, zaute rôde zacot pour touye li ; zacot dans pied tambarin nèque rié. Garçon tende li rié, li lève li liziés, li trouve li, li crïe li dicendé. Zacot rïe plis fort : « Plis vaut mié vous monté, nous va zoué couc dans brances ! »

Mais bonnefemme là oussi éna lamalice. Li faire bouï éne grand marmite labrai, li prend pinceau, li frotte frotte tout pied tambarin av ça labrai là dipis làhaut zisqu'en bas. Lheire là zaute allime éne grandgrand difé enbas lipied zarbe, difé flambé, zaute mette dibois vert sembe lapaille mouillé.

Avlà zacot làhaut naplis capav tini dans laçaleir là, av lafimée qui bourle so liziés. Li laisse glisse éne coup so lécorps pour dicendé, li arrive av labrai, so lamains tacé, so lipieds tacé, so vente tacé. Bonnefemme souque son bâton pilon, flanque li nèque éne coup, houn ! léreins cassé.

Zaute décolle li, zaute tire so lapeau, zaute faire éne bon ladaube. Mo passé, mo dimande

Je passe et demande au garçon rien qu'un os. Il me donne un coup de pied, et je tombe ici pour vous raconter cette histoire.

Vraiment créole encore, cette histoire. Le singe est bien le singe tel que nos fables l'ont créé, et, par une fortune assez



garçon là nèque éne lézos. Li flanque moi éne coup de pied, mo tombe ici pour raconte vous zistoire là.

---

rare, il n'est pas sans ressemblance avec le singe tel que l'a créé la nature.





XXIII

HISTOIRE DE ZOVA ET DU CAÏMAN



BONHOMME Zova se rendait un jour à son travail avec son sac sur le dos. Il était arrivé au milieu d'une grande plaine, quand il entendit comme une voix d'enfant qui se plaignait. Le bonhomme Zova s'arrêta, se mit à écouter et à chercher : c'était un caïman au pied d'un cassis au bord du chemin.

Le caïman voyant s'approcher le bonhomme Zova lui dit :

— Hélas ! bonhomme, si vous avez bon cœur, secourez-moi ! je vais tout à l'heure mourir de fatigue et de soif ! Je ne puis plus marcher : emportez-moi dans le sac qui est sur votre dos ; allez me jeter à la rivière. Dieu aime ceux qui ont pitié des malheureux !

— Mais comment veux-tu que je t'emporte dans mon sac ? Tu es trop grand pour pouvoir y entrer.



XXIII

ZISTOIRE ZOVA AV CAÏMAN

BONHOMME Zova éne zour té alle dans so louvraze av so sac làhaut so lédos. Avlà coment li arrive dans milié éne grand grand laplaine, li tende coment dire éne zenfant après plaigné. Bonhomme Zova arrête marcé, li couté, li rôdé : ça ti éne caïman enbas éne pied cassis dans bord cimin.

Coment caïman là trouve Bonhomme Zova vine àcote li, li dire li :

— Aïo, bonhomme, quand vous bon keir, soulaze moi! mo pour mort talheire à force mo lassé et mo gagne soif; mo naplis capabe marcé; amène moi dans vous sac là haut vous lédos, alle zette moi larivière. Bondié content quand doumounde çarite malhérés!

— Mais coment to voulé mo amène toi dans mo sac? Zamais to va capabe rente dans ça sac là; to trop grand pour tini làdans.

— Je disposerai mon corps de manière à ce qu'il entre; mettez le sac par terre, ouvrez-le et vous verrez.

Le bonhomme Zova était bon. Il met bas son sac, et l'ouvre. Le caïman se roule en rond comme un paquet de cordages sur le pont d'un vaisseau ; il entre dans le sac et dit à Zova :

— Eh bien ! me voilà dans votre sac, bonhomme, partons !

Zova charge le sac sur son dos, arrive au bord de la rivière et jette le caïman dans l'eau.

Lorsque le caïman a bien bu, qu'il s'est bien baigné, le voilà qui a faim. Le bonhomme Zova s'était assis pour se reposer un instant, car il était fatigué d'avoir porté un poids si lourd; le caïman vient à lui et lui dit en gouaillant :

— Eh vous, bonhomme, j'ai faim, oui ! Je sais que la chair humaine est, pour les caïmans, un manger excellent ; donnez-moi une de vos jambes pour mon déjeûner.

Zova est tout saisi :

— Comment ! moi qui viens de te sauver la vie, tu veux me manger ! Tu n'as pas honte !

— Quelle honte ? J'ai faim, je trouve un bon morceau, et j'aurais honte de le manger ! Vous croyez donc que les caïmans sont bêtes, bonhomme !

— Mo va arranze mo lécorps éne magnière qui li va rentré ; mette sac enbas, ouvert li, vous va guété.

Bonhomme Zova té éne bon doumounde. Li mette sac enbas, li ouvert li ; caïman roule roule so lécorps en rond coment éne paquet lacorde làhaut pont éne navire, li rente dans sac, li dire Zova :

— Ah bé ! avlà-moi dans vous sac, bonhomme ; anons allé.

Zova çarze sac lave so lédos, li arrive bord larivière, li zette caïman dans dileau.

Lheire caïman fine bien boire, fine bien baingne so lécorps dans dileau, avlà li gagne faim. Bonhomme Zova ti après assisé pour pose morceau à cause li ti lassé amène ça gros paquet là làhaut so lédos ; caïman vine av li, li dire li éne magnière en foutant :

— Eh vous, bonhomme, mo gagne faim, oui ! Mo côné qui lavianne doumoune éne bonbon manzé pour caïman ; donne moi éne côté vous lazambes pour mo dizné.

Zova saisi :

— Coment ! moi qui fèque sauve to lavie, to voulé manze moi ! To napas honté !

— Qui honté ça ? mo gagne faim, mo trouve bon manzé, et Mo va honté manze li ! Vous croire comme ça qui caïmans bête, bonhomme ?

Pendant qu'ils disputaient ainsi, passe une mère poule. Zova dit au caïman :

— Eh bien! demandons à cette mère poule si c'est toi qui as raison ou bien moi.

— Je le veux bien ; questionne-la, nous verrons.

La mère poule les écoute ; puis elle se tourne vers bonhomme Zova et lui dit :

— Je ponds, les hommes mangent mes œufs ; je couve, les hommes mangent mes poulets ; quand je suis si vieille que le coq ne s'approche plus de moi, on me tue, on me suspend à un papayer pour attendrir ma chair, on me fait cuire avec du massala, on fait de moi un moulouctani, on me mange. Est-ce que tu te figures que c'est moi qui vais empêcher le caïman de te manger ?

La mère poule s'en va ; Zova est déconcerté, le caïman rit.

Voici une vache qui vient boire à la rivière. Zova l'appelle et lui raconte l'affaire. La vache répond :

— Laissez-moi boire, donc, bonhomme ! Est-ce moi qui me chagrinerai si le caïman vous mange ! Je donne du lait aux hommes, ils le boivent, ils en font du beurre et du fromage ; j'ai des enfants, ils les tuent et les mangent ; quand je suis vieille, ils me tuent, m'arrachent la peau et la mettent à sécher ; ils m'arrachent les cornes

Coment zaute dé après cipote cipoté là, avlà manman poule passé. Zova dire av caïman :

— Ah ben ! anons dimande same ça manman poule là sipas toi qui gagne raison ou bien moi.

— Ah ben si fait ! dimande li, nous va guété.

Manman poule coute zaute ; lheire là li tourne cote bonhomme Zova, li dire li :

— Mo faire dizéfs, doumone manzé ; mo couve pitits, doumoune manzé ; lheire mo vié vié même et qui coq naplis vine av moi, doumoune touye moi, mette moi en pendant enbas lipied papaye pour mo laviande vine tende, zaute couit moi sambe massala, zaute faire moulouctani, zaute manzé. Sipas to croire moi qui pour empèce caïman cique toi ?

Manman poule allé ; Zova reste sec, caïman rié.

Avlà vace vine boire dileau larivière ; Zova appelle li, li raconte li zaffaire. Vace réponde :

— Laisse moi boire dileau donc, bonhomme ! Moi qui va en peine quand caïman manze vous ? Mo donne zaute dilait, zaute boire, zaute faire dibeirre, zaute faire fromaze ; mo gagne pitit, zaute touyé, zaute manzé ; lheire mo vié zaute touye moi, tire mo lapeau, mette sec ; tire mo

et en font des cuillers. Laissez-moi donc boire mon eau, bonhomme !

Au moment où le caïman allait sauter sur le bonhomme Zova, le chien passe. Le bonhomme l'appelle.

Lorsque le chien eut entendu toute l'histoire, il dit au bonhomme et au caïman :

— Eh vous ! vous voulez vous moquer de moi ! Est-ce à moi qu'on fera accroire que ce grand caïman que voici a pu entrer dans ce petit sac que voilà ? Attendez que les chiens soient devenus des ânes avant de me conter de pareilles bourdes ! Il me faudrait le voir de mes deux yeux pour le croire ! Mettez le sac à terre, bonhomme ! c'est toi, caïman, qui pourras entrer dans ce sac-là, toi, un grand lézard qui a les reins raides comme un bambou ?

Zova met le sac par terre, le caïman se roule en rond et entre dans le sac. Le chien dit au bonhomme :

— Fermez vite le sac et attachez bien.

Zova attache le sac. Le caïman est furieux, il crie, il se débat. Zova et le chien le laissent dans le sac et s'en vont en riant.

A force de se débattre dans le sac, le caïman finit par le crever et sort. Mais bonhomme Zova et le chien étaient loin. Le caïman songe de quelle manière il pourra se venger d'eux.

cornes, faire couillers. Laisse moi boire mo dileau donc, bonhomme !

Coment caïman pour saute lave bonhomme Zova, Licien passé. Bonhomme appelle li.

Lheire Licien fine tende tout zistoire, li dire bonhomme av caïman :

— Eh zaute ! zaute voulé baingne av moi ! Moi qui va croire qui ça grand grand caïman là ti capave rente dans ça pitit sac là ! Aspère Licien fine tourne bourrique avant saye faire zaute fangouni av moi ! Mo bisoin trouve ça dans mo liziés pour mo capabe croire li. Mette sac enbas, bonhomme ! to fouti rente dans ça sac là, toi, caïman ! éne grand zanimaux léreins raide coment bambou ?

Zova mette sac enbas, caïman roule so lécorps en rond, li rente dans sac. Licien dire av bonhomme :

— Frème sac éne coup, amarre li bien.

Zova amarre sac. Caïman firié, guélé, débatté : Zova av Licien quitte li dans sac ; zaute allé, zaute rié.

A force à force laguerre av ça sac là, caïman fine crève li, li sourti éne coup ; mais bonhomme av Licien ti loin. Caïman maziné coment li va capabe passe so colère lav zaute.

Il s'ensevelit tout entier dans la boue au bord de la rivière, et il attend.

Il y a dèjà longtemps qu'il est là quand la mère poule vient boire : le caïman ne bouge pas. La vache vient boire, le caïman ne bouge pas. Tous les animaux viennent boire, le caïman ne bouge pas.

Voilà le chien qui vient : le caïman s'élance hors de la vase et le saisit par une patte. Mais le chien n'était pas bète. Voyant les yeux du caïman comme bouchés par la boue, il feint de rire et dit :

— Eh toi, caïman, tu te figures que c'est ma patte que tu as prise ! comme tu es bête, caïman, mais c'est un morceau de bois sec !

Le caïman étonné ouvre la bouche pour regarder ; le chien se sauve et détale, vous dis-je : le caïman a le nez cassé.

C'est de cette façon que le chien trouva le moyen de se moquer encore du caïman.

Les deux personnages de notre titre, bonhomme Zova et le caïman, nous donnent tout lieu de croire que le conte nous vient de Madagascar. Mais l'histoire par ailleurs n'a rien d'exotique, et fait bien plutôt songer à notre La Fontaine qu'à un



Caïman enterre so lécorps enbas laboue dans bord larivière, li aspéré.

Longtemps longtemps li là, avlà maman poule vine boire dileau : caïman napas bouzé. Vace vine boire dileau, caïman napas bouzé. Tout zanimaux vine boire dileau : caïman napas bouzé.

Avlà Licien vini : caïman lève éne coup dans milié laboue, li tchiombo Licien par éne lapatte. Mais Licien là malice. Coment li trouve liziés caïman coment dire boucé av laboue là, li nèque rié, li dire li :

— Eh toi, caïman, to croire mo lapatte qui to fine tchiombô ! côment to bête, caïman ; mais éne ptit cicot dibois, ça !

Caïman toné. Li blizé ouvert labouce pour guété ; Licien lofé même, balié, mo dire vous : caïman reste sec.

Ça magnière là Licien fine trouve môyen baingne encore av caïman.

---

fabuliste malgache. On croirait volontiers à un travestissement de « L'Homme et le Serpent ». Le chien néanmoins est de notre invention, et le dénouement est nôtre.





XXIV

HISTOIRE DE PAULIN ET DE PAULINE

Il y avait une fois un garçon et une fille qui n'avaient plus ni père ni mère ; le garçon s'appelait Paulin et la fille Pauline. Paulin était frère de Pauline ; Pauline était sœur de Paulin.

Depuis leur première enfance ils vivaient ensemble dans la plus étroite union. Paulin partageait tout avec Pauline, Pauline donnait à Paulin la moitié de tout ce qu'elle avait. Ils vivaient seuls et grandirent loin du monde dans la petite maison que leur père leur avait laissée en mourant.

Un jour, Paulin alors avait vingt ans ou à peu près, Pauline lui dit :

— Mon frère, te voilà maintenant en âge de t'établir, il faut te marier.

— Pourquoi me marier, ma sœur ? Pourquoi m'en aller chercher une femme que nous ne



XXIV

ZISTOIRE PAULIN AV PAULINE



Li éna éne fois éne ptit garçon av éne ptit fille qui naplis té gagne papa, naplis té gagne maman; ptit garçon ti appelle Paulin, ptit fille ti appelle Pauline. Paulin ti son frère Pauline, Pauline ti son seir Paulin.

Dipis tout pitit zaute touzours ensembe, touzours bon camerades : tout ça qui Paulin gagné li partaze av Pauline, tout ça qui Pauline gagné li donne la moquié pour Paulin. Zisqu'à zaute fine vine grand, zaute reste touldé tout seil dans lacase qui zaute papa té quitte zaute.

Ene zour, coment Paulin té gagne approçant vingt bananées comme ça, Pauline dire li :

— Mo frère, avlà to dans laze astheire, faut to marié.

— Qui fère marié, mo seir? Qui mo bisoin alle rôde éne femme qui nous na pas coné?

connaissons pas, une femme qui peut être viendrait troubler la paix de notre petit chez nous ? Non, non, laisse notre pot au feu mijoter doucement sur notre foyer paisible !

— Ne parle pas ainsi, mon frère ; n'écoute pas les mauvaises langues qui prétendent qu'une femme bonne est difficile à trouver. Vois-moi et juge d'après moi. Marie-toi, te dis-je. J'aimerai ta femme comme je t'aime, et quand tu auras à sortir tu ne me laisseras plus maintenant toute seule à la maison ; nous serons deux à t'attendre. Il n'est pas bon qu'une jeune fille comme moi n'ait pas une femme qui demeure avec elle. Marie-toi, mon frère.

Que pouvait faire Paulin ? Il prend une femme, il se marie. Aïa !

Cette femme-là se nommait Lida, et Lida était une peste. Elle était jalouse de Pauline : « Pourquoi l'aime-t-il ? Est-ce elle qui est sa femme ou bien moi, elle qui sera la mère de son enfant ou bien moi ? Sa sœur, sa sœur ! la belle affaire ! Moi aussi j'ai une sœur, eh bien ! après ?

Un soir, en rentrant à la maison, Paulin, au lieu d'embrasser d'abord Lida, commença par embrasser Pauline. Comment peindre la colère de Lida ! mais elle ne voulut rien dire de peur d'éclater. On soupa, puis on alla se coucher.

Quiquefois li pour vine mette brouillaze dans nous lacase; laisse nous marmite couit tranquille làhaut nous ptit difé !

— Napas cause comme ça, mon frère! napas coute ça mauvais bagout zense qui dire éne bon femme difficile pour trouvé ! Guette moi. Marié, mo dire toi ; mo va content to femme coment mo content toi, et lheire to va gagne bisoin pour sourti, to naplis va quitte moi tout seil dans lacase coment asthére, nous va dé doumounde pour aspère toi. Napas bon éne zène fille coment moi napas énan éne femme pour reste av li. Marié, mo frère.

Qui Paulin capave fère? Li prend éne femme, li marié. Aïa.

Femme là té appelle Lida, et Lida là ti éne lagale. Li zaloux Pauline : « Qui fére mo mari content li ? Li qui so famme, ou bien moi qui so famme ? li qui va manman so pitit, ou bien moi qui va manman so pitit ? So seir, so seir ! qui ciça seir ? Moi oussi mo gagne seir ! mo fou pas mal ! »

Ene zour asoir coment Paulin rente lacase, auliére li embrasse Lida prémier, li embrasse Pauline. Napas pelle en colère ça qui Lida en colère ! mais li napas voulé dire narien, pengare li claté. Zaute trois manzé, zaute alle dourmi.

Paulin dormit ainsi que Pauline, mais Lida ne put fermer l'œil tant le cœur lui brûlait : elle passa la nuit à se retourner sur son lit.

Le lendemain de grand matin au chant du coq, Lida courut chez sa marraine. La marraine de Lida était une vieille vieille bonne femme si méchante qu'on ne l'appelait que « bonne femme Laffe-de-boue », parce que la piqûre de sa langue était mortelle comme celle du dard d'un laffe qui vit dans la vase. Quand une vieille femme veut être méchante, il n'y a pas de chien enragé qui puisse le lui disputer.

Lorsque Lida eut raconté à la bonne femme toute son affaire, Laffe-de-boue lui donna mille mauvais conseils pour brouiller Paulin avec Pauline. Lida retourne chez elle et se met en besogne à l'instant. Mais elle a beau inventer cent méchancetés, Paulin n'en aime pas moins Pauline, leur farine refuse de se changer en charbon. Lida écume de rage en dedans : « J'y parviendrai ! j'y parviendrai ! »

Paulin avait un chien admirable que l'on nommait Prend-tout, parce que cerf, cochon marron, en un mot toute pièce poussée par lui était une pièce prise. Eût-on offert à Paulin deux cents piastres de son chien, jamais il ne l'aurait vendu. Prend-tout aimait Pauline à un tel point qu'il n'acceptait à manger que de sa main ; un autre

Paulin dourmi, Pauline dourmi, mais Lida napas capabe dourmi à force so léqueir bourlé : tout lanouite li nèque vire vire làhaut lilit.

Lendimain grand bomatin coq çanté Lida couri lacase so marraine. So marraine Lida là ti éne vié bonnefemme sitant mauvés, si tant mauvés qui doumounde té appelle li nèque bonnefemme Laffe-laboue, à cause so lalangue capave touye doumounde coment piquant laffe dans laboue. Quand éne vié bonnefemme voulé mauvais, napas licien enrazé qui capave bitte ave li.

Lheire Lida fine ranconte zaffaire bonnefemme, Laffe-laboue donne li éne bande mauvés conseils pour brouille Paulin av Pauline. Lida tourne lacase, tout site même li comencé. Mais libeau mazine mauvais malices même, touzours Paulin content Pauline, zaute lafarine napas voulé tourne çarbon. Lida quime en didans : « Mo va trouve so magnière ! mo va trouve so magnière ! »

Paulin ti gagne éne famé licien qui ti appelle Cassetout, à cause qui cerfe, qui coçon marron, qui zibier li trouvé, li mette av zaute, li casse zaute. Quamême offert Paulin décents piasses, zamais li ti va vende ça licien là. Casse-tout té sitant content Pauline qui zamais li vlé prend so manzé dans lamain éne laute doumounde; quand

essayait-il, il refusait et préférait laisser l'assiette sans y toucher.

Un jour, pendant que Pauline arrangeait la pâtée de Prend-tout, quelqu'un l'appelle dans la cour ; elle laisse là l'assiette et elle sort. Lida, qui l'a vue sortir, prend vivement dans sa poche un cornet de poudre blanchâtre que bonne femme Laffe-de-boue lui a donné ; elle répand la poudre dans l'assiette, la mêle avec le manger et s'en va. Pauline revient, prend l'assiette, appelle Prend-tout et la lui donne. Prend-tout mange. A peine a-t-il achevé que le pauvre chien commence à se plaindre, à gémir. Lida fait semblant d'être en colère : « Dieu ! que les animaux sont ennuyeux dans les maisons ! » et elle le chasse. Prend-tout est comme un homme ivre, il traverse la cour en trébuchant, il arrive au bord du canal et se met à boire, à boire sans s'arrêter ; son ventre enfle, l'eau l'étouffe, il meurt.

A ce moment, Paulin rentre. Que voit-il ? Le cadavre de son chien, tout raide, la gueule noire, le ventre gonflé comme un tambour. Il appelle, Pauline sort de la maison et voit le pauvre Prend-tout, étendu mort au bord de l'eau. Pauline sent ses jambes fléchir, elle est forcée de s'asseoir pour ne pas tomber. Paulin vient à elle et lui dit : « Ah ! ma sœur, ce chien-là ne mangeait que de ta main, c'est ta faute s'il est mort ! » Que

sayé, li vaut mié quitte lassiette là, napas touce narien.

Ene zour, coment Pauline après arranze so lassiette manzé Casse-tout, doumounde appelle li dans lacour, li quitte lassiette lhaut latabe lasalle manzé, li allé. Lida trouve ça, li tire vitement dans son poce éne cornet lapoude blancblanc qui bonnefemme Laffe-laboue ti donne li; li fane lapoude là dans lassiette, li brouille av manzé, li allé. Pauline tourné, li prend lassiette, li appelle Casse-tout, li donne li, Casse-tout manzé. Lheire li fine balié so lassiette pauve malhéré licien là comence plaigné, plaigné. Lida semblant en colère : « Coment zanimaux embêtant dans lacase doumounde, donc! » Li pousse li dohors. Casse-tout coment doumounde sou; li riperipé dans lacour; li arrive dans bord canal, li boire, li boire, li boire; so vente gonflé, dileau touffe li, li môrt même!

Paulin rente éne coup. Qui li voir? Lécorps son licien réde, laguéle noir noir, vente coment tambour. Li appelle doumounde, Pauline sourti dans lacour. Li trouve pauve Casse-tout môrt dans bord dileau, Pauline diboute à côte li, li vine faibe, li blizé assisé pour napas tombe par terre. Paulin vine av li, li dire li : « Ah! mo seir, licien là ti manzé nèque dans to lamain, toi qui lafaute

pouvait répondre Pauline ? Mais elle se sent un poids sur le cœur.

Lida avait un chat. Pendant le dîner, Pauline jette au chat un morceau de viande. Lida s'élance, ramasse le morceau et le jette dehors en disant à Pauline : « Eh vous ! vous savez que votre main porte malheur aux animaux ! inutile de donner à manger à mon chat, je n'ai pas envie qu'il meure. Quand je voudrai le tuer, je vous prierai de préparer son déjeûner. » Pauline ne répondit pas un mot.

Cependant, Pauline commençait à être bien malheureuse tant Lida la haïssait. Mais où aller ? Son frère était son seul parent. Force lui fut donc de rester, quoique depuis la mort de Prend-tout, Paulin ne fût plus pour elle aussi bon qu'auparavant.

Neuf mois bien juste après son mariage, Lida accoucha d'un enfant. C'était un beau petit garçon. Paulin fut heureux, Pauline aussi, et Lida même fit semblant d'être joyeuse ; mais au fond ça l'ennuyait fort, cet enfant qui jour et nuit ne faisait que crier pour lui demander à téter : impossible de dormir ! Lorsque l'enfant commença à faire ses dents, l'enfant n'eut plus qu'un cri. Et sa mère de le bousculer. Pauline le prenait, l'amusait, le caressait, le faisait taire.

Les enfants, si petits qu'ils soient, savent bien

quand li fine mort! » Qui Pauline capave réponde! mais so lékeir en bas roce.

Lida ti énan éne çatte. Lheire diner Pauline zette ça catte-là éne morceau lavianne. Lida saute lhaut morceau lavianne là, li zette li dans lacour, li dire Pauline : « Eh vous! vous conné vous lamain mofine av zanimaux; napas bisoin donne manzé mo çatte, mo napas envie li mort : lheire mo va vlé touye li, mo va prïe vous arranze so dizné. » Pauline blizé dire narien.

Pauline commence bien malhéré dans ça lacase là à force Lida haï li. Mais à côte li capave allé? So frère même so famille. Li resté, quamême Paulin dipis zaffaire Casse-tout là naplis bon pour li coment lautefois.

Neif mois zisse dipis li fine marié Lida accouce éne pitit. Ça ti éne bel ptit garçon. Paulin content, Pauline content, Lida oussi faire semblant content, mais li ennouyé à cause zenfant là lizour lanouite nèque guélé pour dimande tété : napas môyen dourmi av li. Lhére pitit là comence pousse lédents, coment li touzours ploré ploré là, so maman bousquile bousquile li; Pauline prend li, faire canana av li, caresse li, faire li paix.

Zenfants quamême pitit pitit cône qui dou-

reconnaître qui les aime et qui ne les aime pas. Celui-ci, bien qu'il n'eût pas six mois, quittait les bras de Lida pour les bras de Pauline. Dès qu'il avait fini de téter, il criait pour que Pauline le prît. Pauline le prenait, il se taisait, il se calmait.

Lida était furieuse : « Comment ! lui aussi, il aimerait cette Pauline plus que moi, sa mère ! Non ! non ! jamais ! j'aime mieux n'avoir pas d'enfant ! »

L'enfant tomba malade. Le médecin ordonna de le sevrer, le lait de la mère ne valait rien ; peut-être était-elle enceinte. Paulin retira l'enfant à Lida pour le donner à Pauline. Sa mère à présent, c'est Pauline ; c'est elle qui le soigne, qui le baigne, qui lui donne à manger sa soupe. Pauline fait coucher le pauvre petit avec elle dans un grand lit : « Comme ça, quand il aura besoin de quelque chose la nuit, je suis sûre de l'entendre se plaindre. »

Telle était la haine de Lida pour Pauline, qu'elle ne pouvait plus voir son enfant ; lorsque le petit rencontrait les yeux de sa mère, il criait comme si on l'eût écorché, tant ces yeux-là étaient méchants.

Le croirez-vous ? Une nuit, tout le monde dormait dans la maison, Lida vient doucement au lit de Pauline ; elle saisit le malheureux petit

mounde content zaute, qui doumounde napas content. Cenne là, li beau napas encore énan sisse mois, li quitte lébras Lida pour alle lébras Pauline. Sitôt li fine tété, li crié pour Pauline prend li; Pauline prend li, li arrête crié, li tranquille.

Lida firié : « Coment! li oussi va plis content ça Pauline là qui moi qui so manman! Napas môyen ça! mo plis vaut mié napas énan pitit! »

Zenfant là tombe malade. Docteir dire bisoin sévré li, dilait so maman napas bon (quiquefois li enceinte). Paulin tire pitit là lamains Lida, donne li av Pauline. Pauline même qui so manman asthére, soingne li, baingne li, donne li manze so lasoupe. Pauline mette pauve ptit garçon là dourmi dans grand lilit av li : « Comme ça là quand li bisoin quiqueçose lanouite, mo va sîr tende li plaingné. »

Lida à force li haï Pauline, naplis capave guette pitit là : lheire baba là trouve liziés so manman làhaut li, li crié coment dire corce li à force liziés là mauvais.

Qui vous croire? Ene lanouite, coment tout doumounde dans lacase dourmi, Lida vine doucement doucement dans bord lilit Pauline, li

enfant par le cou, elle l'étrangle. Elle retourne dans sa chambre sans faire de bruit, elle se remet au lit, elle écoute. Elle écoute. Rien. Personne ne bouge, tout le monde dort profondément.

Le lendemain de grand matin au chant du coq, Pauline sort du lit. Elle va, elle vient, elle fait le café, l'enfant ne bouge pas. « Eh ! vous, bébé, dit en riant Pauline, savez-vous que vous savez dormir, oui ! » Le soleil se lève, l'enfant n'a pas bougé. « Eh ! vous, bébé, vous avez manqué la cloche aujourd'hui ! » Pauline approche du lit, elle retourne l'enfant, elle le regarde, elle pousse un cri : « Ah ! mon Dieu ! » et elle tombe évanouie.

Paulin a entendu son cri et le bruit de sa chute, il se précipite dans la chambre de sa sœur. Il voit son pauvre petit garçon l'œil tout blanc, chaviré, le corps noir. Il le tâte : « Ah ! mon Dieu, Lida ! Lida ! notre enfant est mort ! » Lida entre comme un tourbillon, elle prend l'enfant dans ses bras en poussant de grands cris. Puis, donnant un coup de pied à Pauline qui est toujours étendue par terre, elle dit à Paulin : « Ainsi donc tu laisseras cette misérable nous assassiner tous ici ! » Paulin perd la raison, il enlève Pauline, la charge sur son dos, l'emporte dans la forêt et lui coupe les deux mains avec une hache.

souque pauve malhéré zenfant là dans son licou, li tranglé li. Li tourne doucement doucement dans so laçambe, li rente dans lilit, li couté, li couté : narien ! personne napas bouzé, tout doumounde dourmi même.

Lendimain, grand bo matin coq çanté, Pauline lévé. Li tourné, viré, li faire café, baba napas bouzé. Pauline rié : « Eh vous, baba, vous conne dourmi, oui ! » Soléye lévé, baba napas bouzé. « Eh vous, baba, vous fine manque lacloce azourdi ! » Pauline arrive à cote lilit, li tourne baba là, li guette li, li nèque crie. Ah mon Dié ! li tombe en grand par terre sans connaissance.

Paulin tende ça crié là av ça tapaze là, li fonce éne coup laçambe so seir. Li trouve son pauve pitit garçon liziés blanc blanc, çavire, lécorps noir ; li tâte li : « Ah ! mon Dié, Lida ! Lida ! nous pitit fine môrt ! » Lida rentré coment coup de vent, li prend pitit dans so lébras, li crié, crié ; li envôye éne coup de pied av Pauline qui touzours par terre là, li dire av Paulin : « Comme ça to va laisse ça malhérése là touye tout doumounde dans nous lacase ! » Paulin vine fou ; li lève Pauline, li çarze li lhaut so lédos, li amène li dans bois, li saute so dé pognés av éne lahace.

La pauvre Pauline, baignée dans son sang, se contente de lui dire :

« Ah ! mon frére ! tu m'as coupé les deux poignets, à moi, ta sœur ! mais bientôt tu seras piquée par une épine bien douloureuse ! Alors, alors tu penseras à moi ! »

Paulin la laisse là toute seule et s'en va.

Pauline sans doute serait morte sur la place, quand elle entend remuer le taillis ; elle regarde et voit venir à elle un joli petit chien à longues soies. Le chien la tire par sa robe et semble lui dire : « Viens. » Pauline le suit. Le chien marche devant elle. Il la fait passer par vingt petits sentiers sous les arbres et ils arrivent dans une plaine au milieu de laquelle il y avait une maison magnifique. Le chien jappe, et une foule de domestiques sortent de la maison. Le chien jappe de nouveau comme pour les appeler et ils arrivent. La pauvre Pauline ne pouvait plus marcher tant elle était affaiblie prr la perte de son sang. Elle tombe sur l'herbe et va mourir, quand le chien la fait enlever par deux domestiques qui l'emportent sur leurs bras dans la maison.

C'était le palais d'un roi. Le roi était absent, il était allé faire la guerre dans un autre pays : mais chaque fois qu'il partait pour un longue absence, soit pour une grande chasse, soit pour la guerre, il laissait son petit chien au palais. Et

Pauve Pauline baingné av so disang nèque dire li :

« Ah ! mon frère ! To fine coupe mo dé pognés, moi, to seir ! mais bientôt to va pique av éne piquant bien réde ; lheire là to va mazinc moi ! »

Paulin quitte li tout seil, li allé.

Quiquefois Pauline té pour mort là même quand li tende brousses-bouze bouzé ; li guété ; li voir éne zoli ptit licien longue civé vine av li. Licien là hisse hisse so robe ; coment dire li dire li vini. Pauline sivré li. Licien marce divant. Li faire li passe éne bande pitit cimins en bas zarbes ; zaute arrive dans éne laplaine à côte ti énan éne belbel lacase. Licien zapé ; éne bande domestiques sourti dans lacase. Licien zape encore, coment dire li appelle zaute, zaute vini. Malhérése Pauline naplis capave marcé à force li faibe av tout ça disang li fine perdi là. Coment li tombe dans lherbe pour mort même, licien faire dé domestiques lève li dans zaute lébras, amène li dans lacase.

Ça té lacase éne léroi. Léroi là napas ti là, li ti alle laguerre éne laute paye ; mais touzours lheire li sourti pour alle loin même, sipas grand laçasse, sipas la guerre, li quitte so ptit licien lacase ; et ptit licien qui maîte dans laplace léroi,

c'était le petit chien qui était maître à la place du roi, lui qui commandait aux domestiques, lui seul qui savait ce que le roi voulait que l'on fît jusqu'à son retour.

Le chien fit soigner Pauline. On la mit dans une belle chambre ; on lui donna un bon lit avec des matelas, des oreillers et tout ce qu'il fallait. On tordit le cou à une mère poule pour lui faire de bon bouillon ; on lui donna de bon vin rouge, on veilla à ce qu'aucun bruit ne l'empêchât de bien reposer, de bien dormir ; bref, on fit tout ce qu'il fallait pour sa prompte guérison.

Avant quinze jours, Pauline était guérie. Mais, pauvre jeune fille, où étaient ses mains ?

Voilà le roi de retour, la guerre avait assez duré. Quand le petit chien l'eut bien caressé, il le conduisit à la chambre de Pauline.

Pauline était tout à fait jolie, savez-vous. Le roi la regarde, la regarde : ça y est ! le voilà pris. Il dit à son chien : « Oui, lieutenant, oui, tu as bien fait ! » Lieutenant — c'était le nom du chien — jappe et remue la queue pour montrer sa joie.

Le roi venait tous les jours causer longtemps avec Pauline. Il eût été bien heureux de lui demander sa main ; mais quelle main pouvait-il lui demander ? On lui avait coupé les deux poignets, elle n'avait plus de mains ; force fut au roi de s'en passer.

li même qui comande domestiques, li même qui coné qui son maîte voulé doumounde faire zisqu'à li tourné.

Licien faire zense là soingne Pauline. Mette li dans éne belle laçambe, donne li éne bon lilit, sembe matelas, zoriés, tout ça qui bisoin ; coupe licou maman poule, faire bon bouillon pour li, donne li bon divin rouze, empèce tapaze pour li capave bien posé, bien dourmi ; faire tout ça qui bisoin faire pour li guéri vitement.

Napas quinze zours passés, Pauline fine çava bien. Mais pauve zène fille, à côte so lamains !

Avlà léroi tourné, li assez laguerre. Ptit licien lheire li fine bien caresse li, amène li laçambe Pauline.

Pauline là ti zoli zoli même, vous côné. Léroi guette li, guette li, làdans ! li maillé même. Li dire so licien : « Si fait, Liétenant, to té bien faire ! » Licien là ti appelle Liétenant. Li bouze bouze laquée, li zapé pour montré li content.

Tou lézours léroi vine cause cause av Pauline. Li té va bien content dimande so lamain ; mais qui lamain li capave dimande li ? Pognés fine coupé, lamains napas ; li blizé s'en passé.

Environ une année s'écoula et le roi dut repartir pour la guerre. Avant son départ il donna ses ordres à Lieutenant : « Tu sais que Pauline doit accoucher avant longtemps ; dès qu'elle aura eu son enfant, fais qu'on m'écrive pour me donner de ses nouvelles et pour me dire si c'est un petit garçon ou une petite fille. Soigne-les bien, ne les laisse manquer de rien. C'est toi qui es le vrai maître quand je ne suis pas là. » Lieutenant remua la queue pour faire voir qu'il avait entendu ; et le roi s'en alla.

Au bout de qninze jours environ Pauline accoucha de deux enfants. C'étaient deux garçons. Aux premières douleurs, Pauline avait fait venir une sage-femme pour l'assister. Dans la chambre, une petite veilleuse donnait une faible clarté. Les enfants naissent et voilà la chambre tout éclairée : chacun d'eux avait sur le front une belle étoile. Et la sage-femme de s'écrier : « Pas besoin d'huile de coco avec ces enfants-là! ils portent leur lumière sur eux. »

Lieutenant fit écrire au roi pour lui donner toutes ces nouvelles.

Le domestique qui portait cette lettre était arrivé à moitié chemin quand il se sentit fatigué. Il lui fallut entrer dans une maison pour boire et laisser reposer ses pieds. C'était la maison de la bonne femme Laffe-de-boue. La vieille le fit

Approçant éne bananée comme ça fine passé. Léroi bisoin tourne laguerre. Avant li allé li donne son zordes Liétenant : « Fo coné bientôt même Pauline pour accoucé ; sitôt li fine gagne pitit faire éne doumounde écrire moi, donne moi so nouvelles, dire moi sipas ptit garçon sipas ptit fille. Soingne zaute bien, napas laisse manque narien ; toi même qui maîte quand mo napas là. » Liétenant bouze laquée pour montré li fine tendé. Léroi allé.

Auboute sipas quinze zours Pauline accouce dé zenfants. Ça ti dé ptit garçons. (Lheire Pauline senti li pour accoucé, li appelle saze femme pour ide li.) Ptit veillése dans laçambe, qui donne éne faye clairté. Zenfants vini, laçambe tout éclairé : çaquéne té gagne éne bel zétoile làhaut front ; saze femme blizé dire : « Napas bisoin dilhouile coco av zenfants là ; zaute lalimière av zaute ! »

Liétenant faire écrire éne lette av léroi pour raconte li tout ça.

Coment domestique qui ti amène ça lette là fine arrive dans milié cimin, li lassé même ; li bisoin rente dans éne lacase pour boire dileau et laisse so lipieds posé. Ça ti lacase bonnefemme Laffe-laboue. Bonnefemme faire li causé. Domes-

causer, il lui raconta de quelle commission il était chargé. Alors Laffe-de-boue le fit manger, le fit boire ; mais je ne sais trop quelle herbe elle mit dans les brèdes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'homme mangeait encore que le sommeil le jetait par terre et il dormait. Laffe-de-boue prit la lettre dans la poche du domestique, elle la lut, écrivit à l'instant même une autre lettre, en contrefit la signature et la mit en place.

Le domestique, quand il s'éveilla, se frotta les yeux. Il regarde le soleil. « Maman, que de temps j'ai perdu ! » Il ramasse son bâton, dit merci à la vieille, et prend ses jambes à son cou.

Lorsque le roi reçut la lettre, qu'on juge de son chagrin ! La voici :

« Mon roi, Pauline vient d'accoucher d'un petit singe et d'un petit chien. La mère et les enfants se portent bien. Nous attendons vos ordres. »

Le roi écrivit sa réponse :

« Que ce soient des singes, que ce soient des chiens, un père doit aimer ses enfants ! Qu'on soigne bien ceux-ci. A mon retour, je déciderai. Le roi. »

Et remettant le papier au même domestique, il lui ordonne de retourner au palais et de courir.

Quand le domestique arriva devant la maison de Laffe-de-boue, la méchante vieille le guettait

tique ranconte li tout son commission. Lheire là Laffe-laboue donne li manzé, donne li boire; mais sipas qui feillaze li mette dans brèdes; comment domestique encore après manzé là, sommeye pèse li, li tombe par terre, li dourmi. Laffe-laboue tire lette dans poce domestique, li lire lette, vitement li crire éne laute, li fausse signatire, li mette en place.

Lheire domestique lévé, li frotte so liziés; li guette soléye. « Manman! qui litemps mo fine perdi! » Li touque son bâton, li dire merci bonnefemme, li taillé.

Lheire léroi lire lette là li beaucoup çagrin. Avlà ça qui té marqué là dans :

« Mon roi, Pauline fèque accouce éne ptit zacot av éne ptit licien. Maman sembe pitits çava bien. Nous aspère vou zordes. »

Léroi crire réponse :

« Quamême zacot, quamême licien, éne papa doite content so pitits. Soingne bien ça zenfants là. Lheire mo va tourne lacase, mo va guété qui mo pour faire av zaute. Léroi. »

Léroi donne ça papier là dans lamain so même domestique là, li dire li tourne lacase, taillé.

Coment domestique arrive divant lacase Laffe-laboue, ça mauvais bonnefemme là ti après

au bord du chemin. Elle l'arrête et lui dit : « Eh ! vous, mon noir ! c'est bien certainement la réponse du roi que vous portez au palais. Mais, pour pressé que vous soyez, je veux que vous vous arrêtiez une minute : un de mes parents vient de m'envoyer de vieux rhum de jamrosas, il faut que nous goûtions la bouteille ensemble. »

Que pouvait faire le pauvre noir ! il fallait bien entrer. Laffe-de-boue lui verse un plein verre de rhum. Il n'en but qu'une gorgée : le verre lui échappe des mains, il roule par terre, et s'endort.

Laffe-de-boue prend la lettre dans sa poche, l'ouvre et la lit. Elle saisit une plume, de l'encre, du papier, et écrit une autre lettre :

« Écoutez bien mes ordres. Qu'on prenne cette horreur de Pauline, et qu'on la jette dehors avec ses deux bâtards. Mais puisqu'elle n'a plus de mains pour les tenir, qu'on lui en attache un sur le dos, l'autre sur la poitrine. Vous avez entendu. Obéissez. Le roi. »

Le domestique se réveille. Il croit que c'est le rhum qui l'a jeté en bas, il prend son bâton et s'en va.

Lorsqu'au palais on eut appris les ordres du roi, les uns en furent affligés, car Pauline était bien bonne, les autres furent dans la joie, parce

veille veille li dans bord cimin. Li arrête li, li dire li : « Eh vous, mon noir! bien sîr réponse léroi qui vous amène lacase. Mais vous beau pressé mo voulé vous arrête éne pitit moment même : mo famille fèque envôye moi éne vié boutéye rhum zambourzois, nous bisoin goûte ça ensembe. »

Qui pauve noir là capave faire! li blizé rentré. Laffe-laboue vide li éne grand verre rhum. Li nèque boire éne gorzée, verre çappe dans so lamain, li roule enbas, li dourmi.

Laffe-laboue prend lette dans son poce, li ouvert li, li lire li. Li pèse plime, lenque av papier, li crire éne laute lette.

« Coute bien ça qui mo comandé. Prend ça lhorreir Pauline là, zette li dohors av so dé pitits (bâtards). Mais coment naplis énan lamains av li pour tchiombô zaute, amarre éne làhaut son lédos, amarre laute dans so lostomac. Zaute fine tendé; faire ça qui mo comandé. Léroi. »

Domestique lévé; li croire rhum là qui fine casse li. Li honté, li prend so bâton, li allé.

Lheire dans lacase léroi doumounde fine coné ça qui zaute maîte comande zaute, iéna zense qui çagrin à cause Pauline ti bien bon, iéna qui con-

qu'ils étaient envieux. Mais, joie ou chagrin, il n'importait : il fallait obéir.

Lieutenant était furieux. Il connaissait trop le cœur de son maître pour le croire capable d'avoir pu donner un tel ordre. Jamais! Mais Lieutenant était un chien, et les chiens ne parlent pas. Il eut beau japper, cette fois on refusa de l'écouter.

On arrache Pauline de son lit, on attache sur elle ses deux enfants, comme la lettre le commande, on la conduit sur la grande route, on la chasse; Lieutenant refuse de quitter Pauline et la suit.

Ils marchent, ils marchent. La pauvre malheureuse Pauline pleure, Lieutenant ne dit rien.

Ils arrivèrent dans une forêt; Lieutenant allait devant pour montrer le chemin. Comme ils passaient au bord d'une petite rivière, Pauline eut soif; elle se mit à genoux pour atteindre l'eau avec sa bouche, car elle ne pouvait, hélas! boire dans le creux de ses mains. Tandis qu'elle se penche pour toucher l'eau de ses lèvres, l'enfant attaché sur son dos s'échappe et tombe dans l'eau la tête la première. Pauline, oubliant qu'elle n'a pas de mains, jette les bras en avant pour le saisir. Le croirez-vous? Cette eau était une eau enchantée. A peine les deux bras mutilés l'ont-ils touchée que les deux mains repoussent. Pauline saisit son enfant, elle l'embrasse, elle pleure, elle

tent à cause zaute zaloux. Mais qui content, qui zaloux, narien ça : bisoin faire ça qui co-mandé.

Liétenant firié : li côné zamais so maîte qui bon lékeir ti capabe commande éne mauvais quique çose coment ça. Zamais ça ! Mais li éne licien ; napas causé av li. Li zapé, li zapé ; ça fois là personne napas voulé acoute li.

Zaute tire Pauline dans so lilit ; zaute amarre son dé pitits làhaut li coment fine marqué dans lette, zaute amène li dans grand cimin, zaute pousse li. Liétenant napas voulé quitte Pauline, li sivré li.

Zaute marcé, marcé ; pauve malhéré Pauline ploré, Liétenant napas dire narien.

Avlà zaute arrive dans grand bois. Liétenant passe divant pour monte cimin. Coment zaute arrive dans bord éne ptit larivière, Pauline gagne soif, li baisse à zounoux pour boire dileau av labouce, lamains napas pour li boire dans lamains. Li pence so lécorps pour so labouce arrive av dileau ; avlà pitit qui té amarre dans so lédos cappe éne coup, pique dans dileau. Pauline zette so lébras dans dileau, quamême napas lamains pour attrape so pitit. Qui vous croire ! Ça ti éne dileau miraque. Coment ça dé lébras là plonze dans dileau, éne coup même, dé lamains pousse encore av zaute ! Pauline tchiombô so pitit, li embrasse li, li ploré, li crïe : « Merci ! merci

s'écrie : « Merci, mon Dieu ! merci ! » Lieutenant court, jappe, se roule par terre, il est comme fou de joie.

Ils marchent, marchent, marchent. Voilà trois jours qu'ils sont dans la forêt quand ils arrivent enfin dans une plaine. A l'orée du bois était une vieille case toute délabrée couverte en vétiver. Elle était inhabitée, ils s'y arrêtent. Pauline répare la case du mieux qu'elle peut ; elle ramasse des feuilles, fait un bon lit pour elle et ses enfants, un petit lit pour Lieutenant ; puis elle fait sa prière, se couche et s'endort.

Le lendemain, de grand matin, elle s'éveille. Elle s'assied sur son lit et réfléchit. « Que puis-je faire ? Où puis-je aller ? Je n'ai plus de famille, personne qui s'intéresse à moi. Mieux vaut que je reste toute seule ici dans cette vieille case ; personne ne viendra me chercher noise ; j'élèverai tranquillement mes enfants ; Lieutenant et moi nous trouverons bien le moyen de nous arranger pour ne pas mourir de faim. Pas vrai, Lieutenant ? » Lieutenant lui répondit en jappant et en agitant la queue pour montrer son approbation.

Mais retournons auprès du roi.

Comme le pauvre jeune homme croyait que Pauline lui avait donné un singe et un chien au lieu d'enfants, son chagrin était si grand qu'il n'osait retourner dans son palais. Il resta à la

Bondié. » Liétenant couri, zapé, roule par terre; li coment fou à force li content.

Zaute marcé, marcé, marcé. Avlà trois zours zaute dans ça grand bois là, zaute arrive dans laplaine. Dans balizaze ça laplaine là, zaute trouve éne vié vié lacase couvert av vitiver, personne làdans. Là même zaute arrété. Pauline arranze lacase morceau morceau, li ramasse feilles, li faire éne bon lilit pour li av so zenfants, éne ptit lilit pour Liétenant, li faire so laprière, li allonze so lécorps, li dourmi.

Lendimain grand bomatin, li lévé, li assise làhaut so lilit, li maziné. « Qui mo capave faire? A côte mo capave allé? Mo naplis énan famille; personne napas embrasse moi. Mo plis vaut mié resse tout seil ici dans ça vié lacase là : personne va vine cicane moi; mo va élève mo zenfants tranquille; Liétenant av moi nous va trouve éne magnière gagne manzé pour nous napas môrt faim. Pas vrai, Liétenant? » Liétenant zappe av li, li bouze bouze laquée pour montré li content.

Laisse nous tourne av léroi.

Coment pauve zène homme là ti croire qui Pauline fine donne li éne zacot av éne licien aulière zenfants, li si tant çagrin qui li napas osé tourne dans so lacase; li resse laguerre sipas

guerre environ cinq ou six ans, tant le cœur lui brûlait. Enfin, quand il se sentit un peu consolé, il revint à son palais.

« Où sont mes enfants ? Où est Pauline ? Où est Lieutenant ? »

Ses gens restèrent interdits. Par bonheur pour eux, on avait gardé la lettre du roi dans un tiroir de bureau. On courut la chercher et on la lui remit. Ce fut au tour du roi de rester abasourdi. Il ouvrait de grands yeux, tournait et retournait le papier entre ses mains ; certes, ce n'était pas lui qui avait écrit cela ; mais c'était son écriture : l'imitation était merveilleuse ! Que faire ? Au milieu de ses réflexions un soupçon lui vint : « Qu'on m'appelle le domestique qui a apporté cette lettre ! »

Lorsque le noir apprit que le roi l'appelait, il sentit son cœur s'en aller. Mais force lui fut de venir, quoique ses jambes se dérobassent sous lui.

A force de questions, le roi finit par lui arracher toute l'histoire. Il n'était pas difficile maintenant de deviner comment les choses s'étaient passées. Quelle colère que la colère du roi ! Il ne dit à l'homme qu'un seul mot : « Malheureux ! » Le domestique tourna trois fois sur lui-même, comme une toupie qui va mourir, et tomba tout de son long par terre. Le roi le saisit par les cheveux et le remit debout sur ses jambes :

cinque sisse bananées comme ça, à force so léqueir bourlé. Lheire là, li senti so léqueir commence console morceau ; li tourne lacase.

« A cote mo pitits ? A cote Pauline ? A cote Liétenant ? »

Zense là reste sec. Par bonheur pour zaute, lette léroi té garde dans tiroir bireau. Zaute couri çace lette là, zaute donne li dans lamain léroi. Léroi lire lette : son tour reste sec. Li carquille carquille so liziés, li vire vire papier là ; bien sîr zamais li qui té crire li, mais li même blizé tôné aforce lécritire là coment pour li ! Qui li a faire ? Li mazine maziné, avlà éne doutance av li : « Appelle moi domestique qui ti amène lette là. »

Quand noir là coné qui léroi appelle li, so léqueir alle loin, mo dire vous ; mais li blizé vini quamême so lazambe dérobé.

Léroi à force à force faire domestique li causé, fine tire tout son difil av li. Lheire là li napas lapeine pour coné coment tout zaffaire fine passé. Manman ! napas en colère ça qui li en colère ! Léroi nèque dire li éne parole même : « Malhéré ! » Domestique vire vire dé trois tours coment éne toupie, li tombe enbas, li mosse même. Léroi touque li dans so civés, li lève li en lair, li

« Conduis-moi chez cette vieille sorcière. Allons, marche ! »

Quand on fut arrivé à la maison de la bonne femme Laffe-de-boue, le roi la fit entourer par ses gardes, et il entra dans la chambre seul avec son domestique. Laffe-de-boue était assise et se dressa d'un bond. « Est-ce bien elle ? demanda le roi au domestique. — Oui, oui, mon roi, c'est elle ! » Le roi ordonna au domestique de lui lier les pieds et les mains et de la mettre sur la table à manger. Puis prenant la bouteille d'huile sur la tablette, il fit frotter Laffe-de-boue avec toute l'huile. Et le domestique se disait : « Peut-être le roi veut-il en faire une salade ! mais ça manque de sel, de poivre et de vinaigre. »

Ils sortirent, et le roi ordonna aux gardes de mettre le feu aux quatre coins de la maison. Laffe-de-boue, là-dedans, poussait des hurlements ; le feu l'atteignit, et elle se mit à flamber comme un flambeau de bois de ronde que les pêcheurs allument sur les récifs. Soudain son corps éclata avec une vive clarté : elle était morte. Laissons le vent disperser ses cendres au hasard !

Le roi envoya, dans toutes les directions, une foule de messagers à la recherche de Pauline. Ils allèrent, tournèrent, regardèrent, interrogèrent, et ne trouvèrent rien. Il leur fallut donc revenir

mette li diboute. « Amène moi lacase ça vié sourcier là ! marcé ! »

Lhére fine arrive lacase bonnefemme Laffe-laboue, léroi faire gardes cerne lacase, li fonce dans laçambe tout seil av domestique. Laffe-laboue té après assisé, li saute en lair. Léroi dimande av domestique : » Li même ça ? — Li même ça, mon roi ! » Léroi faire domestique amarre so lipieds, amarre so lamains, mette li làhaut latabe manzé. Li prend bouteille dilhouile làhaut tablette, faire baingne Laffe-laboue av tout ça dilhouile là. Domestique maziné : « Quiquefois léroi voulé faire salade av li ? mais domaze napas disel, napas dipoive, napas vinaigue ? »

Zaute sourti dans lacour. Léroi comande gardes mette difé dans quate coins lacase. Laffe-laboue làdans, guélé, guélé ; difé arrive av li, li flambé même coment éne flambeau bois de ronde qui péceirs allime làhaut récifs, so lécorps clate éne coup, li donne éne grand clairté, li mort même. Laisse divent fane fane so lacende !

Léroi envôye éne bande doumoundes rôde rôde nouvelles Pauline partout partout. Zense là tourné, viré, guété, causé, zaute napas trouve

au palais pour le dire au roi, et le pauvre roi fut si malheureux qu'il se mit à maigrir.

A peu près deux années se passèrent. Un jour que le roi chassait dans la forêt, les chiens levèrent un cerf. Le roi tira et le blessa. Mais le cerf ne tomba point ; il avait des ailes, il volait. Il allait, il allait, il allait, il allait ; si bien que les chiens épuisés lâchèrent pied, et que seul le roi fut de force à le poursuivre. Le cerf fuyait, fuyait, et quand il savait avoir laissé le roi à quelque distance, il s'arrêtait un instant pour se reposer et souffler, puis quand le roi approchait, le cerf repartait. La poursuite durait depuis deux jours, et le soleil allait se coucher quand ils arrivèrent au bord de la plaine. Le cerf, voyant l'espace ouvert devant lui, détala, et le roi, qui le vit bien loin en avant, comprit qu'il fallait y renoncer. Tirant donc son chapeau, il le salua en riant et lui cria : « Vraiment, l'ami, tu sais courir ! tu peux t'en vanter. Soit donc ! peut-être se retrouvera-t-on un autre jour. » Le cerf était loin et ne répondit rien.

Le roi, se trouvant seul à la lisière de la plaine, regarda. Il ne reconnaissait rien ; jamais il n'était venu de ce côté. Mais, peut-être trouverait-il une maison où se reposer pendant la nuit, et un morceau à manger, car il commençait à se sentir l'estomac un peu creux depuis deux jours. Après

narien. Zaute blizé tourne lacase léroi dire li ça. Pauve léroi là çagrin même, li vine maigue.

Sipas dé bananées passe encore. Ene zour coment léroi ti laçasse dans bois, liciens léve éne cerf. Léroi tiré, li blesse li. Mais cerf napas tombé, lézailes av li, li bourré. Li allé, li allé, li allé : liciens bisoin quitte li à force zaute lassé, nèque léroi tout seil qui capave tini av li. Cerf taillé, taillé; lheire li coné li fine quitte léroi morceau loin, li arrête ptit moment, li posé, li soufflé; léroi vini, cerf dégazé. Avlà dé zours zaute ensembe; coment soléye pour coucé zaute arrive dans balizaze laplaine. Térain ouvert divant li, cerf mété même; léroi guette li loin loin divant, napas lapeine saye encore; léroi tire éne coup de çapeau av li, li blizé rié, li crïe li : « Eh toi ! to cone balié oui ! to capabe s'en vanté. Laissé ! quiquefois éne laute zour nous pour zoinde encore. » Cerf loin, napas réponde narien.

Coment léroi tout seil dans bord laplaine là, li guété, li napas cone narien, zamais li té vine ça quartier là. Mais quiquefois li va trouve éne lacase pour posé pendant lanouite là, sembe morceau quiqueçose pour manzé : dipis dé zours là so vente comence gagne faim. Li marcé, li marcé,

un bon bout de marche, il aperçut une petite lumière dans le lointain. Il marcha encore : c'était une petite case couverte en vétiver. La case était fermée, il frappa à la porte. Il entendit qu'on marchait doucement dans la maison. On avait peur, sans doute. Alors il cria : « Ouvrez, ouvrez, si vous avez bon cœur ! j'ai faim, je suis las : secourez-moi, Dieu vous secourra ! »

La porte s'ouvrit et le roi entra.

Dans la chambre, il n'y avait qu'une jeune femme. Comme il commençait à faire noir, le roi ne pouvait bien voir sa figure, mais il lui semblait que c'étaient là des traits qu'il connaissait ; on eût dit le visage de Pauline. « Hélas ! pauvre Pauline ! où est-elle maintenant ? » Le roi demande à la jeune femme un morceau à manger, et la jeune femme alla prendre dans le buffet des patates, du magnoc et un morceau de lièvre rôti. Elle posa l'assiette sur la table devant le roi. « Pauvre Pauline, elle n'avait pas de mains, elle, pour me servir ! »

Tout en mangeant, le roi regardait la jeune femme, qui allait et venait dans la chambre. Mais la jeune femme n'osait pas le regarder, on eût dit qu'elle avait peur. Tandis qu'ils étaient là tous deux, un peu embarrassés, le roi entendit un chien qui jappait dans le lointain. « C'est impossible ! mais je connais cette voix-là ! c'est la

avlà li voir éne ptit laclairté dans loin. Li marce encore : ça ti éne ptit lacase couvert sembe vitiver. Lacase frémé; léroi tape tape dans laporte. Li tende doumounde marce doucement doucement dans lacase, coment dire gagne peir. Li crié : « Ouvert, ouvert quand zaute bon léqueir! mo gagne faim, mo lassé : soulaze moi, Bondié va soulaze zaute! »

Laporte ouvert, léroi rentré.

Dans laçambe là ti énan nèque éne zène femme. Té commence faire sicour sicour; léroi napas capave bien guette son figuire, mais li maziné ça éne figuire qui li coné ça, éne figuire coment dire figuire Pauline. « Aïo! pauve Pauline! à cote li astheire! » Léroi dimande zène femme morceau quique çose pour manzé; zène femme là tire dans garde-manzé patates av magnioc sembe éne morceau rôti ièye. Li pose lassiette divant léroi lhaut latabe. « Pauve Pauline, li napas ti énan lamains, li, pour servi moi! »

Côment léroi après manzé là li guette guette zène femme là tourné viré dans laçambe. Mais zène femme là napas osé guette li, coma dire li peir li. Avlà coment zaute touldé dans zéné là, léroi tende éne licien zappe zappé dans loin loin. « Pas possibe! mais mo cone ça lavoix là! Lavoix Liétenant, ça! » Lavoix licien là approcé.

voix de Lieutenant, ça ! » La voix se rapprochait. Le roi écoutait, écoutait. Le chien n'était pas seul ; il y avait deux jeunes garçons avec lui, et ils s'amusaient à japper eux aussi pour jouer avec le chien. Le roi se leva vivement ; il alla à la porte, il regarda.

La nuit s'était faite, l'obscurité était profonde.

Mais voilà le roi qui se frotte les yeux, car il voit quelque chose qu'il n'a jamais vu auparavant. Sur le front des deux enfants qui arrivent avec le chien, il y a deux étoiles, et ces étoiles ont un tel éclat que la plaine en est éclairée comme en plein jour. Tandis que le roi demeure plongé dans l'étonnement d'un tel miracle, tout à coup le chien qui accompagne les enfants l'a senti. Le chien s'élance dans la maison ; il saute sur le roi ; il pleure, il le lèche, il jappe, il remue éperdûment la queue, il se roule par terre, il lui lèche les pieds, il lui saute à la figure pour la lécher aussi, il étouffe, il râle, il est fou. « Lieutenant ! Lieutenant ! c'est toi, Lieutenant ! » Le roi le prend dans ses bras et tous les deux pleurent de joie.

Le roi, soudain, se retourne, il s'élance vers la jeune femme, il la prend dans ses bras : « Pauline ! Pauline ! c'est toi, ma Pauline ! » Il l'embrasse ! il l'embrasse ! il l'embrasse ! Mais assez donc ! assez faire baver les gens !

Léroi couté couté. Licien napas tout seil; dé ptit garçons av li; zaute aussi amise zappe zappé pour badine av licien. Léroi lève éne coup, li alle dibouté dans laporte.

Té lanouite astheire, faire noir noir même dohors.

Mais avlà léroi blizé frotte frotte so liziés acause li trouve quique çose qui zamais li té fine trouvé avant ça. Làhaut front ça dé ptits garçons qui après vini av licien, énan zétoiles. Zétoiles là donne si grand laclairté qui tout laplaine clairé coment dans lizour même, mo dire vous. Coment léroi après toné av ça miraque là, éne coup licien qui avec zenfants là senti li. Licien fonce dans lacase, li saute làhaut léroi, li ploré, li lice li, li zappé, li batte laquée, li roule en bas, li lice so lipieds, li saute dans so figuire pour lice li oussi, li touffe touffé, li fou. « Liétenant! Liétenant! toi ça, Liétenant! » Léroi prend li dans son lébras, zaute dé ploré à force content!

Léroi vire éne coup, li fonce làhaut zène femme là, li prend li dans so lébras : « Pauline! Pauline! toi même ça, mon Pauline! » Embrassé, embrassé, embrassé! Mais assez donc! assez faire doumounde bavé!

Qu'ai-je besoin de vous rien raconter de plus, mes enfants ? Il n'est pas difficile de deviner ce qui doit arriver à la fin de mon histoire.

Le lendemain, à la pointe du jour, avant le chant du coq, ils quittèrent tous la vieille case pour retourner au palais du roi. Que leur importait que le soleil ne fût pas encore levé ? Les étoiles des enfants n'étaient-elles pas là pour éclairer leur chemin ?

Le troisième jour, ils arrivèrent au palais et la joie fut générale : on riait, on chantait, on criait. Et c'étaient ceux qui portaient envie à Pauline qui chantaient le plus fort. C'est comme ça, mes enfants, vous le saurez un jour.

Grâce à l'eau miraculeuse, Pauline avait des mains à présent ; elle avait un doigt où passer l'anneau de mariage. Le roi lui demanda sa main, et passa la bague à son doigt.

Ils donnèrent un repas, mes enfants ! mais un repas ! qu'on tire les bretelles, vous dis-je ! qu'on ouvre le gilet ! qu'on lâche la boucle du pantalon par derrière !

Au moment où nous allions nous mettre à table, voici venir un pauvre mendiant qui entre dans la salle à manger pour demander la charité ! Il se traînait sur deux béquilles, ses yeux étaient rouges à force d'avoir pleuré, et sa bouche était toute tordue comme celle d'un poisson qu'a déchiré l'hameçon.

Qui mo bisoin ranconte zaute encore zenfants? Napas lapeine pour coné ça qui pour arrivé dans so finition mo zistoire.

Lendimain grand grand bo matin avant coq canté, zaute tout quitte vié vié lacase là pour tourne lacase léroi. Qui zaute en peine soléye napas encore lévé? Zétoiles zenfants napas là pour claire zaute cimin!

Troisième zour zaute arrive lacase léroi. Zense là content: çanté, rié, crié. Ça qui té zaloux Pauline qui çante plis fort; comme ça même ça, zenfants, éne zour vous va coné.

Grand merci ça dileau miraque là, Pauline énan lamains astheire, énan lédoigt pour passe bague mariage. Léroi dimande li so lamain, léroi passe bague dans so lédoigt.

Zaute faire éne diner, zenfant! mais éne diner! laisse tire bretelles, zenfants! laisse ouvert zilet, mo dire vous! laisse largue bouque (quilotte) par derrière.

Coment nous pour mette à tabe, avlà éne pauve malhéré rente lasalle manzé pour dimande çarité. Li traine traine so lécorps av bâtons, so liziés rouze rouze à force ploré, laguéle travers coment labouce posson fine dicire av lhameçon.

Pauline regarde le mendiant. Elle vient à lui et l'embrassant : « C'est toi, Paulin ! c'est toi, mon frère ! »

On lui fait raconter en deux mots son histoire, pour ne pas laisser refroidir la soupe.

Lida l'avait empoisonné pour le faire mourir, parce que cette peste en avait assez d'un mari ; c'est là ce qui lui avait bistourné la figure. Mais un jour que Lida avait eu avec quelqu'un une violente dispute, elle avait ramassé un énorme coup de bâton sur le haut de la tête, et elle était tombée raide morte. Paulin avait été forcé de s'enfuir, dans la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir tué sa femme. « Aïa ! c'est le bâton qui l'a tuée ! »

« Dînons, mon frère ! tu demeureras avec nous, ne t'inquiète plus de rien. »

Au moment où je veux m'asseoir à table avec eux, on retire ma chaise de derrière moi ; je tombe, je roule, je roule, et ne m'arrête qu'ici pour vous raconter cette histoire.

Est-ce un conte noir ? Est-ce du Lindor, le Lindor de « septe cousins av septe cousines » ? (n° XVII). L'histoire part et arrive ; une main sûre la dirige sans la laisser dévier jamais. Il y a là-dedans un savoir-faire auquel le bonhomme ne nous a pas habitués. Et ses personnages sont vivants, et ses épisodes sont liés, et, chose grave, notre version française nous semble par exception à peine inférieure à la créole. Le conte de Paulin avec Pauline fait avec tous les autres un contraste qui n'échappera pas au lecteur.

Pauline guette ça pauve malhéré là, li vine av li, li embrasse li. « Toi, ça, Paulin ! toi ça, mon frère ! »

Zaute faire li ranconte vitement vitement so zistoire, pengare lasoupe frès.

Lida té drogue li pour faire li mort à cause ça lagale là ti lassé gagne mari ; ça même so figuire travers éne côté. Mais Lida là éne zour, coment li dispite dispite av doumounde, li ramasse éne coup bâton pilon làhaut latête, li tombe sec, li mort. Paulin blizé sauvé, pengare zaute croire li même qui fine touye so femme. « Aïa ! bâton pilon qui ti touye li ! »

« Laisse nous diné, mo frère ! Vous pour reste av nous, napas bisoin en peine narien. »

Coment mo vlé assise av zaute à tabe, zaute tire çaise par derrière ; mo tombe enbas ! Mo roulé même ! roulé, roulé, roulé ! mo arrête ici pour ranconte vous zistoire là.

Créole ? peut-être bien ; mais créole noir ? nous en doutons fort, et ceux qui le liront en douteront comme nous.

Quoi qu'il en soit, l'histoire est d'un réel intérêt, et si l'invention n'est pas de Lindor, la collaboration du bonhomme s'affirme par maints détails, dont quelques-uns un peu égrillards, comme il les aime. C'est de quoi nous justifier d'avoir ouvert à Paulin et Pauline l'entrée de notre recueil.



XXV

LE LIÈVRE, LE ROI ET LE SINGE

Il y avait une fois un roi qui avait une ruche sur un arbre.

Un lièvre et un rat s'associèrent pour aller voler le miel. Au pied de l'arbre, le lièvre faisait de la fumée ; dans l'arbre, le rat coupait les rayons.

Le roi arrive et crie :

— Qui est-ce qui est là-haut en train de me voler mon miel ?

Le lièvre dit au rat à voix basse :

— Dis que tu es tout seul ; je suis au milieu de la fumée, il ne me verra pas.

Le roi s'approche, mais pas trop, de peur que le feu ne prenne à son pantalon ; le lièvre fait une fumée encore plus épaisse et se sauve.

Quand la fumée se dissipe, le roi voit le rat, le force à descendre et le tue.

Le lièvre va trouver le singe et lui dit :



XXV

ZISTOIRE YÈVE, LÉROI AV ZACOT

Ti éna éne fois éne léroi qui ti éna éne bombarbe dimiel làhaut éne pied dibois.

Ene yève assembe éne lérat fine comploté pour alle volor ça dimiel là. Yève enbas méte lafimée ; lérat làhaut coupe dipain dimiel.

Avlà léroi vini, li crié :

— Qui cennelà qui làhaut pied après coupe mo dipain dimiel ?

Yève cause doucement av lérat :

— Dire to tout seil ; mo dans lafimée, li napas va trouve moi.

Léroi avance morceau loin, pengare so caneçon bourlé ; Yève faire éne bon bande lafimée, li sauvé.

Lhère lafimée fine tombé, léroi trouve lérat, li force li dicendé, li touye li.

Yève alle zoinde zacot, li dire li :

— Compère, je sais où il y a une belle ruche, mais il faut être deux pour enlever le miel. Si vous voulez, associons-nous, nous partagerons.

Le singe accepte l'offre et suit le lièvre.

Quand ils sont arrivés, le lièvre dit au singe :

— Vous, compère, vous monterez dans l'arbre pour enlever le miel, moi je resterai au pied pour faire de la fumée.

Le singe monte, le lièvre enfume les abeilles, le roi arrive.

Le roi crie :

— Mais qui est-ce qui est encore dans cet arbre à m'enlever mon miel ?

Le lièvre dit tout bas au singe :

— Dis que tu es seul ; je suis au milieu de la fumée, il ne me verra pas.

Le singe se met à rire et crie au roi :

— Eh vous ! sire ; regardez dans la fumée, et n'ayez pas peur de mettre le feu à votre pantalon.

Le roi regarde dans la fumée, aperçoit le lièvre et le tue.

Puis le roi dit au singe de descendre.

Le singe répond au roi en riant :

— Suis-je un sot, moi ! J'ai deux chemins, l'un en haut, l'autre en bas. Me suive qui pourra.

— Compère, mo coné a cote iéna éne belbel bombarde dimiel; mais bisoin dé doumounde pour tire li. Quand vous content, anons faire zassociés : nous va partazé.

Zacot content, li sivré yève.

Lhére zaute fine arrivé, yève dire av zacot :

— Vous, compère, vou a monte làhaut pied pour coupe dimiel, moi, mo a reste enbas pied pour mette lafimée.

Zacot monté, yève mette lafimée, léroi vini.

Léroi crié :

— Mais qui cenne là qui encore làhaut pied après coupe mo dimiel ?

Yève cause doucement av zacot :

— Dire to tout seil ; mo dans lafimée, li napas va trouve moi.

Zacot rié ; li crie léroi :

— Eh vous, léroi ! guette dans lafimée ; napas peir bourle vous caneçon.

Léroi guette dans lafimée, li trouve yève, li touye li. Acthére là li dire Zacot dicendé.

Zacot rié, li réponde léroi :

— Sipas mo bête, moi ! Mo éna dé cimins : éne en haut, éne en bas. Sivré moi quand capabe.

Il saute au bout d'une branche, de là dans un autre arbre, et s'en va.

Le roi reste le nez cassé.

Assez médiocre; le lièvre y est perdu dans la fumée, le singe



Li saute dans boute brance, li saute dans éne laute pied dibois, li allé.

Léroi reste sec.

---

se voit un peu mieux. C'est une de celles qui tournent à la confusion du lièvre et du roi.





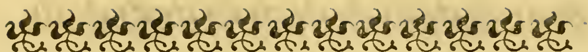
XXVI

LE LIÈVRE ET LE ROI ÉLÉPHANT



Dans ce temps-là, c'était l'éléphant qui était le roi des animaux. Mais ce pauvre roi était si vieux, si vieux qu'il ne pouvait plus rien faire, s'occuper de rien. Il passait toute la journée la bouche ouverte, bavant, bavant, comme un petit enfant qui fait ses dents : un vieux ramolli, vous dis-je. Les animaux, cependant, faisaient semblant de croire que c'était parce qu'il riait qu'il avait toujours cette bouche ouverte, et tous répétaient : « Mais voyez quel bon roi nous avons ! il rit toujours, il rit sans cesse. »

La saison sèche arriva. La pluie ne tombait pas, toute l'herbe était brûlée par le grand soleil. Le lièvre cherche à manger, il ne trouve rien : point de lasseron, point de salade, point de légumes, tout est mort. Mais vous savez que le lièvre est plein de malice.



XXVI

ZISTOIRE YÈVE AV LÉROI LÉLÉPHANT



Dans ça létemps là, léléphant qui ti léroi tout zanimaux. Mais ça pauve léroi là té si tant vié, si tant vié qui li naplis capave faire narien, oquipe narien : tout lazournée li nèque assisé labouce ouvert, bavé, bavé, coment éne ptit zenfant qui pousse lédents ; éne vié gaga même, mo dire vous. Maiz zanimaux faire semblant zaute croire qui labouce ouvert là éne rié ça ; zaute tout nèque dire : « Mais guette nous léroi coment libon : li rié, touzours li rié. »

Lasaison sec fine vini. Laplie napas tombé, tout lherbe bourlé dans grand soleye. Yève rôde manzé, li napas trouve narien : lastrou napas, salade napas, léguimes napas, tout fine mort. Mais, vous côné, iéna malice av Yève !

Comme il voit ouverte la bouche du roi éléphant, il épie le moment où personne ne peut le voir, et saute dans la bouche de l'éléphant. Il entre dans son corps, descend et va manger ses intestins. L'éléphant ne sent rien, sa bouche reste ouverte, il rit, il rit toujours.

Le lièvre est un animal méchant. Quand il a assez mangé de tripes, il se met à ronger le cœur de l'éléphant. Le vieux roi, cette fois, cesse de rire; il ferme la bouche et meurt.

Lorsque le lièvre a assez mangé, il veut sortir : impossible, la porte est fermée. Que faire? Il retourne dans les intestins, il s'assied et réfléchit.

Cependant, au dehors, les animaux se sont aperçus que le roi est mort. Il font mine d'être désolés, ils pleurent, ils crient, ils gémissent. Le singe va dire au jeune éléphant qui doit succéder au roi son père : « Sire, pour soulager un peu notre douleur, laissez-nous empailler le corps de votre père avec des herbes odoriférantes, citronelle, feuilles de fougère, racines de vétiver, faham. Puis nous le porterons au cimetière. Mais, du moins, il mettra plus longtemps à pourrir, et nous pourrons nous consoler un peu ! Quelle perte affreuse nous avons faite ! » Tous les animaux répètent en chœur : « Oui, sire ! oui, sire ! laissez-nous bourrer de bonne paille le corps de votre père. »

Coment li trouve léroi Léléphant la bouce ouvert là, li veille veille lheire personne capave trouve li, li saute éne coup dans labouce léléphant, li rente dans so lécorps, li dicendé, li alle manze son tripes. Léléphant napas senti narien; li touzours labouce ouvert, rié, rié même.

Yève éne mauvais zanimaux. Lheire li fine lassé manze tripes, li comence manze lékeir léléphant. Ça coup là léléphant arête son rié; li fréme labouce, li mort même.

Lheire yève assez manzé, li voulé sourti; napas môyen, lapôrte frémé. Qui li a faire? Li tourne dans tripes; li assisé, li maziné.

Par en dohors, zanimaux fine trouve léroi mort. Avlà zaute faire semblant çagrin, ploré, crié, plaigné. Zacot dire av zène léléphant qui ti pour vine léroi dans place so papa: « Mon roi, pour soulaze ein pé nous ladouleir, laisse nous empaille lécorps vous papa av boucoup boucoup lherbe senti bon, citronelle, feilles fouzères, racines vitiver, faham. Après, nous va amène li cimiquière; mais va bisoin létemps pour li pourri: nous va capave console morceau! Qui laperte affreise nous fine faire! » Tout zanimaux nèque crie en bande: « Oui, mon roi, oui mon roi, laisse nous bourre lécorps vous papa av bon lapaille. »

Le jeune éléphant est content. Il leur dit : « Eh bien ! bourrez, puisque vous le désirez, bourrez ! »

Le singe dit aux animaux : « Allez chercher de l'herbe et des feuilles. Je garde avec moi le rat, le tandrac, la souris, le centpieds, le millepattes, le ver, pour vider ce grand corps-là : il faut retirer les intestins et les jeter, sinon il pourrirait trop vite.

Le lièvre, qui a tout entendu, s'enveloppe dans les intestins. Le singe les fait enlever et jeter bien loin pour qu'ils n'empuantissent pas le palais du roi.

Quand le lièvre les a entendus s'éloigner, il sort du milieu des intestins, se nettoie, s'essuie bien, et court au cimetière où l'on enterrait le défunt.

Le martin et la perruche venaient de prononcer de longs discours au bord de la fosse. Le lièvre fend la presse, arrive auprès du trou, lève les yeux et commence :

« Hélas ! hélas ! mes frères ! de quel coup cruel Dieu nous a frappés ! Quel bon roi nous avons perdu ! Et je n'étais pas là pour fermer ses yeux ! j'étais allé aux Trois-Ilôts près de l'oncle de ma femme, gravement malade, lui aussi ! Je reviens, qu'est-ce que j'entends dire : « Le roi, notre bon roi est mort ! » Hélas ! hélas ! qu'on me laisse

Piti léléphant content. Li dire zaute : « Ah ben ! quand zaute content, bourré. »

Zacot dire zanimaux : « Alle çace lherbe av feillaze, mo garde av moi lérat, tandrac, souris, centpieds, millepattes, léver pour vide ça grand grand lécorps là : bisoin tire son tripes, zété ; sans ça li pour pourri vitement même. »

Iève tende ça, li enroule so lécorps dans milié tripes. Zacot faire tire tout tripes, zette loin loin même, pengare zaute faire lacase léroi senti pi.

Lheire yève tendé, zaute fine tourne lacase léroi, li sourti dans milié tripes, li nétoye son lécorps, li souye bien prope, li couri dans cimiquière à côte zaute té après faire lenterrement.

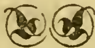
Martin av cateau té fèque fini grand grand discours dans bord lafosse, yève fonce àcôte trou, li lève liziés en lair, li comence causé :

« Aïo ! aïo ! mo frères, qui malheir Bondié fine envoye nous. Qui bon léroi nous fine perdi ! Et mo napas ti là pour fréme so liziés ! mo ti alle Trois Zilots àcôte tonton mo femme qui ti gagne grand malade même. Lheire mo tourné, qui mo tende dire : « Léroi, nous bon léroi fine mort ! » Aïo ! aïo ! laisse moi ploré. Zaute tout çagrin,

pleurer ! Tous vous êtes dans l'affliction, mes frères ! tous, je le vois, vous sentez votre perte. Mais personne, personne ne pouvait comme moi savoir quel bon cœur, quel cœur excellent avait notre roi ! Laissez, laissez mes yeux se fondre en eau. »

Le lièvre quitte le cimetière et va chercher du cresson au bord de la rivière.

Ici Lindor hausse le ton. Il s'élève jusqu'à la satire : les deux



mo frères, mo trouvé qui zaute tout senti la douleir; mais personne, personne té capave coné coment moi qui bon lékeir, qui bon lékeir nous léroi ti gagné. Laisse, laisse mo liziés coule dileau. »

Yève sourti dans cimiquière; li alle rôde cresson bord larivière.

éléphants, père et fils, le singe, le lièvre et le chœur même des animaux, tout grandit : la fable créole n'a rien de plus élevé.





XXVII

LE LIÈVRE ET LE COUROUPAS



Un jour, papa lièvre vint à passer près d'un bois noir. En levant la tête, il aperçoit un nid de guêpes suspendu à une branche. Je ne sais ce qui lui passe par la tête, mais il monte dans le bois-noir, attache une corde autour du nid de mouches, redescend, et s'assied, la corde entre les mains. Il reste là, sans bouger.

Le lièvre était là, immobile, quand survient compère couroupas. Il regarde un bon moment le lièvre qui demeure là sans remuer, tenant sa corde. « Mais, compère, lui dit enfin le couroupas, que fais-tu donc là avec cette corde? — Silence, compère! laisse les enfants travailler. Ne sais-tu pas que c'est l'école ici? C'est moi qui suis



XXVII

ZISTOIRE YÈVE AV COUROUPA



Éne zour papa yève ti passe à côte éne pied banoir. Côment li lève latéte, li voir éne nique mouces en pendant dans éne brance. Si pas qui li maziné, li monte làhaut banoir, li amarre éne lacorde autour nique mouces, li dicendé, li assisé, lacorde dans so lamain, mais li reste tranquille, napas bouzé.

Côma yève après assisé là, compére couroupa passé. Bon morceau létemps li guété : yève lacorde dans lamain, napas bouzé. Couroupa dire li : « Mais, compére, qui to après fére av ça lacorde là, donc ? — Napas causé, compére, laisse zenfants apprende ! to napas côné dans lécole ici ; mo méme qui engazé pour sonne lacloce : houite

chargé de sonner la cloche : à huit heures, les enfants entrent en classe, je sonne ; à dix heures, ils sortent, je sonne. Six piastres par mois, la demi-balle de riz, les dohlls et le poisson salé : c'est une bonne place ! Par malheur, je suis obligé de la quitter : mon médecin m'a ordonné un changement d'air, je vais à la campagne. — Eh bien ! compère, puisque tu es obligé de partir, cède-moi ta place. — Je compte partir aujourd'hui même si je trouve quelqu'un pour me remplacer. — Eh bien ! me voilà. — Et toi, si je te mets à ma place, prends bien garde au moins de ne pas manquer l'heure de sonner ! — N'aie pas peur, compère, ce n'est jamais moi qu'on prendra en faute. Donne la corde. » Le lièvre lui remet la corde et lui dit : « Écoute bien : tout à l'heure, dix heures vont sonner à l'église ; écoute bien, et sonne, toi aussi. »

Le lièvre s'en va. Le couroupas est au pied du bois-noir ; il tient la corde, il écoute de toutes ses oreilles. Voilà l'église qui sonne : le couroupas tire sur la corde : rien ! la cloche ne sonne pas. « Maman ! elle est dure, cette cloche ! » Le couroupas se suspend à la corde, il tire, il secoue. Soudain la branche casse, le nid de mouches tombe. Les guêpes, furieuses, sortent du nid, fondent sur le couroupas, lui piquent la figure, les mains, les pieds, les yeux, elles le lardent.

héres, zenfants rentré, mo sonné; dix héres, zenfants sourti, mo sonné. Sisse piasses par mois, dimi balle douriz, dholl sembe pôsson salé : éne bon place ! Mais domaze mo blizé quitté : docteir dire moi çanze lair, alle lacampagne. — Ah ! ben, compère, quand to blizé allé, donne moi to place. — Mo pour allé azourdi méme quand mo trouve quiquéne pour mette dans mo louvraze. — Eh ben ! avlà moi. — Eh toi ! prend gare to manque lhére pour sonné, quand mo mette toi dans ça place là, oui ! — Napas peir, compère, zamais moi qui pour gagne réproce dans mo louvraze. Donne lacôrde. » Yève donne li lacôrde, li dire li : « Coute bien : talhére dix héres pour sonne dans léglise, toi aussi to sonné, hein ! coute bien. »

Yève allé. Couroupa enbas banoir, lacôrde dans lamain, li couté, couté, couté. Avlà léglise sonné, couroupa tire lacorde : narien ! lacloce napas sonné. « Manman ! li dir ça lacloce là ! oui ! » Couroupa pendi làhaut lacôrde, tiré, tiré, sacouyé. Ene coup là brance cassé, nique mouces tombe en bas. Mouces là firié, sourti dans nique, fonce làhaut couroupa, pique li dans figuire, pique li dans lamain, dans lipieds, dans liziés, éne beirée même. « Aïo, manman ! » Couroupa

« Aïo, maman! le couroupas se sauve, les mouches s'attachent à lui et le criblent de leurs dards.

Un ou deux mois se passent; le couroupas était guéri. Un jour qu'il traversait un bois de palmistes, il aperçoit le lièvre. Sa colère s'éveille. « Te voilà, enfant de chien! il faut que je te tue. » Mais le lièvre était malin. « Holà! vous, mon noir, êtes-vous fou, pour crier ainsi! Ne savez-vous pas que c'est l'église ici! regardez les colonnes, — c'étaient les troncs des palmistes. C'est moi le bedeau, et je vais être obligé de vous mettre dehors si vous parlez haut. » Le couroupas interdit ne trouve pas un mot à répondre. Le lièvre va et vient dans l'église, puis revenant au couroupas il lui dit : « Eh vous, compère, goûtez-moi cette eau bénite là! » C'était du miel. Dans ses tours et détours, le lièvre était allé tremper son doigt dans une soucoupe qu'il avait cachée sous des fougères. Le couroupas goûte le miel et fait des yeux blancs : « Maman! ça ne s'appelle pas de bonne eau bénite, ça! Mais où donc met-on l'eau bénite dans cette église-là? » Le lièvre le conduit : « Voici. » C'était une ruche, et les abeilles étaient encore dedans. Le lièvre quitte le couroupas et s'esquive. Le couroupas s'approche de la ruche. « J'ai envie, dit-il, de faire ma prière. Mieux vaut commencer par prendre de l'eau bénite. » Il fourre la main

vanné, mouces av li, baise li zousqu'à napas bon.

Si pas éne mois dé mois passé, couroupa fine guéri. Ene zour, côma li passe en bas éne bois palmisses, li trouve yève. So colère lévé : « Avlà toi, fanegace ; faut mo touye toi ! » Mais yève malin : « Et vous là, mon noir, vous fou crïe crïé fort comme ça ! Vous napas côné léglise ici, guette colonnes — ça té létroncs palmisses — moi même bédeau, mo a blizé pousse vous quand vous cause fort, oui ! » Couroupa reste séc, napas côné qui li va dire. Yève vire viré dans léglise, li tourne encore av couroupa, li dire li : « Et vous, compère, goûte ça dileau bénit là. » Ça té dimiel : dans son viré yève ti alle trempe so lédoigt dans éne sicoupe qui li té caciette en bas fouzére. Couroupa goûte dimiel là ; liziés viré : « Manman ! napas pelle bon dileau bénit ça ! Mais à côte zaute mette zaute dileau bénit dans léglise là ? » Yève améne li : « Avlà li là. » Ça té éne grand grand bombarde dimiel, mais so mouces dimiel encore làdans. Yève quitte couroupa, li dégazé méme. Couroupa approce côte bombarde là, li dire : « Mo envie fére mo lapriére, mo vaut mié prend morceau dileau bénit. » Li fourre lamain dans bombarde : mouces sourti côment éne lafimée, tombe par battant là haut li, tace av li mété même. Li fou, li roule so lécorps par

dans la ruche. Il s'en élève un nuage d'abeilles ; elles fondent sur lui, s'attachent à lui avec fureur. Il est fou, il se roule par terre, il ne bouge plus, il est comme mort. Les mouches le croient vraiment mort et le laissent là.

Deux ou trois mois se passent, et le couroupas est guéri.

Un jour, le lièvre va rendre visite à la fille du roi, et dans la conversation elle lui demande : « Est-ce que vous connaissez le couroupas, vous ? — Vous me demandez si je connais le couroupas ? Comment ne le connaîtrais-je pas ! c'est lui mon cheval. Tantôt, à quatre heures, si vous êtes à votre fenêtre, vous me verrez passer dessus. »

Le lièvre sort du palais du roi et va dans la forêt. Il savait l'endroit où couvait une mère poule. Il prend trois œufs gâtés et les met dans sa poche. Il va ensuite s'asseoir sur une roche au bord du chemin que devait suivre le couroupas. Le couroupas arrive et voit le lièvre : « Méchant gredin ! tu ne m'échapperas pas, aujourd'hui ! je vais te tuer ! » Le lièvre fait semblant de pleurer : « Hélas ! aïo, mon ami ! tu n'auras pas la peine de me tuer ! Je suis bien, bien malade, et je serai mort tout à l'heure. Aïo ! aïo ! que je souffre ! Pardon, compère, pardon ! viens m'aider à me lever : je veux essayer de me traîner à l'hôpital ; peut-être le médecin pourra-t-il me soulager.

terre, naplis bouzé, côment mort. Mouces croire li fine mort même, quitte li.

Dé trois mois passé, couroupa fine guéri. Ene zour yève alle rende visite lafille léroi. Côma zaute après cause causé, lafille léroi dire li : « Vous coné couroupa, vous ? — Vous dimandé sipas mo coné couroupa ? Coment mo napas coné li, li méme mo çouval ! Tantôt, quatre héres, si vous dans vous lafenète vous a trouve moi passé làhaut li. »

Yève sourti lacase léroi, li alle dans bois. Li ti coné à côte éne manman poule après couvé ; li prend trois dizefs gâtés, li mette dans so poce. Li alle dans cimin à côte couroupa pour passé, li assise lhaut éne roce. Couroupa vini, li trouve yève : « Fouti coçon ! zourdi là to napas pour çapé, mo pour touye toi ! » Yève semblant ploré : « Aïo ! aïo, mon ami ! to napas pour gagne lapeine pour touye moi ; grand grand malade av moi, talhére mo à mort. Aïo ! aïo ! coment mo souffert ! Pardon, compère, pardon ! Vine donne moi lamain pour lévé ; mo vlé trainé pour alle lhoptal, sipas docteir va soulaze mo lécorps. Aïo, aïo ! difé dans mo lostoma ! aïo !! » Couroupa

Aïo ! aïo ! c'est du feu que j'ai dans la poitrine ! aïo ! » Le couroupas, en s'approchant de lui, sent une affreuse odeur : c'était un œuf gâté qu'avait cassé le lièvre. « Pouah ! que tu infectes ! on n'y peut tenir près de toi ! — Hélas ! mon frère, c'est mon corps : je vais mourir, je commence à puer. Aïo ! je ne puis marcher ; porte-moi à l'hôpital, mon frère. Dieu te bénira. Aïo ! » Le couroupas avait bon cœur, il le prend sur son dos. « Donne-moi une bride, mon frère ; je suis trop faible, je tomberais. » Le couroupas lui donne une bride. « Donne-moi un fouet, mon frère ; je me servirai du manche pour te montrer par où passer, le chemin de l'hôpital est difficile à trouver. Aïo ! quand je parle, j'ai du feu dans la gorge ; ne me fais point parler, mon frère ! donne-moi un fouet, aïo ! » Le couroupas lui donne un fouet.

Quand le lièvre, à cheval sur le couroupas, tient la bride et le fouet, il le dirige du côté du palais du roi. Le couroupas marche, marche, c'est sa manière d'aller lentement. Le lièvre lui dit : « Et toi ! l'hôpital ferme à quatre heures, oui ! prends le galop, ou nous arriverons trop tard. » Le couroupas garde son pas. Le lièvre tire sur la bride qui est dans sa bouche : « Mais au galop, donc ! quand je te le dis. » Le couroupas se fâche : « Si tu ne te tiens pas tran-

coment li vine à côte li, senti éne mauvais lodeir mazizi, mo dire vous. Ça té liéve qui té casse éne dizef gâté. « Mais coment to senti pi, donc! napas capave tini av toi. — Aïo! aïo! mo frére, mo lécorps ça : mo pour mort, mo comence senti pi, aïo! mo napas capave marcé; porte moi lhoptal, mo frére : Bondié va soulaze toi, aïo! » Couroupa bon keir, li prend li làhaut son lédos. « Donne moi éne labride, mon frére, mo trôp faibe, pendgare mo tombé. » Couroupa donne li éne labride. « Donne moi éne fouéte, mon frére; av so lamance mo va montré toi à côte pour passé; cimin lhoptal là difficile pour trouvé. Aïo! lhére mo causé difé dans mo lagorze; napas fére moi causé, mo frére, donne moi éne fouéte, aïo! » Couroupa donne li éne fouéte.

Lhére yève làhaut lédos couroupa fine gagne labride sembe fouéte, li améne li dans cimin lacase léroi. Couroupa marcé, marcé : so manière couroupa marce doucement. Yève dire li : « Et toi! lhoptal là pour fermé quatre héres, oui! galpé, nous a manque laporte. » Couroupa marcé. Yève tire labride dans so labouce : « Maïs galpé donc, quand mo dire toi. » Couroupa en colére : « Quand to napas tine tranquille, mo pour zette toi, talhére. » Yève rié : « Sayé, mo

quille, je vais te jeter tout à l'heure! » Le lièvre se met à rire : « Essaye, mon camarade, essaye! » Et le lièvre lui donne une volée de coups de fouet. Le couroupas veut le jeter : impossible! la bride lui coupe la bouche, les coups de fouet l'étourdissent, il est forcé de prendre le galop. Ils passent sous la fenêtre de la fille du roi; le lièvre lui tire son chapeau.

Le bord de la mer était proche. Le lièvre pousse le couroupas, et, à force de coups, le fait entrer dans l'eau. Le couroupas, qui ne sait pas nager, veut s'arrêter. Impossible! le lièvre le pousse, le pousse toujours. L'eau passe par-dessus sa tête, il agite les bras, il ouvre la bouche pour crier, l'eau entre, il se noie.

Le lièvre retourne à terre. Quand ses habits sont séchés, il va chez la fille du roi et lui dit :

« Ce couroupas que vous savez était une triste monture : je l'ai vendu à une mère houritte. »

C'est un des meilleurs morceaux du répertoire de Lindor. L'invention en est si bien nègre que nous étions tenté d'en attribuer l'honneur à notre bonhomme. Mais voici que notre savant correspondant et ami, le docteur Hugo Schuchardt*, pour qui nos patois créoles n'ont guère plus de secrets, nous avertit charitablement que notre histoire est faite de trois morceaux

* Professeur à l'Université de Graz.



camrade, sayé. » Avla yève amarre li coups de fouéte piqué, piqué. Couroupa vlé zette li, napas fouti; labride coupe so labouce, coups de fouéte tourdi li, li blizé galoupé. Zaute passe enbas lafenéte lafille léroi, yève tire éne coup d'çapeau.

Bord lamer napas loin; yève faire li éne condiré oblize li ente dans dileau. Couroupa napas coné nazé, li vlé arrété, napas môyen, bourré méme, bourré, bourré. Dileau làhaut so latéte; li batte batte lébras, li ouvert labouce pour crié, dileau entré, li nôyé.

Yève tourne à terre; lhére son linze séc li alle lacase lafille léroi, li dire li :

« Couroupa là éne faye faye çouval; mo fine vende li sembe éne manman houritte. »

---

empruntés à trois contes nègres américains. Et nos archives mauriciennes ne nous diront jamais comment et à quelle époque ont eu lieu ces importations ! Nous savons du moins que c'est La Bourdonnaie qui nous a porté le manioc emprunté au Brésil. *Eh zaute! quiquefois zistoire Yève av Couroupas fine passe grand dileau sembe ça dibois mayoc là, oui!*

Que d'intéressants problèmes dont la solution se dérobe ainsi !



XXVIII

HISTOIRE DE CORPS-SANS-ÂME

ET DE COLLE-DES-CŒURS



Il y avait une fois un roi qui avait une fille jolie, mais jolie comme un goyavier-fleurs à l'époque du premier de l'an, une petite merveille, vous dis-je. Quand les jeunes gens avaient le malheur de regarder sa figure, leurs yeux y restaient attachés; ce qui fait qu'ils la nommaient la princesse Colle-des-Cœurs, et une fameuse colle, je vous jure, une colle qui ne laissait jamais s'échapper les oiseaux quand une fois ils s'étaient pris aux gluaux.

Deux ou trois cents rois de toute espèce avaient déjà demandé sa main à son père. Mais son père ne voulait pas la contraindre : « Je laisserai Colle-des-Cœurs choisir elle-même; ce n'est pas moi qui dois me marier, c'est elle qui



XXVIII

ZISTOIRE CORPS-SANS-ÂME

AV COLLE DES-KEIRS



Li éna éne fois éne léroi qui te gagne éne mamzelle zoli zoli coment éne pied gouyavier fleir dans saison bananée; éne ptit dilhouile, mo dire vous. Lheire zène zens gagne malheir guéte so figuire, zaute liriés tape av li : ça même zaute té appelle li la princesse Colle-des-Keirs, et éne famé lacolle, vous côné, éne lacolle qui zamais largue zozos qui fine maille av li.

Sipas dé trois cents lérois tout qualité té fine dimande so papa pour marié sambe li. Mais so papa napas voulé force li : « Mo va laisse Colle-des-Keirs li-même çosiré; napas moi qui pour marié, li qui pour marié; débrouille vous cari

doit se marier; débrouillez-vous avec elle; si elle vous dit oui, ce n'est jamais moi qui vous dirai non. Quand la tourterelle doit prendre un mari, ce n'est pas le martin qui prépare le nid. » Colle-des-Cœurs, quand elle entendait son père parler ainsi, lui sautait au cou et l'embrassait : « Oui, certes, c'est moi qui ai un bon petit papa. » Et c'était pour cette raison que le père de Colle-des-Cœurs s'appelait le roi Gâteau.

Un jour Colle-des-Cœurs faisait une promenade en voiture. Les chevaux s'emportent. Le cocher essaye de les arrêter, impossible! c'était une paire de Buénos-Ayres; vous savez comme ils ont la bouche dure ; c'est l'herbe de leur pays qui en est cause. La rivière n'était pas loin; encore un instant et la voiture va verser dans l'abîme. Colle-des-Cœurs est debout et sur le point de sauter, quand soudain elle entend une voix qui crie : « Ne sautez pas, mademoiselle! ne sautez pas! me voici! » Un jeune homme s'élance hors des broussailles, se jette devant les chevaux, les saisit aux naseaux, les arrête.

Colle-des-Cœurs descend de la voiture et lui dit :

— Grand merci, Monsieur, grand merci! c'est vous qui m'avez sauvé la vie. Mais ces méchants chevaux ne vous ont pas fait de mal, au moins ?

— Du mal! Mademoiselle! J'ai le bonheur de

assambe li; quand li dire vous « sifait », napas moi qui pour dire vous « napas »; lheire tourterelle pour prend mari, napas martin qui arranze nique. » Colle-des-Keirs quand li tende so papa cause come ça, nèque embrasse embrasse li : « Si fait va! moi qui gagne éne bon papa. » Ça même lacause qui papa Colle-des-Keirs ti appelle léroi Gâteau.

Ene zour, coment Colle-des-Keirs après promène dans calèce, çouvals emporté. Cocé saye arrête zaute, napas môyen; té éne paire Bénosayres; vous côné coment labouce dir av zaute : lherbe zaute paye qui cause çà. Larivière napas loin; encore éne ptit moment même calèce pour çavire dans rempart; Colle-des-Keirs dibouté pour sauté; avlà éne coup là li entende éne lavoix qui crïe li : « Napas sauté, Mamzelle, napas sauté! avlà moi. » Ene zène homme sourti éne coup dans brousses, fonce divant çouvals, pèse zaute dans zaute nénez, arrête zaute.

Colle-des-Keirs dicende dans calèce, li dire li comme ça :

— Grand merci, Missié, grand merci! Vous même qui fine sauve mo lavie. Mais vous napas fine gagne di mal av ça mauvais çouvals là?

— Qui dimal ça, Mamzelle? Mo fine gagne

les empêcher de vous tuer, et vous me demandez si j'ai du mal ! Non, non ! ce n'est pas du mal, c'est du bonheur qui me vient d'eux !

Colle-des-Cœurs devient rouge comme le côté d'un letchi où frappe le soleil. Elle regarde le jeune homme et baisse les yeux. Je crois que pour le coup le fruit est mûr.

Cependant le cocher a ramené la voiture sur le grand chemin ; il a visité avec soin les harnais et les roues : il n'y a rien de cassé. Colle-des-Cœurs remonte dans la voiture, le jeune homme monte après elle :

— Jamais je ne vous laisserai seule avec ces chevaux entre les mains d'un cocher pareil ! Mais quand je suis là vous pouvez vous rassurer, Mademoiselle ; mon nom même doit vous donner confiance : je me nomme le prince Peur-de-Rien.

Peur-de-Rien et Colle-des-Cœurs causent ensemble. Lorsqu'ils arrivent au palais du roi Gâteau, Colle-des-Cœurs embrasse bien fort son père et lui raconte ce qui est arrivé. « C'est le prince Peur-de-Rien qui m'a sauvé la vie, papa ! Si vous ne pleurez pas maintenant la fille qui vous aime, c'est à lui que vous le devez, papa ! Mais comment pourrons-nous jamais nous acquitter envers lui, papa ? »

Le roi Gâteau les regarde un bon moment tous

bonheir empêce zaute touye vous, et vous dimande moi sipas mo fine gagne dimal? Non, non, napas dimal qui mo fine gagné; bonheir qui mo fine gagné!

Colle-des-Keirs vine rouze coment son côté letcis qui dans soléye. Li guéte zène homme là, li baisse liziés. Mo croire li fine mîr même ça coup là.

Ça létemps là cocé fine faire calèce tourne dans grand cimin; li visite harnais, laroues, tout partout : narien cassé. Colle-des-Keirs monte encore dans calèce, zène homme monte av li :

— Zamais mo pour laisse vous tout seil av ça çouvals là dans lamains éne faye faye cocé coment ça. Mais quand mo là, vous capabe tranquille, mamzelle; mo nom même doite donne vous couraze : mo appelle prince Peir-Narien.

Peir-Narien sembe Colle-des-Keirs causé, causé. Lheire zaute arrive lacase léroi Gâteau. Colle-des-Keirs embrasse embrasse papa, li raconte li tout ça : « Prince Peir-Narien fine sauve mo lavie, papa! Quand vous napas après plore vous ptit fille qui content vous, li même ça, papa! Coment nous va capave paye ça qui nous doite li, papa! »

les deux. Puis, il se met à rire et dit à Colle-des-Cœurs :

— Peut-être trouverai-je le moyen de payer notre dette, mon enfant. Laisse-moi essayer.

Il prend la main de Colle-des-Cœurs, il prend celle de Peur-de-Rien. Il met les deux mains l'une dans l'autre, puis il leur dit :

— N'est-ce pas ça, mes enfants? N'est-ce pas un bon moyen d'arranger les choses? Dites.

Colle-des-Cœurs, cette fois, devient rouge comme une mangue figet mûre; elle entoure de ses bras le cou de son père et cache son visage dans le jabot de sa chemise en murmurant quelques mots, mais si bas, si bas, que personne ne put rien entendre. Mais Peur-de-Rien pousse un hip! hip! hurrah! « Si fait va, papa, vous êtes un malin, vous! »

Le mariage est décidé. Peur-de-Rien est pressé. On met un régiment de couturières à l'ouvrage : elles cousent des robes, des chemises, des peignoirs, des casavecks, des draps de lit, des taies d'oreillers, des serviettes pour la figure, pour les pieds, pour les mains, des vêtements de bain, bref, tout un trousseau. Peur-de-Rien est sans cesse sur le dos des ouvrières : « Mais travaillez donc, les enfants! Travaillez donc! Assez tirer sur le soleil! Ce n'est pas sur le soleil qu'il faut tirer; c'est sur votre aiguille! »

Léroi Gâteau guette guette zaute, li rié; li dire Colle-des-Keirs :

— Quiquefois mo pour trouve éne magnière, mo pitit. Laisse mo sayé.

Li prend lamain Colle-des-Keirs, li prend lamain Peir-Narien, li mette ça dé lamains là ensembe, li dire zaute :

— Napas ça, zenfants ? Napas éne bon magnière arranze zaffaire là ? Causé.

Colle-des-Keirs ça coup là vine rouze coment éne mangue fizète dans matirité, li zette so lébras dans licou papa, li caciette so figuire dans zabot so cimise; si pas qui li causé doucement, doucement; personne napas capabe tendé. Mais Peir-Narien largue éne hip! hip! hurrah! « Sifait va, papa, vous éne conneir, vous! »

Mariaze fine décidé. Peir-Narien pressé même. Zaute mette éne bande coutirières dans louvraze : coude robes, coude cimises, coude peinoirs, cazavëcks, draps lilit, latêtes zoriés, serviettes figuire, serviettes lipieds, serviettes lamains, linze bain, tout tout ça qui bisoin. Peir-Narien tout lazournée lave lédos zouvrières là : « Mais travaille donc, zenfants! travaille donc! Zaute nèque hisse soléye : napas soléye qui bisoin hissé; gouïe qui bisoin pour hissé! »

Le jour du mariage arriva. Colle-des-Cœurs avait peu dormi cette nuit-là, sa tête lui faisait un peu mal. Elle monta sur l'argamasse pour respirer un peu d'air frais. Comme elle se relevait pour aller mettre sa robe de mariée avec son bouquet de fleurs d'oranger, elle entend soudain un grand bruit dans l'air au-dessus de sa tête. Le ciel s'ouvre tout à coup, et une espèce de loup énorme saute sur l'argamasse. Il enlève Colle-des-Cœurs dans ses bras, frappe du pied, rebondit comme une balle élastique et s'enfonce dans le nuage qui l'a apporté. Le nuage se referme, ils ont disparu. La servante, qui était avec Colle-des-Cœurs sur l'argamasse, veut crier : elle ouvre la bouche, mais l'émotion l'étrangle, rien ne sort.

Lorsque la servante a raconté ce qui vient de se passer au roi Gâteau et à Peur-de-Rien, comment peindre leur désespoir ! Ils crient, ils pleurent, ils arrachent leurs cheveux, ils déchirent leurs habits ; rien n'y manque. Mais qu'y faire ? Quant ils sont las, ils s'arrêtent.

Peur-de-Rien monte sur la montagne ; il regarde, il cherche s'il apercevra ce nuage. Deux ou trois fois le nuage passe tout près de lui ; mais il a beau écarquiller ses yeux, le nuage est trop épais, il ne peut voir comment est fait le dedans du nuage.

Zour mariaze fine vini. Colle-des-Keirs napas té bien dourmi ça lanouite là, so latête morceau fére mal; li monte làhaut largamasse grand bomatin pour gagne morceau lafraiceir. Coment li lévé pour alle mette so robe marié av bouquet fleirs loranzé, avlà li tende éne grand grand tapaze en lair làhaut so latête. Léciel ouvert éne coup; éne gros zespèce zanimaux loulou saute lhaut largamasse, li lêve Colle-des-Keirs dans so lébras, li tape éne grand coup enbas av so lipied, li monte en lair coment éne boule lastique, li fonce dans niaze qui té amène li, niaze frémé; zaute dérobé même. Servante Colle-des-Keirs, qui ti av so maitresse lav largamasse, reste sec; labouce ouvert pour crié, narien sourti.

Lheire servante fine raconte ça léroi Gâteau av Peir-Narien, napas appelle çagrin, ça qui zaute çagrin! crié, ploré, arrace civés, dicire linze : narien manqué! Mais qui a faire? Lheire zaute lassé, zaute blizé arrêté.

Peir-Narien monte lhaut montagne, guété, rôdé sipas li capave trouve niaze là. Dé trois fois niaze passe à côté li même; mais li beau carquille carquille so liziés, niaze là trop épaisse, napas môyen trouvé coment son endidans.

Dans sa misère, Peur-de-Rien n'avait qu'une petite distraction, il aimait à aller à la chasse.

Un jour qu'il était au milieu de la forêt, il entend du bruit derrière des ravenals. « C'est peut-être un cerf ! » Il avance sans bruit de l'autre côté des ravenals ; que voit-il ? Une biche abattue qu'un gros lion et un perroquet énorme se disputaient en se battant. Peur-de-Rien tire son couteau, fait deux parts de la biche et leur dit :

— Mais pourquoi donc vous battre ? La pièce est assez grosse pour deux. Je l'ai coupée juste par la moitié ; partagez de bon cœur ; que chacun de vous prenne une part.

Le lion et le perroquet sont satisfaits de l'accord. Ils disent à Peur-de-Rien : « Oui, vraiment, tu as raison ! Mais pour te récompenser d'avoir arrangé notre différend, nous voulons te faire un présent qui t'aidera à retirer Colle-des-Cœurs des mains du loup qui l'a emportée dans le nuage. »

Le lion arrache un cheveu de sa crinière, le donne à Peur-de-Rien et lui dit :

— Quand tu voudras te changer en un grand et beau lion comme moi, prends ce cheveu dans ta main et dis : « Et toi, cheveu, fais ton ouvrage, » et tu deviendras lion. Quand tu voudras reprendre ta figure d'homme, tu n'auras qu'à dire : « Et toi, cheveu, défais ton ouvrage. » Tu

Dans so lamisère là Peir-Narien ti éna nèque éne pitit soulazement : li content alle laçasse. Ene zour coment li ti dans milié grand bois li tende tapaze derrière ravenals. « Quiquefois éne cerfe ! » Li marce doucement doucement, li arrive laute côté ravenals, qui li trouvé ? Éne bice fèque touyé, et éne gros lïon sembe éne papa péroquet qui après laguerre pour gagne ça bice là. .Peir-Narien tire couteau, li partaze bice là en dé, li dire zaute :

— Qui fére laguerre, donc! zibier là assez gros pour dè doumounde. Mo fine coupe zisse en dé : partaze bon keir, çaquéne va prend so lamoquié.

Lïon av péroquet content. Zaute dire Peir-Narien : « Sifait va, to gagne raison ! Mais pour to lapeine to fine arranze nous zaffaire, nous vlé faire toi éne cadeau qui va ide toi pour tire Colle-des-Keirs dans lamains ça loulou qui fine amène li dans niaze. »

Avlà lïon tire éne civé dans so latête, li donne li civé là, li dire li :

— Lheire to va voulé vine éne grand grand bel lïon coment moi, tchiombô ça civé là dans to lamain et dire éne coup : « Et toi, civé! faire to louvraze, » et to va vine lïon. Lheire to va vlé tourne encore éne doumounde, to nèque pour dire : « Et toi, civé! défaire to louvraze ! »

as entendu, n'oublie pas, ce n'est pas difficile à se rappeler.

Peur-de-Rien dit grand merci au lion.

Le perroquet arrache une plume du bout de son aile, la donne à Peur-de-Rien et lui dit :

— Quand tu voudras devenir un perroquet comme moi pour voler où tu voudras, tu n'auras qu'à tenir cette plume et à dire : « Et toi, plume, fais ton ouvrage, » et tu seras changé en perroquet. Quand tu voudras reprendre ta figure d'homme, tu n'auras qu'à dire : « Et toi, plume, défais ton ouvrage! » N'oublie pas.

Peur-de-Rien remercie le perroquet. Ils s'en vont tous les trois.

Peur-de-Rien, de retour au palais, cherche le roi Gâteau pour lui raconter son aventure. Le pauvre vieux roi était étendu sur un canapé auprès d'une fenêtre ouverte. Toute la journée, depuis le petit point du jour jusqu'à la nuit noire, c'était là sa place. Il avait toujours les yeux au ciel, pour chercher à apercevoir le nuage qui lui avait volé sa fille.

Peur-de-Rien lui dit : « Ce n'est plus le moment de pleurer, papa! je vais dans un instant aller voir Colle-des-Cœurs. Le bon Dieu a eu pitié de nous. Écrivez-lui ce que vous voudrez, c'est moi qui lui porterai votre lettre. » Et il

To fine tende ; napas blié ; li napas difficile pour souvini.

Peir-Narien dire grand merci lïon.

Péroquet tire éne plime dans boute so lézaile, li donne ça plime là Peir-Narien, li dire li :

— Lheire to va voulé vine éne péroquet coment moi pour capave envole à cote to va content, to nèque bisoin tchiombô plime là dans to lamain et dire li éne coup : « Et toi, pilime, faire to louvraze, » et to va vine péroquet. Lheire to va voulé tourne encore éne doumounde, to nèque pour dire li : « Et toi, pilime, défaire to louvraze ! » Napas blié.

Peir-Narien dire merci péroquet. Zaute tout allé.

Lheire Peir-Narien fine tourne lacase, li rôde léroi Gâteau pour raconte li tout ça. Pauve vié léroi là ti allonze làhaut canapé acôte éne lafenéte ouvert. Tout lazournée dipis grand bomatin zisqu'à naplis capave trouve clair, ça même so place. Li touzours liziés enlair, sipas li a capave trouve niaze qui fine volor li so pitit.

Peir-Narien crie li : « Naplis létemps pour ploré, papa ! mo pour alle voir Colle-des-Keirs talhère même : Bondié fine soulaze nous, crire li ça qui vous content, moi-même qui pour amène

raconte au bonhomme Gâteau sa rencontre avec le lion et le perroquet.

Le bonhomme s'élance dans son bureau, saisit une plume, de l'encre, du papier, et écrit :

« Ah ! mon enfant ! ma chère enfant ! quelle douleur est la mienne ! Si Dieu exauçait ma prière, il me permettrait de t'embrassser encore une fois avant de mourir ; c'est ce que je lui demande jour et nuit ! C'est Peur-de-Rien qui te remettra cette lettre. Fais tout ce qu'il te dira : excepté ton vieux père, il n'y a personne qui t'aime comme lui. »

Le roi met sa signature au bas de la lettre, la donne à Peur-de-Rien et lui dit :

— Ne tarde pas à revenir me porter de ses nouvelles ! Tu sais que je vais mourir si ce chagrin doit durer !

Pauvre bonhomme ! laissons-le !

Peur-de-Rien monte sur la montagne. Voilà qu'il voit venir le nuage. Le vent le pousse comme un grand vaisseau blanc ; attendons qu'il approche encore un peu. Soudain, Peur-de-Rien prend dans sa main sa plume de perroquet et lui dit : « Eh toi, plume ! fais ton ouvrage. » Que croyez-vous ? Son corps à l'instant se ramasse ; ses bras se changent en ailes, son nez devient un bec, ses habits des plumes ; ce n'est plus un homme, mais un grand perroquet gris. Le nuage était proche ; il prend son vol et monte tout droit.

li vous lette. » Et li raconte bonhomme Gâteau zistoire lïon av péroquet.

Bonhomme fonce dans son bireau, li pèse plime, lenque av papier, li crire éne coup :

« Ah ! mon pitit, mo cer pitit, qui ladouleir av moi ! Mo lékeir enbas roce. Quand Bondié coute mo laprière, li va laisse moi embrasse toi encore éne fois avant mo mort : ça même mo dimande li lizour, lanouite ! Peir-Narien qui pour donne toi ça lette là ; faire tout ça qui li va dire toi : cepté to vié papa, napas énan personne qui content toi coment li. »

Léroi mette son nom làhaut papier là, li donne lette dans lamain. Peir-Narien, li dire li comme ça : « Napas tardé pour vine apporte moi so nouvelles ! To côné mo pour mort quand çagrin là assise av moi ! » Pauve bonhomme ! laisse-li !

Peir-Narien monte lhaut montagne, avlà li voir niaze vini. Divent pousse li coment éne grand navire blanc : laisse li approce encore morceau. Ene coup là Peir-Narien prend plime péroquet dans so lamain, li dire li : « Et toi, plime ! faire to louvrage. » Qui vous croire ? So lécorps fonde éne coup : so lébras vine lézailes, so nénez éne labec, so linze làhaut li fine çanze en plimes ; li naplis éne doumounde, li fine vine éne grand péroquet gris. Niaze napas loin ; li envolé, li pique enlair même.

Peur-de-Rien entre dans le nuage.

Ce nuage-là était distribué comme une véritable maison. Il y avait des chambres, des corridors, des escaliers ; puis des portes, des fenêtres. Mais ce n'était pas du bois comme dans les maisons qui sont sur la terre, tout était taillé dans le nuage même : on eût dit du coton fin comme de la fumée. Peur-de-Rien lui-même est obligé de s'étonner.

Peur-de-Rien entre dans le vestibule : personne. Un escalier est devant lui, il monte. Rendu là-haut, il trouve un long corridor où donnent vingt chambres ; mais toutes les portes sont fermées. Où est Colle-des-Cœurs ? Peur-de-Rien met l'oreille contre une porte ; il écoute : rien. Il va à une autre porte, il écoute : rien encore. Il arrive à une troisième porte, il écoute, et le voilà qui entend comme une personne qui ronfle. C'était la chambre du loup. Son gros nez était bouché de rhume : il était obligé de dormir la bouche ouverte. Ceux qui bâtissent leurs maisons au milieu des nuages doivent s'attendre à être enrhumés : demandez aux habitants de Curepipe.

Peur-de-Rien s'éloigne sans bruit de la porte du loup. Il arrive à la porte d'une autre chambre d'où sortent comme des plaintes. « Bien sûr, c'est ici ! » Il ouvre la porte avec son bec et entre. C'était bien la chambre de Colle-des-Cœurs.

Peir-Narien rente dans niaze.

Niaze là ti arranzé coment éne vrai lacaze. Iéna laçambes, iéna colidors, iéna lescaliers, assembe laportes, assembe lafenètes ; mais tout ça napas faite av dibois coment lacaze qui làhaut laterre : tout quiqueçose taillé dans niaze même, coma dire dans coton fin fin coment éne lafimée. Peir-Narien blizé toné.

Peir-Narien rente dans vestibile : napas personne. Lescalier divant li, li monté. Arrive làhaut li trouve éne longue longue colidor av éne bande laçambes ; mais zaute tout laporte frémé. A cote Colle-des-Keirs ? Peir-Narien colle zoréye dans éne laporte ; li couté, li couté : narien. Li alle. Li colle zoréye dans éne laute laporte : narien. Li arrive dans troisième laporte : avlà li tende coma dire quiquéne après ronflé. Ça ti laçambe loulou. Son gros nénez boucé av larhime : li blizé dourmi laguéle ouvert. Quand doumounde faire zaute lacase dans milié niaze, touzours bisoin larhime av zaute : dimande zense Cirepipe.

Peir-Narien quitte la porte loulou ; li alle doucement doucement ; li arrive dans laporte éne laçambe à cote li tende coment dire doumounde après plaingné. « Bien sîr, là même, ça ! » Li ouvert laporte av so labec, li rentré : ça ti laçambe Colle-des-Keirs.

Colle-des-Cœurs regarde cet oiseau qui entre; elle croit que c'est sans doute un oiseau que le loup envoie pour qu'elle se divertisse à causer avec lui. Mais comment agréerait-elle un présent du loup ! Elle repousse le perroquet d'un geste de la main et lui dit : « Moi qui hais ton maître, je consentirais à t'aimer! Va-t-en, va-t-en, laisse-moi pleurer en paix ! »

A l'instant, Peur-de-Rien dit à sa plume enchantée : « Plume, défais ton ouvrage ! » Il parlait encore qu'il était redevenu homme. Colle-des-Cœurs est debout; elle s'élance vers lui, lui jette les bras autour du cou, et l'embrasse, l'embrasse! Dieu, que c'est bon !

Alors ils se mettent à causer. Peur-de-Rien donne à Colle-des-Cœurs la lettre de son père. Elle la lit : « Oui, certes, je ferai tout ce que tu me diras; on n'a pas besoin des conseils de son père pour savoir qu'une femme doit obéir en tout à son mari. »

Puis, Peur-de-Rien demande à Colle-des-Cœurs quelle espèce d'homme ou d'animal est le loup qui l'a enlevée.

— C'est une façon d'homme qui n'est pas un homme, avec une figure qui n'est pas une figure, des yeux qui ne sont pas des yeux, une bouche qui n'est pas une bouche, un corps qui n'est pas un corps. Je ne sais vraiment pas ce que c'est, et

Colle-des-Keirs guette zozo là rentré, li croire quiquefois éne zozo qui loulou envoyé pour li amise cause av li. Mais coment li a capave content cadeau loulou! Li pousse péroquet av lamain, li dire li : « Moi qui haïe to maite, moi qui va content toi? Allé! allé! laisse moi plore tranquille. »

Ene coup là Peir-Narien dire av so plime-sourcier : « Plime, défaire to louvraze! » Li napas encore fini causé qui li fine tourne éne doumounde. Colle-des-Keirs, manman! lève éne coup; li saute làhaut li, li zette so lebras dans so licou, li embrasse li, embrasse li : coment li goût! coment li goût!

Lheire là, zaute commence causé. Peir-Narien donne Colle-des-Keirs lette so papa. Colle-des-Keirs lire lette : « Bien sîr mo va faire tout ça qui to va dire moi! napas bisoin conseil papa pour coné qui ène fame doite touzours faire ça qui so mari commande li. »

Asthère là Peir-Narien dimande Colle-des-Keirs qui zespèce doumounde ou bien zanimaux ça loulou qui fine volor li là.

— Li éne zespèce doumounde qui napas éne doumounde, av éne figuire qui napas éne figuire, liziés qui napas liziés, labouce qui napas labouce, lécorps qui napas lécorps; si pas moi qui li; quiquefois name, mo croire! Mo dimande li coment

je crois quelquefois que c'est un fantôme. Je lui ai demandé son nom, il m'a dit qu'il s'appelait Corps-sans-Âme. Mais je ne sortirai jamais de ses mains, parce que jamais personne ne pourra savoir comment s'y prendre pour le tuer. Quand même on le couperait par petits morceaux, que lui importe? Les morceaux se rejoindraient et se recolleraient. Pour le tuer, il faut savoir où est son âme. Son âme est dans un œuf, l'œuf dans un pigeon, le pigeon dans le corps d'un tigre rouge, le tigre rouge dans le corps d'un grand tigre blanc. Il faut tuer le tigre blanc; le tigre blanc mort, le tigre rouge s'élancera sur vous tandis que vous êtes encore tout fatigué du combat, il faut le tuer aussi. Alors le pigeon s'envolera; il faut le poursuivre, l'atteindre et le tuer, puis prendre l'œuf. En dernier lieu, pour la fin de l'aventure, il faut casser l'œuf sur la tête du Corps-sans-Âme. Alors, mais alors seulement, il tombera mort. Mais quel homme pourra faire tout cela?

— Tu demandes quel homme tuera ton loup?... Moi. Je crois parfois que tu as oublié mon nom, Colle-des-Cœurs, je m'appelle Peur-de-Rien. Fais tes préparatifs : avant trois jours, je serai de retour ici avec l'œuf de ce pigeon; j'en ferai une omelette sur la tête du loup. Fais tes préparatifs, te dis-je! Mais il n'y a pas de temps à perdre : laisse-moi partir.

li appélé, li dire moi li appelle Corps-sans-Âme. Mais zamais mo pour sourti dans so lamains, à cause zamais personne va capave coné qui magnière touye li. Quand même coupe li par ptits ptits morceaux même, qui li en peine? Morceaux là va zoinde encore, va colle ensembe. Pour touye li bisoin coné où li so name. Name dans éne dizef, dizef dans éne pizon, pizon dans lécorps éne tigue rouze, tigue rouze dans lécorps grande tigue blanc. Bisoin touye tigue blanc; lheire tigue blanc fine mort, tigue rouze pour fonce lhaut vous coment vous encore lassé là, bisoin touye li oussi. Lheire là, pizon pour envolé; bisoin sivré li, attrape li; touye li, prend dizéf. Pour so finition zaffaire bisoin prend dizef et casse li làhaut latête Corps-sans-Âme. Ça coup là li mort même, li tombe sec. Mais qui doumounde qui va capave faire ça bande quiqueçoses là?

— To dimandé qui doumounde qui va touye to loulou? Mo croire quiquefois to fine blié mon nom, Colle-des-Keirs! mo appelle Peir-Narien. Arranze paquets : avant trois zours mo pour tourne ici av dizef ça pizon là; mo vo casse lomelette làhaut latête loulou. Arranze paquets, mo dire toi! Mais napas létemps pour perdi; laisse moi allé.

Ils s'embrassent. Peur-de-Rien commande à sa plume de faire son ouvrage; il se change de nouveau en perroquet et redescend sur la terre.

Après avoir donné des nouvelles au pauvre vieux roi Gâteau, il va à la recherche du tigre blanc.

Le tigre blanc habitait une caverne, dans une grand montagne, au milieu d'une vaste plaine. Jamais on ne traversait cette plaine, on faisait un grand circuit pour ne pas être aperçu par le tigre. Auprès de la caverne la terre était blanchie par les ossements des animaux qu'avait dévorés le tigre.

Pour arriver plus vite, Peur-de-Rien s'était changé en perroquet. Il vient se poser sur un tambalacoque qui avait poussé près de la caverne. Il descend en silence, prend le cheveu du lion dans sa main et s'écrie : « Eh toi, cheveu, fais ton ouvrage! » et le voilà changé en un énorme lion comme il n'y en a pas deux au pays de Maurice. Puis il pousse un rugissement : Maman! On dirait le tonnerre! La montagne même est forcée de trembler; des roches énormes roulent du haut jusque dans la plaine.

Le tigre dormait dans la caverne. Ce bruit le réveille en sursaut, d'un bond il est dehors. Le lion l'attendait. Le tigre sort, le lion est sur lui. Quel combat! quelle bataille! Ils sont couverts

Zaute embrasse embrassé; Peir-Narien commande so plime faire so louvraze, li vine encore péroquet, li dicende à terre.

Lheire li fine donne nouvelles pauve vié léroi Gâteau, li parti pour alle rôde tigue blanc.

Tigue blanc ti reste dans éne caverne éne grand montagne dans milié éne grang grand laplaine. Zamais personne passe laplaine là; zaute blizé faire grand tour pengare tigue voir zaute. Dans bord caverne laterre blanc av lézos tout zanimaux qui tigue là fine manzé.

Pour arrive plis vitement, Peir-Narien ti çanze en péroquet; li vine pose làhaut éne grand pié tambalacoque qui ti pousse àcote caverne. Li dicende doucement, li prend civé lïon dans so lamain, li crïe éne coup : « Et toi, civé, faire to louvraze! » Avlà li vine éne grand grand papa lïon coment napas énan dé dans paye Maurice. Lheire là li largue éne crié : Manman! coment dire tonnerre; montagne même blizé tremblé : gros gros roce roule dipis enhaut zisquà dans laplaine.

Tigue ti après dourmi dans caverne; li tende ça, li lève éne coup, li saute dohors. Lïon ti aspère li; coment li sourti là, li fonce làhaut li. Napas pelle laguerre ça qui zaute laguerre; mété,

d'écume et de sang; qu'importe! La lutte continue acharnée : aucun des deux ne cède; ils s'acharnent l'un contre l'autre. Le tigre soudain saisit une patte du lion dans sa gueule; tandis qu'il baisse ainsi la tête, le lion le prénd par la nuque et secoue, secoue si fort que le tigre est réduit à lâcher prise. Le lion alors saute sur son dos et l'aplatit contre terre; il pèse, il pèse encore, houn! et lui casse les reins. Le tigre tourne de l'œil : il est mort.

Mais le pauvre lion était cruellement blessé et tout essoufflé par la lutte. Tandis qu'il léchait sa patte, voilà le tigre rouge qui commence à se dégager du corps du tigre blanc. Encore un instant et il sera prêt pour le combat. Mais prenez-vous Peur-de-Rien pour une bête? Il saisit sa plume et lui dit de faire son ouvrage. Il redevint perroquet, et se pose au haut du tambalacoque. Le tigre reste déconcerté au pied de l'arbre : « Attends, lui crie le perroquet, attends que je sois un peu reposé! nous verrons tout à l'heure! »

Cependant, le loup, dans son nuage, se sentait le corps tout mal à l'aise : « Mais qu'ai-je donc? je me sens tout brouillé! » Laissons-le.

Lorsque Peur-de-Rien sent que toutes ses forces lui sont revenues, il redevient lion et fond sur le tigre rouge. Ce tigre rouge était nécessai-

tapé, bourré; zaute quimé, lécorps coule disang; narien ça; napas largué, zaute tacé mêmé. Ene coup là tigue pèse éne lapatte lïon dans so laguéle; coment latête tigue enbas là, lïon sousque li dans licou derrière latête, sacouyé, sacouyé; tigue blizé largue lapatte; lïon saute làhaut so lédos, aplati li par terre, pésé, pésé, houn! léreins cassé: tigue vire caye, li mort même.

Mais pauve lïon là li blessé même; li lassé, naplis éna divent av li. Coment li après lice lice so lapatte, avlà tigue rouze comence dégaze dans lécorps tigue blanc. Ene ptit moment même li va paré pour laguerre. Mais sipas vous croire qui Peir-Narien li bête! Li prend so plime, li comande li faire so louvraze; li tourne encore péroquet; li envole éne coup, li pose enlair làhaut pied tambalacoque. Tigue rouze en bas reste gaga. Péroquet nèque dire li : « Aspère, aspère mo pose morceau : talheire nous pour guété. »

Létemps là loulou dans niaze senti coment dire so lécorps napas bien : « Si pas moi qui av moi donc! mo brouillé brouillé. » Laisse li!

Lheire Peir-Narien coné tout so laforce fine tourne av li, li vine encore lïon, li fonce lhaut tigue rouze. Tigue rouze là té blizé plis piti,

rement plus petit, pour que son corps pût tenir dans le corps du tigre blanc. Le lion n'a besoin que de trois ou quatre coups pour l'achever. « Ça, un tigre ? C'est bien plutôt un chat marron, je crois ! » D'un dernier coup de patte, vous dis-je, le lion lui crève le garde-manger. Il meurt ; le lion l'ouvre.

Le loup, dans le nuage, est obligé de se coucher ; sa maladie est grave.

Pendant que le lion ouvre avec précaution le corps du tigre rouge de peur que le pigeon ne s'échappe, le pigeon s'élance soudain hors de la gueule du tigre, monte et s'envole à tire d'aile. Le lion le poursuit de toute sa vitesse, mais quand donc un animal, en courant, pourra-t-il suivre le vol d'un oiseau ? Le pigeon gagne, gagne toujours ; encore un instant et le lion l'aura perdu de vue.

Peur-de-Rien saisit sa plume enchantée et lui crie : « Eh toi ! plume, fais ton ouvrage. » Le voilà perroquet. Il s'élève, monte, monte encore pour que son regard puisse porter plus loin : on dirait un gros cerf-volant qui ronfle dans le vent qui donne. Le pigeon le sent approcher et redouble d'efforts. Ah ouah ! le perroquet est là-haut au-dessus de sa tête. Soudain il plonge et le saisit par le milieu du corps. Un coup de bec suffit : le pigeon flotte dans l'air, se balance sur

pour so lécorps capave tini dans lécorps tigue blanc. Lïon bisoin nèque trois quate coups pour fini li. « Ça éne tigue! quiquefois éne çatte marron, mo croire! » Ene dernier coup so lapatte, mo dire vous, lïon crève so garde-manzé. Li mort même : lïon ouvert li.

Loulou dans niaze blizé allonze làhaut lilit; grand grand malade av li.

Coment lïon ouvert doucement doucement lécorps tigue rouze pengare pizon sauvé, pizon sourti éne coup dans laguéle tigue, pique en lair, envolé. Lïon galoupé, largué même pour sivré li; mais quand ça qui éne zanimaux capave parié lacourse av éne zozo. Pizon divant, li gagnè, li gagné, talhère même lïon pour perdi li dans so liziés.

Peir-Narien pèse éne coup so plime-sourcier, li crïe li : « Et toi, plime, faire to louvraze! » Li vine péroquet. Li pique en montant pour so liziés, capave trouve plis dans loin : coma dire éne papa cervolant qui ronferonflé quand divent donné.

Pizon senti li approcé : li forcé, forcé même. Ah ouah! péroquet enlair làhaut so latête.

Li plonze éne coup, li pèse li dans so milié

une aile, essaye de s'appuyer sur l'autre, puis tombe d'un coup comme la pierre qu'un enfant a lancée en l'air. Le perroquet l'ouvre : l'œuf est dedans.

Il prend l'œuf dans son bec et s'envole sur la montagne pour attendre le nuage.

Voilà le nuage dans le lointain. Le vent le pousse, le pousse, le rapproche. Le perroquet ouvre ses ailes et entre dans le nuage. Il sait maintenant où passer, il entre dans la chambre de Colle-des-Cœurs : « Me voilà ! voilà l'œuf ! Nous n'avons pas le temps de causer, suis-moi ! »

Il pénètre dans la chambre de Corps-sans-Âme.

Le loup était étendu sur son lit ; sa respiration était courte comme celle d'un chien qui vient de forcer un lièvre. Peur-de-Rien, d'un seul coup, casse l'œuf sur la tête du loup. Que croyez-vous ? Voilà son corps qui commence à fondre en eau. Il coule, il coule ; et voilà le nuage aussi qui s'en va en pluie. Le nuage tout à l'heure va manquer sous leurs pieds. Le perroquet n'a que le temps de crier à Colle-des-Cœurs : « Saisis ma patte ! Saisis ma patte ! Ne lâche pas ! » Le nuage se déchire en morceaux ; le perroquet ouvre ses ailes, et ils descendent sur le sommet de la montagne dans une petite pluie fine qui était tout ce qui restait du nuage.

lécorps. Ene coude labec assez : pizon flotte flotte enlair, li balance làhaut éne cote son lézaile, li saye appiye làhaut laute côté, li tombe éne coup coment éne roce qui zenfant fine zette en lair. Péroquet ouvert li. Dizef làdans.

Li prend dizef dans so labec, li envole làhaut montagne, pour aspère niaze.

Avlà niaze dans loin. Divent pousse li, divent pousse li, li arrive proce. Péroquet ouvert lézailes, monte dans niaze. Li coné àcote bisoin passé, li rente laçambe Colle-des-Keirs. « Avlà moi, avlà dizef! napas létemps pour causé; sivré moi! »

Li fonce dans laçambe Corps-sans-Âme. Loulou làhaut lilit; divent courte courte dans so labouce, coma dire licien qui fèque force ène yève. Péroquet éne coup même casse dizef làhaut latète loulou. Qui vous croire? Alà so lécorps commence fonde dileau. Li coulé, li coulé; avlà niaze oussi qui largue so laplie. Talheire niaze là pour dérobé enbas zaute lipied. Péroquet nèque létemps crïe av Colle-des-Keirs : « Tini mo lapatte, tini mo lapatte : napas largué! » Niaze dicire diciré, péroquet ouvert lézailes. Zaute dicende làhaut montagne dans éne ptit ptit laplie qui té so restant niaze là.

Qu'ai-je besoin de rien ajouter, mes enfants ? Peur-de-Rien ordonne à sa plume de défaire son ouvrage. Il redevient homme et prend Colle-des-Cœurs dans ses bras. Mais ils mirent vraiment bien du temps à descendre de la montagne.

Lorsque papa Gâteau voit Colle-des-Cœurs, il est fou ! Il saute sur elle et la mange de baisers ! Quand enfin il est fatigué de l'embrasser, il l'embrasse encore. Peur-de-Rien ne peut s'empêcher de rire ; il arrache sa femme des bras du bonhomme : « Eh vous ! papa, vous allez lui finir les joues ! mais ce sont les joues de ma femme, ça ! »

Ils appellent le cuisinier pour ordonner le dîner. Maman ! maman ! pourvu qu'on n'étouffe pas à manger tout ça ? Impossible de compter la multitude de plats qu'il y avait sur la table. Mais il y avait une compote de pigeons, han ! Par malheur, quand je veux y goûter, Peur-de-Rien m'allonge un coup de pied qui me fait tomber ici.

Ce que nous avons exprimé de doute à l'endroit de la provenance de « Paulin av Pauline », nous serions tenté de le répéter ici. La donnée du conte de « Corps-sans-Âme av Colle-des-Keirs » ne nous paraît pas d'invention créole, outre que la conduite du récit révèle plus d'habileté, ou tout au moins plus de savoir



Qui mo bisoin dire zaute encore, zenfants! Peir-Narien comande so plime défaire so louvraze, li vine doumounde, li prend Colle-des-Keirs dans so lébras. Mais zaute longtemps même, oui, avant zaute dicende dans montagne là.

Lheire papa Gâteau trouve Colle-des-Keirs, li fou! li saute lahaut li, li manze li. Quand li lassé à force embrasse li, li embrasse li encore. Peir-Narien blizé rié; li tire so fanme dans lamains bonhomme : « Eh vous, papa, vous pour fini so lazoues, oui! Lazoues mo fanme, ça. »

Zaute appelle cousinier pour commande dîner. Manman! manman! pengare doumounde pour mort av tout ça manzé là, oui! Napas môyen compté ça bande léplats qui làhaut latabe. Mais ti iéna éne ladaube pizons! han! Domaze lheire mo voulé goûte li, Peir-Narien flanque moi éne coup de pied, mo tombe ici.

faire, que nous n'en rencontrons dans les créations authentiques du génie de Lindor. Mais nombre de traits révèlent la main de l'artiste noir. Nous avons coutume chez nous de faire place à l'étranger naturalisé Mauricien.



DEUXIÈME PARTIE

SIRANDANES (DEVINETTES)



DEUXIÈME PARTIE

SIRANDANES (1)



DANS *l'autre hémisphère, nous n'hésiterions pas à trouver aux sirandanes une généalogie illustre. La première naquit en pleine Boétie, le Sphinx en épouvanta les malheureux Thébains, et seul Œdipe eut la gloire insigne d'en trouver le sampèque. La sirandane, en effet, n'est autre chose qu'une courte énigme dont le mot se cache sous une image parfois heureuse, ou sous le voile un peu épais d'une allégorie tirée de loin. Il n'en fallait pas davantage pour défrayer les longues veillées ; vieux et jeunes y trouvaient, dans la juste mesure de leur intelligence, de quoi exercer la sagacité de ceux-ci, la force inventive de ceux-là.*

Sirandane ? disait le vieillard. Sampèque, répon-

(1) Nous reproduisons ici ce que nous avons dit sur ce sujet dans notre *Étude sur le patois créole mauricien.*

daient les petits tout d'une voix, et le jeu commençait. D'abord, une série de questions invariablement les mêmes, et que les réponses suivaient à l'instant : Dileau diboute ? Canne. — Dileau en pendant ? Coco. — Pitit batte manman ? Lacloce, etc. (1).

C'était quelque chose comme le salut de rigueur avant l'assaut dans la salle d'armes. Puis, le vrai jeu s'engageait, on croisait le fer. A la première passe, des coups connus : Quate pattes là haut quate pattes aspére quate pattes ; quate pattes napas vini, quate pattes allé, quate pattes resté (2). *La parade arrivait à l'instant :* Çatte làhaut cése aspére lérat, lérat napas vini, çatte allé, cése resté (3). — Mo guéte li, li guéte moi ? *La glace* (4). — Guéle dans guéle, sette lapattes quate zoréyes ? Licien manze dans marmite (5). *Alors des bottes plus savantes :* Mo bassin li séc, mo méte, éne lapaille, li bôrdé ? Éne lizié (6), *finissait par trou-*

(1) De l'eau debout ? canne à sucre. — De l'eau suspendue ? Un coco. — L'enfant bat la mère ? Une cloche.

(2) Quatre pattes sur quatre pattes attendent quatre pattes ; quatre pattes ne viennent pas, quatre pattes s'en vont, quatre pattes restent.

(3) Un chat sur une chaise attend un rat, le rat ne vient pas, le chat s'en va, la chaise reste.

(4) Je le regarde, il me regarde. — Une glace.

(5) Gueule dans gueule, sept pattes, quatre oreilles. — Un chien qui mange dans une marmite.

(6) Mon bassin est sec, j'y mets une paille, il déborde. — Un œil.

ver une mémoire plus heureuse que les autres. Enfin arrivaient les inventions récentes, les trouvailles du jour : Mo batte li, li bâ moi, mo bâ li, li batte moi (1). *On cherchait ; mais, comme de juste, on ne trouvait jamais, et Lindor triomphant et sarcastique disait le mot du Sampèque :* Mô femme. *Certes, elle ne datait pas de loin la mésaventure qui dictait ceci :* Ça qui ti voir li, napas li qui ti prend li ; ça qui ti prend li, napas li qui ti manze li ; ça qui ti manze li, napas li qui ti gagne baté ; ça qui ti gagne baté, napas li ti crié ; ça qui ti crié, napas li qui ti ploré (2).

Quelquefois la sirandane prenait la forme de l'interrogation directe : Quifére préte napas capave marié (3) ? *A ce difficile problème chacun proposait sa solution plus ou moins aventureuse, plus ou moins libertine ; mais l'oracle les repoussait toutes, et donnait du haut de son trépied la seule réponse probante :* Acause li ensembe so madame té va paréye, zautes dé té va gagne robe (4).

(1) Je bats, on m'embrasse ; j'embrasse, on me bat.

(2) Celui qui l'a vu n'est pas celui qui l'a pris, celui qui l'a pris n'est pas celui qui l'a mangé, celui qui l'a mangé n'est pas celui qui a été battu, celui qui a été battu n'est pas celui qui a crié, celui qui a crié n'est pas celui qui a pleuré. En effet, ce sont les yeux qui ont vu, la main qui a pris, la bouche qui a mangé, le dos qui a été battu, le lecteur achèvera facilement.

(3) Pourquoi un prêtre ne peut-il pas se marier ?

(4) Parce que sa femme et lui seraient pareils ; tous deux auraient une robe.

Avec le progrès des temps la sirandane créole grandit encore, et s'éleva jusqu'à la hauteur du calembour français : Môr condire vivant ? So môr çouval (1). *Mais, toujours bonne fille, elle savait encore sourire à la plus modeste ineptie :* Qui ti boui prémier bouloire dileau dans péye Maurice ? Difé (2). Ça qui mo fine trouvé, bondié napas fine trouvé ? Mo mète (3).

Tout cela est bien puéril, pour n'en rien dire de plus ; mais là, mieux que partout ailleurs, nous pouvions montrer le noir créole enfant jusque dans la vieillesse : les plus vites fatigués de sirandanes n'étaient pas toujours les plus âgés.

(1) Le mort conduit le vivant ? Le mors du cheval.

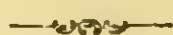
(2) Qui a fait bouillir la première bouilloire d'eau dans le pays de Maurice ? Le feu.

(3) Ce que j'ai trouvé, Dieu ne l'a pas trouvé ? J'ai trouvé mon maître. On reconnaîtra dans nos sirandanes nombre de niaiseries qui peuvent se vanter d'être françaises d'origine.





SIRANDANES (DEVINETTES)



Dileau diboute ? — Canne.

De l'eau debout ? — Une canne à sucre.

Dileau en pendant ? — Coco.

De l'eau suspendue ? — Un coco.

Pitit batte manman ? — Lacloce.

L'enfant bat la mère ? — Une cloche.

Boisdebène dans dileau ? — Zauguïe.

Du bois d'ébène dans l'eau ? — Une anguille.

Cinque brances dans dileau ? — Zouritte.

Cinq branches dans l'eau ? — Une houritte.

Dé vannes dériére montagne ? — Zoréyes.

Deux vans derrière une montagne ? — Les oreilles.

Mo lesprit par dériére ? — Navire àcause so gouvernail.

Mon esprit est par derrière ? — Un navire à cause de son gouvernail.

Baïonétte par dériére ? — Mouce jaune.

Baïonnette par derrière ? — Une guêpe.

Pariaca dans dileau ? — Madameséré.

Mouchoir à carreaux dans l'eau ? — Une dame-céré.

Manze par vente, rende par lèdos ? — Rabot.

Qu'est-ce qui mange par le ventre et rend par le dos ? — Un rabot.

Poule ponde dans raquettes ? — Lalangue.

Une poule pond dans les raquettes ?—La langue.

Guéle dans guéle, sette lapattes, quate zoréyes ? — Licien manze dans marmite.

Gueule dans gueule, sept pattes, quatre oreilles ? — C'est un chien qui mange dans une marmite ?

Cabinéts, cabinéts zisqu'à dans fétaze ? — Bambou.

Des cabinets, des cabinets jusqu'au faîtage ? — Un bambou.

Mo coné éne mamzelle li manze so tripes, li boire so disang ? — Lalampe.

Je connais une demoiselle qui mange ses intestins et boit son sang ? — Une lampe.

Ptit bonhome, grand çapeau ? — Çampion.

Petit bonhomme, grand chapeau ? — Un champignon.

Mo éna éne banne ptit bonhomes : zour zaute féte zautes tout habille en rouze ? — Piments.

J'ai une bande de petits bonshommes : le jour de leur fête ils sont tous habillés de rouge ? — Les piments.

Qui ti bouir prémier marmite dans péye Maurice ? — Difé.

Qui a fait bouillir la première marmite à Maurice ? — Le feu.

Quate pattes monte làhaut quate pattes ; quate pattes allé, quate pattes resté ? — Licien làhaut cése.

Quatre pattes montent sur quatre pattes ; quatre pattes s'en vont, quatre pattes restent ? — Un chien sur une chaise.

Béf crié dans milié dé montagnes ? — So toussé éne doumounde gros lazoues.

Un bœuf crie entre deux montagnes ? — La toux d'une personne qui a de grosses joues.

Manze noir, rend rouze ? — Fisi.

Qui mange noir et rend rouge ? — Un fusil.

Mo bassin li séc, mette éne la paille libordé ? — Lizié.

Mon bassin est sec, mettez-y une paille, il déborde ? — L'œil.

Tambour lor enbas latère ? — Safran.

Tambour d'or sous la terre ? — Le safran.

Serpent marcé, lésse so dizéfs ? — Ziraumon.

Le serpent marche, il laisse ses œufs ? — Le giraumon.

Mo envôye éne lette, mo coné lhère décacétte li ? — Lhameçon.

J'envoie une lettre, je sais quand on la décachette ? — Un hameçon.

Mo gagne éne çouval, mo beau fréme li dans léquirie so laquée touzours dohors ? — Lafimée.

J'ai un cheval, j'ai beau l'enfermer dans l'écurie, sa queue est toujours dehors ? — La fumée.

Mo lacase endans peintire en zaune, en dohors peintire en blanc ? — Dizéf.

Ma maison à l'intérieur est peinte en jaune, en dehors elle est peinte en blanc ? — Un œuf.

Lacorde marcé, béf dourmi ? — Ziraumon.

La corde marche, le bœuf se couche ? — Giraumon.

Brédes sonzes dans dileau ? — Gouramié.

Brèdes songes dans l'eau ? — Un gourami.

Mo lacase peintire en zaune, endans mo éna éne banne ptits mazambiques ? — Papaye mîr.

Ma maison est peinte en jaune, à l'intérieur j'ai une bande de petits mozambiques ? — Une papaye mûre.

Mo misire éne latouéle zamés mo trouve so lafin ? — Mo marce dans grand cimin.

Je mesure une toile dont je ne trouve jamais la fin ? — Je marche sur le grand chemin.

Asoir mo trouve éne banne lagrains dans mo lapléne; lhère mo lévé mo naplis trouve zautes ? — Zétoiles.

Le soir je vois une quantité de graines dans ma plaine; quand je me réveille, je ne les vois plus ? — Les étoiles.

Qui ça Moussié là qui amène so lacase làhaut so lédos ? — Couroupas.

Quel est le monsieur qui porte sa maison sur son dos ? — Le colimaçon.

Nhabit napas quilotte ? — Cancarlat.

Un habit, point de culottes ? — Un cancrelat.

Mo lacase plein lafenétes, éne laporte ? — Lédé coude.

A ma maison beaucoup de fenêtres, une porte ? — Un dé à coudre.

Mo éna disse plit bonhomes, tout zautes latéte blanc ? — Zongues.

J'ai dix petits bonshommes, ils ont tous la tête blanche ? — Les ongles.

Quate pilé, éne vané ? — Çouval pousse mouces : so lipieds pilé, so laquée vané.

Quatre pilent, un vanne ? — Cheval qui chasse les mouches : ses quatre pieds pilent, sa queue vanne.

Mo noir dans mo bonhére, mo rouze dans mo malhére ? — Cévrétte.

Je suis noir dans mon bonheur, je suis rouge dans mon malheur ? — Une chevrette.

Mo rouze dans mon bonhére, mo noir dans mo malhére ? — Lagrain café.

Je suis rouge dans mon bonheur, je suis noir dans mon malheur ? — Un grain de café.

Blanc dans guinée ? — Douriz dans marmite.

Du blanc dans du très noir ? — Le riz dans la marmite.

Manman guinée zoué vièlon, tout ptits blancs dansé ? — Marmite douriz làhaut difé.

Maman guinée joue du violon, tous les petits blancs dansent ? — La marmite de riz sur le feu.

Mamzèlle làhaut cimin, tout doumounde qui passé embrasse so labouce ? — Lapompe.

Mademoiselle est sur le chemin, tous ceux qui passent embrassent sa bouche ? — Une fontaine.

Mo éna éne barique av dé qualités dileau ? — Éne dizéf.

J'ai une barrique avec deux espèces d'eau ? — Un œuf.

Courone dans mo latète, zéprons dans mo lipieds mo léroi dans basse cour, mé mo napas léroi ? — Còq.

Une couronne sur ma tête, des éperons à mes pieds, je suis roi dans la basse-cour, mais je ne suis pas roi ? — Un coq.

Coupe mo vente, ous a gagne mo trésor ? — Éne grénade.

Coupez mon ventre, vous aurez mon trésor ? — Une grenade.

Tapis lareine touzours ouvert, zamés pliés ? — Grand cimin.

Le tapis de la reine toujours ouvert, jamais plié ? — Le grand chemin.

Mo éna lacase, asoir li vide, lazournée li plein ? — Soulié.

J'ai une maison, le soir elle est vide, le jour elle est pleine ? — Un soulier.

So rôbe mô grandmanman azoute azouté boute en boute ? — Létoit bardeaux.

La robe de ma grand'maman est rapiécetée d'un bout à l'autre ? — Un toit de bardeaux.

Mo lacase tout en bardeaux, endans éne banne ptit mazambiques habille en blanc ? — Zatte.

Ma maison est toute en bardeaux, à l'intérieur une bande de petits mozambiques vêtus de blanc ? — Une atte.

Mo zétte li blanc, li tombe zaune ? — Dizéf.

Je le jette blanc, il tombe jaune ? — Un œuf.

Rente par laporte, sourti par lafenéte ? — Possons dans laséne.

Entrer par la porte, sortir par la fenêtre ? — Les poissons dans la seine.

Metté, lévé, tapé ? — Saye souliers néf.

On met, on se lève, on tape ? — Essayer des souliers neufs.

Ménace doumounde, napas causé ? — Lédoigt.

Je menace, je ne parle pas ? — L'index.

Boidebéne làhaut rempart ? — Moustace.

Du bois d'ébène sur un rempart ? — La moustache.

Pitit crase manman ? — Laroce cari.

L'enfant écrase la mère ? — La pierre à broyer le safran pour le cari.

Pitit pile manman ? — Bâton pilon.

L'enfant pile la mère ? — Le pilon pile le mortier.

Qui lalangue qui zamès té menti ? — Lalangue zanimaux.

Quelle est la langue qui n'a jamais menti ? — La langue des animaux.

Mo grandmanman zamès oulé dourmi làhaut so natte, li quitte so natte li dourmi par tére ? — Ziraumon.

Ma grand'maman jamais ne veut se coucher sur sa natte, elle laisse sa natte et se couche par terre ? — Le giraumon.

Mo zétte mo mouçoir dans dileau, zamès mo capave mouille li ? Feille sonze.

Je jette mon mouchoir dans l'eau, jamais je ne peux le mouiller ? — Une feuille de songe.

Lhère mo encolère, mo vomi difé ? — Canon.

Quand je suis en colère, je vomis du feu ? — Un canon.

Attrappe li mo alle çace l'aute ? — Ça même lamain dire av labouce lhère après manzé.

Attrape-le, je vais en chercher d'autre ? — C'est là ce que la main dit à la bouche quand on mange.

Mo guétte li, li guétte moi ? — Laglace.

Je le regarde, il me regarde ? — Un miroir.

Éne banne sale, éne banne prope ? — Latére av léciél.

Une bande sale, une bande propre ? — La terre et le ciel.

Quaméme fére çaud, mo touzours frés ? — Lézard.

Quand même il fait chaud, je suis toujours froid ? — Un lézard.

Ça banane là, mo beau manzé zamés mo capave fini li ? — Grand cimin.

Cette banane-là, j'ai beau manger, jamais je ne peux la finir ? — Le grand chemin.

Pitit noir batte grand noir ? — Piment.

Le petit noir bat le grand noir ? — Le piment.

Mo alle lavente, mo acéte plein noirs, mo tourne lacase, mo servi zautes néque éne éne ? — Éne paquét gouïes.

Je vais à la vente, j'achète beaucoup d'esclaves, je retourne à la maison, je ne les emploie qu'un par un ? — Un paquet d'aiguilles.

Mille tourous dans éne tourou ? Lédé coude.

Mille trous dans un trou ? — Un dé à coudre.

Tout mo camrades enbande av moi, mo allé, zautes resté ? — Posson maillé dans lhameçon.

Tous mes amis m'entouraient en foule, je pars, ils restent ? — Le poisson pris à l'hameçon.

Cote mo allé li sivré moi ? — Mo lombe.

Où je vais, elle me suit ? — Mon ombre.

Éna quate fréres, dé grand dé pitit; zautes tout galpé ensembe; pitit divant, zamés grand capave gagne zautes ? — So quate laroues éne calèce.

Il y a quatre frères, deux grands, deux petits ; tous courent ensemble ; les petits sont toujours devant, jamais les grands ne peuvent les dépasser ? — Les quatre roues d'une voiture.

Dé fours campagne dans milié lapléne ? — Tourous nénez.

Deux fours de campagne au milieu d'une plaine ? — Les narines.

Lapeau mort condire vivant ? — Souliers.

Une peau morte conduit un vivant ? — Des souliers.

Mo alonze li li alonze (1) *moi ? — Natte.*

Je l'allonge, elle m'allonge ? — Une natte.

Figuire éne zenfant caciette enbas labarbe éne bonhome ? — Coco.

Une figure d'enfant se cache sous la barbe d'un vieillard. — Un coco.

Tout soldats mo réziment nhabits vért bonéts rouze ? — Framboises.

Tous les soldats de mon régiment ont l'habit vert et le bonnet rouge ? — Les framboises.

Éne bande béfs là-haut montagne, zautes manze roces zautes quitte lhérbe ? — Lipoux.

(1) *Li alonze moi*, elle me reçoit tout de mon long.

Un troupeau de bœufs sur la montagne, ils mangent les roches ils laissent l'herbe ? — Les poux.

Mo ena cinque ptit bonhomes, dé baingné trois guété ? — Mouce nénez av lédoigts.

J'ai cinq petits bonshommes, deux se baignent, trois regardent ? — Se moucher avec les doigts.

Zamés mo té capave trouvé ça qui gagné dériére mo lacase ? — Mo dériére latéte.

Jamais je n'ai pu voir ce qu'il y a derrière ma maison ? — Le derrière de ma tête.

Mo dé ptit bonhomes marce ensembe, çaquéne so tour divant ? — Mo lipieds.

Mes deux petits bonshommes marchent ensemble, chacun à son tour est devant ? — Mes pieds.

Trois ptits noirs guette vente zaute manman bourlé ? — Lipieds marmite.

Trois petits noirs regardent brûler le ventre de leur maman ? — Les pieds d'une marmite.

Tambour dansé dans milié so la cour ? — Dinde.

Un tambour danse au milieu de sa cour ? — Un dindon.

Quate noirs aporte éne gros noir ; quate noirs napas transpiré, gros noir qui transpiré ? — Boudin làhaut gri.

Quatre noirs portent un gros noir ; les quatre

noirs ne transpirent pas, c'est le gros noir qui transpire ? — Un boudin sur un gril.

Mo lacase endans peintire en rose, en dohors peintire en vert av éne banne ptit mazambiques là-dans ? — Moulondeau.

Ma maison en dedans est peinte en rose, en dehors elle est peinte en vert avec une bande de petits mozambiques à l'intérieur ? — Un melon d'eau.

Moulin marcé quate fois par zour ? — Labouce.

Le moulin qui marche quatre fois par jour ? — La bouche.

Tambour divant, pavillon dériére ? — Licien : so labouce zapé, so laquée diboute.

Tambour devant, pavillon derrière ? — Un chien : sa gueule aboie, sa queue est dressée.

Enne banne mamzélles dans bitation, tout zaute in ze dicire diciré ? — Pieds banane : touzours zautes freilles dicié.

Une foule de petites demoiselles dans l'habitation, tous leurs vêtements sont en guenilles ? — Les bananiers : leurs feuilles sont toujours déchirées.

Sicoupe dans dileau ? — Laline.

Une soucoupe dans l'eau ? — La lune.

Mo marcé li marcé, mo arété li marcé ? — Mo monte.

Je marche, elle marche ; je m'arrête, elle marche ? — Ma montre.

Mo bonnefamme à côte li passé lésse so lacrace ? — Couroupas.

Ma bonne femme où elle passe laisse sa salive ? — Un colimaçon.

Môrs condire vivant ? — So mors çouval.

Le mort conduit le vivant ? — Le mors du cheval.

Mo éna éne zarbe, quand li éna feilles li napas racines, quand li éna racines li napas éna feilles ? — Navire.

J'ai un arbre, quand il a des feuilles, il n'a pas de racines; quand il a des racines, il n'a pas de feuilles ? — Un navire.

Zautes fére éne pitit tourne làhaut vente so manman risquà li vomi; son vomi nous manzé ? — Moulin maïe.

On fait tourner un petit sur le ventre de sa maman jusqu'à ce qu'elle vomisse; ce qu'elle vomit, nous le mangeons. — Un moulin à maïs.

Ça qui mo fine trouvé, Bondié napas fine trouvé ? — Mo fine trouve mo méte, Bondié napas fine trouve pour li.

Ce que j'ai trouvé, Dieu ne l'a pas trouvé ? — J'ai trouvé mon maître, Dieu n'a pas trouvé le sien.

Quate pattes làhaut quate pattes aspére quate pattes; quate pattes napas vini, quate pattes allé,

quate pattes resté ? — Çatte làhaut cèse aspère lérat; lérat napas vini, çatte allé, cèse resté.

Quatre pattes sur quatre pattes attendent quatre pattes; quatre pattes ne viennent pas, quatre pattes s'en vont, quatre pattes restent ? — Un chat sur une chaise attend un rat; le rat ne vient pas, le chat s'en va, la chaise reste.

Éne fou, dé sec, dé mou, quate roule dans laboue ? — Éne vace : so laquée fou, so cornes sec, so zoréyes mou, so lipieds dans laboue.

Un fou, deux secs, deux mous, quatre roulent dans la boue ? — Une vache : sa queue est folle, ses cornes sèches, ses oreilles molles, ses pieds sont dans la boue.

Boutéye endans, divin dohors ? — Zanblongue.

La bouteille en dedans, le vin en dehors ? — Un jamlong.

Casse bancal dans bord canal ? — Gournouïes.

Des boîteux au bord d'un canal ? — Des grenouilles.

Tambour larzent enbas latère ? — Zinzembe.

Tambour d'argent sous la terre ? — Le gingembre,

Tapis mo grandppâ plein pinaises ? — Léciel av zétoiles.

Le tapis de mon grand-père est plein de punaises ? — Le ciel et les étoiles.

Tabaquière mo grandppâ touzours crié ? — Monte.

La tabatière de mon grand-père crie toujours ? — Une montre.

Mo grandmanmân fére ène pont, li tout sèl capave passe làhaut là ? — Zergnée.

Ma grand'maman fait un pont, elle seule peut passer dessus ? — Une araignée.

Quand mo laporte ouvert li fermé, quand li fermé li ouvert ? — So laporte ène cimin qui passe làhaut lérails.

Quand ma porte est ouverte, elle est fermée ; quand elle est fermée, elle est ouverte ? — La porte d'un chemin qui coupe les rails à niveau.

Vivants napas causé, morts causé ? — Barvades.

Les vivants ne parlent pas, les morts parlent ? — Les embrevades.

Mo marce dans ène ptit cimin, zamès mo va posé, zamès mo va tourné ? — Larivière.

Je marche dans un petit chemin, jamais je ne m'arrêterai, jamais je ne reviendrai sur mes pas ? — Une rivière.

Tout so noirs mo papa zautes lipieds torte ? — Liciens fisi.

Tous les noirs de mon papa ont les pieds tordus ? — Les chiens de fusil.

Mo éna ène grand bande marmaille ; soléye lévé zautes caciète, soléye coucé zautes sourti ? — Zétoiles.

J'ai une grande bande de marmaille ; le soleil

se lève, ils se cachent; le soleil se couche, ils paraissent ? — Les étoiles.

Li èna lédents li napas labouce, li capave manze lanouite lézour sans posé ? — Lascie.

Elle a des dents, elle n'a pas de bouche, elle peut manger jour et nuit sans se reposer ? — Une scie.

Brédes dourmi ? — Ziraumon.

Brèdes couchées ? — Giraumon.

Brédes galpé ? — Yéve.

Brèdes qui courent ? — Lièvre.

Touzours li manzé zamés li avalé ? — Moulin cannes.

Il mange toujours, il n'avale jamais ? — Un moulin à cannes.

So lésprit mo ptit noir dans so nénez ? — Licien.

L'esprit de mon petit noir est dans son nez ? — Un chien.

Touzours li marce latéte en bas ? — Coulou soulier.

Toujours il marche la tête en bas ? — Un clou de soulier.

Lhère mo alle baingne larivière mo lésse mo tripes lacase ? — Latoéle matelas.

Quand je vais me baigner à la rivière, je laisse mes entrailles à la maison ? — La toile d'un matelas.

Lhère mo alle larivière mo çanté, lhère mo tourné mo ploré ? — Barique galère.

Quand je vais à la rivière, je chante; quand j'en reviens, je pleure? — Un barillet.

Mo boire dileau àcause napas dileau! — Navire tombé au séc.

Je bois parce qu'il n'y a pas d'eau? — Un navire tombé au sec.

Si zautes vini zautes napas va vini, mès si zautes napas vini zautes va vini? — Doumounde plante pitits pois : li père pizons vine manzé.

S'ils viennent, ils ne viendront pas; mais s'ils ne viennent pas, ils viendront? — Un homme qui plante des petits pois : il a peur que les pigeons ne viennent les manger.

Tourou sans fond? — Bague.

Trou sans fond? — Une bague.

Mo diboutè li alonzé, mo alonzé li diboutè? — Lipied doumounde.

Je suis debout, il s'allonge; je m'allonge, il est debout? — Le pied.

Mo èna ène ptit noir quand pas mètte li so langouti li napas travaille? — Gouïe bisoin difile pour coude.

J'ai un petit noir, quand on ne lui met pas son langouti, il ne travaille pas? — L'aiguille a besoin de fil pour coudre.

Mo lacase èna belbel couvertire, mès ène poteau même qui tini li? — Parasol.

Ma maison a une belle couverture, mais un seul poteau qui la retienne? — Un parasol.

Mo lacase longue longue, tout so laçambes rond et partaze en longuère ? — Bambou.

Ma maison est très longue, toutes les chambres sont rondes et distribuées dans la longueur ? — Un bambou.

Mo éna éne qualité comandère qui touzours mort sembe so fouète làhaut so zépole ? — Lérat touzours mort av so laquée.

J'ai une espèce de commandeur qui meurt toujours avec son fouet sur l'épaule ? — Le rat meurt toujours avec sa queue.

Mo éna éne lacase, quand mo fine ouvért li, zamés mo capave fréme li encôre ? — Bigorneau.

J'ai une maison, quand je l'ai ouverte, je ne puis jamais plus la refermer ? — Un bigorneau.

Cicot dans milié laplène ? — Lombri.

Un chicot au milieu d'une plaine ? — Le nombril.

Dans tout lacases so place mo bonne fanme diboute dans coin ? — Balié.

Dans toutes les maisons, la place de ma bonne femme est d'être debout dans un coin ? — Un balai.

Mo zètte lasène, mo lève éne gros posson, mès moi tout séle qui a manze li ? — Mo fanme.

Je jette la seine, je relève un gros poisson, mais je serai seul à le manger ? — Ma femme.

Éna éne mamzélle, li sivré moi partout més zamés mo capave embrasse li ? — Mo lombe.

Il y a une demoiselle, elle me suit partout, mais jamais je ne puis l'embrasser? — Mon ombre.

Blanc napas capave travaille sans noir ? — Plime bisoin lenque.

Le blanc ne peut travailler sans le noir ? — La plume a besoin d'encre.

Mo çaud mo napas transpiré, mo frés mo transpiré ? — Gargoulétte.

J'ai chaud, je ne transpire pas; j'ai froid, je transpire ? — Une gargoulette.

Mo zétte li en lére li tombe en bas, mo zétte li en-bas li monte en lére ? — Boule lastique.

Je la jette en l'air, elle tombe à terre; je la jette à terre, elle monte en l'air ? — Une balle élastique.

Mo touffe li, li touffe moi ? — Ladouléré.

Je l'étouffe, elle m'étouffe ? — La douleur.

Pavé làhaut, pavé en bas ? — Tourtie.

Pavé en haut, pavé en bas? — Une tortue.

Latére blanc, lagrains noir ? — Papier sembe lécritire.

La terre est blanche, la semence noire ? — Le papier et l'écriture.

Lamain sémé, liziés récolté ? — Crire av lire.

La main sème, les yeux récoltent ? — Écrire et lire.

Longue labarbe, courte laquée ? — Cèvrètte.

Longue barbe, courte queüe ? — Une « chevrette », crevette.

Plonzé, lévé, sèc ? — Feille sonze.

Je la plonge, je la retire de l'eau, elle est sèche ? — Une feuille de songe.

Mo envôye mo ptit noir comission, zamés li tourné ? — Couderoce.

J'envoie mon petit noir en commission, il ne revient jamais. — Une pierre.

Asoir li promné partout, grandzour so latête en bas, so lipieds en lère ? — Soursouris.

Le soir elle se proméne partout, pendant le jour elle a la tête en bas, les pieds en l'air ? — Une chauve-souris.

Mo grandmanman li beau fére nattes tout so pitits dourmi partére ? — Ziraumon.

Ma grand'maman a beau faire des nattes, tous ses petits-enfants se couchent par terre ? — Le giraumon.

Mo zoinde éne grande bande doumounde, quand mo loin zautes dire moi bonzour, quand mo proce zautes napas dire narien ? — Gournouïes dans bòrd dileau.

Je rencontre une grande bande de gens ; quand je suis loin, ils me disent bonjour ; quand je suis proche, ils ne disent rien ? — Les grenouilles au bord de l'eau.

Li éna quatorze pieds dipis so lécou zisqu'à dans so

léreins; quand vous misire tout so lécorps li iéna néque éne pied dimi ? — Homard (1).

Il a quatorze pieds depuis le cou jusqu'aux reins; quand vous mesurez tout son corps, il n'a qu'un pied et demi ? — Un homard.

Mo beau léve li enlère, li touzours bas ? — Lébas.

J'ai beau le lever en l'air, il est toujours bas ? — Un bas.

Si vous lavé pas, prête moi li; si vous lavé, napas prêté ? — Battoir.

Si vous ne lavez pas, prêtez-le; si vous lavez, ne le prêtez pas ? — Un battoir.

Mo éna trois gros noirs qui travaille touzours ensembe, zamés zautes avancé zamés zautes arquilé ? — Cylindes moulin.

J'ai trois gros noirs qui travaillent toujours ensemble, jamais ils n'avancent, jamais ils ne reculent ? — Les cylindres d'un moulin.

Li napas éna laviande, so lézos làhaut so disang ? — Barique divin.

Elle n'a pas de chair, ses os sont sur son sang ? — Une barrique de vin.

Mo louvraze zamés fini ? — Ramasse vérres boutéye.

Mon ouvrage ne finit jamais ? — Ramasser des tessons de bouteilles.

(1) Cette ineptie et les deux suivantes ne sont rien moins que créoles : c'est par rancune que nous les citons.

Iéna éne banne bébétes qui travaille dans méme lendroit, zautes tendé éne à l'aute, més zamés zautes capave trouve zaute figuire ? — Moutoucs.

Il y a une bande de petites bêtes qui travaillent dans le même endroit, elles s'entendent les unes les autres, mais jamais elles ne peuvent voir leur figure ? — Les moutoucs.

Iéna éne banne mamzélles dans bôrd cimin, zautes tout latéte enbas ? — Pieds banane.

Il y a une foule de demoiselles au bord du chemin, toutes ont la tête en bas ? — Les bananiers.

Mo envôye éne ptit noir comission, sitôt li fine gagne laréponse mo coné ? — Lhamçon.

J'envoie un petit noir en commission, dès qu'il a eu la réponse, je le sais ? — Un hameçon.

Mo éna boucoup lassiétes bien fin, zautes beau tombé, zamés cassé ? — Feilles.

J'ai beaucoup d'assiettes bien fines, elles ont beau tomber, elles ne se cassent jamais ? — Les feuilles.

Mo éna dé zoli bassins, çaquéne éne lilote dans milié, lherbe dans bord ; quand zautes bordé vous trouve so dileau coulé çaquéne so coté, més canal qui fourni dileau dans bassins là vous napas capave trouvé ? — Liziés.

J'ai deux jolis bassins, chacun a un îlot au mi-

lieu et de l'herbe au bord; quand ils débordent, vous voyez couler l'eau de chacun; mais le canal qui fournit l'eau à ces bassins, vous ne pouvez pas le voir ? — Les yeux.

Pèse mo vente vous a gagne bouillon ? — Fisi.

Pesez mon ventre, vous aurez du bouillon ? — Un fusil.

Mort porte vivant ? — Pirogue.

Le mort porte le vivant ? — Une pirogue.

Mo éna éne bassin, tout zozos qui vine boire ládans nôyé ? — La lampe av papions.

J'ai un bassin, tous les oiseaux qui viennent y boire se noient ? — La lampe et les papillons de nuit.

Mo beau pitit, mo fort ? — Rotin.

J'ai beau être petit, je suis fort ? — Un rotin.

Bonhome noir latéte rouze ? — Boutéye divin.

Un bonhomme noir à tête rouge ? — Une bouteille de vin.

Mo zozo éna néque ène lizié, et so lizié dans so laquée ? — Poélon.

Mon oiseau n'a qu'un œil, et son œil est dans sa queue ? — Un poêlon.

Li encore ptit ptit, déza lagale av li ? — Margose.

Il est encore tout petit, il a déjà la gale ? — Une margose.

Mo batte li li bâ moi, mo bâ li li batte moi ? — Mo fanme.

Je bats, on m'embrasse; j'embrasse, on me bat ? — Ma femme.

Longtemps mo lèdoigt té enbas lombe, li comence bourlé dans grand solèye ? — Pouce.

Jadis mon doigt était à l'ombre, il commence à brûler au grand soleil ? — Le Pouce, montagne jadis très boisée.

Ça qui ti voir li, napas li qui ti prend li; ça qui ti prend li, napas li qui ti manze li; ça qui ti manze li, napas li qui ti gagne baté; ça qui ti gagne baté, napas li qui ti crié; ça qui ti crié, napas li qui ti ploré ? — Ptit noir féque coquin mangue : So liziés qui té voir, napas so liziés qui té prend; so lamain qui té prend, napas so lamain qui té manzé; so labouce qui té manzé, napas so labouce qui te gagne baté; so léreins qui té gagne baté, napas so léreins qui té crié; so labouce qui ti crié, napas so labouce qui ti ploré.

Celui qui l'a vu n'est pas celui qui l'a pris; celui qui l'a pris n'est pas celui qui l'a mangé; celui qui l'a mangé n'est pas celui qui a été battu; celui qui a été battu n'est pas celui qui a crié; celui qui a crié n'est pas celui qui a pleuré ? — Un petit noir vient de voler une mangue : ses yeux ont vu, mais ses yeux n'ont pas pris; sa main a pris, mais sa main n'a pas mangé; sa bouche a mangé, mais sa bouche n'a pas été battue; ses reins ont été battus, mais ses reins

n'ont pas crié; sa bouche a crié, mais sa bouche n'a pas pleuré.

Grand zoréyes, ptit liziés, lapeau verni ? — Sour-souris.

Grandes oreilles, petits yeux, cuir verni ? — Chauve-souris.

Mo lève so cimise, mo trouve so civés; mo lève so civés, mo trouve so lédents; més napas so lédents qui pour manze moi, moi qui pour manze so lédents ? — Éne maïe.

Je lève sa chemise, je vois ses cheveux; je lève ses cheveux, je vois ses dents; mais ce ne sont pas ses dents qui me mangeront, c'est moi qui mangerai ses dents ? — Un épi de maïs.

Mo lasalle tapisse en rouze; éne banne ptit fau-téyes blanc làdans; doméstique souye zautes av ciffon rouze ? — Labouce, lédents av lalangue.

Mon salon est tapissé de rouge; dedans, beau-coup de petits fauteuils blancs; le domestique les essuie avec un chiffon rouge ? — La bouche, les dents et la langue.

Nénez Madame anglés enbas la terre ? — Rave.

Le nez d'une femme anglaise sous la terre ? — Un radis.

Mouce dans dilait ? — Ningresse habille en blanc.

Mouche dans du lait ? — Une négresse vêtue de blanc.

Avant mo prend li, mo tâte so civés, mo misire so trou ? — Ça peau castor.

Avant de le prendre, je tâte son poil, je mesure son trou ? — Un chapeau de soie.

Trois frères, nèque éne lazoue ? — Ene marmite.

Trois frères, une seule joue ? — Une marmite.

Mamzelle dans bord cimin, tout dimounde qui passé tâte so tétés ? — Ene pied papaye.

Une demoiselle au bord du chemin, tous ceux qui passent lui tâtent les seins ? — Un papayer.

Vente làhaut vente, ptit boute dans fente ? — Pitit tette manman.

Ventre sur ventre, le petit bout dans la fente ? — L'enfant qui tête sa mère.

Grandppâ dans lacase, so labarbe touzours dohors ? — Lafimée.

Grand papa est dans la maison, sa barbe est toujours dehors ? — La fumée.



TROISIÈME PARTIE

LA CHANSON



TROISIÈME PARTIE

LA CHANSON



« Matière infertile et petite »

Si la tâche a été pénible de recueillir et de coordonner les matériaux de nos contes, bien plus laborieuse encore a été la réunion de ces fragments de chansons. Émiettées dans cent mémoires à la fois infidèles et jalouses de ne pas se laisser interroger, nos vraies chansons créoles n'existent plus qu'à l'état erratique. Et les morceaux en sont si petits, si ténus, qu'un doute nous est venu qui serait bien près de se changer en certitude : la chanson créole n'a existé, dans le principe, qu'à la condition qu'on appelle chanson un simple refrain. La chanson créole, en effet, n'a eu d'abord qu'une phrase, phrase unique répétée à satiété durant des heures

entières, pour les besoins du *séga*. A cette danse épileptique suffisaient quelques courtes paroles, pour soutenir jusqu'à épuisement de forces les danseurs galvanisés par le rythme implacable que martelait la *marvanne*.

Voilà nos lecteurs prévenus : de nos chansons créoles, les premières en date, nous n'avons qu'une phrase, rarement deux, à leur donner, et nous sommes à peu près sûr qu'elles n'en avaient pas davantage.

Une présomption en faveur de cette hypothèse.

Il y a quelques mois, le premier de l'an nous trouvait en villégiature à l'autre bout de notre immense pays, dans un quartier perdu, que sa distance même du centre brillant de notre civilisation n'a encore ouvert qu'imparfaitement aux lumières de notre bienfaisante aurore. C'était au bord de la mer. Le gardien du campement que nous occupions fêtait la *bananée* avec la dévotion des anciens jours, et sous son toit patriarcal avaient afflué le ban et l'arrière-ban de ses fils et de ceux qui étaient nés de ses fils. Les fêtes durèrent cinq jours, et, plus d'une fois, pendant ces cinq jours, nous pûmes nous croire revenu aux temps lointains de notre enfance, à ces temps bénis dont en tout pays, le nôtre excepté, il est admis qu'un cœur bien fait puisse conserver un pieux souvenir.

Ces attardés s'amusaient comme s'amusaient leurs pères.

Le premier jour, un couple de citadins venu de la capitale lointaine donnait le ton aux divertissements de la *compagnée*. On dansait des quadrilles, les lanciers, des valses surtout, aux accords savants de *lacorde déon*; on chantait, on jouait aux jeux innocents, et les grands filaos sonores faisaient leur ombre légère sur cette idylle fraîche enrubannée qu'eût peinte Watteau de son pinceau le plus élégant. Mais, vers le soir, les deux Port-Louisiens s'arrachèrent aux embrassements de leurs proches, et les champêtres restèrent entre eux.

La fête, nous l'avons dit, dura cinq jours. Cinq jours durant l'on chanta et l'on dansa. C'est des chansons que nous avons affaire, le lecteur n'a pas à nous le rappeler.

Le premier jour, le grand répertoire, l'opéra; Port-Louis, nous le répétons, était là. *Racel, quand di Seigneir; O ma fille cérie; Zardins dé Balcasar; Ene anze, ine famme incônie;* nous en passons, il suffit d'avoir indiqué le genre.

Le second jour, un revenez-y vers la romance sentimentale, la romance langoureuse aux yeux blancs, où *lé zénes filles crielles font pleirer lé zénes zens* qui chantent de la gorge : *Té t'en souviens, Marie; Mon queir é môrt à l'avénir; Pauvré fleir déchéchée.*

Mais dès le matin du troisième jour, sous l'énergique poussée interne des rafraîchissements qu'imposait cette ardeur de musique et de danse, l'enduit extérieur se mit à s'écailler, le vernis léger s'en allait plaque après plaque; avant midi la désquammation était complète, et la marvanne ronflait, tandis que le séga vainqueur trépignait sous l'ombre légère des grands filaos sonores, où Watteau ne peignait plus, mais où, discret, nous écoutions entre deux bains de mer. Car c'était une bonne fortune bien rare que ce séga des anciens jours; c'était un spectacle que ni pour or ni pour argent ne parviendrait à acheter la curiosité d'un profane, et la Néréide nous l'offrait gratis qui sourit à notre ouvrage.

Ce qu'ils chantaient en battant le sable de leurs pieds nombreux, le voici. Comprenne qui pourra; c'est farouche et fermé.

Basia! basia! basia!
To léqueir fini parti.
L'amour dé bengali;
Basia soucani,
La finabarca!

I go to day, I come to morrow.
Papa, oh maman, oh aïoh!
Cote mo doudou, cote mo salé.
Papa, oh maman, oh aïoh!
Laisse-moi dourmi dans la rie La Rampe.

Tout zénes zens galibar
Qui ti vine dans camp lascar
Qui ti mette en fireir
La cause Bangsal napas léve son goun
En bas tambarin.
Matirité bissic, la montée barrée !

Quand zénes zens galibar
Ti vine dans camp lascar,
Zaute ti dire av Ocni :
Si to napas léve ton goun,
L'année qui vini,
To napas va léve encore.
Tape dans l'embarras.
Matirité bissic, la montée barrée!
Personne va tire-moi là.

Calebasse ça qui zoué viélon,
Çatte qui éna matou faire l'embarras.

Ah ! Mimi, mo léqueir!
L'esprit volaze napas bon.
Quand vous mari napas là,
To coment coudvent dans la rie;
Quand to mari dans la case,
To coment bonne fille la maison.

Napas bisoin çagrin, pitit fille;
Avant la sémaine li passé,
Nous va préte lézaile zhirondéle.
Napas bisoin çagrin, mon coco !
Dans cinque minites ptit moment,

Avlà signon signal signalé,
Avlà signale Canada!

Mo monte làhaut Belle étoile,
Mo zette la ligne trois canal,
Mo croce anguille trois couleir.

Ali Banban, la graisse cateau va touye nous!
Quand même vou a mette moi dans la pompe,
Quand même vou a zette moi dans la seine,
Quand même vielle là passé avale moi,
Faut qui mo trouve léboute mon pays.

Mo fanme, dans to maladie,
To napas manze narien!
— Mo mari, cé qui mo oulé manzé,
Dans lé pays napas iéna!
Mo mari, si ous content moi,
Mo mari, vine donne-moi la main,
Laisse-moi défonce poulailler.

Ah! mon coco, si mamzelle Zeanne ti éne bonne fanme,
Li ti va condire-moi à côte paquét fleirs.

. . . .

Vous plaît-il que nous essayions d'y entendre quelque chose? Quand ce ne serait que pour donner une haute opinion de notre sagacité.

Les deux premières strophes se dérobent complètement : « Basia, La finabarca, I go to day, I come to morrov », autant de mots qui n'appar-

tiennent à aucune langue, et qu'il faut renoncer à traduire en chrétien.

Avec la troisième et la quatrième strophe, le sens s'éclaire : « Ce sont des zénes zens qui se fâchent parce que lé prêtre lascar' leur fait attendre la levée du goun. » Mais qu'est-ce que la Matirité bissic, et La montée barrée ? *Personne va tire-moi là,* comme dit le dernier vers du couplet.

« Ce joueur de violon est une calebasse, » dit la cinquième strophe, et « Une chatte qui a trouvé un matou fait ses embarras ».

La sixième est satirique : « En l'absence de son mari Mimi s'espace ; » il rentre, « elle baisse les yeux et serre les coudes. »

La septième est un poème exquis en trois vers : L'amante pleure : « Essuie tes larmes ! avant la fin de la semaine nous aurons emprunté les ailes de l'hirondelle. »

La huitième console la brune Coco. Elle pleure le beau matelot avec qui son cœur s'est embarqué à bord du *Canada:* « Patience ! encore cinq minutes, Coco. La montagne des Signaux a mis une boule au bout du bras sous le vent : heureuse Coco ! c'est le *Canada.* »

La neuvième est obscure et tronquée.

Et la dixième ? Cet Ali Banban qui est-il ? La cateau, la pompe, la Seine, et ce pays dont il faut trouver le bout ?

Mais la onzième parle net : Le mari est inquiet, sa femme ne mange pas. Eh bien ! qu'il lui aide à défoncer le poulailler du voisin. Le mari sourit, défonce, guérit, et cette médication rend l'élève des volailles particulièrement difficile à Maurice.

Au dernier distique, un bouquet auprès duquel l'Amant sollicite Coco de le faire conduire par Mamzelle Zeanne ; cela vient en droite ligne du *Roman de la Rose*.

On sait maintenant comme nous à quelle source de poésie le séga va puiser. Cette poésie, le lecteur n'essaiera pas plus que nous de la réduire aux règles de la prosodie la plus élastique : pas de nombre, pas de rime, pas même d'assonance ; la marvanne bat les temps forts, et ça suffit.

Qu'on n'aille pas croire cependant que le barde à peau noire, si la fantaisie lui en venait, ne sût tout comme un autre, trouver la rime « de nos vers échos harmonieux ».

Msié Sangaraye
Volor gâteau moutaye ;
Li saute la miraille,
Li gagne coup dsagaye
Dans son..... maye,
Li tombe làhaut la paille,
Li crie aïe, aïe, aïe !

Mais Lindor ne s'attarde pas à ces tours de force puérils ; il y excellerait, on le voit, et cela lui suffit. Alors même que la rime vient par surprise usurper une place à la fin de ses premiers vers, vite il la répudie :

Bonhomme Gaspard
Tombe dans rempart,
La qué nhabit faire cerf-volant.
Aïoh Mamzelle, aïoh Mamzelle,
Vous robe la qué balié la rie.
Napas la peine coné zhabitant,
So lérein raide coment bambou.

Rien de varié comme la matière de la chanson créole ; elle s'inspire de tout, ou mieux, de rien : l'incident du jour lui suffit, pour infime qu'il soit. De là, sans doute, ces obscurités qui défient toute pénétration : avec le souvenir du fait le sens de la chanson a été aboli pour toujours ; *Basia soucani,* il faut s'y résigner.

En dépit de leur variété, il nous semble cependant que nous pouvons ranger sous quelques chefs principaux les productions rudimentaires de notre Muse Noire. D'abord, les chansons érotiques et les chansons satiriques, car ce sont bien là les deux caractères qui s'y rencontrent le plus communément. Ensuite nous montrerons le rapsode demandant à l'histoire de rares cantilènes, d'où

ne sortira certes aucune épopée. Puis nous donnerons quelques-unes des berceuses que les *nénènes* disent à nos bébés, quelques refrains d'enfants qui jouent, et encore quelques ségas. Nous terminerons enfin en faisant voir comment la romance venue de là-bas finit par supplanter la chanson indigène, au fur et à mesure qu'un commerce plus étroit avec la langue française ouvrait à nos chanteurs l'accès d'un répertoire plus élevé. Nous verrons de quelle force à leur tour ils s'essayèrent eux-mêmes à notre poésie, et comment enfin, aujourd'hui, tous ici savent manier la langue de Châteaubriand et de Paul de Kock, et la trouver docile à tous les besoins de la vie.

*
* *

ERÔS, AMOR, CUPIDO.

Dimance bô matin, zéne fille, nous va alle bazar;
Ous a méte ous ptit robe, zéne fille, avec ous souliers;
Mo a méte mo caneçon, zéne fille, avec mo çapeau ;
Ous a passe par la porte, zéne fille, mo pass par la fenéte;
Nous va alle dans cariole, zéne fille, ou bien dans caléce;
Batate av magnoc, zéne fille, nous va alle manzé.

Chaque vers est bissé; le tentateur ne glisse pas, il appuie.

Mo passe au bazar, mo zéneau tombé;
Milien ramassé,

Li pas oulé rendé.
Rende mo zéneau, Milien ! (*ter*)
Mo papa va batte moi.

Dimance grand matin mo passe au bazar,
Mo çapeau tombé,
Ptit fille ramassé.
Mo dire li rendé,
Li pas oulé rendé ;
Li dire moi coume ça
Faut nous démarié.
Rende mo çapeau, ptit fille ! (*ter*)
Vou maman va zoure moi.

C'est sur le patron d'une églogue antique : *Amant alterna Camœnæ.*

*
* *

Voici maintenant la plainte harmonieuse d'une amante qu'a trahie le volage Bassillon :

Mo ti éna mo zoli zozo,
Mo zozo ti éna so nique ;
So nique ti dans feillaze,
So feilles ti dans so brance,
So brance ti tiombô so zarbe,
So zarbe ti éna racines,
So racines ti dans la terre.
Aïoh, aïoh ! la terre manque dileau Bondié !
Bassillon, Bassillon, Bassillon !
Ton quière fini parti.
L'amour dé bengalis, Bassillon,
Passe aussi vite qué la rosée !

Ce *zozo* allégorique est connu partout; mais quelle suite dans les métaphores, jusqu'à ces racines auxquelles manque l'eau du bon Dieu!

*
* *

Souhait :

Si mo té zozo, mo ti envolé,
Mo ti envolé dans lés îles ;
Mo alle guette Sidonie la péce posson,
Coment paillenqui dans dileau.



Autre éjaculation :

Grand la vérette passé ;
Tout nous famille pour môrt.
Nous dé va reste tout seil ;
Qui nous va faire, Adélia ?



Séduction :

Ptit fille, vine dans mo la case !
Mo napas manque narien :
To a prend par pongnées dou riz,
To a fane av to ptit poules.



Soyez prudents :

Si vous content moi, zénes zens,
Si vous content moi,

Condire moi la case mo papa.
En arrivant la case mo papa,
Napas bisoin rentré, zénes zens,
  Napas bisoin rentré :
Papa là li trôp mauvais.
So bâton derrière laporte,
    Zénes zens.
Bâton là appélle Samoindo,
    Zénes zens,
Li a samoinde vous rondément.



Désespérance :

Mamzelle Fifine, mo bien content vous,
Mais dire domaze mo peir vous papa.
Donne dileau di sel, donne dileau piment :
Mo a faire plore mo liziés pour passe mo çagrin !



Autres guitares :

    Philozène Valéry
Fine enlève pitit Madame Louis.
  Madame Louis parlé
Quand même li a vende so pirogue,
Quand même li a vende so bâteau,
Faudrait li trouve son boute Philozène.
    Nigodine parlé :
Mais, manman, si mo té poupette,
Poupette qui vende dans bazar,
    Ptit poupette,
Philozène ti a mette moi dans so poce.



To cause moi l'amour
Derrière la cousine;
Si mo papa va trouve toi
Li va casser to léreins.
Aïoh mon ptit coco, aïoh mon ptit coco,
Coment li goût! coment li goût!



Marie Louise av Josselin
Zaute dicende en bas bosqué.
Qui to faire là, Marie Louise?
— Mo après veille dizéfs martin.
— Napas la magnère, Marie Louise,
Pour to veille dizèfs martin;
Guette la séceresse à présent.
Tout martins tine làhaut la mare.



A une ingrate :

Mo ti malade, zéne fille,
Ous napas léqueir voir moi!
Bague larzent dans lédoigt,
Mouçoir cent sous dans licou.
Mo ti malade, zéne fille,
Ous napas léqueir voir moi.



A une infidèle :

Aïoh Liza! aïoh Liza!
To quitté moi, to prend mari cinois.
Rende mo paquéts, Liza! (*bis*)
To quitté moi, to prend mari cinois.



IO HYMEN, HYMENÆE IO.

Anzélina, mo fanme :
Pèse, pèse-moi.
Anzélina, mo fanme,
Mo gagne point de côté.



Faux rapport :

Mo passé Pont-Zénie,
Mo zoinde Aurélie ;
Li donne moi nouvelle
Limorin dans mo la case.
Pas plis étonnant !
Mo arrive dans mo la case,
Mo zoinde lé voleir
Dans mon fauteil coment mo même.
Mo démande lé voleir :
Qui ous faire ici ?
— Pas batte moi, compère !
Pas batte moi, compère !
Commère ti engaze moi
Pour vire paillasse,
Pour touye pinaises.



Entre voisins :

Napas tendé, Mame Edouard,
Ma Ranie faille fanme !
Napas tendé, Mame Edouard,
Ma Ranie faille fanme.

Coups d'canon tiré, Mame Edouard,
Zisqu'à bô matin.



A huis clos :

Madame Laurette, mo ménazère,
Ous faire moi la misère.
Si mo colère monté,
Mo a montré vous la magnère
Madame coné très bien :
Avoyé ! sacouyé ! avoyé ! sacouyé !



Impatience :

Auguistine donc, mo fanme,
Grand doumounde coment vous
Quitte vous marmite làhaut difé,
Pour alle prômené grand cimin.
Zour mo va fine en colère,
Mo va lève la main làhaut vous.
Té parents va tombe làhaut moi,
Tralala, tralala, tralala.

Pour finir, une de ces chansons anecdotiques dont le parfum s'est presque tout évaporé :

Lindi bo matin mo lévé,
Mo décende en bas Çamarel.
Zénes zens Çamarel entoure moi,
Donne-moi éne heire lé temps,
Ptit moment.

Mo tire mo mouçoir dans mo poce :
Guette dans bordire mo mouçoir
Ous a trouve signatire Madame.
Dans ça mouçoir
Rendez-vous Madame ti donné
Dimain à quate heires.
Açtheire mo napas coné personne ici.
Ous même mo manman,
Ous même mo papa ;
Si mo tombe malade,
Ous même qui a sogne moi.

*
* *

Nous passons à la satire. « Lucile, le premier, osa la faire voir. »

En bas la rivière, mmâ Licile,
To donne tété coçons, mmâ Licile,
To donne tété coçons.
Ça même to content, mmâ Licile,
Pour donne tété coçons.



La belle Rose, pour éne zoli fille coment vous,
Vous quitte cimin dans camp,
Vous alle l'allée dans magnoc.
Pour ène zoli fille coment vous napas di honte !!



Nazéni, cote ous allé ?
Ous habille coment comédienne.

Ous famille dans çamp de Mars
Après guette çouvals galopé.
    Ptit fille oulé coné
A cote léglise zanimaux.
Zanimaux quand li va môrt,
So name napas alle au ciel.



Gouverneir fine empécé
Mozambiques mette malakoff.
Zalousie, coco! zalousie, coco!
To liziés coment bigorneaux.



Mo ti alle dans éne la case
Dans ça la case coment misère!
Lérats gros coment cabris,
Lérats gros coment cabris!



Dimance bô matin
Mo couri bazar,
Mo renconte Iranie.
Qui robe li mété, coco!
    Qui robe li mété!
Robe pompadour, coco,
    Çapeau la dandy.



Mamzelle Souillac quand fine çanzé
So léreins raide coment bambou.
Mo pas content condire mamzelle,
So laqué robe balié la rie.



Trois zours trois nouites napas pirzé, Zoline !
Zoline pas pirzé, vine vitement Zean Guistin,
Vine vitement, apporte to séringue bourrique.



Msié Biguitte bon blanc,
Oui Msié Biguitte bon blanc ;
Li faire plante la vanï
Pour adouci lé queir so madame.
Madame Biguitte content,
Oui Madame Biguitte content
Qui li pour gagne lé queir bien tende,
Tende coment la rosée bô matin.



Madame Zelmire napas éna la honte,
Sourte en cimise divant brigadier.
Faut bien espére brigadier guette comme ça même.
I say, my boy, donne mon couteau ;
Pas largué, pas largué, Zéline ! mo vini !!



Anzéline fini accoucé.
Qui ptit li fine gagné ?
Li accouce éne ptit Zacot,
Vraiment ptit Zacot.
Doumounde vine guétté :
Vraiment ptit Zacot,
Vraiment ptit Zacot !



Zénes zens dans camp Bénoit
Tous lé samedis décende en ville.
Trois quate batates bouï
Dans zaute berceau pour la zournée.
Esquisé diboutant, esquisé diboutant,
Zènes filles laisse pointeirs passé.
Zé monte montagne Ory,
Zé renconte Msié milate
Grands favoris,
Ec so laqué la morie
Qui condire çarette bourrique :
Ahi, ahi, mo milet,
Ahi ! mo milet Poitou.

Entre nos chansons satiriques, il en est deux sur lesquelles leur notoriété nous force à insister. La première, *Cari lalo,* nous vient du passé le plus lointain ; l'autre, *Ramsamy Courtin,* plus récente, comme l'indique le nom indien de Ramsamy, n'est pas moins populaire que son aînée. Elles sont l'une et l'autre dans la mémoire de tous ; de là des variantes innombrables entre lesquelles nous avons choisi de notre mieux.

Cari lalo, nous l'avons dit, date d'un autre âge. Nous en donnerons le couplet initial sur lequel tous les autres, dûs à cent créations indépendantes entre elles, sont venus se modeler tant bien que mal. Nous citerons quelques strophes ;

mais nous nous garderons d'épuiser la matière : l'espace nous manquerait, comme la patience à quelques lecteurs.

Cari lalo, milatresse, to pique sousouna,
Cari lalo, milatresse, to pique sousouna ;
To pique sousouna, milatresse, to dire la liqueir,
To pique sousouna, milatresse, to dire la liqueir.
Cari lalo, milatresse, to pique sousouna.

Cari lalo, milatresse, to monte dans cariole, (*bis*)
To monte dans cariole, milatresse, to dire dans caléce. (*bis*)
Cari lalo, milatresse, to monte dans cariole.
Cari lalo, milatresse, to porte chrysocale, (*bis*)
To porte chrysocale, milatresse, to dire di l'or fin. (*bis*)
Cari lalo, milatresse, to porte chrysocale.

Le lecteur le comprend maintenant, il n'y a pas de raison pour que la chanson finisse : *To manze bambaras, milatresse, to dire camarons; To bouï lagrains zaque, milatresse, to dire triffes dé France,* et les aménités succèdent aux politesses. Nos futurs traités de rhétorique créole trouveront là un exemple touffu d'antithèse.

Ramsamy Courtin est aussi une chose à tiroirs ; libre à qui veut d'y mettre ce qu'il veut. D'où nous vient la chanson ? L'histoire ne répondant pas, nous en sommes réduit à l'induction, et voici la genèse que nous proposons au lecteur.

Un père, propriétaire d'un « immeuble », voudrait bien marier sa fille. Il a invité à dîner un zéne homme qui pourrait lui faire un gendre. Il donne à son domestique, Ramsamy Courtin, en l'envoyant au bazar, vingt-cinq sous et le menu pour le festin du soir. Cependant le zéne homme arrive. Le père, pour avancer les choses, veut faire chanter sa fille; la zéne vierge s'y refuse. Changement de tactique du propriétaire : c'est par l'ostentation de son luxe qu'il séduira son hôte ébloui. Et il énumère, avec une légitime fierté, les richesses de sa maison, les commodités de son mobilier, dont pas une pièce secrète, pas un vase intime n'échappe à son inventaire. Entre temps, on se met à table, et l'amphytrion, au dénouement de la pièce, commande à Ramsamy Courtin de lui ôter vite sa cravate : on verra pourquoi.

C'est nécessairement dans la revue du mobilier que la fantaisie créole se donne carrière; là, notre imagination folâtre se sent la bride sur le cou : *Guette dans mo lormoire serviettes pour souye lipieds! Guette dans fond zardin cacouse en bas banoir !* C'est interminable, et spirituel *Zisqu'à napas bon*.

Il nous suffit maintenant de donner le cadre du tableau; le lecteur est libre de brosser sur la toile ce que bon lui semblera.

Ramsamy Courtin,
Va-t'en au bazar :
Ene la téte cabri,
Six sous mouroungue bâtons,
Restant la monée
Prend éne sou disel,
Avlà veine-cin sous, Ramsamy,
Napas blië massala.

Ciantez donc, ma fille.
Ma fille ne vé pas çanté !
Ciantez donc, ma fille,
« Bel anze, ô ma Licie ! »
Ciantez donc, ma fille,
Et largue tout vous la voix ;
Ciantez donc, ma fille !
Ma fille ne vé pas çanté.

Guette dans mo parterre
Pied belsamine en fleir ;
Guette dans mo zardin
Zet d'eau qui hisse en l'air ;
Guette dans mon salon
Portrait Lapoléon ;
Guette en bas lilit
Ene bande pôdçambe doré.

Guette dans mo grénier
Paquét tambarins mîrs ;
Guette dans l'écairie
Ene paire bel bourriquéts...
Aïoh, aïoh, Ramsamy,

Mo gagne malad latéte ;
Tir vitment mo cravate,
Ramsamy,
Et laissé moi ômi.

Et ce qui contribue encore à faire de Ramsamy Courtin « a favourite song with us », c'est que de piquants *lapsus linguæ* donnent tout de suite à certains mots une physionomie irrésistible ; un garçon d'esprit ne faillira jamais à prononcer *ma Licie, belsamine, bourriquét,* de façon à ravir d'aise son auditoire. Aussi Ramsamy Courtin pourrait bien être la perle de notre répertoire ; perle noire, d'accord, mais pour être noires, les perles se jettent-elles aux pourceaux ?

*
* *

Nous avons, un peu à la légère, promis quelques chansons « historiques » ; dégageons vite notre parole.

Dans c'temps-là mo té garde moutons,
Mo té garde moutons dans lacacia ;
Qui moutons ça ? qui moutons ça ?
Moutons Msié LéBréton.



En avant marçons
La case Anderson,

Parasol en bas lébras,
La peau beif dans lipieds,
Bardeau làhaut latéte.
A présent qui nous Mamzelle,
Pis souvent qui nous va piocé.



Fragment de chanson sur un juge célèbre ·

Msié Zérémie fine arrivé;
So çapeau sir lé côté,
So nhabit li galoné...



Sur un assassin fameux :

Madame Bidec, Madame Bidec
Donne dé cents souverains
Pour alle rôde avocat
Pour sauve la vie Macoulé.
« Manman Nanette, manman Nanette,
Alle rôde avocat ! »

Mo monte canal Bélot,
La rivière fine débordé.
Ah bondié, moi éne fanme saute là !
Quand mo ti zozo, mo ti envolé
Pour alle rôde avocat
Pour sauve la vie Macoulé.

Gouverneir nouveau fine arrivé,
Li donne so condamnation
Pour Macoulé condamné
Condamne à la peine de mort.

Macoulé avant li mort
Li dire avec tout doumounde :
« Prié lé bon Dié pour moi,
Mo mort pour narien. »



Sur des réjouissances projetées pour la fête of the late Prince Albert :

Dipis zédi lé neif
La naissance prince Albert.
Mo ti alle là haut dans zardin,
Mo écoute ces Messiés consilté :
Zaute envôye la malle Angléterre ;
Aussitôt la malle va tourné,
Va iéna liminé dans zardin.



Sur le départ du général ***, Governor of Mauritius, et sur l'inauguration des becs du « Mauritius Gaz Company ».

Engazement fini, mo zénéral :
Létemps pour alle Angléterre.
Paravant vous alle Angléterre,
Fanals gaz vous va saye dans la rie.
Tous négociants réponde :
« Quand même sayé napas sayé,
Mo gaz li fine garanti. »
Labourdonnais réponde :
« Napas blie moi, mo zénéral.
Enterre quate colonnes divant moi.

Quand même vous napas allime divant,
Va gagne clair derrière mo lédos. »



Sur la visite du prince Alfred, duke of Edimburg :

Montagne signaux signalé.
La citadelle réponde
Trois coups de canon :
Prince Alfred arrivé.

Li vire so face sir l'côté,
Li envôye trois coups de canon.
Li tremblé partout dans la ville ;
Tout doumounde guette ça,
Tape la main partout.

« Mette pavillon partout,
Prince Alfred arrivé ! »
Msié Pitot tende ça,
Li écrire papier négociant
Pour alle monte çateau dans Bois-Sec.

Tout zènes zens mette boléro,
Tout zènes filles mette malakoff.
Faut nous alle guette festin dans Bois-Sec.
Léve vous lipieds, zènes zens,
Léve vous lipieds, zénes filles :
Avlà festin commencé !

Çauffe vous tambour, zénes zens !
Tape vous tambour, zénes zens,

Guette coment zénes filles baloté !
Balote vous léreins, zénes zens,
Balote vous léreins, zénes filles,
Ça coment balancier cimin dfer.

En voilà assez, n'est-ce pas ? on voit à quelle hauteur Mlle Clio chevauche notre *« çouval Pégase »*.

*
* *

Quelques berceuses et quelques chansons de jeu.

Dodo, mon baba,
Dodo, mo ptit baba !
Quand baba napas dodo,
Çatte marron va nanan li.

Le chat marron est le seul carnassier de nos forêts, lesquelles, le reboisement aidant, tiendraient dans quelques boîtes d'allumettes.



Mamzelle Fifine fini accoucé,
Napas ptit poule pour faire bouillon ;
Bouillon couroupas li assez bon.



Zozo paillenqui
Est éne zozo qui éna sentiment :
Quate heires bô matin li plonze dans dileau,
Li lapéce posson pour donne manzé so pitits.



Pour encourager à danser le bébé qui s'aventure à se mettre debout en se cramponnant aux barreaux de la chaise :

Pilé, pilé, Samécaté,
To papa to manman manzé lérats.



Ah bondié ! quelle é ma souffrancé,
Perdi papa, perdi manman !
Hier à soir mo napas diné,
Bô matin mo napas diné,
Lheire midi napas tiffiné,
Et pourtant mo vente li faim !
Doum caladoum, caladoum, caladoum.



Mo passé la rivière Taniers,
Mo renconte éne grand manman ;
Mo demande li qui li faire là,
Li dir moi lapéce cabots ;
Ouaïe, ouaïe, mé zenfants,
Faut travaill pour gagne so pain.



Caroline napas la cousine, Madame ;
Marmite bouillon fine renversé,
Napas bouillon pour toi, coco.
« Samy, Samy, couri bazar,
Alle çasse ptit poule pour faire bouillon. »



Au jeu, pour voir qui y sera. On reconnaîtra le quinquille de France :

Ein coquicaille,
C'est léroi dé papillons,
En fésant sa barbé
Il a coupé son menton
Enne, désse, troisse,
Queir dé beif dans l'eau !



La queue du loup :

Zanguerna, zanguerna.
— Bé, bé.
— To pitit pour moi.
— Et to menti !
Et to senti !



C'est plus qu'il n'en faut. Nous terminerons nos citations créoles par quelques ségas.

Dire éne fois donc, Madame,
Si ous coné coment séga li goût?
— Mo alle en bas la montagne;
Si mo mari capave coné ça,
Li a trape bâton, casse mo li cou.



Quand mo passé magasin Bon-Goût,
Mo léqueir sauté, mo lipieds côlé.



La pomade Zamaïca
Faire l'honneir aux brosses-coco.



Ça mamzelle là mo bien content li,
Li gagne mo magnère, mo sentiment, mo caractère.
Avlà li là, Sangama,
Avlà li là !
Avlà li là, Sangama,
Tchiombô li pour toi.



Prend to zilet, to bâton, to çapeau,
Avlà bourzois qui pour vini.
Souque to léreins doux, coco,
Souque to léreins doux.



Condir manman Zeanne, Philozène,
Condir manman Zeanne
Zisqu'à dans cantine, Philozène,
Zisqu'à dans cantine.

To rente dans cantine, Philozène,
To tir to çapeau,
To tir to çapeau, Philozène,
To fair to salit.

*
* *

Ainsi chantait au matin la Muse noire.

Mais le jour grandissait; le soleil plus haut versait plus de lumière.

La Muse prit un petit panier, une ardoise, un spelling-book, et se rendit au Government school où elle apprit à lire et à écrire; et lorsqu'en rentrant chez elle, le soir, elle entendait, par la porte entr'ouverte de quelque maison joyeuse, arriver, jusqu'à la rue, les accords du piano et la voix fraîche des jeunes filles, elle s'arrêtait contre l'entourage aux barreaux verts, et, silencieuse, elle écoutait. Et elle gravait dans sa mémoire la douce mélodie et les paroles aux syllabes peu familières. Puis elle regagnait son humble case au pied de la montagne; et là, sous la lampe de fer-blanc, où la mèche ronde, prise au coton d'un vieux bas, puisait dans l'huile de coco sa paisible clarté, elle écrivait pour se souvenir. Nous avons plusieurs de ses cahiers, et ces feuilles jaunies nous sont chères.

Nous transcrivons avec une religieuse fidélité.

ROMANCE.

Janny adieu le temps savance
Sans plus tardé il faut partir
Mais dans trois ai confiance
Je te promets de revenir

Pourquoi tremblaient pas un nuage
Je mes deux bras et mon canon
Je puis en peur bravé l'orage
Allons en mer gaie matelot

Trois après quand la pauvette
Gaiement sur la grève accourez
Près d'elle a passé la miette
Chaque tonnerre au loin grondé
A deux genoux sur le rivage
Elle appela point de canon
Enfant en pleure bravé l'orage
Je mes deux bras et mon canon
Je puis en peur bravé l'orage
Prié Dieu pour le matelot

Le vent accourt sachant la brise
L'air en feu le flot mugit
L'éclaire en lui tout se brise
Mais au bonheur elle entendit
Pour quoi tremblez reprend courage
Je mes deux bras et mon canon
Je puis en peur bravé l'orage
Dieu protège le matelot.

Il faudrait tout citer ! Qu'on nous permette au moins ces trois vers dont le dernier n'hésite pas à supprimer net une négation plus barbare que nature.

... D'un triste sort il faut subir la loi
Que cet aveu ranime ton courage
Vas t'en je t'aime et peut être à toi

Les romances succédèrent aux romances, et, quand une initiation suffisante lui eut rendu familières et la langue et la prosodie françaises, la Muse noire, désormais sûre d'elle-même, chanta les chansons qu'elle composa.

Ma position et bien triste et cruel
Et pour te quitter pour un simple plaisirs
Si pour toujours je dois vivre avec elle
Je vous le dit je préférez mourir
Je peu vous dire que ma femme et à craindre
A croyiez, je suis mal mariez
Aux mes amis que mon sort et à plaindre
J'aurais bien fait de me plaindre au planchez.

Refrain. J'ai donnez mes beaux jours
Dans un moment de folie
Je me mord bien le doit
Mais je suis mariez
A laissez moi pleurez
Le reste et de ma vie.

J'ai cherché tout à cette fin de lui plaire
Je fait le lie je ballaiye la maison
Je trize les soups je plusse les pommes de terre
Je vaix aux raisseaux et je souffle du charbon
Enfin j'essuye je lave la vaisselle
Pour être au moins le modèle des époux
Aux mes amis que mon sort et à plaindre
J'aurais bien fait de me plaindre au planchez.

Refrain. J'ai donnez mes beaux jours...

J'avais de l'arjens les jours du mariage
J'avais montez un joli maubiliez
Rien ne manquet dans son petit ménage
Et le basardiez il a tout bazarriez
Pour acheter les bautines à la mode
Pour faire rôtir les dindon du cousin
Il a vendu drap lie et comode
Enfin c'est nous il ne reste plus rien.

Refrain. J'ai donnez mes beaux jours...

A chaque instant il me cherche de querelle
Le pot le vert tout ce casse sur moi
Le cendeliez ainsi toute la vaisselle
C'est un démon que l'enfer n'a pas encore vue
Cœur de Lion sang de vipère
Qui cherche à tout pour me faire devenir fou
Si un beau jours je me mest en colère
Je finirez par le tordez le coup.

Refrain. J'ai donnez mes beaux jours...

Fin de romance.

Comme nous nous hâtons vers le dénouement, nous nous bornons à cette romance, puisque romance il y a ; elle suffit pour montrer la poésie française conquise et domestiquée.

Et la prose ? Le lecteur va la voir docile à tous les besoins, à toutes les fantaisies mêmes de son industrieux dompteur. Il lui demande un placet ;

elle obéit et trouve les formules de la plus exquise urbanité :

« Monsieur, Excusez ma liberté, et veuillez avoir l'amabilité de prendre en considération ces quelques lignes ci-dessous mentionnées.

« ..... En me rendant ce service signalé, une infinité de gracieux remerciements vous exprimeront ma reconnaissance à jamais oubliée en témoignage de mon estime.

« Ne croyant pas abuser de votre affabilité que vous avez toujours pratiquée à mon égard, et dont vous vous enorgueillissez.

« En attendant votre bienveillante bonté, etc. »

Dans la suivante, un sentiment tendre et légitime s'affirme avec une rare propriété de termes :

« Ma cére Madame,

« Ayant entendi parler des la botés de vot fille et moimeme jai vis de mé desieux de la splendére de son caracter je vous écris o ma cére madame pour que jai le consentement de vous affin que z'épouse Sofi apres paques ma cére madame repondé moi parce que je balotte de fraieur en esperan vot reponse. Je rest ma dame vot future et madame vot grand camrade pour tout ma vie,

« Vive Sofi madame ***. »

Et cette autre, d'une intimité et d'une bonhomie charmantes qui en feront excuser la longueur :

« Ma chère Tantine,

« Je viens té faire pars de mariage de Mimi avec Missieur Charles *** forgéron à Moka sur l'establisment *** dé Monsieur ***, je t'assure que quand je voyait ce jeune bon jeune homme là venait causé avec elle gavais dis à fanchette ti vois ma femme o ti vois je mettrai ma téte ofé si Charles *** n'a pas des attentions de marié avec elle fanchette a riyai sel je sippose qu'elle étai content. Voyant céla fanchette ma bonnefemme a finies par donné un grand déjéné nous avons dansé avec lacorde déon. Charles a santé un morceau dé la j'ai oublié le morceau de théatre jé crois que sé la Juive.

« Enfin je passe à un autre affaire laisse moi te dire qué Mimi va cé marié sirement lafin du mois ainsi tache dé dire à tonton nonor dé né pas manqué tu sais toi même comme ton névé t'aim ainsi né fait pas blaguer ti entend a.

« Jé croi qué nini va venir té voir cé jours ci, fais part di mariage dé Mimi à Mme Cristofe *** tu lui diras qué Mimi ma chargé de l'embrassé bien

« Sur c'est dé jou

« Mimi a récu dé Charles un joli jeanno en or de la valeur de 10 piastres dans cé pris la jé sippose mais il n'y avait rien dé sire love là.

« Adié ma tante je t'embrasse ton névé et ami

« ***. »

Et nous finirons sur une note gaie. Cathos, en lisant celui-ci, eût certainement dit à Madelon : « Ah ! ma chère, je vois bien que c'est un Amilcar. »

« Mademoiselle,

« J'ai un grand amour sur le cœur pour vous aussi Mademoiselle quand je vous voit je pet tombé en faience tellement je suis troublé par votre jolie petite figure mignone, mon cœur sé sotte comme un boule lastic il tappe tellement fort qu'il y a des moments que je crois avoir mes intestins en lambo, les coliques me casse et je cours vitement dans la petite case à privé et tout ça ma bonne chéri c'est vous oui c'est vous qui me rend la vie dire comme ça, ma tête s'entourne quand je vois votre jolie petite mizo rire et me laisser voir de jolis petites défenses, ainsi mon ami c'est pas tout ça dites moi m'aimez vous oui ou non parce que je sens que vais tombé en siccoppe bientôt, si vous me dites non ainsi vous me dites oui.

« ... Hier à soir j'ai pas fermé les yeux tellement j'étais tourmenté avec les pices et les pinaises vers les deux heures du matin j'ai pensé à votre douce visage voila que je n'ai fait que pléré tout ça la passe qui vous n'avez pas un amour virginal à la flère d'orangé sur votre cœur pour moi,

« ... Adieu, mon cœur chéri d'amour je vous aime pour la vie. ***. »

Il faut savoir nous arrêter. Mais il nous en coûte. Que de richesses encore qui dorment là inutiles dans nos cartons! Du moins, pour prendre congé du lecteur qui nous a tenu si patiente compagnie pendant notre longue visite chez la Muse noire, c'est encore à son riche album que nous emprunterons le couplet de la fin.

« Monsieur,

« Votre très humble serviteur ayant perdu les resources de continuer son travail, s'avance devant vous pour vous demander votre inaltérable protection, non pour lui, mais pour l'amour d'un Dieu puissant. Et le Souverain Omniscient vous rendra au centuple d'avoir compté sur votre généreuse égide. »

Ou bien encore, en nous adressant cette fois à ceux qui nous ont fait l'honneur de lire notre

Étude sur le Patois créole Mauricien et nos *Récits Créoles :*

« Monsieur,

« Ne croyant pas abuser de votre affabilité que vous avez toujours témoignée à mon égard et dont vous êtes si fier, je demeure, Monsieur, un de vos fidèles et réciproques serviteurs,

« C. Baissac. »



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CONTES ET LÉGENDES

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE



Achevé d'imprimer le 28 Janvier 1888

par G. Jacob imprimeur à Orléans

pour Maisonneuve et Ch. Leclerc

libraires éditeurs

à Paris



